

Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (INaLF)

Annette et le criminel [Document électronique] ; ou suite du Vicaire des Ardennes / publ. par M. Horace de Saint-Aubin,... [Honoré de Balzac]

## PREFACE

p5

Mes chers lecteurs, dans la préface du vicaire des Ardennes, je vous avois sollicités de protéger mes petites opérations de littérature marchande ; mais, hélas ! Malgré votre bienveillance, une raffale, un coup de mistral, a renversé un édifice que le pauvre bachelier croyoit avoir bien construit. Après avoir travaillé nuit et jour, comme un forçat, pour exciter vos larmes en faveur du vicaire des Ardennes, la justice est venue le saisir au moment où il obtenoit quelque petit succès qui me mettoit à l'aise : mon pauvre libraire a crié, et peu s'en fallu que je ne me crusse obligé de lui donner de

p6

quoi se rafraîchir le gosier, si je ne m'étois souvenu que la pauvre gent des auteurs ressemble à Cassandre que l'on trompe toujours. Hélas ! La moitié, la plus belle moitié de l'édition du vicaire a été anéantie sous le pilon qui a broyé l'histoire philosophique des Indes et l'émile ; cette pensée m'a consolé, car puisque mon ouvrage étoit criminel, il n'y a rien à regretter, et je n'ai plus qu'à me féliciter de cette ressemblance d'un pauvre petit opuscule avec ces grands monumens, d'autant plus, qu'en conscience, je dois rendre hommage au bon coeur de mes juges qui ont eu pitié du pauvre bachelier ; ils ont rogné les ongles de la déesse quand elle a fait tomber sa main sur moi, si bien que je ne l'ai presque pas sentie, et je leur dois grande reconnoissance.

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

p7

N' allez pas, mes chers lecteurs, me croire devenu ministériel, d' après ce sincère éloge de la magistrature ; d' abord mon éloge ne vaudrait rien pour ces messieurs, car, de commande, il y en a tant qu' on en veut ; au lieu qu' être remercié de coeur par un auteur saisi, c' est une chose rare : on ne se quitte presque jamais sans rancune avec dame justice.

Aussi est-ce sur ce sujet que roulera ma préface, car je n' ai qu' elle pour parler de moi (et Dieu sait comme j' aime à en parler puisque je suis à peu-près seul de mon bord) : en effet, il y a long-temps que j' ai annoncé cette suite du vicaire des Ardennes ; et alors, plusieurs personnes m' ont fait l' honneur de me demander comment il pouvoit y avoir une suite à un ouvrage

p8

à la fin duquel presque tous les personnages se mouroient ; à cela, je leur répondois, quand j' étois entrepris par mes hypocondres, que cela ne les regardoit pas encore ; et, quand j' étois de bonne humeur, je leur disois en riant que mon ouvrage n' en seroit que plus curieux pour les âmes charitables qui me font l' honneur insigne de lire successivement les vingt lignes de chaque page de mes oeuvres demi-romantiques, car un honnête homme se tient toujours à une juste distance des modes nouvelles.

Mais en vous offrant cette suite curieuse autant que véridique, j' ai quelques précautions oratoires à prendre.

D' abord, après avoir lu cet éloge des magistrats, quelques méchantes gens, mes ennemis sans doute (car un

p9

ciron en a), pourroient prétendre que j' ai changé d' opinion, et que la saisie a opéré une salubre réforme dans ma tête, et ils s' en iront disant : " ah ! N' ayez peur qu' il ne fronde quelque chose !

Ah ! Il ne raillera plus rien ; il a reçu sur les doigts ; il n' y aura plus rien d' intéressant dans ce qu' il écrira : adieu ce qu' il nous a promis ! " oh ! Messieurs, je vous pri de ne pas les écouter, car je vous promets, bien que je sois dans mon année climatérique, dans l' année qui arrive tous les sept ans, et pendant laquelle tout change chez nous, année qui a bien servi souvent de prétexte aux ministériels de toutes les époques qui, à chaque quart de conversion qu' ils faisoient, se prétendoient dans leur année climatérique, je vous jure que je n' en continuerai

p10

pas moins mon chemin comme par le passé, et, entre nous soit dit, je crois que le centenaire et la dernière fée l' ont bien prouvé. Cependant, vous, messieurs, qui m' avez si galamment obligé, ne pensez pas que je veuille en rien brûler la politesse à la loi sur la presse. Avant comme après ma saisie, je n' ai jamais eu l' intention d' être un brouillon ni un séditieux ; et, sans être père de famille, je tiens à ce que le bon ordre ne soit troublé en rien : j' aime que la nuit les réverbères soient allumés ; je n' ai jamais empêché un agent du nettoyage d' enlever les boues ; je me dérange lorsque la troupe passe, et je tire mon chapeau, range ma canne quand j' aperçois un homme à la grenade bleue. D' ailleurs, un jeune bachelier,

p11

qui demeure à l' Isle-Saint-Louis, rue de la femme sans tête, ne sera jamais un séditieux. Il en coûte trop cher de dire à l' état ce qu' on pense sur sa marche, pour qu' Horace St-Aubin s' expose à publier ses opinions comme le fit jadis Tristram Shandy. Moi, quelle est ma tâche ? C' est d' aller à la messe le dimanche à saint-Louis et d' y payer mes deux chaises sans rien dire à la jeune personne qui reçoit mes deux sous, quoiqu' elle soit bien jolie ; de monter ma garde à ma mairie, de payer mes 8 francs 75 centimes d' imposition, et de faire mes romans les plus intéressans possibles ; afin d' arriver à la célébrité et de pouvoir payer le

prix d' un diplôme de licencié en droit ; du reste,  
je n' ai nulle envie de trouver mauvais qu' on soit

p12

gouverné aristocratiquement, et de m' insurger,  
surtout avec ma pauvre canne de bambou et mes deux  
poings. Non, non, Horace Saint-Aubin est trop  
sage pour se fourrer dans de telles bagarres,  
d' autant plus qu' on n' ira jamais le chercher pour  
le faire conseiller d' état, chose qui lui iroit  
comme un gant, car à qui cela ne va-t-il pas ? Ah !  
Si j' étois une fois conseiller d' état comme je  
dirois au roi, et en face encore : " sire, faites  
une bonne ordonnance qui enjoigne à tout le monde  
de lire des romans ! ... " en effet, c' est un conseil  
machiavélique, car c' est comme la queue du chien  
d' Alcibiade, pendant qu' on liroit des romans  
on ne s' occuperoit pas de politique ; alors je  
me garderai bien de dire cela, car ce n' est pas  
dans ma manière de penser,

p13

et, dans ce propos, l' intérêt général étoit  
sacrifié à l' intérêt personnel : c' est ce qu' il  
ne faut jamais faire qu' en secre  
or donc, cette préface est pour prier les personnes  
qui liront l' ouvrage ci-contre, de ne pas croire,  
d' après certains passages, que c' est une amende  
honorale que j' ai faite en le composant : ces  
passages et les sentimens que je donne à mes  
personnages sont nécessaires à l' intérêt du roman,  
comme les incidens et les aventures que l' on a  
trouvés condamnables dans le vicaire, l' étoient  
à l' intérêt de ce roman en lui-même. Ma faute a  
été, dans la chaleur de la composition, de ne pas  
m' être aperçu du danger ; mais, cette fois, comme  
les fils de mon intrigue ne sortent que d' une  
bonne toile, il n' y aura

p14

pas de crainte à avoir, et j' espère que le lecteur  
me rendra la justice de croire que je n' ai été  
guidé que par le désir de lui offrir un ouvrage  
aussi intéressant qu' il est permis à un jeune

bachelier de le faire.

Autre avis non moins important, c' est que, pour concevoir l' espèce de difficulté que j' avois à surmonter et pour bien juger de l' ouvrage, il faut absolument connoître les antécédens de la vie du principal personnage de ce tableau, et il faut pour cela avoir lu le vicaire des Ardennes ; néanmoins cette production n' en est pas moins un roman tout à part, et, comme il n' est pas facile de lire un roman saisi et anéanti, j' ai jeté assez de jour sur les personnages tirés du vicaire des Ardennes pour qu' il n' y ait aucune

p15

obscurité, et qu' une personne, qui me feroit l' honneur de lire cet ouvrage seul, y prît de l' intérêt et y trouvât satisfaction. J' ose dire que cet ouvrage offrira de plus le mérite d' une autre difficulté vaincue, plus grande que les lecteurs ne sauroient l' imaginer, et qui ne peut être guère appréciée que par les auteurs eux-mêmes. En général, l' on ne se tire d' affaire dans la composition d' un roman que par la multitude des personnages et la variété des situations, et l' on n' a pas beaucoup d' exemples de romans à deux ou trois personnages restreints à une seule situation. Dans ce genre William-Caleb, le chef-d' oeuvre du célèbre Godwin, est, de notre époque, le seul ouvrage que l' on connoisse, et l' intérêt en est prodigieux.

p16

Le roman d' Annette ne contient, de même que dans William, que deux personnages marquans, et l' intérêt m' en a semblé assez fort, surtout au quatrième volume ; mais j' en dis peut-être plus que la modestie, qui convient à un pauvre bachelier, ne le comporte ; je m' arrête donc... alors je n' ai plus qu' à finir en sollicitant la plus grande indulgence pour un homme qui s' est toujours annoncé pour savoir faiblement sa langue ; et en effet, quand on n' a bu au vase des sciences que dans le collège de Beaumont-Sur-Oise, et que l' on y a fait sa rhétorique sous feu le père Martigodet, on ne doit pas espérer de brillans succès ; mais le hasard est une si belle chose,

que l' on peut bien un matin jeter son bonnet en  
l' air, faire craquer

p17

ses doigts, et se croire du talent tout comme un  
autre ; on en est quitte pour faire comme le bonnet,  
c' est-à-dire par retomber.

Là-dessus, je souhaite à ceux qui ont des vignes,  
de faire de bonnes vendanges ; à ceux qui ont des  
métairies, de bonnes moissons ; aux notaires, des  
successions ; aux avoués, des ventes ; aux vicaires,  
des cures ; aux curés, des évêchés ; aux évêques,  
des chapeaux ; aux cardinaux, le ciel ; à chacun,  
ce qu' il désire ; aux boiteux, de belles  
béquilles ; aux sourds, des cornets ; aux aveugles,  
d' y voir clair, etc., etc. Ne voulant ainsi que  
du bien à tout le monde, j' espère que personne ne  
me voudra du mal, et que mon roman aura du succès,  
sinon... hé bien,... j' en ferai un autre, qu' est-ce  
que je risque ? Ce n' est

p18

jamais que quelques sous d' encre, de plume, de  
papier et de cervelle qu' il m' en coûte ; et  
encore, si mon roman ne se vend pas comme chose  
gentille, il se débitera comme opium, ainsi j' y  
vois bien des chances de succès, surtout après  
avoir imploré tout le monde : mais si quelqu' un  
trouvoit qu' il y a peu de dignité à cela, prenez  
que je n' ai rien dit, ce sera tout un.

Cela étant, j' ai l' honneur d' être, monsieur,  
madame, ou mademoiselle, votre très-humble  
serviteur, présentant mon salut au monsieur, mon  
hommage à la dame et quelque gracieuseté à la  
demoiselle, pourvu qu' elle ait trente ans au  
moins, quarante ans passe encore ; mais davantage,  
oh ! Cette gracieuseté se tourneroit en un profond  
respect !

H S-Aubin.

CHAPITRE 1

p19

Monsieur Luc-Joachim Gérard entra en qualité de sous-chef à l'administration des droits réunis, aussitôt que cette branche du service des contributions fut organisée ; et on aura sur-le-champ une première idée fort claire du caractère de M Gérard, en annonçant qu'en 1816 il étoit encore sous-chef à la même administration.

p20

Alors il comptoit vingt-neuf ans de services consécutifs, qu'aucun chef de bureau de pensions n'auroit pu lui disputer, car M Gérard eut toujours le soin de tenir ses certificats en règle, et nulle administration ne possédoit d'employé aussi exact et aussi minutieux. Depuis l'an 3 de la république, M Gérard avoit adopté un costume dont il ne se départit jamais, et tous les matins à neuf heures trois quarts les habitans de la vieille rue du temple voyoient passer l'honnête sous-chef, marchant le même pas, portant un chapeau à *la victime* et un gilet jaune, un pantalon et un habit couleur marron arrangés avec une telle symétrie, que jamais l'habit non plus que le gilet ne se dépassoient

p21

l'un l'autre, et l'on ne reconnoissoit les limites du pantalon et de l'habit que par une chaîne d'acier, au bout de laquelle la clef de la montre avoit pour compagnon un petit coquillage blanc tacheté de brun. Dans les premiers temps de son union avec Mademoiselle Jacqueline Servigné, Madame Gérard mettoit la tête à la croisée, et suivoit des yeux *son Gérard* jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue ; mais cette attention conjugale étoit tombée en désuétude au temps que nous avons à peindre, et si quelqu'un regardoit alors par la croisée, ce ne pouvoit être qu'Annette Gérard, la fille unique, l'enfant chéri de ce chaste couple, qui avoit, vingt ans durant, cheminé

p22

dans le même sentier, sans avoir jamais nui à

personne, ni cherché à couper à droite et à gauche les branches de ses voisins pour se faire un fagot d'hiver : c' étoit la crème des bonnes gens du quartier, les héros de la bonhomie et les plus anciens locataires de leur maison ; jamais le propriétaire n' auroit conçu la pensée de les en chasser : ils en étoient les piliers protecteurs. Arrivé à son bureau, de temps immémorial, M Gérard mettoit son habit marron dans une armoire, et prenoit le dernier habit marron auquel il avoit accordé les invalides, en le consacrant au service du bureau. Là, il étoit au centre de son existence, car il avoit fini par se

p23

faire un véritable plaisir des occupations de sa place, et l' or de la séduction, l' espoir d' avancer, ne lui auroient pas fait donner le pas à un dossier ou à une affaire sur d' autres. Il avoit l' amour de son état, et ses papiers, ses cartons, étoient rangés avec une grosse élégance, avec une rigide propreté, qui sentoient l' *artiste* bureaucrate.

Satisfait d' exercer son empire par des circulaires sur les tabacs, et par les commissions dont il chargeoit ses garçons de bureau, il n' avoit point d' ambition, ne comprenoit jamais ce que c' étoit qu' une intrigue ; et, durant tout le temps qu' il siégea sur son fauteuil en bois de chêne peint en acajou, couvert en maroquin qu' il avoit vu de couleur

p24

verte, et à clous dorés, il n' eut jamais d' ennemis, connut quelques amis, et servit toujours d' autel conciliatoire aux partis divers, pour lesquels il étoit comme une borne, placée au milieu de l' arène qu' on se partageoit.

Il avoit sur la figure son caractère écrit : deux grands yeux bleus bien ronds, un visage aussi rond que ses yeux, le front sans aucune saillie, le nez gros par le bout et nul à sa racine, les lèvres épaisses et faciles à garder la même expression, qui tenoit le milieu entre un rire complaisant et une grimace de bonté un peu niaise ; enfin, ses cheveux étoient toujours collés contre

les tempes et formoient deux boucles éternelles  
au-dessus de son front.

p25

Il ne connut jamais la folle dépense de déjeûner  
à son bureau : du moment qu' il eut sa place il  
accoutuma son estomac à aller de neuf heures à  
quatre heures sans rien prendre ; et, pendant  
que les employés déjeûnoient, il lisoit le  
journal.

Ce fut en 1817, après avoir déposé le journal des  
débats sur le bureau du chef, qu' il trouva une  
lettre venant du bureau du personnel. Le pauvre  
homme avoit alors trente ans de services : il  
ouvrit la lettre fatale, et, après l' avoir lue,  
il lui prit un éblouissement comme à un homme  
qui voit un précipice. Dans cette lettre il se  
trouvoit l' objet de l' attention spéciale de  
m le directeur général des contributions  
indirectes, qui lui donnoit le conseil

p26

de demander sa retraite, attendu que sa présence à  
l' administration devenoit inutile et Mme impossible,  
en ce que son fauteuil n' étoit pas assez large  
pour le contenir, lui et M De La Barbeautière,  
ancien receveur des droits du grenier à sel de  
Brives-La-Gaillarde.

Quel coup de foudre ! ... à peine le père Gérard  
eut-il annoncé ce qui lui arrivoit que tous les  
employés du bureau accoururent, et chacun,  
l' entourant, s' écria : " pauvre père Gérard ! ... "  
l' ex-sous-chef, en voyant les marques de l' intérêt  
qu' on lui témoignoit, fut attendri et serra la  
main de ses employés. Tous faisoient une véritable  
perte, car nul doute que M De La Barbeautière  
ne seroit pas aussi indulgent

p27

que son prédécesseur, et ne s' aperçût de tout ce  
que le bon Gérard pallioit. En effet, si quelque  
jeune homme arrivoit à midi, ou restoit quelques  
jours sans venir : " faut que jeunesse s' amuse ! ...  
disoit Gérard au chef " . Si quelque surnuméraire

plioit sous la besogne, le sous-chef l'aidoit de sa longue expérience.

Aussi chacun lui promit de s'occuper avec activité du règlement de sa pension, et lui tint parole.

Pour le pauvre bonhomme, il étoit étendu sans force devant son bureau, n'osant regarder ses cartons et ses papiers, et gémissant sur sa vie future et sur un coup aussi imprévu. M Gérard croyoit toujours être sous-chef, comme un mourant croit qu'il doit toujours vivre.

p28

Vers quatre heures, après avoir bien réfléchi à tout le vide qu'il alloit trouver dans l'existence, après avoir songé à la réduction que cette retraite opéreroit dans ses dépenses, après avoir calculé de quelle manière il apprendroit cette nouvelle à Madame Gérard et à sa chère Annette, un furet de surnuméraire, qui s'étoit glissé au personnel, vint lui apprendre qu'on lui accordoit une indemnité préliminaire de six mois de traitement. Cette nouvelle jetoit quelque baume sur la plaie, et le père Gérard faisoit déjà l'emploi de cette somme en la consacrant au voyage que sa femme méditoit depuis vingt ans, voyage tant de fois désiré et tant de fois remis, lorsque tout-à-coup, un coup terrible

p29

fut porté au père Gérard : la porte s'ouvre, et un monsieur, d'une quarantaine d'années, au visage sec, un peu have, habillé tout en noir, ayant une queue disposée en crapaud et des cheveux bien poudrés, entra et s'annonça pour être M De La Bareautière. à l'aspect de son successeur, et en en comparant la maigreur à l'honnête rotondité qui emplissoit son pantalon brun, M Gérard jeta un regard de compassion sur ses papiers et ses cartons que son successeur avoit l'air d'avaler d'une seule bouchée, et, lui montrant le fauteuil, il n'eut que la force de lui dire : " monsieur, voilà... ; " et il n'acheva pas, implorant, par un regard, le secours du chef de bureau.

p30

Ce dernier installa La Barbeautière ; et Gérard, après avoir salué tout le monde, se retira le coeur navré, avec la ferme croyance que tout iroit à mal aux droits réunis, et que l' on mettoit toutes les administrations de France à feu et à sang en les livrant à des inconnus.

Ce fut ainsi qu' il chemina à travers les rues de Braque, du chaume et des quatre-fils, vers le second étage du numéro 131 de la vieille rue du temple, où l' on n' étoit guère prévenu de la fatale nouvelle. L' appartement étoit composé d' une antichambre modeste, d' un salon à deux croisées, ensuite duquel étoit la chambre conjugale avec son cabinet, car l' appartement d' Annette se trouvoit séparé par l' antichambre,

p31

et elle couchoit dans une jolie pièce parallèle au salon : la cuisine étoit au-dessus, et, en regard de la cuisine, il y avoit un autre logement occupé par M Charles Servigné, neveu de Madame Gérard et cousin d' Annette.

Ce jeune homme, âgé de vingt-sept ans, étoit fils d' un commissaire de police à Paris : il avoit fini son droit, comptoit *parvenir*, et brûloit d' être l' époux d' Annette, aussi étoit-il presque toujours chez M Gérard qui le voyoit avec plaisir. Ce jeune homme avoit été grandement obligé par la famille Gérard pendant le temps qu' il faisoit ses études et son droit à Paris : c' étoit une chose toute simple puisqu' il étoit leur parent ; néanmoins si l' on réfléchit à la modicité

p32

de la fortune de M et Mme Gérard, on conviendra que ce n' est pas une chose ordinaire que d' avoir, pendant huit ans, un jeune homme presque tous les jours à sa table, et de l' aider souvent en mainte et mainte occasion.

Charles étoit de Valence, patrie de sa tante, Mme Gérard. Son père mourut de bonne heure à Paris, et sa veuve, trop pauvre pour y vivre, s' en retourna à Valence avec une fille, en laissant Charles aux soins de sa tante. Madame

Gérard le mit au lycée en payant souvent les quartiers de sa pension, car Madame veuve Servigné n' étoit pas assez riche pour en faire les frais à elle seule. Elle se saignoit bien pour envoyer de temps en temps quelques

p33

petites sommes insuffisantes, mais les bons Gérard achevoient le reste pour procurer une belle éducation à leur neveu. Charles fut donc élevé avec Annette, et dès leur enfance ils eurent l' un pour l' autre beaucoup d' amitié : cette amitié fut du côté d' Annette, la tendresse d' une soeur pour son frère ; et du côté de Charles Servigné, un penchant décidé : de manière qu' à l' âge de dix-huit ans, Annette pouvoit bien se croire de l' amour pour Charles, et Charles pour Annette. Quand Charles sortoit jadis du collège, Annette et la domestique alloient souvent le chercher ; elle avoit été la confidente de ses chagrins et sa protectrice auprès de son oncle et de sa tante. Charles ayant compris de bonne

p34

heure l' ordre social, avoit vu qu' il n' y auroit jamais de ressources pour lui que dans sa science et l' intrigue ; aussi avoit-il fait d' excellentes études. Le hasard le servit même bien : il possédoit un bel organe, une figure assez heureuse, mais où un observateur auroit remarqué peu de franchise, beaucoup d' ambition, et les plus heureuses dispositions pour sa profession d' avocat : une langue dorée, une manière insidieuse et complaisante d' envisager les choses, une logique serrée mais facile à tout justifier, le travail prompt, la conception vive, enfin un de ces caractères dont on ne peut comparer la souplesse qu' à celle de l' eau qui se glisse dans toutes les sinuosités d' un rocher en en prenant

p35

les formes, également propre à couler sur un sable fin et à menacer de son écume les abords d' une

montagne, à ravager une prairie comme à la féconder.

En ce moment ils étoient réunis tous les trois et attendoient M Gérard pour dîner, Madame Gérard, femme d' une cinquantaine d' années, respectable, et n' ayant pour tous défauts que ces petits travers par lesquels nous devons tous payer notre tribut à l' imperfection, étoit vêtue dans son genre comme son mari dans le sien : un bonnet de tulle brodé, orné de fleurs artificielles, lui enveloppoit la figure en se rattachant sous le menton ; un faux tour, exactement frisé de même depuis dix ans, cachoit quelques rides,

p36

et une redingotte à collet montant et de mérinos rouge ou bleu, composoit sa toilette. Elle étoit assise devant une table à ouvrage et raccommoitoit, à l' aide de ses bésicles, les bas de M Gérard, tandis qu' Annette, de l' autre côté, ourloit un mouchoir à son cousin qui marchoit à grands pas dans le salon, les bras croisés et parlant assez haut.

-je vous assure, ma tante, disoit-il, que mon oncle a eu grand tort de ne pas retirer de la chancellerie les pièces dont il avoit appuyé sa demande pour obtenir la croix de la légion d' honneur, car il s' y trouve des certificats constatant que le citoyen Gérard a offert un cheval à la convention, et l' habillement de trois gardes d' honneur à s m l' ex-empereur ;

p37

et au moment où l' on va épurer toutes les administrations, si quelqu' un de la chancellerie trouve ces renseignements, pour peu qu' il ait quelque cousin à placer, il fera facilement passer mon oncle pour un jacobin et un bonapartiste... avec cela la pendule que voici *et il montrait la cheminée du salon* a un aigle !

-ah ! S' écria Madame Gérard, cet aigle y est depuis 1781 ; nous avons acheté cette pendule à la vente du duc de R.

-cela ne fait rien, ma tante, vint il du mobilier du roi, cela n' en est pas moins un oiseau prohibé ! Et dans les circonstances où nous sommes il faut

de la prudence ; un moine doit chanter plus haut  
que

p38

son abbé ; or, quand nous avons été chez  
M De Grandmaison, le chef de division,  
avez-vous remarqué que Mademoiselle Angélique,  
sa fille, a fait enlever les abeilles qui entroient  
dans cette ruche d' acajou, dont le dessus lui  
sert de pelotte, et dont l' intérieur forme une  
boite ?

-ah ! S' écria Annette, j' entends les pas de mon  
père, et elle courut ouvrir elle-même la porte  
de l' appartement.

M Gérard entra l' air décomposé, il déposa sa  
canne à sa place habituelle, plaça son chapeau  
sur le piano de sa fille, s' assit sur un fauteuil,  
et, lorsqu' il y fut, chacun, silencieux, attendit  
ce qu' il alloit dire avec une espèce de terreur,  
car tous ses mouvemens avoient été empreints

p39

de cette douleur profonde que l' on rejette dans  
chaque geste, comme si l' âme vouloit la secouer.

M Gérard, trop abattu, gardoit le silence.

-qu' as-tu, mon Gérard ? Dit sa femme.

-ah ! Qu' as-tu, mon petit père ? Dit Annette.

-qu' avez-vous, mon bon oncle ? S' écria Charles.

Tout cela fut prononcé en même temps, et tous  
trois regardèrent M Gérard.

-je suis destitué ! ... répondit-il d' une voix  
faible ; ainsi, ma pauvre Annette, plus de  
leçons de piano ; ainsi, ma femme, plus de voyage  
à Valence ; ainsi, Charles, il faudra penser  
à te faire un sort plus vite que je ne le comptois ;  
et, du reste, fions-nous à la providence qui n' a

p40

pas laissé la veuve et l' orphelin sans secours.

-mon père, dit Annette en embrassant M Gérard,  
que rien ne soit changé : avec ma dentelle je  
pourrai gagner beaucoup ; quant au piano,  
j' étudierai toute seule en me levant plus matin ;  
quant au diplôme de mon cousin, j' ai des petites

économies ! ... vous aurez une retraite, hé bien, nous n' en serons que plus fixes, et vous n' aurez plus à trembler pour votre place.

-charmante enfant ! ... s' écria le vieillard.

-qu' est-ce qui est nommé à votre place ? Demanda le jeune homme avec une vive curiosité ; le connoissez-vous ? ...

-c' est un M De La Barbeautière ! ...

p41

répondit Gérard avec un geste d' humeur. à ce nom Charles parut étonné, mais personne ne s' en aperçut.

-notre voyage à Valence sera donc encore remis ? ... dit Madame Gérard en regardant Annette, et nous ne pourrons pas revoir mon pays.

-nous examinerons cette affaire là quand ma pension sera réglée, répondit M Gérard.

Dès ce moment l' ex-sous-chef prit une manière de vivre qui combla à peu-près le vide opéré par son défaut d' occupation. Le lendemain de sa destitution, il se leva encore à la même heure, s' habilla et partit pour son bureau ; ce ne fut qu' à moitié chemin qu' il se rappela qu' il n' étoit

p42

plus employé : il auroit volontiers offert de travailler gratis, mais Charles Servigné lui trouva des occupations qui le ravirent de joie. En effet, dès-lors le père Gérard ajouta à son costume un parapluie, et il s' en alloit tous les matins aux audiences pour écouter plaider : il devint tellement assidu et si onnu que, souvent, dans les affaires importantes, les concierges lui gardoient sa place. De l' audience, il se rendoit aux cours publics et écoutoit les professeurs, entendoit quelquefois plusieurs cours de chimie, éprouvoit une véritable satisfaction à voir M G discuter sur la valeur de tel mot grec, et M A sur tel mot français : il couroit, comme au feu, à toutes les expositions gratis

p43

de tableaux et d' objets d' arts. Il ne manquoit

jamais les cérémonies publiques, l'ouverture des chambres, les séances ; et, lorsque tout cela lui faisoit défaut, il alloit observer dans les ventes comment les marchands pousoient ce que les bourgeois veulent acheter, et comment ils s'entendoient entr'eux : il revoyoit vingt fois les tableaux au musée, les animaux empaillés du muséum, les travaux publics, la parade à midi au château, et il dispoit sa journée pour toutes ces choses là comme un homme d'affaires pour ses rendez-vous.

Ainsi, s'il rencontroit un ami, il s'empressoit de le quitter en lui disant : " il faut que je sois à midi au collège de France, et à trois heures

p44

au palais ; " ou bien, si on le voyoit faire faction à l'un des guichets des tuileries, il répondoit : " j'attends la sortie de tel ou tel prince. " mais le comble de sa joie étoit lorsqu'il y avoit aux champs-élysées quelque belle partie de boule : il suivoit les joueurs et les boules avec une ardeur sans égale, et cependant une aventure àcheuse le priva de ce spectacle. En effet, un jour qu'il étoit en sueur pour avoir couru avec deux joueurs intrépides, il se trouva que le jeu avoit été si animé que toute la galerie ambulante avoit fini par désertter : le père Gérard vint seul contre Marbeuf avec les deux virtuoses ; un coup difficile à décider survint, et les deux joueurs, s'en rapportant à l'avis

p45

du père Gérard, il arriva qu'il fut obligé d'avouer qu'il ne savoit pas le jeu, de manière qu'il n'osa pas retourner au carré du jeu de boules.

Pendant qu'il s'amusoit ainsi, on régla sa pension d'une manière avantageuse, si bien qu'avec son indemnité, les arrérages de sa pension, les économies de sa femme, celles de sa fille, et l'emploi de son capital, il se trouva posséder, sa pension comprise, autant de revenu que lorsqu'il avoit sa place. Alors il renonça à aller avec sa femme à Valence, et il fut convenu qu'elle iroit avec Charles et Annette aux

vacances prochaines, si, d'ici-là, on économisoit assez pour fournir aux dépenses d'un voyage d'un

p46

si long cours, pour lequel Mme Gérard s'apprêtoit, comme s'il se fût agi de passer l'équateur. Le père Gérard, qui n'était jamais sorti de Paris, ne se soucia nullement de se hasarder à un tel péril à son âge, et il devoit, pendant l'absence de sa femme, se mettre en pension chez une voisine pour plus d'économie.

## CHAPITRE 2

p47

Annette, dont il a été question dans le chapitre précédent, étoit une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans : Mme Gérard, sa mère, l'avoit nourrie elle-même, parce que, dans le temps où elle accoucha d'Annette, M Gérard s'étoit hasardé à lire l'*émile* de Rousseau, dont les principes triomphoient alors. Annette fut donc toujours élevée sous l'oeil de sa mère et selon les principes du philosophe genevois : ainsi elle ne fut pas emmaillotée, son corps ne fut comprimé par aucun

p48

linge, et le sang des Gérard coula, comme bon lui sembla, dans les veines d'azur qui nuançoient la peau d'Annette.

Mme Gérard, étant née dans le midi, avoit cette piété aveugle qui reçoit tout sans raisonner. Sans être méchante et acariâtre, elle étoit d'une dévotion achevée et remplissoit toutes les obligations imposées par l'église avec une rigidité exemplaire : elle ne s'informoit jamais de la conduite des autres, ne jugeoit point sur les apparences, ne croyoit qu'au bien, ne se mêloit de gouverner qui que ce fût au monde, et ne s'inquiétoit que de son âme et de celles dont elle se croyoit responsable devant le seigneur. Ainsi, Annette fut élevée par un

p49

jeune abbé marseillais dans les salutaires principes de la foi chrétienne ; et, de bonne heure, elle fut accoutumée à ne jamais manquer à se rendre à la grande messe, à vêpres, complies, etc. Néanmoins le jeune abbé avoit une âme grande, ambitieuse, une de ces âmes enfin qui ne doivent rien concevoir de petit ; il étoit chrétien par conviction et non par grimace ; aussi, voyoit-il dans les prières d'habitude autre chose que des mots lancés dans l'air : il entendoit le principe religieux à la manière de Fénelon et de Mme Guyon, et leur extase profonde, leur anéantissement devant un principe infini, formoient le fonds de sa doctrine. Cette religion plut beaucoup à l'âme d'Annette ; et, de bonne heure,

p50

mit, dans son caractère, une élévation sourde et cachée qui ne pouvoit se montrer qu'aux observateurs les plus attentifs, ou dans les plus grandes circonstances. Dans la vie privée et insignifiante que menoit Annette, on la voyoit simple, unie, attentive à plaire, bonne à tout le monde et orgueilleuse par fois de cet orgueil qui n'agit point sur les choses d'apparat. Son cousin, Charles Servigné, qui l'aimoit, lui apporta, le jour de sa fête, un présent : c'étoit une montre de femme, et le bijou étoit assez précieux : Annette, rouge et presque fâchée, lui jeta sa montre, et, prenant une fleur du bouquet de son cousin, elle la garda avec une espèce de culte.

p51

M De Montivers, l'abbé qui dirigea avec complaisance son éducation, lui donna une instruction de femme : il lui laissa lire tous les bons auteurs de notre littérature et les plus fameux des littératures étrangères ; il permit d'aller au théâtre voir représenter les bonnes pièces de nos grands auteurs, et prit un véritable plaisir à instruire Annette sommairement sur tous les points, de manière à ce qu'elle pût remplir son rôle de femme dans telle condition que le sort

voulût la placer. Marchande, elle auroit été une femme active, prudente, soumise ; mariée à un homme ambitieux, elle l' auroit poussé vers les grandeurs ; simple bourgeoise, elle se seroit conformée à sa situation médiocre ;

p52

femme d' un grand, elle auroit paru dans un éclat nullement emprunté ; et comme un arbre à peine remarqué dans la forêt, devenu vaisseau, elle auroit marché sur la mer en souveraine.

Néanmoins M De Montivers ne put empêcher Annette d' être un peu superstitieuse et craintive, aimant la recherche et l' élégance plus qu' il n' est permis à un chrétien qui doit mépriser toutes les superfluités de la terre. Elle avoit même un attrait, une grâce et des manières de femme, qui l' auroient fait prendre pour une jeune personne pleine de coquetterie, si on ne l' eût pas connue parfaitement.

Cependant Annette Gérard, toujours simplement vêtue, aimée de

p53

son cousin, ne cherchoit pas à faire ressortir tous ses avantages, comme les parisiennes en ont l' habitude : elle n' étoit même pas belle, mais elle avoit une de ces figures que l' on ne voit pas avec indifférence. Sa physionomie étoit spirituelle, et néanmoins annonçoit plus de génie de femme que d' esprit ; ses traits manquoient de régularité : sa bouche étoit grande mais personne ne seroit resté froid en voyant son sourire, l' expression de ses yeux de feu et la singulière beauté qui résultoit de l' accord de sa chevelure noire avec un front d' une blancheur d' herbe flétrie ; blancheur que les grecs exprimoient d' un seul mot et dont un de leurs empereurs a porté le surnom. Cette couleur

p54

rare est l' indice de la mélancolie jointe à la force, mais une force qu' il faut encore distinguer, en ce qu' elle ne se montre que par éclairs.

à l' âge où étoit Annette, elle ignoroit elle-même son caractère et vivoit dans une étonnante simplicité d' existence. Travailler à côté de sa mère, partager son temps entre l' église et ses occupations de femme, voir dans son cousin un époux sur le bras duquel elle s' appuieroit pour faire route dans le chemin de la vie, se maintenir dans une pureté extraordinaire de pensée et d' action, réaliser l' idée d' une sainte, telle étoit en peu de mots l' histoire de sa conduite. Elle n' avoit en perspective rien de ce qu' on appelle

p55

dans le monde, des plaisirs ; car, imitant la rigidité sainte de sa mère, elle n' avoit été que rarement au spectacle, et regardoit ce divertissement comme une souillure, dont chaque fois elle s' étoit empressée de se purifier. Enfin, ne portant sa disposition à la grandeur que dans sa manière d' envisager le principe religieux, et suivant la pente de l' esprit des femmes, qui court toujours à l' extrême, elle avoit fini, à l' époque où nous sommes, par tomber dans la doctrine sévère des catholiques purs, qui vivent comme des solitaires de la Thébàïde.

Cette grande pureté qu' elle avoit dans l' âme, et dont on doit avoir rencontré plus d' un exemple parmi

p56

les jeunes filles de cette classe de la bourgeoisie, Annette la supposoit dans tous les coeurs : mais aussi, par cette croyance touchante, elle étoit portée à donner à une action, simple en apparence, pour un autre, une extrême importance ; à juger un être sur un mot, sur une action, une pensée ; et, tout en le plaignant, lui retirer son coeur. Ainsi on auroit pu lui dire mille fois que son cousin Charles Servigné étoit comme tous les jeunes gens de Paris, courant après le plaisir, et d' autant plus que, par sa modique fortune, sa pauvreté même, il lui étoit interdit d' y songer ; que le prix de la dentelle qu' elle faisoit avec tant de peine, en se levant si matin, et qu' elle lui donnoit

p57

lui servoit à quelques parties dont il est difficile qu' un jeune homme se prive, Annette n' en auroit rien cru ; il n' en seroit même pas entré dans son âme un seul soupçon contre son cousin ; mais que Charles Servigné eût manifesté, par quelqu' action, que sa conduite manquoit de pureté et de droiture ; s' il eût été assez mal-adroit pour le faire apercevoir à sa cousine, Annette, après quelques avis sages, auroit été éloignée de lui, par lui-même, et pour toujours, sans cesser de l' obliger.

Depuis qu' elle avoit trouvé le moyen de gagner quelqu' argent avec sa dentelle, elle s' étoit fait un bonheur de n' être plus à charge à son père, et elle avoit pu satisfaire

p58

ses goûts sans crainte et sans reproche. Sa modeste chambre étoit même devenue trop élégante pour la fille d' un sous-chef : ce petit appartement donnoit dans l' antichambre, comme on a pu le voir dans le chapitre précédent ; par conséquent, il se trouvoit dans l' angle de la maison qui, par hasard, faisoit le coin de la vieille rue du temple avec la rue de l' échaudé ; de manière qu' elle avoit l' une de ses croisées sur la vieille rue du temple et l' autre sur celle de l' échaudé ; mais comme les deux appartemens du bas étoient d' une très-médiocre hauteur, ses croisées ne se trouvoient pas à plus de vingt pieds du sol des deux rues, si bien qu' un homme monté sur une voiture auroit pu atteindre à son balcon.

p59

Ces détails, nécessaires pour l' intelligence de ce qui suivra, doivent faire connoître la maison parfaitement : or ce petit appartement d' Annette étoit tenu avec une propreté d' ange ; elle souffroit rarement qu' on y entrât, et sa mère, tout au plus, en obtenoit la faveur. Cette pièce quarrée étoit ornée d' un tapis bien simple, mais toujours net et comme neuf ; les croisées avoient des rideaux de mousseline qu' elle broda de ses mains, et que, sans faste, elle avoit attachés,

par des anneaux, à un bâton doré, de manière qu' ils flottoient à grands plis : les meubles étoient de noyer, mais recouverts d' étoffes de soie blanche : tout autour de l' appartement, des jardinières étaloient le luxe des

p60

fleurs charmantes, et c' étoit là la plus grande dépense d' Annette : hiver comme été, il lui falloit des fleurs ; et, lorsque la nature faisoit défaut, elle avoit des fleurs artificielles légèrement parfumées. Sa couche virginale étoit dérobée à tous les yeux par des rideaux doubles de mousseline, et, chez elle, aucun meuble parlant ne s' offroit aux yeux en apportant quelque idée malséante. Du plafond pendoit une coquille d' albâtre qui, la nuit, jetoit une lueur vaporeuse, la cheminée étoit de marbre blanc, et ornée d' albâtres.

Dans ce séjour de la virginité, on respiroit un air de sainteté qui saisissoit l' âme ; un doux esprit sembloit vous murmurer que rien d' impur ne devoit entrer là : on y étoit tranquille

p61

et on jouissoit de soi-même sans distraction : il eut été difficile de décider si c' étoit un lieu de recueillement, ou un lieu de récréation et de plaisir. L' âme d' Annette paroissoit voltiger autour de vous, en parlant ce langage de pureté qui décore le discours d' une telle jeune fille. Depuis la destitution de son père, cette charmante enfant se levoit à quatre heures du matin, et jusqu' à huit heures, consacroit ce temps à faire une superbe robe de dentelle dont la duchesse de N lui avoit donné le dessin. Elle espéroit la vendre assez cher à la duchesse, pour pouvoir payer l' impression du savant ouvrage sur lequel son cousin comptoit pour obtenir une grande célébrité et marcher à la fortune, et cette

p62

robe devoit payer aussi leur voyage à Valence. Sachant que le duc de N protégeoit Charles, elle

espéroit pouvoir lui faire parler par la duchesse, et cette recommandation, jointe au mérite de son cousin, devoit le faire avantageusement placer au moment où l'on organisoit l'ordre judiciaire, et que de grands changemens alloient s'y opérer par suite des derniers événemens de 1815.

Le coeur lui battoit à mesure qu'elle avançoit : enfin, un matin, elle courut porter à la duchesse la robe demandée, et elle en reçut un prix inespéré. Quelle joie et quel moment pour elle ! Quand, arrivant à déjeuner à l'instant où, réunis autour de la table de famille, tous commençoient à s'inquiéter de sa course

p63

matinale, elle entra, s'assit, et rougissant de bonheur, elle dit à Charles : " Charles, voici tout ce qu'il te faut : et nous, voici pour notre voyage ! ... " elle le dit avec cette simplicité et cet air de satisfaction qui doublent le prix de ces sortes de demi-bienfaits que les honnêtes gens appellent des *devoirs*, et elle crut en tirer mille fois trop de salaire quand on lui fit raconter à quelle heure elle se levoit et comment elle travailloit, et que le bon père Gérard fut étonné de n'avoir jamais rien entendu, lui qui s'éveilloit si matin pour faire sa barbe et lire son journal.

Charles ne tarda pas à jouir du succès qu'il attendoit, et le duc de N lui témoigna, d'après cet effort de talent, assez d'amitié pour qu'il

p64

lui fût permis d'espérer d'être bientôt nommé à quelqu'emploi dans la magistrature amovible, celle qui offre le plus de chances aux ambitieux, en ce qu'il y a plus d'occasions de servir le pouvoir. Alors il jura à Annette que toute sa vie il se souviendrait de ce bienfait, et qu'il lui vouoit une tendresse que rien ne pourroit étouffer. -oui, chère cousine, lui disoit-il les larmes aux yeux, vous pouvez compter que je n'aurai pas de relâche que je ne me sois rendu digne de vous ; ce n'est pas assez de l'union que nous avons formée dès notre jeune âge, votre mari saura payer les dettes du cousin, et savoir si bien

faire une honorable fortune, que vous soyez à la place où vous appellent vos talens et vos vertus.

p65

-cela ne mérite pas tant de reconnaissance, et je serois malheureuse, Charles, si je devois votre amour à une si faible chose.

Pendant cette scène, le père Gérard serroit la main de sa femme, et sentoit quelques larmes dans ses yeux en regardant Annette.

Un mois après, Madame veuve Servigné écrivit à Charles qu' elle étoit sur le point de marier sa soeur à laquelle elle donnoit en dot la maison de commerce de mercerie qu' elle avoit été forcée d' entreprendre pour vivre à Valence, et que c' étoit l' occasion, ou jamais, de venir avec sa tante et sa cousine à Valence.

Cette fois le voyage fut irrévocablement fixé sans aucune remise, et le père Gérard vit avec plaisir que

p66

le reste du prix de la robe de dentelle suffiroit aux frais du voyage. On mit donc dans une bourse les huit cent trente francs d' Annette, et il fut décidé que le 1<sup>er</sup> juin l' on partiroit pour la Provence. Annette combattit long-temps pour que l' on ne partît que le 2<sup>e</sup> ; mais, quand on la força d' en dire la raison et qu' elle avoua que c' étoit à cause du vendredi qui tomboit le 1<sup>er</sup> juin, on se moqua d' elle, et M Gérard insista pour cette époque.

La veille du départ, Madame Gérard fit venir la voisine à laquelle elle confioit son pauvre Gérard, et elle lui tint ce discours : " ma chère Madame Partoubat, ayez soin de ne jamais donner du veau à M Gérard, car, voyez-vous, cela le dérange

p67

au point que, lorsque j' ai le malheur de le laisser aller dîner en ville et qu' il en mange, hé bien, ma voisine, pendant quinze jours...

*(ici Madame Gérard baissa la voix et parla à l' oreille de sa voisine.)*

-oh ! C' est bien particulier ! S' écria la voisine ;  
je n' aurois jamais imaginé cela ! ... c' est  
étonnant ! ... je savois bien que le veau sur  
certains estomacs produisoit... (*la voisine  
parla à l' oreille de Madame Gérard.*) mais  
je n' aurois jamais cru qu' il causât... ah ! Ma  
voisine ! ...

-c' est comme je vous le dis, reprit Madame  
Gérard.

-ah ! Ma voisine, soyez tranquille, il ne  
mangera que du mouton.

Le feu que la voisine mit à prononcer

p68

cette phrase inquiéta Madame Gérard qui, toute  
dévote qu' elle étoit, regarda Madame Partoubat  
d' un air inquisiteur : elle eut un instant peur de  
confier son Gérard en des mains assassines, mais  
elle continua :

ne souffrez pas non plus qu' il sorte sans mettre  
du liège dans ses souliers et sa noix dans la  
poche de son habit : faites ensorte qu' il se  
couche toujours à huit heures, et qu' il ne se  
permette aucun excès comme de boire de la bière,  
ou prendre une demi-tasse, quand il va voir jouer  
au billard au *café turc* . Emmenez-le bien à la  
messe le dimanche, car quelquefois il fait l' esprit  
fort et ne va qu' à une messe basse : au surplus,  
ma voisine, je suis parfaitement bien tranquille  
avec vous.

p69

-oh ! Ma voisine, vous pouvez voyager sans  
crainte ; M Gérard sera chez moi absolument  
comme s' il étoit avec vous.

Cette phrase ne calma guère les soupçons de  
Madame Gérard qui s' en remit à Dieu et à sa  
sainte protection.

Là-dessus, M Gérard, sa canne, son parapluie,  
etc., furent remis ès-mains de la voisine avec un  
cérémonial presque pareil à celui dont on a dû  
user pour remettre une de nos places fortes à la  
garde de nos alliés.

Le lendemain matin, M Gérard n' avoit garde de  
manquer d' accompagner sa famille aux diligences  
de la rue montmartre, car il n' avoit pas encore

eu le coup-d'oeil du départ

p70

des diligences, et il s'en faisoit une petite fête qui compensoit ce que l'adieu à sa femme pouvoit avoir de douloureux. On discuta long-temps la question de savoir si l'on iroit à pied, mais Annette ayant sagement fait observer que leurs effets coûteroient plus qu'une course à faire porter par deux commissaires, la famille s'emballa avec les paquets dans un fiacre, et l'on arriva dans la cour de l'hôtel de l'entreprise des messageries royales.

La diligence contenoit neuf personnes dans la caisse du milieu ; et, attendu que l'on avoit retenu les premières, Annette, sa mère et Charles se mirent au fond, laissant les six autres places à ceux qui devoient arriver ; alors M Gérard,

p71

qui furetoit partout, vint leur apprendre qu'il n'y avoit plus que trois personnes. L'heure de partir étoit déjà passée, et un militaire licencié sans pension, un peu plus mécontent que ne le porte l'ordonnance, faisoit grand tapage en exigeant que l'on partît sur-le-champ, lorsque l'employé du bureau vint lui dire que c'étoit une demoiselle et sa femme-de-chambre que l'on attendoit, et que le beau sexe demandoit toujours un peu d'indulgence.

Au bout d'un gros quart-d'heure arriva un brillant équipage aux chevaux gris pommelés, couverts d'écume ; l'on entendit une voix flûtée, montée à trois tons plus haut qu'il ne le falloit, et qui gémissoit

p72

de la cruauté des horloges. Une jeune femme descendit avec un oreiller élastique et mille choses comme un voile vert, un éventail magnifique, des flacons, etc. : c'étoit la femme-de-chambre. -n'est-ce pas une horreur d'être obligées de voyager par une diligence ? Disoit la petite voix flûtée ; quelle persécution ! Comment ? Mais c'est

une infamie ! Enfin, il faut bien s' y soumettre,  
et vous verrez qu' ils me feront payer une amende ;  
adieu...

cet adieu fut dit d' une voix plus douce, plus  
tendre ; malgré les efforts que fit le père Gérard,  
Charles et le militaire, pour avancer leurs  
têtes, il leur fut impossible de voir quel étoit  
le monsieur qui se

p73

cacheait dans un des coins de la brillante voiture.  
-allons dépêchez-vous, disoit l' employé, nous  
avons attendu.

-mais, répondit-elle d' une voix en fausset, vous  
êtes fait pour cela mon cher.

-non, madame, dit de sa grosse voix l' officier  
décoré, nous ne sommes pas faits pour cela.

-monsieur, répliqua-t-elle en montrant une des  
plus jolies et des plus belles figures qu' il fût  
possible de voir, je ne disois pas cela pour  
vous ! ... elle monta lestement et de manière à ce  
que l' on pût voir une jambe moulée, un pied  
très-petit et des formes charmantes. Annette  
rougit en les apercevant.

-ah ! Quelle horreur ! S' écria

p74

l' inconnue, en restant sur le marche-pied, je suis  
sur le devant ! Mais c' est impossible,  
m' employé, venez donc voir...

à ce moment, le postillon, la croyant montée,  
fouetta ses chevaux ; elle fut jetée sur le devant,  
et la voiture partit, la portière tout ouverte :  
aux cris aigus que l' inconnue pousoit, on arrêta ;  
le conducteur, sans l' écouter, ferma la portière,  
et la voiture marcha d' autant plus vite qu' il y  
avoit un quart-d' heure et demi de retard.

-ah ! Dit l' inconnue en prenant une pose  
intéressante et clignotant ses yeux, je me trouve  
mal ! Je ne saurois aller en arrière ! ... Justine,  
criez donc au conducteur d' arrêter ? J' aime mieux  
courir le risque d' aller

p75

en poste et d' être découverte, que de rester dans cette maudite voiture !

Alors, la compâtissante Annette dit à Charles d' offrir sa place à la jeune et belle inconnue, qui l' accepta avec reconnaissance, en jetant au bel ami d' Annette un sourire protecteur rempli d' une certaine bienveillance. Lorsqu' elle fut assise au fond, elle poussa encore quelques plaintes sur l' odeur effroyable de la voiture ; et, sur-le-champ, vida un flacon d' eau de vanille distillée ; elle chercha une position commode, fit signe à Justine qu' elle étoit assez bien placée ; le militaire remua la tête en signe de dédain, et l' on traversa Paris au grand galop.

### CHAPITRE 3

p76

L' intéressante voyageuse avoit fort bien remarqué l' expression du mépris que le militaire manifesta, et elle s' en vengea en ne faisant aucune attention à lui, et prodiguant au contraire les marques de sa protection à Charles.

C' est ici le lieu de faire observer que Charles Servigné étoit bel homme et bien tourné : nous avons dit que sa contenance prévenoit en sa faveur, alors il n' y avoit rien d' étonnant à ce que l' inconnue remerciât avec un air très-gracieux celui qui

p77

venoit de lui céder sa place pour un voyage aussi long : mais les regards dont elle accompagna son discours, l' air dont elle regarda Charles, déplurent singulièrement à Annette, tandis que la rougeur dont le front du jeune avocat se coloroit, et le feu qui animoit ses yeux, annoncèrent qu' il étoit toute joie de plaire à la belle voyageuse, dont la beauté ravissante éclipsoit la pauvre Annette comme un lis éclipse une violette.

Mademoiselle Gérard jeta un coup-d' oeil à Charles ; et, ce coup-d' oeil de la vertu impérieuse, sans lui déplaire, le gêna, en le faisant rentrer en lui-même. L' étrangère, qui

paroissoit fine comme la soie et accoutumée à de pareilles rencontres, s'aperçut de ce jeu muet des

p78

yeux des deux cousins, et parut se faire un malin plaisir de les désunir ; et, pour que son plaisir fut plus vif, elle chercha à acquérir la certitude de leur tendresse mutuelle.

-ce sont vos enfans, madame ? Demanda-t-elle avec une exquise politesse et un son de voix charmant à Madame Gérard.

-non, madame, répondit la bonne femme qui aimoit assez à causer, c' est un cousin et une cousine que nous marierons bientôt.

-et monsieur est votre fils ? ...

-non, madame, c' est mademoiselle qui est ma fille.

-vous ferez un charmant ménage ! ... s' écria l' étrangère d' une voix réellement séduisante et en les regardant l' un après l' autre, de manière

p79

à lancer à Charles des regards de côté qui sembloient le provoquer.

Charles, que sa cousine regardoit fixement, n' osoit se hasarder à contempler cette sirène charmante : il rougissoit comme un enfant, et, quoiqu' il eût eu plusieurs aventures, il avoit tout l' air d' une novice qui n' est jamais sortie de son couvent.

Cette rougeur, cet embarras, étoient, pour l' inconnue, un langage plus délicieux cent fois que les éloges les plus outrés ; et voyant une foule d' obstacles défendre ce jeune homme, son imagination cherchoit déjà à les vaincre.

De son côté, Charles, à l' aspect de la richesse et de l' élégance des vêtemens de l' étrangère, en examinant

p80

ses manières, quoiqu' elles fussent affectées et eussent un peu de liberté, pensoit que la dame faisoit partie de la haute société. L' équipage qui l' avoit amenée, la défense qui lui étoit faite

d' aller en poste, et sur laquelle elle ne s' étoit pas expliquée, tout confirmoit cette opinion et alors l' attention qu' elle lui accordoit le flattoit singulièrement.

Par instans, lorsqu' Annette quittoit les yeux de dessus lui, il contemploit la voyageuse avec un plaisir d' autant plus grand qu' il étoit comme défendu, et que l' inconnue baissoit ses paupières avec une complaisance charmante, et le regardoit ensuite d' une telle manière, qu' il étoit impossible à Charles de ne pas s' imaginer une foule de choses,

p81

de ces choses que pense un jeune homme, et ne nous les expliquerons pas, pour cause.

Par fois le jeune homme s' aperçut que la dame prenoit plaisir à le voir ; alors il s' enhardit au point de la regarder à son tour, sans s' inquiéter de ce que les yeux d' Annette lui disoient. Il n' y avoit pas un mot de proféré, et cependant ces trois êtres comprenoient tout ce qui se passoit dans leurs âmes encore mieux que s' ils eussent parlé.

Annette, pleine de finesse, jugea que si elle avoit l' air de se contrarier de l' attention de Charles pour l' étrangère, la pente de l' esprit humain le conduiroit à chercher à plaire à la voyageuse ; alors elle les laissa se parler des yeux tant

p82

qu' ils voulurent et ne regarda plus son cousin : mais comme on cherche à défendre ce qui nous appartient, et qu' Annette, d' après son caractère, doit être la plus jalouse des femmes, elle inventa une véritable ruse de femme. Elle commença par prétendre qu' elle étoit mal dans son coin, et elle offrit à la dame de prendre sa place.

La dame, qui connoissoit la jalousie d' Annette, d' après le dépit qu' elle avoit manifesté en ne regardant plus Charles, ne concevoit rien à cette manoeuvre de la jeune fille ; car Annette, en offrant son coin, mettoit précisément sa rivale en face de son cousin, et si bien, que leurs

genoux se touchèrent et que leurs pieds furent comme entrelacés.

p83

Annette feignit de ne rien voir de ce secret manège, et elle se mit à parler bas à sa mère.  
" ma chère maman, lui dit-elle, vous seriez infiniment mieux au milieu puisque vous ne dormez jamais en voiture, et j' aurois la tête appuyée à droite au lieu de l' avoir à gauche comme tout-à-l' heure. "  
au premier relais Annette changea avec sa mère, de manière que Madame Gérard fut à côté de l' étrangère. Ce fut alors que les desseins d' Annette commencèrent à paroître dans toute leur étendue, et sa rivale fut étonnée de la politique profonde que la jeune fille avoit déployée pour une si petite chose.  
-mon cousin, dit-elle avec un intérêt extraordinaire, oh ! Comme

p84

vous rougissez et pâissez par instans !  
Seriez-vous incommodé ?  
-non, ma cousine, je suis très-bien, je vous assure.  
Quelques instans après, Annette, saisissant l' instant où Charles rougissoit, dit à sa mère :  
" voyez donc comme Charles rougit, je suis sûre qu' il n' ose pas nous dire qu' il ne peut pas aller sur le devant ; moi, cela ne me fait rien, et même je serois mieux dans son coin, j' aurois la tête absolument comme je l' ai là, et de plus je verrois bien plus de pays à la fois ! ... tu verras, ma mèm, que si c' est moi qui lui dis de venir prendre ma place, il ne le voudra pas, parce que je dois être sa femme et qu' il auroit l' air de m' obéir. "

p85

à l' autre relais, Madame Gérard s' étant convaincue que Charles rougissoit, exigea qu' il vînt à la place d' Annette, et la jeune fille prit celle de son cousin d' un air de triomphe. Charles

étoit sur le même rang que la dame, dans le fond, et il en étoit séparé par Mme Gérard. Ils ne pouvoient plus ni se toucher ni se voir, et Annette les embrassoit à la fois du même coup-d'oeil : elle jeta un regard de supériorité sur l'étrangère, celle-ci se mordit les lèvres, jura de rendre la pareille et de se venger d'Annette. Charles, de son côté, éprouvant du mécontentement de la conduite de sa cousine, ne lui parla point et s'entretint avec l'inconnue. Quand on s'arrêta pour dîner, il

p86

descendit le premier et offrit sa main en tremblant à la voyageuse qui le remercia par un gracieux sourire : ce sourire lui parut d'un bon augure et il sembloit lui promettre beaucoup. Charles, après avoir conduit Annette et sa mère dans la salle de l'auberge, demanda au conducteur le nom de cette dame : alors le conducteur, tirant sa feuille, lui fit voir qu'elle étoit inscrite sous le nom de Mademoiselle Pauline. à ce nom, le vieux militaire dit à Charles : " c'est une actrice du théâtre de ; " et il fit un tour à droite en lançant à Charles un regard qui signifioit : " jeune homme, prenez garde ! ... " alors le conducteur, se penchant à l'oreille de Charles étonné,

p87

lui dit avec un air de mystère : " c'est la maîtresse du duc de N ; elle voyage sous un faux nom et sans passe-port, car il lui est interdit de prendre ce congé-là : voilà pourquoi elle a été forcée de voyager par la diligence. Mais le duc l'a conduite ce matin, lui-même, à la voiture, dans son équipage : ils étoient venus la veille retenir les places. Le conducteur s'éloigna. Ce discours fut pour Charles un trait de lumière : il eut comme une révélation, et vit, dans ce voyage, le moyen d'arriver à la fortune et à une place brillante s'il pouvoit plaire à Pauline et l'intéresser. Il rentra, et, loin de se mettre à côté de sa tante et d'Annette, il s'empara avec avidité de la chaise qui étoit à côté

p88

de l' actrice, et Pauline, à son tour, regarda Annette en lui rendant l' air de supériorité par lequel la jeune fille l' avoit comme humiliée. Annette, confuse pour son cousin, lui jeta un regard empreint d' une douleur véritable : il n' osa pas le soutenir et baissa les yeux en feignant de ne pas la voir. Tout le temps du repas, il ne parla ni à sa tante ni à sa cousine ; il chuchotta avec l' actrice, et leurs discours parurent très-animés : en effet, Charles voulut briller par sa conversation, et brilla : il fut spirituel, parut passionné, l' étoit même ; et, à la fin du repas, la courtisane habile lui marcha sur le pied pour le faire taire et lui donner à entendre que dès-lors ils étoient d' intelligence

p89

et qu' il falloit mettre autant de soin à le cacher qu' ils avoient mis d' empressement à se chercher et à se lier l' un l' autre. Ils sortirent ensemble et parlèrent long-temps dans la cour. à peine Charles avoit-il quitté Pauline, qu' en se retournant il vit venir Annette ; elle étoit calme et pleine de dignité. " Charles, dit-elle, je ne suis pas contente de vous. " -ma chère cousine, répondit-il, j' ignore en quoi je puis vous déplaire. -en voilà assez,... répliqua-t-elle avec bonté. On monta en voiture, et Annette dut être bien contente de Charles, car il fut empressé auprès d' elle et de sa mère, ne dit pas un mot à

p90

Pauline qui, de son côté, lui jeta par fois des regards de dédain, et s' entretint constamment avec sa femme-de-chambre. Annette fut rayonnante de joie et dupe du manège de l' actrice ; elle chercha à dédommager Charles des soupçons qu' elle avoit conçus, en étant affectueuse, expansive avec lui, et revenant par mille choses gracieuses à l' amitié qu' elle avoit semblé abjurer un instant. Quand on descendit à onze heures du soir pour souper et se coucher, Charles laissa l' actrice

descendre toute seule, et ne parut en aucune manière faire attention à elle : à table, il se plaça à côté d' Annette à laquelle il prodigua ses soins, il fut même d' une tendresse

p91

qui auroit dessillé les yeux à toute autre qu' à Annette, et qui même fit sourire le vieux militaire.

Le lendemain matin, quand on se mit en route, Charles se mit dans son coin, et parut à Annette accablé de fatigue : en effet, il dormit d' un profond sommeil. Le vieux militaire le regardoit avec un air moqueur et sembloit rire de l' actrice qui, à chaque instant, se penchoit pour voir Charles, et surmontoit son propre sommeil pour veiller sur lui, sans pouvoir étouffer, dans ses regards, un sentiment vainqueur de sa dissimulation. Annette finit par s' apercevoir du manège de ce vieux militaire qui s' étoit placé à côté d' elle, et un pressentiment terrible la fit frémir.

p92

-mademoiselle a sans doute peu dormi, dit le malin colonel, car elle a les yeux bien abattus et la figure fatiguée.

-c' est le voyage, répondit-elle d' un air de dédain.

-alors, reprit-il nous serons privés à Valence du plaisir d' applaudir votre admirable talent, car ce soir vous serez encore bien plus fatiguée, et vous n' avez guère de temps à rester dans votre patrie.

-c' est vrai, répliqua-t-elle sèchement.

-oh ! Il y a des grâces d' état, ajouta malignement le rusé militaire avec un sourire moqueur.

Pauline, vaincue par la fatigue, s' endormit bientôt ainsi que sa femme-de-chambre. Alors Annette,

p93

que les paroles du militaire avoient singulièrement

alarmée, lui demanda bien timidement : " monsieur, oserois-je vous demander quelle espèce de talent possède cette dame ? "

-c' est une actrice ! ... répondit le colonel.  
à ce moment Charles murmura bien faiblement le nom de l' actrice, mais avec un accent qui jeta dans l' âme d' Annette une glace presque mortelle ; il se fit en elle une révolution terrible, et elle regarda le militaire d' une manière qui lui inspira de l' effroi et de la pitié.

-mademoiselle, dit-il tout bas, j' avois averti votre cousin par un mot, mais on ne peut pas empêcher les folies de la jeunesse. écoutez-moi ? Je suis père, et j' ai une

p94

filles presque aussi aimable et aussi vertueuse que vous me paraissez l' être ; je serois fâché de lui donner un *caton* pour mari ; mais si un jeune homme qu' elle dût épouser lui donnoit le spectacle d' une faute, et qu' elle ne pût pas croire son mari le plus vertueux des hommes, j' aimerois mieux me brûler la cervelle que de lui donner un époux dont elle connoîtroit les aventures de jeunesse ; ainsi je crois devoir vous dire que votre cousin n' est plus digne de vous.

Annette versa quelques larmes. " mais comment le savez-vous ? ... dit-elle. "

-tenez, répliqua le colonel, (*il tira de son sein et remit à Annette une bourse bien connue ; cette bourse*

p95

*contenoit le reste des huit cent trente francs en or que la jeune fille avoit consacrés au voyage de Valence.)* vous pouvez dire hardiment à votre cousin que vous êtes entrée ce matin à quatre heures dans sa chambre et qu' il n' y étoit pas ; que vous avez trouvé...

-je ne dirai point cela ! ... s' écria Annette avec horreur.

-et que ferez-vous pour le confondre ? ... demanda le militaire.

-rien ! ... dit Annette. Hélas ! Murmura-t-elle, nous sommes partis un vendredi, jour de malheur ;

et, dans ce fatal voyage, vous verrez que ce ne sera pas le seul fâcheux événement dont je serai la victime.

En ce moment on étoit sur le

p96

point de descendre une montagne, lorsque l' on entendit le bruit d' une voiture qui paroissoit aller extrêmement vite ; ce bruit, dans la situation d' âme où étoit Annette, retentit dans son coeur en le faisant battre comme de peur ; elle craignoit tout la pauvre petite ! ... c' étoit une calèche très-élégante et légère qui sembloit voler : elle passa comme un éclair, et Annette frémit en la suivant des yeux, car elle lui vit descendre, au grand galop, une côte presque à pic : elle s' intéressoit aux personnes que contenoit le char, comme on plaint les passagers d' un bâtiment qui périclète ; mais, en voyant la brillante calèche atteindre le bas de la montagne, elle rentra dans la voiture, tranquille sur leur sort.

p97

Tout-à-coup elle entend un choc terrible, les chevaux poussent un gémissement lamentable, des voix confuses crient au secours, alors Annette effrayée, regardant avec précipitation, ouvrit par sa brusquerie la portière qui n' étoit pas bien fermée, tomba à terre sans se faire de mal, et courut avec rapidité au secours des malheureux qui venoient de tomber dans une fondrière, car il lui fut impossible de retenir cet élan d' humanité qui remplit le coeur à l' aspect de l' infortune.

CHAPITRE 4

p98

Annette fut bien vite auprès de la calèche ; et, sur le bord d' un rocher, apparut comme un ange aux deux messieurs qui gissoient au fond d' un ravin.

Le postillon n' étoit pas blessé, les deux inconnus en étoient quittes pour des contusions ; mais les

roues de leur calèche étoient brisées à ne s' en pas servir.

Annette, tout émue, leur demanda s' ils n' avoient pas quelque blessure sérieuse : les deux inconnus restèrent dans l' étonnement

p99

le plus profond en apercevant, sur le bord de ce rocher et sur une route qu' ils venoient de voir déserte, une jeune fille, les cheveux épars, en robe blanche, et inquiète comme si elle eût eu quelques droits sur eux. Ils la regardèrent avec surprise sans lui répondre, et Annette ne put soutenir le regard singulier de l' un d' eux : elle sentit en elle-même quelque chose d' indéfinissable à son aspect, et, tout honteuse de se voir seule, elle rougit et se retira. Alors la diligence arriva, les voyageurs s' empressèrent de descendre et d' aider au postillon à dégager deux chevaux qui restoient vivans, car les deux autres avoient été écrasés : après avoir tout arrangé, l' on remonta les deux inconnus sur la route.

p100

Celui qui avoit si fort frappé Annette regarda la calèche, et vit que les deux essieux étoient tellement brisés, qu' il devenoit impossible de continuer leur route avec cette voiture : il tira alors sa bourse, donna quelqu' argent au postillon en lui recommandant de garder la calèche et de la faire raccommoder, disant qu' à son premier voyage il la reprendroit.

Cette affaire étant terminée, il monta dans la diligence avec son compagnon, après avoir repris les effets de la calèche, et notamment un porte-feuille assez grand auquel il parut donner l' attention que l' on a pour une chose précieuse. -j' aurois, dit-il après être remonté, j' aurois voulu passer de

p101

jour le bout de la forêt de Saint-Vallier, car on dit qu' il y a des voleurs en ce moment, et il ne nous manqueroit plus que cela pour avoir eu

tous les accidens qui puissent fondre sur des voyageurs. "

en entendant ce discours, la pauvre Annette serra dans son sein l' or qui lui avoit coûté tant de peine à acquérir, et dont chaque pièce représentoit des heures entières passées dans l' occupation fastidieuse de tirer lentement l' aiguille : elle fit ce mouvement machinalement, car son coeur étoit rempli d' une douleur profonde que l' aspect de Pauline et de son cousin renouveloit à chaque instant.

-vous avez été heureux, messieurs, dit Pauline, sur cent personnes

p102

qui verseroient ainsi, la moitié, et beaucoup de l' autre moitié, y auroit péri.

Les inconnus ayant répondu par un signe de tête, personne ne fut tenté de renouer la conversation. Alors chacun se mit à regarder avec curiosité les nouveaux venus, ainsi que cela se pratique, et cet examen se fit en silence. Celui qui paroissoit le maître, et l' étoit en effet, pouvoit avoir trente-cinq ans, mais il paroissoit atteindre la quarantaine par la nature de ses traits : il étoit très-basané, un peu gros, petit, l' oeil plein d' une énergie étonnante et d' une assurance prodigieuse.

Il étoit habillé tout en noir, malgré

p103

la saison : le luxe de son linge et le diamant énorme qui décoroit sa chemise, annonçoient un homme très-opulent. Une chose qui saisissoit tout d' abord, c' étoit un air de majesté répandu sur sa figure, dans ses traits, et qui indiquoit un homme né pour le commandement, et qui a en effet commandé. Ses gestes, en harmonie avec la conscience qu' il avoit de sa supériorité, ne détruisoient point l' illusion, et il régnoit, dans sa pose et ses manières, dans ses traits et le contour de sa bouche, des indices d' une force qui sentoit en quelque sorte la férocité : il auroit pu, comme l' aigle, déchirer sa proie ; mais, comme le lion, il auroit su pardonner. Cet homme offroit le singulier assemblage

p104

d' un front qui contenoit de la bonté et de la grandeur même, avec une tournure qui, dans l' ensemble, avoit quelque chose de dur. Un physionomiste, d' après sa bouche, l' auroit jugé un être dépourvu de sensibilité ; un autre, à l' aspect de ses yeux, y auroit vu cette vaste conception, cette grandeur, qui ne machinent rien de bas, et qui, dans un crime, ne commettent rien que de nécessaire, sans égorger, comme le tigre, pour le seul plaisir de se baigner dans le sang. Il y avoit, dans cette tête bizarre, accès à la sensibilité, et tout à la fois la faculté de la refouler en lui imposant silence : à Rome, l' inconnu auroit été le Brutus qui tua ses enfans ; à Sparte, Léonidas ;

p105

et, comme Thémistocle, il se seroit empoisonné plutôt que de marcher contre sa patrie : comme Pierre Ier, il auroit fait assassiner sous ses yeux les révoltés, mais, comme lui, il auroit aidé l' enfant timide à sortir du cercle fatal, en écartant les poteaux de l' enceinte où l' on égorgeoit les strélitz et les familles des seigneurs insurgés. Enfin, la nature l' avoit taillé en grand : ses épaules étoient larges, sa tête grosse comme celles que l' on désigne dans les arts sous le nom de *têtes de satyres* ; ses cheveux crépus et noirs se frisoient d' eux-mêmes en annonçant la force, et ses muscles saillans, ses contours, sa barbe fournie, ses favoris épais, indiquoient une force de corps prodigieuse. En effet, quand

p106

il s' assit sur la banquette du milieu et qu' il posa sa main sur le dossier, il sembloit, qu' en pressant, il lui eût été possible de briser ce qu' il touchoit ; ses mains étoient d' une grosseur étonnante, et, quoique couvertes de gands blancs, elles paroissoient habituées à soulever des masses. Son regard pénétrant alloit droit à l' âme, et l' aspect de ce singulier être imprimoit à

l' imagination un certain ordre de pensées :  
c' est-à-dire que l' on n' attendoit rien que  
d' extraordinaire et d' imprévu de son caractère,  
et l' on appliquoit à sa figure les idées que  
l' on conçoit de certains hommes historiques,  
dont on se trace un portrait idéal. Il remplissoit  
l' âme toute entière, et

p107

l' on ne pouvoit pas le voir avec indifférence ;  
il falloit ou l' admirer ou détourner la tête  
avec répugnance.  
Sa voix forte avoit de la rudesse ; il régnoit  
peu de poli dans ses manières, et l' on voyoit qu' il  
devoit avoir fait la guerre, car ce n' est qu' à  
la longue que les militaires perdent ce qui les  
distingue des autres hommes, diagnostique qui  
reste indéfinissable et échappe à l' analyse.  
Après que chacun eut observé l' étranger et pris  
plus ou moins de ces idées sur son compte, on  
examina son compagnon, et l' on s' aperçut qu' il  
régnoit une singulière amitié entr' eux. Le  
second étoit grand, sec, maigre, nerveux, et

p108

il auroit paru avoir un grand caractère de fixité  
s' il n' eût pas été à côté du premier : il y avoit  
chez lui moins d' idées et plus d' énergie, en ce  
sens qu' elle étoit tout le caractère et qu' elle  
entroit pour la somme totale des règles de la  
conduite : cet homme-là, une route prise, devoit  
la suivre toujours, bonne ou mauvaise.  
Pendant qu' on les examinait ainsi, ils jetoient  
de leurs côtés des regards observateurs sur leurs  
compagnons de voyage. Le coup-d' oeil du premier  
des deux inconnus ne fut pas favorable à Charles :  
cette figure mielleuse, régulière et un peu  
fausse, ne lui convint pas ; il le témoigna à  
son ami par un geste, et ce geste exprimoit à la  
fois l' aversion

p109

et le mépris : Charles feignit de ne pas  
l' apercevoir. L' étranger regarda assez attentivement

l' actrice, mais il revint toujours assez cavalièrement à la figure d' Annette, et finit par lui dire, en adoucissant sa voix : " c' est mademoiselle qui est venue si vîte à notre secours ? ... je vous remercie. " puis, se retournant, il aperçut le colonel et lui dit : " ah, ah ! Voici un brave ! ... car je gage, monsieur, que vous avez servi, et que vous avez quelque blessure ? " le colonel s' inclina. Annette, toujours occupée de son cousin, acquéroit de plus en plus les preuves de ce que le colonel lui avoit dévoilé. La nuit approchoit, on n' étoit plus qu' à sept lieues

p110

de Valence, et Pauline profitoit de l' obscurité pour faire plusieurs signes à Charles. Annette resta plongée dans les réflexions les plus tristes, et sa vue étoit arrêtée sur l' homme extraordinaire que le hasard leur avoit amené. De son côté, il regardoit la figure d' Annette avec intérêt, car, expressive comme elle l' étoit, sa mélancolie s' y peignoit à grands traits, et il sembla compâtrer à la peine qu' il ignoroit, entraîné par *le je ne sais quoi* .

Il faisoit nuit noire, on traversoit le bout de la forêt de Saint-Vallier qui se trouve à quelques lieues de Valence, lorsque tout-à-coup la diligence s' arrêta, et le postillon eut beau fouetter ses chevaux, ils n' avancèrent pas. Le postillon descendit

p111

et jeta un cri d' alarme en trouvant des cordes tendues d' un arbre à l' autre, ce qui barroit le chemin : à peine le postillon eut-il crié qu' une troupe d' hommes à cheval parut, entourant la voiture en montrant une forêt de canons de pistolets tendus, si bien, que les deux étrangers et le colonel virent qu' il n' y avoit aucune résistance à opposer.

Un des brigands détela les chevaux de la diligence, les attacha à un arbre, et l' on entendit alors frapper à coups redoublés sur la malle de la diligence. Le chef de la bande rassura les voyageurs en leur disant qu' il ne leur seroit

fait aucun mal, puis il ordonna à ses gens de s'acquitter lestement de leur besogne, en s'emparant des sommes

p112

qu'ils savoient être dans la voiture. L'actrice se lamentoit, et Annette trembloit comme la feuille : elle avoit tiré la bourse de son sein pour la donner aussitôt et n'être pas fouillée ; l'étranger ouvroit son porte-feuille, et, par une présence d'esprit étonnante, défaisoit sa cravatte et y insinuoit un gros paquet de billets de banque, lorsqu'un brigand parut avec une lanterne allumée, en priant les voyageurs de descendre l'un après l'autre. L'actrice fut dévalisée avec promptitude ; la pauvre mère Gérard n'offrit rien à la rapacité des brigands ; on prit la montre de Charles, cinq cents francs au colonel, et Annette, en descendant, pria qu'on

p113

ne la touchât pas, donna en pleurant l'argent qui lui avoit coûté tant de peine à acquérir, et en ce moment pensa au vendredi. Les deux étrangers descendirent, mais chacun tenoit un pistolet à chaque main d'un air si déterminé, que les deux brigands reculèrent... après avoir contemplé ces deux personnages, le chef de la bande accourut, et se mettant entr'eux et ses gens : " ne tirez pas, s'écria-t-il, et respectez leurs effets ! ... diable ! ... " et il lâcha un juron effroyable. Alors toute la troupe accourut, et, sur le champ, chapeaux, bonnets, tout fut mis à bas par les bandits qui donnèrent les marques du plus profond respect à la vue des deux amis. Les voyageurs

p114

étonnés regardèrent cette scène avec terreur, et chacun crut avoir fait route avec les chefs suprêmes de quelque association secrète. C'étoit une chose curieuse que de voir, au milieu

de la nuit, cette diligence arrêtée sur le grand chemin, les chevaux attachés à un arbre, les voyageurs ébahis d' un côté, le conducteur et le postillon tristes de l' autre, et, au milieu, les brigands en groupe presque prosternés devant deux hommes : ce tableau, éclairé par les lanternes qui ne donnoient qu' une fausse lueur à cause de la verdure qui paroît alors comme noire, étoit vraiment pittoresque, et un peintre auroit voulu être volé pour pouvoir le dessiner d' après nature.

p115

-par le feu saint Elme ! ... s' écria d' une voix tonnante l' étranger, je ne croyois guère me trouver en pays de connoissance avec ces brigands-là ! Dis-donc ? Ajouta-t-il en prenant le bras de son ami et resserrant ensemble leurs pistolets, combien leur donnes-tu de temps pour vivre encore sans être pendus ?  
-nous savons ce que nous risquons, mon capitaine, dit le chef, et vous...  
-chut ! ... ou je te brûle la moustache, s' écria l' ami de l' étranger ; tu es en mauvais chemin, navardin ! ... mais, puisque tu es

p116

leur capitaine, rends donc à cette jeune fille son petit trésor.  
-je t' en dédommagerai, ajouta l' étranger ; allons, rends-lui ? Elle est venue à notre secours la première, nous lui devons bien quelque reconnoissance.  
à cette parole, le capitaine rendit la bourse à la tremblante Annette ; les voleurs laissèrent chacun remonter, et ils s' enfuirent au grand galop. On peut s' imaginer les divers sentimens dont les voyageurs furent animés pour les deux étrangers, en se rendant à Valence qui étoit la première ville qu' ils alloient rencontrer, et le terme de leur voyage : cette route se seroit faite en silence sans l' actrice qui regrettoit à chaque instant son cachemire, ses diamans et ses dentelles.

p117

Annette ne savoit que penser de la manière dont son trésor lui avoit été rendu, et elle dit à l' étranger : " je ne sais, monsieur, si je dois vous remercier ou me plaindre d' avoir recouvré ma bourse par votre faveur... "

-agissez comme bon vous semblera, mademoiselle, répliqua l' étranger.

Annette se tut.

Le colonel regrettoit fort ses cinq cents francs et ne pouvoit s' empêcher de penser que les inconnus étoient de connivence avec les brigands. Cependant, en se rappelant l' air déterminé dont ils descendirent, leur empressement à cacher leurs billets dans la cravatte et leur surprise, il devenoit clair qu' ils n' avoient

p118

pas couru risque de la vie en brisant leur calèche pour le plaisir de présider à un vol, auquel leur concours n' avoit guère paru nécessaire, et surtout qu' ils ne seroient pas remontés avec les voyageurs. Jamais aventure ne renferma plus d' alimens pour la curiosité, et néanmoins cette curiosité, toute vive qu' elle fût, ne pouvoit pas se satisfaire, puisque l' on n' osoit faire aucune question aux deux étrangers.

En s' approchant de Valence, Annette éprouva une sorte de peine : jusque-là elle s' étoit dispensée de parler à son cousin ; et, se séparant de lui par la pensée, elle avoit, cette journée, vécu comme loin de lui : désormais elle alloit se trouver

p119

sans cesse avec Charles, et dans une extrême contrainte qui nécessiteroit une explication. à ce moment la lune se levoit et jetoit dans la voiture assez de jour pour apercevoir les figures des voyageurs. Les yeux d' Annette s' arrêtèrent machinalement sur l' étranger qui, ne se croyant pas observé, réfléchissoit sans doute à des choses d' une extrême gravité : son visage étoit farouche et portoit le caractère d' une méditation sombre : l' énergie extraordinaire de son âme brilloit comme l' éclair parmi les

nuages, et Satan, se levant du sein de son lac de feu pour haranguer les démons, n'avoit pas plus de fierté et de majesté sauvage dans les traits. La lune, laissant cette figure

p120

comme indistincte et n'en révélant que les masses les plus saillantes, ajoutoit encore à la profondeur des idées qui se peignoient sur cette tête énorme.

Annette tressaillit à cet aspect, un sentiment indéfinissable s'éleva dans son coeur, elle le prit pour de l'effroi et détourna lentement sa tête vers la campagne, mais elle fut ramenée, par la curiosité, vers cet homme qui apparoissoit à son imagination comme un monument : elle baissa les yeux une seconde fois, et, par l'effet de cette chasteté pure qui faisoit le principal charme de son caractère, elle s'ordonna à elle-même de ne plus contempler l'étranger. La diligence rouloit dans les rues

p121

de Valence que le jour avoit paru ; la voiture entra dans la cour d'une auberge, et le conducteur, en descendant, annonça qu'il avoit été arrêté et volé. Il s'approcha du directeur de l'entreprise qui, par hasard, se trouvoit dans la cour, occupé à fumer sa pipe, et il lui dit quelques mots à l'oreille. Sur-le-champ le directeur sortit, et le conducteur resta dans la cour sans ouvrir la portière et sans aider aux voyageurs à descendre.

-qu'attendez-vous donc ? Lui demanda le compagnon de l'étranger : ouvrez-nous ? ...

le conducteur monta sur le marche-pied et répondit que l'on avoit été chercher du monde pour dresser un procès-verbal sur l'aventure de la nuit. "

p122

-nous serons aussi bien dans une salle que dans la voiture, répondit l'actrice.

Le conducteur ouvrit alors comme à regret, et

tous les voyageurs descendirent en se dirigeant vers la salle. Comme l' étranger et son compagnon alloient entrer, le conducteur les arrêta et leur dit : " messieurs, voulez-vous avoir la complaisance de me dire vos noms pour que je vous porte sur ma feuille ? "

-c' est inutile, répliqua l' étranger, puisque nous sommes arrivés : le directeur ne nous ayant pas vus, cela doit être votre profit.

-impossible ! Messieurs, répliqua le conducteur.

-oh, oh ! Reprit l' étranger en entrant dans la salle, ceci annonce

p123

des hostilités ; hé bien, mettez M Jérôme et M Jacques ! Et ils allèrent tous deux s' asseoir, l' étranger à côté d' Annette, et son compagnon entre Charles et l' actrice.

Une jeune servante étoit dans la salle, et l' étranger, au bout d' un instant passé dans le silence, lui dit : " mademoiselle, avez-vous ici des voitures ? "

-oui, monsieur.

-pourriez-vous nous en trouver une que nous vous renverrions ce soir ?

à ces mots, le conducteur, faisant un geste qui signifioit que les étrangers ne s' en serviroient guère, sortit, pour reparoître un instant après avec trois gendarmes, le directeur et un monsieur habillé en noir.

p124

-il paroît que vous avez été arrêtés à Saint-Vallier ? Demanda l' officier de police, car c' en étoit un.

-et volés, reprit l' actrice.

-ces messieurs, continua l' officier en désignant les deux inconnus, paroissent connoître les voleurs à ce que l' on prétend ? ...

-oui, monsieur, répliqua Charles en souriant.

-en ce cas, reprit l' officier nous allons recevoir vos dépositions, et ces messieurs me suivront. à ces mots, il fit un signe aux gendarmes qui s' avancèrent vers les deux inconnus.

L' étranger plissa son front, ses yeux s' animèrent

et les signes d' une effroyable colère se manifestèrent sur son visage, et avec la même

p125

rapidité qu' un tonneau de poudre qui s' enflamme et part.

-ah ça, s' écria-t-il d' une voix tonnante, jouons-nous la comédie ? ... et sur le *oui* d' un jeune freluquet allez-vous nous arrêter ? Jour de dieu ! Tout le monde est-il muet pour raconter ce qui s' est passé ? Et pour qui nous prend-on ? ...

l' officier de police n' écoutait pas, demandoit à chacun ses passeports et chacun les cherchoit. Alors l' étranger alla rapidement à l' officier de police, et, le saisissant par le milieu du corps, il le secoua de manière à lui faire jeter les hauts cris ; il l' enleva en l' air, le tourna, et en un clin-d' oeil s' en servit comme d' une toupie, sans que les gendarmes pussent l' en empêcher, quoiqu' ils fussent accourus.

p126

-cet homme-là, dit tout bas Pauline à Charles en riant, nous moudroit comme une meule écrase un grain de blé.

-ah ! Crioit l' étranger, je t' apprendrai le code de la politesse française et à écouter ce qu' on te dit, méchant pousse-procès ! ... les trois gendarmes s' emparèrent de l' inconnu, mais en un clin-d' oeil il les envoya à trois pas de lui : alors les gens de l' auberge, le conducteur, le directeur, les gendarmes, l' officier, tombèrent tous sur lui et le continrent avec peine. Annette, tout effrayée se serroit auprès de sa mère, l' actrice admiroit la force étonnante de l' étranger, et l' ami de l' insurgé rioit à gorge déployée.

p127

Il alla vers son ami et lui dit : " tu n' en fais jamais d' autres ! ... eh laisse-les instrumenter, ne sommes nous pas à Valence ? "

l' officier de police, voyant ce nouveau délinquant en liberté, fut épouvanté, car si l' un coûtoit tant à arrêter, qu' alloit-il faire de l' autre ? ... alors il prit le parti de lui demander fièrement son passeport.

-imbécille, lui dit ce dernier, si tu nous arrêtes, que nous ayons ou n' ayons pas de passeports, qu' est-ce que cela fait à notre affaire puisque tu nous prends pour des brigands ? Tes gendarmes n' ont pas d' armes, tiens ! ... là-dessus il tira de son sein une paire de pistolets à deux coups, et les mit jusque sous

p128

le nez de l' agent de la police valençaise qui recula brusquement en disant : " monsieur, pas de gestes ! ... "

à ce moment, un piquet de gendarmerie arriva, et les deux amis furent mis ensemble au milieu des gendarmes ; celui qui avoit tiré ses pistolets les donna aux soldats qui les lui demandèrent, et l' officier de police se mit en devoir de questionner les voyageurs.

Alors l' étranger dit au maréchal-des-logis qui le gardoit de le conduire à la préfecture, et comme on lui fit observer que le préfet n' étoit pas levé, il répondit qu' il se leveroit pour eux. Cette réponse surprit la cohorte, et l' air impérieux de l' étranger devint tellement imposant

p129

que les deux prisonniers furent emmenés à la préfecture, au grand étonnement des voyageurs qui avoient contemplé cette scène avec des sentimens bien divers.

## CHAPITRE 5

p130

L' officier, malgré l' absence du capitaine de la bande de voleurs, n' en continua pas moins de dresser son procès-verbal, et à mesure qu' on

lui disoit comment la chose s' étoit passée, il ne pouvoit s' empêcher de s' apercevoir qu' il devenoit impossible que les étrangers fussent complices de ce vol. Néanmoins il continuoit, lorsque le maréchal-des-logis, qui avoit conduit les soi-disant brigands à la préfecture, vint annoncer que m le préfet venoit de marquer de la joie en les apercevant

p131

qu' ils étoient entrés sans façon dans sa chambre à coucher, et que les gendarmes l' avoient entendu rire au récit de l' aventure des étrangers ; puis il apportoit une lettre écrite par le préfet lui-même. L' officier de police la lut et parut décontenancé.

-ils vont même déjeûner avec le préfet, ajouta le gendarme, et il leur prête sa voiture pour s' en retourner, car je viens d' apprendre, par les domestiques, que c' est ce riche américain qui s' est rendu acquéreur du château de durantal : cet homme-là a des millions ! ...

-en tout cas, répliqua l' officier de police en souriant, il a aussi un fier poignet, car il m' a presque brisé les reins.

p132

Sur le bruit qui couroit dans Valence que la diligence avoit été arrêtée et volée à Saint-Vallier, Madame Servigné et sa fille accoururent au-devant de leurs parens, et entrèrent avec un petit garçon qui prit les paquets de nos voyageurs. Charles, après avoir embrassé sa mère et sa soeur, alla s' entretenir avec Pauline et ne la quitta que pour suivre la famille qui, se formant en bataillon serré, se dirigea vers le domicile de Madame Servigné, lequel étoit situé dans une rue assez fréquentée de Valence.

C' étoit une honnête boutique de province, ou, pour parler plus correctement, de département : on y vendoit de tout, depuis du fil jusqu' à du lin, depuis la toile jusqu' au

p133

coton, soieries, draperies, même de la dentelle, de la parfumerie, des cachemires d' occasion, et ce magasin étoit un des plus fréquentés par les beautés valençaises.

Madame Servigné avoit étendu son commerce et si heureusement fait ses affaires, qu' elle se trouvoit propriétaire de la maison où elle demouroit : Annette et sa mère y furent reçues avec une cordiale franchise et cette chaleur de coeur que les gens du midi mettent dans toutes leurs actions, oui, dans toutes, depuis la plus insignifiante jusqu' à la plus sérieuse.

On trouva, dans le magasin, le futur d' Adélaïde Servigné : c' étoit un homme d' une trentaine d' années, d' une figure peu revenante,

p134

l' oeil sournois, le maintien embarrassé, petit, le front bas, les lèvres minces et les cheveux roux ; du reste, il s' étoit fait aimer d' Adélaïde, et à cela il n' y avoit rien à répondre. Annette éprouva, en voyant le prétendu, un mouvement d' aversion qu' elle réprima ; mais il lui échappa le même geste par lequel l' étranger de la voiture avoit témoigné sa répugnance pour Charles. Annette, comme toutes les personnes upertitieuses, écoutoit singulièrement ces premières impressions, et les présages qui accompagnoient la première vue d' un objet ou d' un être ; ainsi elle remarqua, qu' en apercevant M Bouvier, elle marcha sur un oiseau que l' on avoit lâché, en oubliant de le faire rentrer

p135

dans sa cage : la pauvre bête mourut fortement regrettée par Madame Servigné qui aimoit beaucoup les oiseaux, les chats, les chiens, trait distinctif de son caractère, et qui doit faire deviner d' avance à plus d' un lecteur observateur qu' elle étoit bavarde.

En effet, la bonne femme tenoit à sa langue autant que sa langue tenoit à elle, et l' on s' en aperçut bien vite.

-enfin, vous voilà ! ... dit-elle lorsque tout le monde fut réuni dans une chambre haute qui

servoit de salon, quoique son lit y fût ; ah !  
Que je suis aise ! M Bouvier, Jacques a-t-il  
fermé la boutique ? Mais asseyez-vous donc,  
mesdames. Ah ! Charles, que tu es grandi ! ...  
et savant... hé bien, viens donc que

p136

je t'embrasse encore ; j' ai cru que vous  
n' arriveriez jamais ; et vous avez été volés  
encore ! Mais vous nous raconterez cela,  
j' espère ! ... dans un autre moment ! ...  
s' écria-t-elle en voyant que Mme Gérard  
ouvroit la bouche pour faire sa partie ; tenez,  
ma chère soeur, voici mon gendre, Monsieur Bouvier,  
il est de Bayeux, en Normandie...  
ici la respiration lui manqua et elle embrassa  
son fils tout en reprenant haleine. En habile  
femme, Madame Gérard saisit la parole, et la  
conversation devint un peu plus générale.  
Enfin l' on installa les parisiennes, et au bout  
de deux ou trois jours elles furent chez  
Madame Servigné comme si elles y eussent été

p137

depuis vingt ans. Une des premières occupations  
d' Annette fut de s' informer si l' on étoit près  
d' une église, car cette fête brillante, par  
laquelle l' église célèbre l' éternel, déployoit  
alors toute sa pompe.  
Pendant huit jours, le soir, il se fait à la nuit  
la magnifique cérémonie du salut, et la religieuse  
Annette n' auroit pas manqué, pour toute la  
fortune et les joies de la terre, une prière  
aussi belle que celle-là.  
Il y avoit justement au bout de la rue habitée  
par Madame Servigné, une église ou plutôt  
une chapelle, car elle étoit petite et dans  
le genre gothique, architecture dont le  
mystère s' accorde parfaitement avec les  
croyances et les pratiques du christianisme.

p138

Le lendemain de son arrivée à Valence, le soir,  
après dîner, Annette qui avoit marqué à Charles

tout autant d' amitié que par le passé, lui demanda : " mon cousin, ne voulez-vous pas venir au salut avec moi ? ... "

aussitôt Madame Servigné s' écria : " mais, ma nièce, nous irons tous ! ... "

-non pas moi, dit Charles avec un embarras visible, car j' ai précisément affaire à cette heure-ci.

Annette le regarda avec étonnement, il baissa les yeux. Cependant il avoit parlé d' un ton si péremptoire, qu' il n' y avoit aucune observation à faire, et la famille s' achemina vers l' église en le laissant tout seul. Avant d' entrer à la

p139

chapelle, Annette vit dans la rue une affiche en gros caractères : c' étoit une affiche de spectacle qui annonçoit que Mademoiselle Pauline ne donneroit que trois représentations : la première étoit indiquée pour le soir même, et, par l' heure du spectacle, Annette se convainquit que son cousin préféroit la jouissance de voir Mlle Pauline au plaisir d' accompagner un instant au salut celle qui lui avoit prodigué les marques de la plus tendre amitié dès l' enfance.

à l' aspect de cette affiche, une foule de pensées assaillit le coeur de cette douce fille, et une méditation pénible remplit son âme pendant qu' elle marchoit à l' église. " quel charme a donc une actrice, se disoit-elle

p140

pour que, dans un instant, elle fasse tout oublier ? ... que donne-t-elle ? ... ont-elles des secrets pour déployer en un jour plus de témoignages d' amour que nous n' en prodiguons en vingt années ? ... ou serois-je d' un caractère peu aimant ? ... grand dieu ! N' aurois-je donc aucune sensibilité ! Et vous aurois-je tout donné ! ... "

à ce moment elle entroit dans l' église et toutes ces pensées s' enfuirent comme une vapeur légère devant le soleil : elle renonça à Charles pour toujours, et elle prononça ces mots à voix basse, en s' agenouillant : " ô mon dieu ! C' est

donc à vous que je me dédie ! ... et ce coeur sera tout entier brûlant pour vous, à jamais, dans cette

p141

parcelle de temps que nous appelons la vie, comme pendant votre règne dont les instans seront *des siècles de siècles* ! ... " elle releva lentement sa tête, secoua les boucles de ses cheveux qui retombèrent sur son cou d' albâtre, une espèce de tranquillité rentra dans son âme, elle ouvrit son livre et tomba sur ces mots : "*ce sera ton époux de gloire.* " (...)  
frappée de la singulière coïncidence de ces paroles qui retentissoient dans son coeur comme prononcées par un ange qui se seroit assis à ses côtés, elle releva ses yeux humides de pleurs, et, contre un pilier composé de cinq petites colonnes assemblées, elle vit dans

p142

l' obscurité la tête énorme et les cheveux bouclés de l' étranger de la voiture : Annette tressaillit, et son coeur fut frappé d' un tel coup, qu' on ne peut comparer son effet qu' à ce mal-aise qui fait tourner le coeur avant l' instant où la défaillance sera complète. Cette apparition étoit-elle un effet de son imagination ou une réalité ? Elle n' osa pas relever la tête pour s' en assurer ; et tenant son livre en tremblant elle lisoit involontairement "*ce sera ton époux de gloire .* " ses idées superstitieuses vinrent l' assaillir, et elle fut frappée de la pensée que le livre parloit un langage divin qui déchiroit le voile de l' avenir : il y a des idées importunes qui, malgré de palpables absurdités, viennent

p143

au cerveau sans que la raison la plus sévère puisse les chasser ; c' est comme le rêve de l' esprit pur. Annette trembla si fort que sa cousine s' aperçut de son agitation à celle de

son livre.

-de quoi riez-vous, ma cousine ? Dit Adélaïde.

-je ne ris pas, répondit Annette, je suis indisposée ; mais je suis mieux ! Ajouta-t-elle en craignant que sa cousine ne lui proposât de sortir. Elle voyoit toujours, malgré elle, cette figure dont les yeux énergiques lui avoient paru brillans d' un feu terrible en ce qu' il annonçoit la passion, et la passion, dans cet être extraordinaire, devoit être une flamme dévorante.

Le salut commença, l' église étoit

p144

parfumée par les fleurs qui la garnissoient, une profusion de cierges répandoit une brillante lumière qui, venant de l' autel, produisoit un effet prodigieux, car le prêtre sembloit marcher au sein d' un nuage lumineux formé par la fumée de l' encens.

Le chant de joie et la masse d' harmonie répandus par l' ensemble des voix avoient quelque chose de grandiose et d' imposant ; mais pour ceux qui environnoient Annette, il régnoit dans ces accords un charme de plus, car elle chantoit avec une telle sensibilité, un goût si pur, une voix si juste et si flexible, que son organe tranchoit sur tout et inspiroit le désir de l' entendre seule.

Plusieurs personnes même cherchèrent

p145

dans les rangs de femmes de quelle bouche délicieuse partoient ces mélodieux accens ; mais Annette, agenouillée avec grâce et la tête penchée sur son livre, restoit immobile comme un de ces anges que Raphaël représente prosternés devant le trône.

Quand le salut fut fini, qu' Annette se leva, elle ne put s' empêcher de jeter un coup-d' oeil sur la colonne auprès de laquelle cette tête énergique s' étoit présentée à sa vue d' une manière si étonnante. Elle tressaillit encore davantage, car, cette fois, elle vit, dans l' enfoncement de la chapelle, l' inconnu de la voiture : le faible jour qui s' échappoit des

vitraux et de l' autel sur lequel les cierges  
s' éteignoient, ne

p146

le lui laissa voir que d' une manière indistincte  
et comme une grande ombre, ou plutôt comme la  
statue d' un tombeau, car il étoit immobile,  
la tête inclinée, et plongé dans une profonde  
méditation : son ami l' accompagnoit. Cet ami  
lui toucha le bras quand Annette les regarda ;  
alors elle baissa la tête et ses yeux cherchèrent  
la terre. Elle frémit en y apercevant une tête  
de mort sculptée entre deux os, et elle remarqua  
que tout le temps du salut elle étoit restée sur  
la pierre d' un tombeau, car autrefois les églises  
avoient des caveaux souterrains où l' on enterroit  
les personnes de distinction, et l' on recouvroit  
l' endroit de leur sépulture de ces pierres  
*tumulaires* qui servoient de pavé.

p147

Ces petites remarques, ces présages, ces rencontres,  
peuvent n' être rien et exciter le sourire de  
beaucoup de personnes, mais pour Annette, et  
d' après son caractère, c' étoient des événements  
qui faisoient une profonde impression sur son  
âme. Elle suivoit donc sa mère dans un silence  
qui étonnoit sa cousine et non Mme Gérard,  
car elle étoit habituée, en sortant de l' église,  
à voir Annette plongée dans la méditation.  
Les deux cousines marchaient les dernières de  
la petite troupe que formoit la famille. Après  
être sorties de l' église, elles entendirent  
les pas de deux hommes qui les suivoient  
immédiatement.  
-ma cousine, dit Adélaïde

p148

regardez donc l' un des messieurs qui nous  
suivent ! ... il a une figure singulière, vous  
n' en aurez jamais vu et n' en verrez de semblable,  
c' est un visage de conspirateur.  
-c' est juger légèrement les gens ! Répondit  
Annette, certaine que c' étoit l' inconnu de la

voiture qui revenoit de l' église.  
D' après la réponse d' Annette, Adélaïde se tut  
en pensant en elle-même que sa cousine étoit  
plus grave que ne le comportoit son âge ; et  
*elles prirent mal ensemble* , s' il est permis  
d' exprimer, par cette phrase familière, l' espèce  
de sentiment que l' on conçoit pour une personne  
dont le caractère ne coïncide pas avec le nôtre.  
à peine avoient-elles fait quelques

p149

pas de plus, qu' elles entendirent une espèce  
d' altercation entre les deux étrangers : elle  
paroissoit assez vive ; ils parloient bas, mais  
cependant, avec de l' attention, on pouvoit  
saisir quelques mots, et l' on pense bien  
qu' Annette, de même que sa cousine, avoient  
l' oreille fine à leur âge.  
-oui, je t' empêcherai d' y venir ! ... disoit  
l' étranger ; oui, sans doute.  
-et pourquoi ? ...  
-pourquoi ? ... parce que cela ne te convient  
pas ; et que, dans ce genre, tu as assez de ta  
dernière *victime* ! ...  
ici les deux jeunes filles n' entendirent plus  
rien si ce n' est un nom qui finissoit en *ie* ,  
comme Stéphanie,

p150

Mélanie, Virginie ; mais, quoiqu' il revint  
plus d' une fois dans les phrases prononcées à  
voix basse, elles ne purent le connoître en  
entier.  
-elle est morte ! ... fut le premier mot qu' elles  
entendirent : il étoit dit par l' étranger avec  
un air de surprise.  
-et l' on peut, reprit l' autre, dire que jamais  
sous le ciel il n' y eut une créature plus  
angélique, une plus belle fleur ! Elle étoit  
toute femme, et digne plutôt du ciel que de  
la terre, car j' ai appris sur elle des choses  
qui tirent les larmes des yeux.  
-par qui ?  
-par sa femme-de-chambre : tiens, n' approche  
pas des femmes, ce sont des plantes trop fragiles,  
et tu es un vent de tempête : d' ailleurs...

p151

les deux cousines étant arrivées, n' en entendirent pas davantage. Annette, étonnée des mots que le hasard lui avoit permis d' écouter, ne savoit que penser des inconnus : son âme étoit à la fois remplie d' effroi et de tranquillité. Cet état seroit difficile à expliquer ; on ne pourroit en donner l' idée qu' en comparant Annette à un bel édifice dont une partie ressent les outrages d' une tempête, pendant que le soleil, dissipant les nuages d' un côté, y introduit ses rayons qui répandent une lumière pure et finit par éclairer tout le temple : une lueur pareille se levoit dans le coeur d' Annette sans qu' elle en soupçonnât la clarté.

Charles n' étoit pas rentré, et ne

p152

parut même pas au souper de famille ; Annette en fit tristement l' observation, et, comme elle ne dormit pas, elle l' entendit revenir à onze heures environ dans la nuit.

Pendant les cinq jours que Mademoiselle Pauline fut à Valence, Charles resta peu dans sa famille ; il ne dînoit même pas au logis : un soir il ne rentra pas du tout, et il n' alla pas une seule fois au salut. Un jour Annette sortoit en même temps que son cousin, il fut montré au doigt par un jeune homme qui dit à son compagnon, quand Charles s' éloigna : " c' est l' amant de Pauline. "

enfin cette dernière partit : dès-lors Charles fut tout entier à sa famille et n' eut plus d' autre dérangement

p153

que la nécessité de soutenir une correspondance qui parut très-active. Charles Servigné redevint très-empressé pour Annette ; il semboit sentir qu' il avoit de grands torts à réparer, et il revenoit vers Annette avec une ardeur, une tendresse, qui firent horreur à cette jeune fille, sévère en ses principes. Charles avoit trop de tact et de finesse pour

ne pas s'apercevoir de la froideur que sa cousine déployoit toutes les fois qu' il s' agissoit des sentimens intimes que deux jeunes gens, destinés l' un à l' autre, ont quand ils s' aiment, et cette froideur contrastoit chez Annette avec l' amitié dont elle accabloit son cousin pour les choses indifférentes. Il n' y avoit plus que deux jours de

p154

salut, le samedi et le dimanche, jour de l' octave de la fête-Dieu. Le vendredi soir, Charles, au souper, dit à sa tante que l' étranger, qu' ils avoient reçu dans leur diligence, étoit resté à Valence, et qu' il étoit venu au spectacle dans la loge du préfet, mais que depuis deux jours on ne l' avoit pas revu. " il paroît, ajouta-t-il, que cet inconnu est prodigieusement riche, on ne lui donne pas moins de sept à huit millions ; il y en a même qui disent douze : ainsi, il étoit loin d' être capitaine de voleurs. "

Annette rougissoit en entendant parler de l' étranger, mais Charles ne s' en aperçut pas, et continua de s' entretenir de lui en exaltant la magnificence du château de Durantal, la somptuosité du parc, les

p155

environs et le site, car cette propriété étoit placée sur une montagne qui avoisinoit Valence du côté du midi, et le revenu montoit à plus de quatre-vingts mille francs. -est-il marié ? Demanda Madame Gérard. -non, répondit Madame Servigné, dont la boutique étoit le rendez-vous de toutes les commères, et qui savoit tout ce qui se passoit dans la ville et aux environs ; mais, reprit-elle, une chose plus intéressante, c' est que l' on prétend que notre procureur du roi va être destitué, et c' est une nouvelle ça ! Car il s' étoit vanté de rester en place, malgré sa conduite pendant les *cent jours* ! ...

p156

Charles parut comme frappé d' une lumière soudaine en entendant cette phrase de sa mère, et il tomba dans un profond silence.

Ce soir-là, Annette, sa mère et Madame Servigné, venoient de se retirer, que Charles et Adélaïde sa soeur étoient encore pensifs assis à la table de famille.

-mon frère, dit la jalouse Adélaïde, croirois-tu par hasard être aimé de cette pie-grièche d' Annette ?

-est-ce que tu aurois à t' en plaindre, demanda Charles, car pour en parler en de pareils termes...

-moi ! S' écria Adélaïde, non, et quoiqu' elle ait l' air de vous écraser à chaque instant par son regard extatique et par sa simplicité d' habillement, de conduite et de paroles,

p157

dieu merci ! Pour ce que je la verrai, je ne crains guère la cousine Annette ! ... mais elle n' est pas de son âge, et je ne t' en parlois que pour toi : si tu crois qu' elle t' aime, tu te trompes...

-comment cela ? ... répondit Charles étonné, je ne lui ai donné aucun sujet de plainte, et je ne crois pas...

-hé bien, dit Adélaïde en l' interrompant, crois-moi, les femmes se connoissent un peu à cela : voilà cinq ou six fois que je remarque l' air dont Annette détourne la tête quand tu la regardes avec complaisance, et cet air-là n' est pas de bon augure pour toi...

-je n' imagine pas qu' Annette puisse changer.

p158

-questionne la, fais un essai, et tu t' en convaincras... dis-moi donc, est-elle riche ? ...

-Annette, reprit Charles, est riche en sentimens religieux ! ... du reste, quand son père et sa mère seront morts, elle pourra avoir mille écus de rente.

-et mais, répliqua Adélaïde, cela vaut bien la peine d' entretenir la paix avec elle.

Cette conversation excita quelque défiance

dans le coeur de Charles, et il résolut, à la première occasion, d' éclaircir ses soupçons. En effet, il ne pouvoit croire qu' Annette fût instruite de son intrigue avec Pauline : l' extrême innocence de sa cousine excluait toute idée de perspicacité de sa part dans une semblable

p160

affaire, et Charles ne croyoit pas s' être permis la moindre chose qui pût le trahir. Cependant les manières d' Annette n' étant plus les mêmes, les discours d' Adélaïde plongèrent le jeune avocat dans une grande incertitude.

## CHAPITRE 6

Le lendemain étoit le dimanche de l' octave de la fête-Dieu et le dernier jour du salut. Depuis sa première apparition dans l' église, l' étranger de la voiture n' étoit pas revenu, et cette circonstance avoit produit un singulier effet dans l' âme d' Annette. Quoique pure comme un lis qui vient d' éclore, elle s' étoit attendue à le rencontrer le lendemain, et, en entrant comme en sortant, quand elle jeta un coup-d' oeil dans l' église, elle ressentit ce mouvement qui se

p161

fait en nous lorsque notre attente est trompée. Chez elle, ce mouvement étoit presque machinal, et cette phrase, " il n' est pas venu. " sans être prononcée, étoit sa pensée intime. Charles offrit son bras à sa cousine pour se rendre au salut, elle l' accepta, et il se mit à côté d' elle. Le salut étoit commencé, et Annette chantoit d' une voix douce et pure, quand elle sentit un inconnu venir se placer sur la chaise qui se trouvoit à côté d' elle ; elle trembla, car un secret pressentiment lui disoit que ce ne pouvoit être que l' étranger. Elle fut confirmée dans ses soupçons par l' impatience que Charles temoigna après avoir aperçu celui qui s' étoit placé à côté de sa

cousine :

p162

il se levoit, tournoit la tête, regardoit  
l' étranger qui, semblable à un lion sur lequel  
se pose une mouche, ne faisoit aucune attention  
aux manières de Charles, et dévorait des yeux  
le voile blanc qui descendoit du chapeau  
d' Annette, en dérobant sa figure à tous les  
yeux. L' étranger recueilloit en son âme les  
sons purs et harmonieux de cette voix céleste,  
et son émotion étoit visible ; il n' avoit point  
son compagnon, et rien ne troublait son plaisir  
auquel il s' abandonnoit tout entier.  
Charles bouilloit d' impatience, il auroit voulu  
que le salut fut fini, et il se réveilloit en  
son coeur plus que de l' amour pour sa cousine  
depuis que la présence de l' étranger lui

p163

glissoit dans l' âme l' idée terrible qu' il avoit  
un rival, et qu' il étoit dans l' ordre des  
choses possibles qu' Annette l' aimât. Il avoit  
cependant la jouissance de voir sa cousine  
immobile et l' oeil toujours à l' autel. Lorsque  
le salut fut fini, elle ne tourna même pas la  
tête, donna le bras à Charles et sortit de  
l' église sans faire un seul mouvement pour  
voir l' étranger.  
-ma cousine, dit Charles, il fait un temps  
magnifique ; nous avons une heure et demie d' ici  
le souper, voulez-vous vous promener dans la  
campagne ? Nous n' en sommes pas loin.  
-très-volontiers, dit Annette ; et ils se  
détachèrent de la compagnie en se dirigeant  
vers le faubourg.

p164

Arrivés à la fin du faubourg, ils entendirent  
sortir de dessous une treille, en dehors de la  
ville et à la porte d' une espèce de cabaret,  
les éclats de rire et les chants d' une troupe  
joyeuse. Quand Annette et son cousin passèrent  
devant cette treille, qui étoit séparée du

cabaret par un espace assez grand, une voix s'écria : " la voici ! " et toute la troupe, se taisant, regarda sur le chemin. Annette et son cousin continuèrent à marcher ; mais Annette conçut un secret pressentiment qui lui disoit que c' étoit d' elle dont on s' occupoit sous cette treille ; et cependant, il n' y avoit aucune apparence qu' une jeune inconnue, depuis peu à Valence, fût le sujet de la conversation de ces hommes qui paroissoient

p165

appartenir à la classe inférieure du peuple. Néanmoins elle ne se trompoit pas, et cette treille étoit en ce moment le rendez-vous de gens qui occupoient bien du monde. Il pouvoit y avoir autour de trois tables oblongues une douzaine d' hommes, au milieu desquels on distinguoit un gendarme en uniforme. La plupart des convives étoient habillés avec des vestes et paroissoient être des ouvriers *endimanchés* : quelques-uns avoient du plâtre à leurs habits ; leurs chapeaux étoient couverts de quelques taches blanches de chaux ; et l' un d' eux, mieux habillé que les autres, ayant une toise qui lui servoit de canne, étoit placé au centre, à côté du gendarme, et sembloit

p166

être l' entrepreneur qui les employoit. Les figures de ces ouvriers avoient toutes des expressions qui indiquoient un choix d' êtres : nulle n' étoit sans énergie, et chacune annonçoit soit la ruse, soit la force, soit la résolution, toutes, le courage ; et ces qualités étoient mises en commun vers un but, que l' union et l' accord de tous indiquoit merveilleusement. Leurs traits étoient fortement marqués, leur teint bruni par le soleil, mais par le soleil qui brûle l' Afrique et allume les torrens de chaleur de la ligne. L' on s' apercevoit que ces hommes n' appartenoient pas au pays de France : l' un portoit le caractère de la figure américaine ; tel autre celui de la tête anglaise ou du nord, et d' autres les crânes

p167

des méridionaux. Un homme instruit, qui auroit passé en ce moment vers cet endroit, auroit cru apercevoir des ombres de ces fameux et célèbres flibustiers, si remarquables par le mélange des races humaines, par le courage porté à l' excès, ainsi que la résolution, l' amour du pillage et la cruauté.

Ils étoient à la fin d' un repas et dans cet état d' ivresse et d' exaltation qui suit une conversation animée par les cris, les chants, les mets et les vins forts du midi : leurs cris et leurs propos se ressentoient de l' état de leurs têtes.

-vive la joie ! ... crioit un homme au gosier desséché.

-mais vivent les sonnettes ! ... répondoit un autre.

p168

-(...) disoit mystérieusement un compagnon en jetant par terre une bouteille vide.

-écoutez ! écoutez ! ... s' écria l' un d' eux plus ivre que les autres, je vais chanter, et, sans attendre, il entonna :

si l' on pendoit tous les voleurs  
qui volent sur la terre,

il resteroit moins de pendeurs  
que de vin dans mon verre :

car, je le dis, écoutez bien,

il n' est dans ce bas monde,

malgré sa foi profonde,

que presque tous bons gens de bien :

ceux que l' on mène pendre,

et tous ceux qui l' ont mérité.

-au diable la chanson ! ... dit le gendarme en interrompant le chanteur et criant plus fort que lui ;

p169

quand j' entends parler de corde et de supplice,  
cela me trouble la digestion.

-ah bah ! Lui répondit un vieillard encore vert

qui étoit à sa gauche, ne savez-vous pas que nous sommes sujets à une maladie de plus que les autres hommes ?

-c' est bien pour cela qu' il ne faut pas clocher devant un boiteux, répliqua le gendarme ; d' ailleurs, s' il continue, je le frotte...

-je voudrais bien voir cela, hussard de la mort, s' écria le chanteur en répétant :

" ceux que l' on mène pendre, et tous ceux qui l' ont mérité... "

le gendarme leva son sabre, et l' autre, saisissant une canne creuse qui formoit le canon d' un fusil sans

p170

crosses, para le coup du gendarme ; mais le petit vieillard et le maître maçon arrêterent la querelle naissante.

-brigands, tenez-vous donc tranquilles ! ... nous ne sommes pas ici pour banqueter, colleter et nous tuer ; il s' agit de choses importantes, et, si vous voulez toujours boire, écoutez-moi ? à ces paroles le calme naquit, et le maître maçon, désignant deux d' entre les compagnons, leur montra du doigt la porte du restaurateur et le chemin : comprenant ce que ce signe vouloit dire, les deux ouvriers se mirent en sentinelle.

-bah, dit le gendarme, toute la ville est au salut.

-mes enfans, reprit le maçon

p171

à voix basse, en s' adressant à toute la troupe qui s' amoncela autour de lui, vous saurez que John (*et il montrait le gendarme*) vient de m' apprendre que *notre ancien* et son lieutenant sont indignes du nom d' hommes, car ils ont donné à M Badger, leur ami, le préfet de Valence, le signalement de tous ceux qui ont servi sous lui, et qu' il a reconnus l' autre jour : moi tout le premier ! ...

-c' est une horreur ! ...

-c' est une infamie ! ... et une foule d' autres exclamations partirent en même temps de tous côtés.

p172

-il faut piller Durantal ! ... s' écria l' un.

-piller Durantal ! Reprit un autre, non, il faut *le* tuer !

-un vieux chien comme cela ne mérite qu' une dragée dans le crâne ! ... ajouta celui qui se faisoit remarquer par la figure la plus atroce. Cette dernière parole, prononcée après toutes les autres et avec un sang-froid étonnant, sembloit le résumé des pensées qui agitoient en ce moment les têtes de ces gens que le vin et les cris avoient plongés dans un état voisin de l' ivresse.

-un moment, mes amis, dit le gendarme ; piller Durantal, ce n' est pas l' affaire d' une minute, car *il* a avec lui une bonne tête, *le lieutenant*

p173

n' est pas homme à se laisser prendre par dix de nous, sans compter que *l' ancien* est rude à manier. Supposez que nous les ayons mis à la raison, croyez-vous que le pillage de Durantal ne fasse pas ouvrir les yeux à l' autorité surtout après que notre dernière aventure nous a tant signalés ?

-signalés ! ... reprit celui qui avoit la figure si atroce et que l' on nommoit Flatmers, c' est j' espère *lui* qui s' est rendu coupable de ce crime, car c' est un crime de ne pas garder la foi jurée ; brûlons et tuons ! ...

-tuer notre ancien ! ... s' écria le plus vieux de tous nommé Tribel, c' est mal ! ... c' est un brave homme tel que les tillacs n' en ont jamais porté de meilleur ; ne lui avons nous

p174

pas juré de garder le secret ? N' a-t-il pas toujours donné loyalement à chacun ce qui lui revenoit dans les *prises* , et ne nous a-t-il pas tous enrichis ? ... est-ce sa faute si nous avons tout mangé comme des brigands que nous sommes, sans dire seulement un pauvre petit

ave ? Si nous avons fricassé nos sacs d' or  
comme des goujons, lui, il a su garder les siens,  
qu' on les lui laisse ! ... songez que c' est lui  
qui nous défendoit, et qu' il auroit plutôt  
sauté seul sur un tillac que de nous livrer ! ...  
-hé, s' écria le maître maçon, pourquoi nous  
a-t-il dénoncés aujourd' hui ? ...  
-oui, reprit Flatmers, c' est un traître ! ...  
ce gros taureau-là s' est enrichi,

p175

il tient à la vie, aux jouissances et à ses  
millions ; il ne nous estime pas plus qu' un  
zeste d' orange ; il faut lui apprendre à vivre,  
et lui faire savoir que, si l' un de nous va à  
l' échafaud par sa faute, il devra l' accompagner.  
-Flatmers, Flatmers ! ... reprit le vieux  
Tribel, quel est celui de nous qui s' est  
présenté devant notre *ancien* , comme étant  
dans le besoin, à qui il n' ait pas donné  
quelque billet de mille francs ? ...  
-et quand je les ai mangés je me moque bien  
de ses billets ! ...  
-c' est mal, Flatmers, et tu es un coquin  
sans reconnaissance ! ... mais je veux bien  
qu' il nous ait dénoncés ! ... moi, je vous  
répondrai que vous êtes des imbécilles et que

p176

c' est de votre faute, car vous avez fraternisé  
avec lui sur le chemin, vous l' avez compromis,  
on l' aura interrogé, et, comme il a été déjà  
poursuivi, il n' aura pu échapper qu' en nous  
dénonçant.  
-hé bien, puisqu' on le poursuit, dit le maître  
maçon en faisant signe de la main pour  
demander silence ; il faut le forcer à se  
rembarquer avec nous et recommencer nos courses.  
Allons nous mettre, jour de dieu, au service  
des insurgés d' Amérique, nous ferons un métier  
de braves gens, et nous ne serons plus, comme  
des voleurs de rien, occupés à *haricoter*  
sur les grandes routes. Quelle vie que de crever  
des chevaux, à demander la bourse à des  
voyageurs sans le sou ! ... risques

p177

pour risques, allons piller les possessions espagnoles en vrais marins ! ... nous nous battons en même temps pour la liberté, et nous deviendrons quelque chose ; l' *ancien* sera amiral, et nous, capitaines, lieutenants, officiers, au service des républiques ! ... ce discours fut suivi d' un *hourra* général que le gendarme fut seul à ne pas partager. -qu' avez-vous donc ? ... lui demanda Tribel. -ce que j' ai, reprit-il, je sais que ceci est le meilleur parti, mais il a bien des difficultés : d' abord, l' *ancien* le voudra-t-il ? écoutez,... vous savez si jamais chef a, pendant dix ans, plus travaillé que lui : il n' a pas eu un moment de repos,

p178

et je gage mon sabre qu' il est resté garçon tout ce temps-là ! ... il étoit toujours occupé de nos affaires, à l' affût des bâtimens marchands, des vaisseaux de guerre, plaçant, vendant les marchandises, si bien que nous n' avions que la peine de manger notre argent. Or, vous apprendrez que notre *ancien* est amoureux d' une jeune et jolie fille, et vous savez que ce qu' il a aux pieds il ne l' a pas dans la tête, que ce qu' il a dans la tête il ne l' a pas aux pieds ; partant, je crois qu' un homme qui s' est fait une aussi jolie coquille que Durantal, et qui, après tant de fatigues et de privations, vient à avoir de l' amour pour une jeune créature, aura de la peine à se mettre en campagne et à risquer le bonheur qu' il a l' espoir d' atteindre...

p179

un cri général, mais élançé à voix basse, fut le résultat de cette harangue. -tuons-la ! ... -la tuer ! ... reprit Tribel, êtes-vous fous ? ... prenez-la, cachez-la, dites qu' elle est morte, et forcez notre ancien à se rembarquer ; mais ne faites pas un crime inutile.

-approuvé ! ... dit le maître maçon.  
à ce moment les deux sentinelles revinrent en  
faisant signe de se taire, et le gendarme,  
allant voir quelles personnes s' approchoient,  
reconnut Annette et s' écria : " la voilà ! ... "  
on la regarda attentivement, et, lorsqu' elle  
fut passée, Navardin, le capitaine, prit, de  
concert avec

p180

ses gens, les mesures nécessaires à l' enlèvement  
d' Annette.

Pendant que la pauvre Annette, qui ne se  
connoissoit pas un seul ennemi dans le monde,  
étoit ainsi l' objet d' une conspiration formidable,  
elle marchoit en silence dans la campagne, et  
Charles se trouvoit assez embarrassé pour  
entamer la conversation par laquelle il vouloit  
éclaircir tous ses doutes.

-ma cousine, dit-il enfin après un long silence,  
j' espère avoir bientôt une place.

-j' en serai enchantée pour vous, répondit  
Annette avec un air tout à la fois plein de  
froideur et de bienveillance, soyez certain  
que je prendrai toujours un bien grand intérêt  
à tout ce qui pourra vous arriver d' heureux...

p181

-comme vous me dites cela ! Ma cousine, on  
croiroit qu' en sollicitant cette place, si je  
l' obtiens, je n' aurai travaillé que pour moi  
seul, et que vous n' êtes pour rien dans cette  
affaire.

Charles, comme on voit, mettoit sa cousine  
dans l' obligation de s' expliquer.

-j' y suis pour beaucoup, Charles, puisque je  
n' aurai plus d' inquiétudes sur votre sort, et  
que vous serez honorablement placé.

-je n' ai jamais eu d' inquiétudes pour mon sort,  
ma cousine, puisque vous devez être un jour ma  
femme...

-ah, dit-elle vivement, Charles, je ne crois  
pas vous avoir fait la promesse de vous  
accepter pour

p182

mari, mais l' eussé-je promis, vous ne devriez plus y compter ; les contrats que l' on fait ainsi d' âme à âme sont subordonnés à des conditions que je n' ai pas besoin de vous expliquer, vous avez assez d' esprit, et vous connoissez assez les lois pour m' entendre ; or, vous-même vous avez déchiré le pacte que quinze ans d' amitié avoient sanctionné, et je jure qu' à moins d' une conduite à laquelle je ne crois plus, vous n' aurez jamais ma main. Annette avoit parlé avec une telle force, une telle chaleur, que Charles en étoit réduit à faire des gestes de dénégation, enfin il répondit, avec une amertume ironique : " lorsqu' on a l' intention de manquer à ses sermens et de détruire tout ce qu' il y a d' amour

p183

entre deux coeurs, tel est l' esprit humain que l' on ne manque jamais de prétextes, et le proverbe est juste qui dit que le maître trouve la rage à son chien quand il veut le tuer : lorsque l' on devient moins religieux, l' on cherche des taches à la robe des saints ; cependant, Annette, il vous seroit difficile de spécifier la moindre chose et de trouver une base à une pareille accusation. "

-suis-je, s' écria Annette avec la dignité de l' innocence, suis-je de caractère à changer ? Et surtout est-ce moi qui chercheroit des prétextes ?

-mais enfin, ma cousine, en quoi ai-je manqué à mes sermens ? Et à l' aide de quelle fiction me prouverez-vous que je ne vous aime plus,

p184

et que j' aie cessé de vous marquer la tendresse, le respect, la fraternité dont je vous ai entourée dès notre enfance ?

-Charles, si vous voulez me voir rougir, pour la première fois de ma vie, des paroles qui sortiront de ma bouche, je vais vous le prouver, ou si vous m' entendez et que vous ayez encore quelque peu de respect pour la vertu, vous m' en dispenserez en rentrant en

vous-même.

Charles Servigné, d' après cette phrase, commença à croire que sa cousine avoit pu apprendre quelque chose de son intrigue avec Pauline ; alors il conçut rapidement que, s' il en étoit ainsi, le coeur de sa cousine lui seroit à jamais fermé : il continua donc en ces termes, mais poussé par

p185

l' esprit de vengeance et de dépit qui faisoit déjà frémir son coeur d' une rage concentrée.  
-ma cousine, je commence à entrevoir la lumière que vous voulez mettre sous le boisseau ; ce n' est pas tant à cause de moi, qu' à cause de vous, que vous prenez le rôle d' accusatrice ! Vous craignez que je ne vous reproche le véritable motif de ce changement ; je le devine, vous ne m' aimez plus...  
-oui, Charles, je ne vous aime plus, reprit-elle avec cette franchise d' innocence qui tient de l' audace, oui, je ne vous aime plus, dans le sens que vous donnez à ce mot, mais je vous aimerai toujours ! ... allez, Charles, on ne brise pas en un instant les liens que tant d' années ont

p186

tressés, on n' oublie jamais un frère ! Toute ma vie je me souviendrai du plaisir que j' avois à vous aller chercher à *sainte-barbe* , à vous amener à la maison, à vous dire tout ce que j' avois dans le coeur, à recevoir toutes les sensations du vôtre ; et, quand vous ne seriez plus rien pour moi, que j' aurois à me plaindre de vous mille fois plus encore, il me seroit impossible de ne pas vous tendre la main, et de voir votre visage avec plaisir : fussiez-vous criminel ? Je traverserois des pays entiers pour vous sauver ; mais faire route à travers une mer aussi orageuse que la vie sans pouvoir compter sur l' immutabilité de celui qui nous accompagne, oh ! La femme est un être trop faible et trop débile ! Mon coeur

p187

est plein d' amour, mais Dieu l' aura dès à présent tout entier si sa créature n' est plus digne de moi.

-Dieu, reprit Charles sans être touché du langage sublime d' Annette, Dieu, m' a tout l' air d' être pour vous, là-bas, à Durantal.

-Charles, répliqua Annette rougissant et d' une voix tremblante ; j' ignore ce que vous voulez dire.

-si vous l' ignoriez, vous ne rougiriez pas, reprit-il, et vous auriez pu me dire sans détour que l' étranger, qui est venu probablement tous les soirs au salut, est pour quelque chose dans le changement de vos sentimens à mon égard.

-si vous étiez venu au salut, vous sauriez, répondit Annette, qu' il n' est pas venu tous les soirs.

p188

-c' est dommage ! Répliqua Charles avec ironie, mais comment expliquerez-vous l' heureux hasard qui l' a fait s' asseoir à côté de vous et ne pas vous quitter des yeux pendant tout le salut ? ...

-il me semble, reprit-elle avec une incroyable dignité, que je ne vous dois aucun compte, et que la seule chose que je puisse vous devoir, c' est le motif de notre séparation.

-aussi vous gardez-vous bien d' aborder cette question là ?

-Charles, dit-elle, il faut en finir, apprenez donc que je sais combien cette femme de la voiture vous est chère. J' aurois préféré pour vous une toute autre femme, et une actrice m' a toujours apporté à l' esprit une idée pénible ; elle peut faire

p189

votre bonheur comme une autre, mieux qu' une autre même, à ce qu' il paroît, ainsi,... à ce mot les larmes gagnèrent Annette.

-ô ma cousine ! Avez-vous pu croire,... reprit Charles avec assurance.

-Charles, dit-elle en le fixant, l' on ne

ment pas devant moi ! ... vous pourriez m' abuser facilement par un seul mot, et je vous aurois cru sur un seul regard si je n' avois pas des preuves convaincantes. Il a fallu, Charles, dit-elle avec bonté, le trouble d' un amour aussi violent que le vôtre pour oublier que vous étiez le dépositaire de la petite somme destinée à notre voyage ; et, lorsque nous avons été attaqués, vous ne vous êtes pas aperçu qu' elle étoit

p190

passée dans mes mains sans que vous me l' ayez remise...

-si vous me l' avez prise en jouant, pendant que je dormois.

-et, reprit-elle, si c' étoit un autre, le colonel, par exemple, qui vous l' auroit prise et qui,... tenez Charles, continua-t-elle en rougissant, je m' arrête ; vous devez comprendre que je sais tout. Vous n' êtes plus, dit-elle, qu' un cousin que j' aimerai toujours d' une tendresse de soeur en plaignant vos écarts, mais pour être votre femme, cessez de croire à cette union, vous ne m' aimez pas... si vous m' aviez aimé, vous ne m' auriez pas tenu le langage que j' ai entendu.

-ainsi, ma cousine, répondit Charles en prenant un air dégagé,

p191

vous ne laissez même pas d' espoir : pour une jeune fille qui se pique de quelque dévotion, ce n' est guère imiter la clémence céleste qui, au moins, donne quelque chose au repentir.

-votre discours ne l' annonce guère.

-ma cousine, continua Charles, je puis vous jurer que je ne suis point indigne de vous, que je n' ai jamais cessé un instant de vous porter l' amour le plus tendre, et que je donnerois mille fois ma vie pour vous.

-ah ! Cessez, cessez, Charles, ces paroles n' ont aucun prix pour moi, du moment qu' elles ont pu être prononcées à d' autres, et que je le sais.

p192

-hé bien, ma cousine, rien ne peut m' empêcher de croire qu' une âme comme la vôtre n' ait plus aucune indulgence pour celui qu' elle a aimé, (ici Annette fit un signe de tête négatif) sans qu' il y ait une autre cause ; jurez-moi donc que vous n' aimez pas le propriétaire de Durantal, l' étranger de la voiture.

-comment, dit Annette, voulez-vous que j' aie un sentiment aussi grand pour un homme que j' ai à peine aperçu ?

à ce moment ils entendirent le bruit d' un équipage, ils se retournèrent et aperçurent une calèche qui venoit si rapidement qu' ils n' eurent que le temps de se ranger. Ils y jetèrent les yeux ensemble, Annette rougit, et son coeur battit en reconnoissant l' étranger.

p193

Charles Servigné observa le regard mutuel de l' inconnu et de sa cousine, et mettant sa main sur le coeur d' Annette avant qu' elle pût l' en empêcher : " Annette, dit-il, avec un son de voix extrêmement grave, votre coeur, vos yeux et votre rougeur me donnent une terrible réponse ! ... "

-mon cousin, reprit-elle avec un mouvement indéfinissable par lequel elle lui prit froidement la main et la repoussa ; à votre âge et au mien, il ne vous est plus permis d' interroger ainsi mon coeur : il y auroit eu, ajouta-t-elle d' un air de hauteur, bien plus d' inconvénient dans ce geste, si je vous eusse aimé ; mais, maintenant ! ... je ne sais si je dois m' en fâcher... en vérité, dit-elle en

p194

riant, vous allez faire tout ce qu' il faudra pour que je m' intéresse à cet étranger.

-il a, dit-on, dix ou douze millions ! ...

répondit Charles avec un ton perçant d' ironie.

-voilà, dit Annette, une insulte qui m' est vraiment sensible : je ne croyois pas que Charles Servigné dût me faire sous-entendre

un jour que je m'attacherois à quelqu'un, en mettant l'or pour quelque chose dans la balance. Cette dernière phrase me fait voir que vous ne m'avez jamais comprise, et si, comprenant mon âme, vous l'avez proférée, c'est une telle injure que cette phrase seule suffiroit pour vous priver de mon coeur. Au surplus, je vous pardonne tout ; et, je vous le

p195

répète, rien n'altérera mon amitié... c'était peut-être la première fois de sa vie qu'Annette parloit aussi long-temps : d'après son caractère méditatif, tout, chez elle, se passoit dans l'âme, et elle restoit presque toujours silencieuse et réservée. Cette scène étoit, de sa vie, la seule où elle se trouvât obligée d'entrer dans un pareil débat, aussi la jeune fille étoit-elle animée et soutenue par cet esprit d'innocence et de pureté angélique qui donnent tant de courage et de fierté. Après cette dernière explication, elle parut comme débarrassée d'un poids énorme. Charles gardoit un profond silence : en ce moment une rage sourde

p196

emplissoit toute son âme, et un levain terrible de regret, de haine, de jalousie, de vengeance fermentoit dans son coeur. Il connoissoit assez sa cousine pour savoir qu'elle étoit à jamais perdue pour lui, et, comme il l'adoroit véritablement, qu'il avoit assis sur son âme la masse totale de ses affections, on doit s'imaginer à quelle cruelle anxiété il étoit en proie. Le chemin se fit en silence de son côté, car Annette affecta une tranquillité d'esprit qui redoubloit encore l'angoisse de son cousin : elle parut plus affectueuse que jamais, et eut même avec lui beaucoup plus de liberté qu'auparavant. Revenu au logis, Charles versa toute sa rage dans le coeur de sa

p197

soeur qui, loin de calmer sa haine, l' anima encore davantage ; et, sur la description que Charles lui fit du propriétaire de Durantal, Adélaïde s' écria : " eh c' est lui qui nous a suivies le premier jour que nous avons été au salut, et Annette a pris chaudement son parti quand je me suis avisée de blâmer sa figure. " depuis quelques jours l' aversion d' Adélaïde pour Annette s' étoit augmentée sans que l' on pût assigner de cause certaine à cette répugnance pour sa cousine. Soit qu' Annette eût témoigné de l' éloignement pour les opinions acerbes de sa cousine, dont le caractère étoit en général disgracieux et *réche* , soit qu' Adélaïde trouvât qu' Annette valoit mieux qu' elle pour la beauté et la

p198

douceur, soit encore qu' elle fût mécontente de ce qu' Annette renonçât à l' alliance de son frère, on ne pouvoit plus douter de son éloignement pour sa cousine. Annette s' en aperçut bien ; mais douce et humble comme elle l' étoit, elle pallia tout, et ces germes de dissidence ne parurent point aux yeux des deux mères.

## CHAPITRE 7

p199

Le jour fixé pour l' union de Mademoiselle Adélaïde Servigné avec M Célestin Bouvier approchoit, et tous les préparatifs de cette solennité conjugale se faisoient sans qu' il en coûtât beaucoup, car la boutique de Madame Servigné avoit fourni tout le trousseau de la mariée, et les deux cousines y travailloient sans relâche. Un matin, elles étoient toutes les deux dans le comptoir lorsqu' un homme, d' une figure peu revenante, entra, et sous le prétexte d' acheter

p200

diverses marchandises, il resta beaucoup plus de temps qu' il n' en étoit besoin, causant avec M Bouvier, et s' informant de la famille : à quand le mariage ? Quelle étoit la mariée ? Etc. Annette, qui avoit de la répugnance à se tenir dans la boutique, étoit toujours cachée entre les marchandises étalées et baissoit la tête le plus qu' elle pouvoit ; ce qui, par parenthèse, occasionnoit une guerre sourde entr' elle et Adélaïde qui, l' accusant de fierté, lui demandoit mille petits services dont elle auroit fort bien pu se passer. Annette, aux questions multipliées de l' étranger, l' examina ; et, au moment ou il alloit se retirer, elle remarqua qu' il portoit à son cou un cordon de montre de femme qui ne lui étoit

p201

pas inconnu : ce fut quand il sortit, qu' elle se rappela que ce cordon en cheveux étoit celui de la montre de Pauline. Elle soupçonna l' acheteur d' être un des brigands de la forêt : les brigands la firent penser à l' étranger et à tout ce qui s' en étoit suivi : son apparition singulière dans l' église, le présage que lui avoit fourni son livre de prières, et surtout le carreau de mort sur lequel elle s' étoit assise. Enfin, Annette, par-dessus tout, remarquoit que son voyage avoit été rempli d' événemens presque tous malheureux : l' étranger avoit manifesté de l' aversion pour son cousin ; de son côté, elle en avoit ressenti pour M Bouvier ; *elle* , comme *lui* , avoient eu le même geste de répugnance ; sa

p202

cousine ne lui plaisoit pas ; sa tante épousoit la haine d' Adélaïde ; enfin, elle étoit dans une gêne singulière en habitant cette maison. Cette rêverie, à laquelle Annette étoit souvent en proie, portoit un singulier caractère de

peine et de souffrance, au milieu de laquelle le souvenir et l' image de l' étranger venoient se mêler sans y apporter beaucoup de charmes. Le soir Charles reçut une lettre pendant le souper, et parut en proie à une joie qu' il dissimuloit avec peine : au dessert, il annonça que, par le crédit du duc de N, il venoit d' être nommé à la place de procureur du roi près le tribunal de première instance de Valence, et qu' on alloit, au moment où la personne

p203

lui écrivoit, en expédier la lettre de nomination, etc.

-ah ! Grand dieu, mon cher fils ! S' écria la mère Servigné, te voilà dans les honneurs ! Diable, mais tu vas tenir un rang ! ... sais-tu que j' ai des papiers qui prouvent qu' avant la révolution nous étions nobles, et que mon grand père alloit aux états de Languedoc ?

Tu peux t' appeler *de* Servigné, mon enfant ! ... et nous quitterons le commerce pour ne pas te faire honte,... ou nous le ferons en gros...

-ô mon frère, reprit Adélaïde en profitant d' une respiration de sa mère, que je suis aise ! ... laisse-moi donc t' embrasser.

-mon neveu, dit Madame Gérard, recevez mes compliments ;

p204

vous voilà un pied dans l' étrier, continuez, et faites fortune : on ne vous souhaitera jamais autant de bien que moi...

M Bouvier enchérit encore sur les félicitations, et finit en disant : " hé bien, cousine Annette, vous êtes la seule qui ne disiez rien...

-ma fille, reprit Madame Gérard, n' a rien à dire puisque Charles est son prétendu.

-ce sont deux noces à faire, répliqua Adélaïde.

-qu' en dites-vous, ma chère cousine ? Demanda Charles.

à ce moment tout le monde regardoit Annette qui, par son silence et la froideur de son

maintien, avoit attiré l' attention.  
-elle se repent ! ... disoit tout bas Adélaïde  
à son frère.

p205

-mon cousin, répondit Annette d' une voix  
émue, vous savez ce que je vous ai dit à ce  
sujet ; rien ne peut changer ma résolution,  
à moins que le temps et votre conduite...  
-vous êtes folle, cousine, reprit Charles  
en regardant tout le monde et faisant un geste  
qui annonçoit qu' il alloit expliquer ce que  
ces paroles avoient de mystérieux. " Annette  
est fâchée contre moi et me boude parce que  
j' ai fait la connoissance de L, la maîtresse  
du duc de N, quand elle est venue ici sous  
le nom de Pauline et qu' elle a voyagé avec  
nous. Je pardonne volontiers à ma chère  
cousine en faveur de son inexpérience du  
monde et des intrigues nécessaires pour arriver :  
il faut ne pas connoître la

p206

société pour se fâcher d' une aventure aussi  
heureuse pour moi dans ses résultats, et je  
vous demande à tous si je n' aurois pas passé  
pour un grand sot de ne pas profiter d' une  
circonstance pareille ?  
-et tu as bien fait ! S' écrièrent ensemble  
Madame Servigné, sa fille et son prétendu.  
Madame Gérard gardoit le silence.  
-Charles, répondit Annette, cette dernière  
explication me confirme dans ma résolution.  
Je vous plains d' être arrivé par de tels moyens ;  
je souhaite qu' ils vous réussissent et que vous  
obteniez les plus hautes places, vous avez  
assez de mérite pour les occuper ; mais vous  
perdez beaucoup dans mon esprit, et même trop,  
pour m' avoir jamais comme compagne

p207

dans la vie. N' accusez que vous-même de ce refus  
public, car vous ne deviez pas le provoquer  
d' après ce que je vous avois dit il y a peu

de jours. Je serai éternellement votre amie, je disputerai à tout le monde ce titre, et je ne crois pas qu' on puisse vous aimer d' amitié autant que moi ; mais voilà tout ce que je puis vous offrir. Nous avons été assez frères pour que cette explication de famille n' ait rien d' offensant, mais, si quelque chose vous y blesse, je vous en demande mille fois pardon. Au surplus, le peu de fortune de mes parens me rendoit un parti peu sortable pour vous, aussitôt que vous auriez obtenu une place dans l' ordre judiciaire, et celle que vous occupez est tellement élevée, que

p208

je ne doute pas que vous ne trouviez, dans votre union, un autre moyen de fortune. Si je vous tiens ce langage peu séant dans la bouche d' une demoiselle, en ce qu' il a de la fermeté et une assurance beaucoup trop grande, c' est que la bonté que mon bien-aimé père et ma tendre mère ont pour moi, m' ont fait croire que jamais ils ne disposeroient de moi contre mon gré.

Annette avoit parlé avec tant de modestie, une telle douceur de manières, une si grande tendresse de voix, que ses paroles eurent un charme profond, dont personne, excepté sa mère, ne fut touché ; enfin, son discours avoit eu, de plus, l' importance qu' acquièrent les discours

p209

des personnes silencieuses : aussi Charles, ne s' attendant pas, d' après le caractère modeste d' Annette, à ce qu' elle le refusât aussi ouvertement, répliqua avec aigreur :

" ma cousine est amoureuse du propriétaire de Durantal, et il n' est donc pas étonnant...

-Charles, dit Annette avec le calme imposant de l' innocence, ne commencez pas votre ministère par une calomnie.

Servigné resta comme attéré sous le regard d' Annette.

On sent combien une scène pareille dut augmenter le froid qui régnoit entre chacun :

aussi le soir, lorsque Madame Gérard se coucha, sa fille eut avec elle une grande conversation dans laquelle il fut convenu entre

p210

Annette et sa mère, qu' elles partiroient aussitôt que le mariage seroit terminé. La noce devoit se faire dans le local du restaurateur qui se trouvoit dehors la ville, et sous le berceau de tilleuls où l' on avoit prononcé le nom d' Annette. Madame Servigné auroit bien voulu célébrer la fête autre part, surtout depuis qu' elle savoit que son fils étoit nommé procureur du roi : mais sa maison n' offroit aucun moyen de parer à cet inconvénient, et les maisons de ses amis étoient tout aussi petites et rétrécies que la sienne. L' orgueil naissant de Madame *De Servigné* s' en tira en prétendant que la noce se feroit *à la campagne* . Enfin ce jour arriva, et les détails

p11

d' une telle solennité sont tellement connus, que l' on ne trouvera pas extraordinaire qu' on en fasse grâce au lecteur. Qu' il suffise de savoir que l' on ne fit aucune faute d' ortographe dans les actes de mariage, que le prêtre n' oublia pas de demander le consentement aux époux, que la mariée avoit une robe blanche, vêtement que toutes les mariées s' ingèrent de porter, que le marié paroissoit content, qu' il y eut assez de monde à l' église, qu' il y en eut davantage au dîner, et nous arriverons alors à ce qui va intéresser beaucoup plus. Sur les sept heures du soir, tous les invités se réunirent pour danser sous les tilleuls. Ces tilleuls étoient disposés en rond, de manière que

p212

leurs feuillages formoient un dome de verdure et une salle où l' on dansoit mille fois mieux

que dans tout autre, car où la joie, la joie divine peut-elle mieux s' épancher qu' en plein air ? ... là, sans que l' âme se rétrécît comme entre les murs boisés d' un salon, le ciel pour plafond, le soleil pour lustre, le sein d' une terre parfumée pour plancher, son gazon pour siège, qui diable n' eût pas dansé ? ... aussi dansèrent-ils avec cette franche gaîté du midi, avec cet entraînement d' âme qui ne se trouve que sous le ciel méridional. L' orchestre ne valoit pas grand' chose, le galoubet alloit à faux, les ménétriers, s' ils avoient eu des airs notés, n' eussent guère distingué un *sol* d' avec un *mi* ; mais l' on sautoit

p213

de côté et d' autre comme si c' eût été la dernière fois que l' on dût danser sur le globe, ou que le lendemain l' on eût dû leur couper les jambes.

Il y avoit un monde, un monde fou, comme on dit quelquefois ; et la joie du midi est bruyante ! ... bien des gens ne conçoivent pas comment l' on peut s' amuser sans cris, et les gens de cette noce étoient tous du parti des crieurs.

Madame Servigné et beaucoup de personnes de la famille remarquèrent, dans la foule, quelque figures brunes et revêches, joyeuses comme les autres, mais un peu plus enluminées, et s' étonnèrent de ne pas les reconnoître : plus d' une fois Madame Servigné alla demander

p214

à son fils et à son gendre : " connoissez-vous cet homme-là ? " et, à ces questions, Charles répondoit : " ah ! Dans une noce, les amis de nos amis, sont nos amis, " et l' on ne sautoit que de plus belle.

Annette se tenoit toujours à côté de sa mère, évitant de danser le plus qu' elle pouvoit, car cette grossière expression de joie, ce tumulte, ne convenoient guère à son âme chaste, pure et contemplative, amie du calme et de la paix, comme de la recherche et de

l' élégance. La nuit arrivant, l' on suspendit à chaque tilleul des quinquets pour pouvoir continuer le bal. à l' instant où l' obscurité devint assez forte pour que l' on eut besoin de ces lumières, les gens étrangers à la noce vinrent

p215

insensiblement se grouper autour d' Annette. L' un d' eux, très-bien vêtu, l' invita à danser. La contre danse finissoit par un tour de valse, Annette fit observer à son cavalier qu' elle ne valsoit jamais : alors ce dernier lui dit très-poliment qu' à chaque tour de valse, ils se retireroient en dehors du cercle pour laisser valser les autres, et qu' après ils reprendroient leur place pour figurer. Annette ne trouva rien d' extraordinaire à cette proposition toute simple. Pendant la première figure, son partener fit un signe à un autre homme assez âgé et très-bien vêtu ; et, sur ce signe, il en fut rejoint : Annette trembla involontairement en le reconnoissant pour l' homme qui portoit la

p216

montre volée à l' actrice : elle fut d' autant plus troublée de cette circonstance que, par l' effet d' un hasard probablement combiné par son danseur, elle se trouvoit loin de sa mère et placée du côté de la route où les voitures de ceux qui étoient invités à la noce, étoient stationnées.

L' inquiétude d' Annette n' avoit rien de fixe, elle étoit vague et ne pouvoit porter surrien, car elle ne se connoissoit aucun ennemi : elle étoit environnée de plus de deux cent cinquante personnes, et rien ne pouvoit faire croire à un malheur. Cependant il y a de ces pressentimens qui en imposent, et qu' une jeune personne, du caractère d' Annette, étoit plus portée qu' aucune autre à écouter.

p217

Sa frayeur fut bien plus forte et ses craintes devinrent sérieuses, lorsqu' elle s' aperçut, en examinant son danseur, qu' il tournoit les yeux sur la route, et qu' une des voitures, attelée de deux chevaux, s' approchoit de l' endroit où elle dansoit. Une idée vague que l' étranger vouloit peut-être l' enlever se glissa dans son âme : enfin, depuis que son partener dansoit avec elle, elle entendoit un bruit d' acier dont elle ne pouvoit se rendre compte ; elle crut d' abord qu' il venoit de l' argent qui sonnoit peut-être dans sa poche, mais à force de l' examiner, elle crut, par les formes des instrumens qui paroissoient dans la poche de côté de son habit, que c' étoient des pistolets. Annette, profitant alors d' un balancé,

p218

y porta la main comme par mégarde, et en acquit la preuve. Annette effrayée, mais sans le faire paroître, dit à son partener qu' elle se sentoit si fatiguée que, ne pouvant pas continuer, elle le prioit de la laisser rejoindre sa mère. Son cavalier, avec politesse, y consentit, et, lui faisant observer qu' ils ne pouvoient pas traverser la contre-danse, il lui donna la main, et se mit en devoir de la guider en dehors du cercle vers la place qu' occupoit Mme Gérard. Annette ne savoit pas si elle devoit le suivre, et hésitoit lorsqu' une dispute s' éleva de l' autre côté ; des cris se firent entendre, et tout le monde se porta vers l' endroit où la querelle éclatoit : à ce moment la pauvre Annette sentit qu' on lui mettoit un mouchoir sur la bouche ;

p219

elle eut beau se débattre, elle fut enlevée par deux hommes et portée vers la voiture sans qu' elle put jeter un seul cri, et sans que l' on s' aperçût de sa disparition, car l' obscurité, le tumulte, tout favorisa cet enlèvement. Cependant la pauvre Annette se débattit avec tant de courage pour ne pas être mise dans la voiture que les brigands, craignant de lui

faire mal, lâchèrent le mouchoir, et Annette fit entendre des cris perçans qui attirèrent l'attention. Madame Gérard vint chercher sa fille et ne la trouva pas ; elle la demanda, et personne ne put lui dire où elle étoit. Madame Gérard se mit à crier de son côté : la querelle finissoit, et personne ne voyoit Annette. Le silence s'établit, et la mère reconnut,

p220

dans le lointain, la voix de sa fille qui crioit au secours ; mais bientôt les cris cessèrent, et quoique des jeunes gens eussent couru dans la direction du lieu d'où la voix parloit, ils ne virent rien. Cet événement fit suspendre le bal, et l'on doit juger du trouble et de la confusion que Madame Gérard répandit dans l'assemblée par ses plaintes et ses pleurs. L'indignation fut au comble, et sur-le-champ quelques personnes montèrent à cheval, et sur l'avis que donna un domestique que les ravisseurs avoient pris le chemin de Durantal, ils s'élançèrent sur cette route pour la parcourir. Lorsque Charles Servigné apprit cette circonstance, il en tira la conclusion qu'Annette étoit enlevée par l'étranger de la voiture : il la communiqua

p221

à sa mère qui le redit à sa fille, qui le dit à son mari, de manière que tout le monde fut bien persuadé qu'Annette Gérard aimoit le riche américain, possesseur de Durantal, et que c'étoit ce dernier qui l'enlevait. Le nouveau procureur du roi fut secrètement joyeux de pouvoir commencer son ministère par une affaire dans laquelle Annette se trouvoit compromise, et où, en paroissant la venger, il satisferoit à son amour dédaigné, et surtout se vengeroit du mouvement de mépris que l'étranger s'étoit permis dans la diligence. Ces pensées furent, malgré lui, dans son âme, et l'on peut dire qu'il y a peu d'hommes dans le coeur desquels elles n'auroient pas surgi.

Pendant que la noce interrompue

p222

étoit en proie au tumulte et à la confusion, et que Madame Gérard pleuroit sa fille, Annette crioit toujours, emportée qu' elle étoit par cette voiture rapide : elle voyageoit par des chemins de traverse, et souvent ses guides parcouroient les champs ensemencés. Annette voyant bien que ses cris étoient inutiles, se mit à pleurer sans écouter de ce que lui disoient ses conducteurs. Ces derniers n' étoient plus les mêmes hommes qui l' avoient enlevée : l' un s' étoit trouvé à cheval en postillon, et l' autre dans la voiture : celui-là ne faisoit aucune violence à Annette, et seulement l' empêchoit de se jeter par la portière de la calèche. Enfin, sur le sommet d' une colline, Annette aperçut deux hommes qui se promenoient : de loin, elle agita son

p223

mouchoir en appelant au secours. Elle crut voir ces deux ombres se mouvoir et l' un des deux courir avec une force et une agilité étonnantes : l' éloignement ne lui permettoit pas de croire que l' on pourroit atteindre la calèche, et elle perdit toute espérance quand la voiture, entrant dans une gorge de montagnes, s' arrêta devant un rocher creusé, au fond duquel brilloit une lumière.

-mademoiselle, lui dit son conducteur, ne craignez rien ; il ne vous sera fait aucun mal, et dans quelque temps on vous ramènera à Valence et chez vous sans que vous ayiez à vous plaindre de nous.

Annette, sans répondre un seul mot, entra dans la caverne avec les deux hommes qui la gardoient.

p224

On la conduisit vers le fond où elle distinguoit avec peine un lit et quelques meubles : il faisoit humide, et le silence qui régnoit lui

permit d' entendre retentir sur la route,  
au-dessus du rocher, les pas précipités d' un  
homme.

Elle étoit parvenue au lit, une lampe éclairait  
faiblement quelques chaises et une table, et  
cette lueur rougeâtre se perdoit sur les parois  
de telle sorte, qu' à cinquante pas on ne  
distinguoit plus rien. Annette effrayée ne  
disoit mot, lorsque tout-à-coup un homme fond  
sur les deux gardes et les terrasse avant qu' ils  
aient pu se reconnoître ; il s' empare d' Annette,  
la prend dans ses bras, la serre avec une force  
étonnante ; puis il reprend sa course, et  
franchit la caverne avec la même rapidité

p225

qu' il venoit de mettre à la parcourir. Il sort,  
regagne le sommet du rocher, et court à travers  
la campagne en emportant Annette tremblante.  
Cette dernière, pour ne pas tomber, avoit été  
obligée de passer ses bras autour du cou de son  
libérateur, et, lorsqu' elle fut sur le rocher,  
la lueur de la lune lui permit de reconnoître  
l' étranger de la voiture à sa grosse tête  
frisée si remarquable. Annette alors ne savoit  
plus si c' étoit un libérateur ou un ennemi ;  
quoiqu' il en soit, elle ne cria plus et n' osa  
même pas se plaindre de la force avec laquelle  
l' américain serroit ses deux jambes mignonnes :  
il paroissoit mille fois plus fort et n' avoir  
rien à porter, tant

p226

il mettoit de vitesse à franchir les espaces.  
Jupiter, enlevant Europe, n' étoit pas plus  
léger.

Après un gros quart-d' heure, pendant lequel  
l' étranger ne ralentit en rien son pas, Annette  
vit de loin une masse énorme d' arbres et  
les murs d' un parc : elle y arriva bientôt,  
et l' américain, la posant à terre avec  
précaution, tira une clef de sa poche, ouvrit  
une grille, et dit à Annette : " vous voici  
à l' abri des poursuites de vos ravisseurs. "  
d' après cette phrase, la tremblante Annette  
n' eut pas autant d' inquiétude, et elle suivit

l' allée sombre et tortueuse qui se trouvoit devant la grille que son libérateur venoit d' ouvrir.  
Ils marchèrent en silence, et éclairés par la douce lueur de la

p227

lune qui éclairait malgré le sombre toit formé par le feuillage. Annette ne savoit que dire, et l' américain n' osoit même pas la regarder. Enfin, après une marche assez longue, Annette aperçut les tours d' un ancien château féodal, et elle ne tarda pas à y arriver.  
-mademoiselle, dit l' étranger en modérant le volume de sa voix et tâchant de prendre des inflexions douces, je vous offrirais bien de vous faire reconduire à l' instant même où vous pourriez le désirer, mais la nuit est avancée, nous ne connoissons ni le nombre, ni les intentions de vos ravisseurs, et je crois, sauf votre avis, qu' il seroit plus prudent de rester à Durantal.  
Annette interdite ne sut que répondre : elle regarda timidement

p228

l' étranger, et baissa ses yeux en apercevant cette grande, mâle et terrible figure qui sembloit déposer tout ce qu' elle annonçoit de pouvoir et d' énergie à l' aspect d' Annette. La jeune fille en fut en quelque sorte flattée, et l' étranger, interprétant son silence, tira un sifflet, et, sifflant trois coups, fit venir deux domestiques auxquels il demanda de la lumière : il attendit avec Annette sur le perron jusqu' à ce qu' ils fussent revenus. Les deux domestiques accoururent avec des bougies, et guidèrent Annette et leur maître, à travers les appartemens, dans un magnifique salon qu' ils éclairèrent aussitôt.

CHAPITRE 8

p5

Annette fut surprise de la magnificence et du luxe qui éclatoient dans le salon où elle étoit alors. La rapidité des événemens qui venoient de se passer ne lui laissoit pas le loisir d' une réflexion bien profonde, et elle ne pouvoit que se laisser aller à ce mouvement machial des sens qui, dans les circonstances les plus

p6

grandes de la vie, produit souvent des choses singulières, telles que le silence de l' aberration quand il faudroit parler, et le langage de la folie quand il seroit urgent de se taire ; le rire au lieu de la gravité, et la gravité au lieu du rire.

Annette étoit assise sur un fauteuil de velours noir (couleur de mauvais présage, qu' elle abhorroit, et dont, par la suite, elle se rappela le triste augure en des momens bien critiques) ; une table de marqueterie très-riche la séparoit de l' être extraordinaire qui, depuis huit jours, erroit dans ses méditations sans en être l' objet principal, absolument comme dans la tragédie de Corneille, dont la mort de Pompée est le sujet ; ce grand homme voltige,

p7

remplit la scène tout mort qu' il est, et semble éclipser César triomphant.

L' étranger, le coude appuyé sur la table, ne disoit mot et paroissoit embarrassé ; Annette, toujours tremblante, gardoit le silence, et un spectateur, s' il y en avoit eu un pour cette scène singulière, auroit cru, qu' entre ces deux êtres, il s' agitoit un fantôme qui les déroboit l' un à l' autre. Alors Annette, jetant un furtif regard sur son hôte, et voyant sur sa figure les marques d' un combat intérieur, fut frappée une seconde fois de l' idée qu' elle étoit en quelque sorte à sa discrétion, et la terreur s' empara d' elle.

L' américain, de son côté, sembloit en proie à une situation si violente, que son caractère

s' en démentoit.

p8

Cette figure énergique et audacieuse prenoit tous les caractères de la timidité, et bientôt des gouttes de sueur parurent sur son front, sans qu' aucune puissance humaine eût pu lui faire prononcer un seul mot : il se contentoit de regarder à la dérobée la jeune fille qu' il venoit de sauver, et ces regards étoient empreints d' un feu si violent, qu' il en paroissoit terrible et sombre. Cette situation, précédée de tous les petits événemens dont on vient de lire le détail, sans compter l' enlèvement extraordinaire et romanesque d' Annette, étoit d' un prodigieux intérêt pour les âmes de ces deux acteurs, et il y avoit quelque chose d' original dans leur mutuel silence,

p9

quoiqu' au fond il soit très-naturel dans les grandes émotions. L' étranger se leva, sonna, et demanda par son nom une demoiselle qui arriva bientôt précédée de l' ami du maître de la maison : ce dernier, en entrant, lança un sourire presque moqueur sur Annette et son ami. Alors l' américain, s' adressant à la jeune demoiselle, rompit le silence en lui disant de conduire Annette à son appartement, et de veiller à ce que ses moindres désirs fussent satisfaits. Annette se leva, balbutia quelques mots, et, saluant les deux amis, elle se retira lentement, ayant recueilli un dernier regard de l' étranger, regard qui fut empreint d' une telle force, qu' il alla jusqu' à son coeur.

p10

En fermant la porte du salon, elle entendit son libérateur dire à son ami, avec un accent de dépit : " mille canons ! J' aimerois mieux être devant une batterie et sûr de mourir même, que devant elle ! ... j' étois comme une

cire qui fond au soleil, sans énergie, et une honte ! ...

Annette n' en entendit pas davantage, car elle continuoit de marcher en suivant la femme-de-chambre qui la guidoit à travers les appartemens. La phrase qui venoit de parvenir à son oreille suffisoit pour lui révéler l' étendue de la passion de l' étranger pour elle, et l' expression brusque de ce sentiment ne pouvoit guère déplaire à Mademoiselle Gérard.

-mademoiselle, lui dit sa femme-de-chambre, en lui ouvrant une

p11

porte, vous voici dans l' appartement de madame...

-que voulez-vous dire ? Répondit Annette, en l' interrompant, car cette dénomination lui apportoit une foule d' idées.

-mademoiselle, répliqua la jeune fille, c' est le nom de cet appartement. Avant que monsieur achetât ce château, cette chambre avoit toujours été la chambre à coucher de la maîtresse de la maison, et comme monsieur n' est pas marié, cet appartement reste inhabité.

Cette explication satisfit Annette qui, fatiguée des événemens de cette journée, s' endormit bientôt avec cette naïve confiance, l' apanage des belles âmes, qui fait que l' on croit difficilement au mal.

p12

Cependant la conversation qui s' étoit entamée quand Annette sortit, avoit continué, et elle est trop intéressante pour que nous la passions sous silence.

-et, continua l' amant d' Annette, une honte invincible me faisoit rougir et trembler ; je ne croyois pas qu' une jeune fille fût si imposante ! ...

-c' est que probablement tu l' aimes, lui répondit son ami, car tu n' as pas toujours eu les mêmes procédés avec Mélanie De St-André, dont ta vengeance a causé la mort. Franchement, il est difficile de reconnoître l' audacieux

auteur de la révolte à bord de la *Daphnis*  
dans celui qui tremble aujourd' hui devant une  
jeune fille, surtout après avoir

p13

passé toute sa vie sans faire attention aux  
jolies princesses que nos camarades et  
moi-même avons festoyées... tu avois raison  
d' avoir honte ! ... tandis que tu devrais  
n' être occupé qu' à de grandes choses, depuis  
une quinzaine, te voilà devenu moins qu' un  
vieux sac à argent tout vide.

Ici l' amricain retourna sa tête vers son ami  
par un mouvement plein de grandeur, il lui  
lança un regard foudroyant, et lui dit :

" je suis maître de moi,... et je l' ai été des  
autres ! ...

-morbleu ! Tu l' es encore de moi ! ... reprit  
le discoureur ; mais j' ai des droits sur toi  
en ma qualité d' ami dévoué ; on ne sépare pas  
l' arbre de l' écorce, et je dois te dire

p14

que tu es dans un mauvais chemin. Que diable  
feras-tu dans ce pays ? ... qu' y prétends-tu ? ...  
est-ce à toi à pourrir à Durantal aux genoux  
d' une fille qui ne sera jamais ta maîtresse  
et dont tu ne feras pas ta femme ? ...

-pourquoi pas ? ... reprit-il vivement, si elle  
m' aime, si elle est digne de moi ; pourquoi ne  
vivrois-je pas ici tranquillement avec toi, ma  
femme, mes enfans ? ... mes enfans ! ... répéta-t-il  
avec force ; conçois-tu, après une vie aussi  
agitée et aussi terrible que la mienne, le  
bonheur de presser des marmots de ces mêmes  
mains qui ont serré si souvent la mort ? ...

Vernyct, nous sommes des gueux ! ...

-attends, dit Vernyct en se levant et  
regardant dans l' enfilade de

p15

pièces qui de chaque côté s' étendoit : bon,  
il n' y a personne, continue...

-nous sommes des brigands ! ... le regard de

cette jeune fille m' a fait voir cela mieux  
que je ne l' avois jamais vu ; or, quand deux  
capitaines forbans, pirates, corsaires et  
féroces, comme nous l' avons été, se trouvent  
avoir atteint un port de salut, se voient au  
milieu de dix millions, considérés ou prêts à  
l' être, c' est folie de ne pas rester tranquilles,  
de ne pas se croiser les mains derrière le dos  
en contemplant le présent, sans regarder  
l' avenir ni surtout le passé.  
-tu le veux, dit Vernyct,

p16

soit ! ... mais, mille cartouches, ne restons  
pas en France où à chaque instant nous  
pouvons être reconnus ; Argow est signalé  
et Vernyct aussi ! ...  
-Argow peut l' être ! Ce n' est pas mon nom ! ...  
-Maxendi l' est aussi, reprit vivement Vernyct  
avec un sourire.  
-et je ne me nomme ni Argow ni Maxendi ! ...  
-qu' es-tu donc ? ... le diable ? ...  
l' antechrist ? ... quoi ? ...  
-je suis, reprit Argow, je suis

p17

un enfant de l' amour ; mais, en tous cas, l' on  
ne m' a pas fait beau. Pour te dire quels furent  
mes parens, je l' ignore ; mais, ce que je sais,  
c' est que je suis de Durantal, et voilà pourquoi  
je veux rester en ce pays : Valence, comme  
tu le vois, est ma patrie.  
-ce sera, dit Vernyct, désormais la mienne...  
-demain, continua Argow, demain, je puis  
savoir quel est le nom sous lequel on m' a  
baptisé, car, en m' exposant sur la voie publique,  
on a eu soin de me mettre un petit écrit au cou ;  
et le matelot qui m' a trouvé, ce pauvre Hamelin,  
l' a toujours conservé. à Charles-Town, la  
veille d' être pendu, il m' apprit tout cela ;  
et, lorsqu' il fut frappé à mort, il

p18

m' a remis ce chiffon de papier. Comme voilà la

seconde fois que je viens ici depuis trois ans, je n' ai pas encore songé à une pareille vétille, car que l' on pendre Argow, Maxendi, Jacques, Pierre ou Paul, cela m' est fort égal : quand on dispute sa vie à chaque minute, on s' inquiète peu de son nom : avant de penser à nommer son château, il faut l' empêcher d' écrouler. Cependant, sans savoir qui je suis, attendu que je suis propriétaire de Durantal, j' ai pris, par la grâce de Dieu et ma volonté, le nom de marquis de Durantal, puisque j' en possède le fief et que l' ancienne noblesse reprend ses titres... du diable si l' on pense à chercher, dans m le marquis, l' Argow de la *Daphnis* ! ...

p19

d' ailleurs, Badger est préfet ici, il le sera long-temps, et j' espère que nous pouvons être tranquilles.

-m le marquis, dit en riant Vernyct, voudroit-il se donner la peine de chercher son papier et ses titres de noblesse ? Celui que nous appellerons désormais M De Durantal se leva, et, faisant tourner par un secret le dessus de la table en marqueterie auprès de laquelle il étoit, il prit une liasse de papiers et se mit à chercher.

p20

-depuis deux ans et demi, dit-il, que nous sommes en France, nous avons toujours été comme des lévriers qui chassent au renard, courant après nos vieux chiens de brigands pour les faire taire, achetant et visitant des propriétés ; je crois que voilà, depuis que je suis ici, le premier moment de repos... j' ai fourré là tous les papiers qui concernent la terre de Durantal, et je veux que le diable m' emporte si j' y trouve de l' ordre ! ... il faudra, Vernyct, que tu te mettes l' intendant, voir les fermiers, parcourir les propriétés, les environs, nous mettre bien avec tout le monde... ah ! Voici ! ... les deux amis s' approchèrent avec curiosité, et lurent, sur un

p21

parchemin tout crasseux et qui sentoit encore  
le tabac du dépositaire, la phrase suivante  
que l' on pourroit nommer une phrase  
baptistaire :

*Jacques, né le 14 octobre 1786, dans la  
paroisse de Durantal, fils de S et de M,  
baptisé le lendemain par M M, curé du  
lieu .*

-ton extrait de baptême est facile à trouver,  
s' écria Vernyct ; mais tes parens ? ...  
-mes parens, reprit le marquis De Durantal,  
je n' en connois qu' un : c' est ce pauvre Hamelin  
qui me donnoit du tabac, me faisoit grimper sur  
les mâts, me barbouilloit de rhum et de  
goudron. L' océan est mon berceau, les vaisseaux  
mes langes, et le vieux matelot ma nourrice ;  
si je l' eusse écouté, je serois

p22

resté honnête homme ! ... mais quand j' ai  
été pirate, il l' a été : pauvre bonhomme, il  
m' auroit suivi au diable ! ...  
-tiens, s' écria Vernyct en frappant sur  
l' épaule de Jacques, tu as un charme d' homme  
qui est invincible ! ... mais écoute-moi,  
Jacques, puisque Jacques est ton nom, ne  
te maries pas ? ... prends cette jeune fille  
pour maîtresse, et reste ce que tu es : un  
diable incarné, châtiant la terre, un instrument  
de fer que *je ne sais qui* fait mouvoir :  
de temps en temps nous prendrons un brick, et,  
pour ne pas nous rouiller, nous irons nous  
dégourdir les doigts en frottant les anglais  
ou les espagnols, n' importe qui, pourvu que  
nous sentions les boulets nous

p23

friser la tête ! ... et puis après, nous  
reviendrons ici tout joyeux ; tu retrouveras  
ta chère enfant et moi la mienne, elles  
viendront à notre rencontre... elles nous  
conduiront ici, dans un petit paradis...  
-finiras-tu, reprit Jacques et veux-tu ne  
pas me rompre la tête de tes sornettes ? ...

ma main ne se levera plus que pour ma défense, mon pied n' écrasera plus personne que pour ma vengeance ; enfin, je veux vivre en bourgeois de la rue saint-Denis, et épouser cette jeune fille... entends-tu : voilà mon dessein ; il est là (*et il montrait son front*) .  
-en ce cas, dit Vernyct, c' est une affaire finie, n' en parlons plus ! Mais me réponds-tu que Madame

p24

Jacques ne mettra pas à la porte l' ami du capitaine ?  
-jamais cela ne sera de mon vivant ! Ne sommes-nous pas frères ? ...  
-allons, puisque je vivrai toujours avec toi, que nous serons toujours ensemble, le reste m' est indifférent : bonsoir.  
Les deux amis se séparèrent en se donnant une poignée de main, et quelques instans après tout dormit dans le château.  
D' après cette conversation, l' on doit voir que M De Durantal ne croyoit éprouver aucune difficulté à épouser Annette, et il parloit de son amour et de ses desseins pour elle avec cette assurance qu' ont tous les gens habitués à ne trouver aucune

p25

résistance à leurs volontés ; du reste, il n' est personne qui, riche comme l' étoit Argow, n' eût eu la même conviction.  
Cependant Annette dormoit, et son sommeil, par un effet du hasard, se trouvoit empreint de ses pensées de la veille. L' influence qu' un rêve avoit sur son esprit nous oblige à le raconter tel qu' il fut, et ainsi qu' elle le raconta souvent par la suite quand elle récapituloit toutes les petites circonstances que nous avons fidèlement rapportées, et qui lui servoient de présages.  
Elle rêva, elle qui étoit si chaste et si pure, et cette partie de son rêve lui donna a souffrance horrible du cauchemar ; elle rêva qu' après bien des combats Argow se

p26

trouvoit à côté d' elle, sur son propre lit virginal, dans cette chambre de Paris que nous avons décrite au commencement de cette histoire. Là, une fois que cet être extraordinaire y étoit parvenu, elle éprouvoit de lui une multitude infinie de soins et de délicatesses, un respect même qui ne sembloit pas compatible avec les manières et le caractère qu' on devoit supposer à son époux d' après son aspect ; car, en effet, elle se rappeloit l' avoir épousé, mais cett souvenance, dans son rêve, n' arrivoit qu' alors que M De Durantal franchissoit l' obstacle qu' Annette avoit élevé entr' elle et lui. Cette jeune fille, poussée par l' influence absurde du rêve, triomphoit de sa propre pudeur et de

p27

toutes ses idées ; enfin, pour vaincre le respect étonnant de ce singulier être, qui voyoit en elle une divinité et la traitoit comme telle, Annette folâtroit et badinoit avec lui ; elle jouait, et, en jouant, elle prenoit cette tête énorme aux cheveux bouclés et l' appuyoit sur son épaule d' albâtre, passoit sa main dans la chevelure, et, par ces caresses enfantines et pures, elle sembloit l' encourager. Pourquoi ? Elle l' ignoroit ; mais une chose qui la flattoit au dernier degré, c' étoit de voir deux yeux étinceler et se baisser tour à tour. Ce fut alors que, posant cette tête sur son sein, elle aperçut sur le cou une ligne rouge imperceptible, fine comme la lame d' un couteau, et

p28

cette ligne, rouge comme du sang ; faisoit le tour du cou de son époux, précisément au milieu. à peine ses yeux eurent-ils vu cette marque, qu' une sueur froide la saisit et l' arrêta : comme une statue, elle garda la même attitude ; elle vouloit parler sans le pouvoir, et une horrible peur la glaçoit.

Elle s' éveilla dans les mêmes dispositions, tremblante, effrayée, et son coeur battoit si fortement qu' il ressembloit, par son bruit, à une voix entrecoupée.

Dans les idées d' Annette, un rêve étoit un avertissement émané du domaine des esprits purs qui saisissoient l' instant où le corps n' agissoit plus sur l' âme pour guider, par des images informes de l' avenir, les êtres que leur amour pour

p29

les cieux rendoient dignes de l' attention spéciale de ces esprits intermédiaires qui voltigent entre la terre et le ciel.

Or, ce rêve avoit une signification qu' Annette n' osoit même pas entendre : elle écoutoit, tressailloit ; et, dans son appartement faiblement éclairé par sa lampe, elle tâchoit de ne rien regarder, parce qu' elle trembloit d' apercevoir cette tête de son rêve, et, par-dessus tout, elle vouloit oublier cette ligne de sang. Elle se rendormit pourtant après avoir secoué sa terreur, mais elle revit encore en songe, et dans un songe dénué de toutes les circonstances du premier, cette même tête, scindée par cette même ligne qui sembloit marquer son époux d' un horrible sceau.

p30

Les teintes fraîches et pures de l' aurore la trouvèrent encore dans cette même horreur, mais en proie à l' irrésolution et à tout le vague de l' interprétation d' un tel songe.

Elle s' agenouilla, fit sa prière, non pas une prière verbale telle que souvent l' on en inculque aux jeunes gens par l' effet de leur belle mémoire, mais une prière mentale dans laquelle elle rassembloit toutes les forces de son âme pour prendre un essor vers les cieux. Se réfugiant ainsi, par un élan sublime, dans le sein même de la grande providence qui régit les univers qu' elle a créés, Annette, plaintive et soumise, demandoit, face à face, au Dieu que sa méditation lui

faisoit entrevoir, le bonheur auquel chaque créature a droit,

p31

ou tout au moins la force de la résignation et le courage de supporter les épreuves de son pèlerinage terrestre.

Annette, après cette prière, se trouva comme soulagée ; elle venoit en quelque sorte de déposer le fardeau de sa crainte aux genoux du père des hommes : c' étoit à Dieu à veiller désormais sur elle, sur la plus confiante de ses créatures, sur celle qui, par instinct de sentiment, croiroit à Dieu quand même un athée prouveroit que l' être suprême n' existe pas.

Elle se leva, ouvrit la fenêtre qui donnoit sur les jardins et le parc ; et après en avoir franchi les trois marches, elle admira la vue étonnante de beauté que lui présentèrent toutes les belles campagnes de Valence

p32

comme inondées des flots de la lumière du soleil levant. Elle se promena en admirant la beauté du parc, mais plus encore la magnificence des bâtimens immenses de Durantal.

" cela est bien beau, se disoit-elle ; " mais, ramenée partout à ses idées religieuses, elle ajouta : " mais Dieu seul est grand. "

en parcourant les jardins, elle arriva à la cour d' honneur du château, et, après l' avoir examinée, elle vit une autre cour dans laquelle des valets nettoyoient une calèche élégante. Annette entendit les valets causer entr' eux, et le fragment suivant de leur conversation la convainquit de la pureté des intentions du généreux possesseur de Durantal.

-Pierre, disoit un monsieur

p33

qu' Annette ne voyoit pas, vous mettrez à la calèche les deux chevaux blancs ! Monsieur

va aller dans l' instant à Valence, et  
c' est Jean qui le conduira.  
Annette, par suite de sa croyance que nul  
ne faisoit mal, n' avoit pas été inquiète,  
elle ne s' étoit alarmée que pour sa mère :  
cependant la phrase qu' elle venoit d' entendre  
lui causa une espèce de satisfaction ; il  
étoit clair que son hôte alloit la reconduire  
à Valence chez sa mère.

## CHAPITRE 9

p34

Alors Annette ne se trouvoit pas loin de  
la porte d' entrée du château, mais comme  
cette porte étoit décorée d' un hémicycle  
en pierre à l' extérieur, Mademoiselle  
Gérard étoit cachée par le renflement de  
ce demi-cercle à l' intérieur : elle  
contemploit le château et restoit pensive,  
car un pressentiment invincible, malgré  
tous les présages du malheur et son opposition  
présente, lui faisoit regarder ce château  
avec l' idée qu' *il lui seroit de quelque  
chose* .

p35

En ce moment un homme franchit la porte et  
s' avance vers le château, Annette le vit  
et frémit ; cet homme étoit celui qui avoit  
dansé avec elle la veille, et qui, d' une  
main insolente, avoit osé l' enlever et la  
mettre dans l' infernale voiture.  
Aussitôt elle s' échappa par le côté des  
jardins, et, avec la vélocité du lièvre  
poursuivi, elle regagna sa chambre, et sonnant  
avec force, elle ordonna à la femme-de-chambre  
qui accourut, de dire à M De Durantal de  
venir sur-le-champ.  
Argow ne tarda pas d' une minute.

p36

Annette étoit dans le salon qui précédoit

la chambre dans laquelle elle avait passé la nuit. " monsieur, dit-elle avec une dignité et une énergie étonnantes, l' homme qui m' a enlevée et qui a porté les mains sur moi, vient d' entrer chez vous comme si le château lui était familier ? ... ayant donné à cette phrase l' air d' une interrogation, elle fixa les yeux d' Argow, qui lui répondit sur-le-champ :  
-mademoiselle, je l' ignore ; mais, quel qu' il soit, vous verrez jusqu' où ira ma vengeance.  
-pourquoi vous venger, dit Annette, il n' a offensé que moi...

p37

à ce moment un domestique entra, et dit à Maxendi : " monsieur, un inconnu vous demande. "  
-son nom ? ...  
-Navardin, répliqua le domestique.  
-Mademoiselle, dit Argow en se tournant vers Annette, ayez la complaisance de rester ici.  
Maxendi se rendit à son grand salon, s' assit dans un fauteuil, dit qu' on pouvait faire entrer le ravisseur d' Annette, et ordonna que tout le monde se retirât.  
-capitaine, dit Navardin en entrant et gardant son chapeau sur la tête, tes gens ont décrété que tu te rembarquerois avec eux, et, comme tu dépends d' eux, il faut que cela soit.

p38

-Navardin, reprit Maxendi d' un ton de voix dont le flegme affecté cachait la plus violente colère, tu remarqueras que tu m' as appelé *ton capitaine* , que tu as dit *mes gens* ... continue...  
-hé bien ! Continua Navardin tremblant malgré tout son courage, je viens chercher ta réponse... en effet, tu as dénoncé tous tes anciens camarades à la préfecture : ils sont forcés de fuir ou courent les plus grands dangers ; ils sont sans fortune, et veulent en acquérir ; or, pour n' avoir plus à te

craindre, ils t' appellent au milieu d' eux :  
les possessions espagnoles sont révoltées,  
on peut courir la mer sans honte en se mettant  
à leur service.  
-Navardin, répondit Argow

p39

d' une voix toujours croissante en force et  
en terreur ; si j' ai dénoncé mes anciens  
camarades, c' est qu' ils m' y ont forcé pour  
mon salut : s' ils n' avoient rien dit en  
m' apercevant dans la diligence, on ne  
m' auroit pas soupçonné. Il a été clair  
pour tout le monde, que je devois vous  
connoître, obligé de parler, j' ai raconté  
à Badger, non pas ce que je savois, mais  
une histoire faite à plaisir. Voilà pour un  
point. Mes gens veulent de l' or ? Qu' ils  
aillent en chercher : mais à qui prétend-t-on  
que j' obéisse ? ... est-ce à eux à m' intimé  
des lois ? Réponds ! Tu te tais ; je le  
crois, car c' est à eux d' en recevoir. Ils  
sont sans fortune, dis-tu ? C' est qu' ils  
l' ont mangée, car chacun a eu sa part, et le  
dernier matelot a

p40

eu cent mille écus au moins, sans compter ce  
que vous mangiez toutes les fois qu' on descendoit  
à terre. Est-ce vrai ? ...  
-oui ! Répondit Navardin interdit.  
-tu crois que je dépends d' eux, reprit Argow  
en imprimant à sa voix un caractère terrible ?  
Mille bombes je ne dépens de personne au  
monde, et un pistolet me fera toujours raison  
de ma vie ; je ne l' ai pas risquée cent mille  
fois pour la marchander maintenant : je me  
moque de vous tous comme d' une allumette d' un  
liard, et si vous avez le pouvoir de me faire  
bouger d' une ligne, vous serez des dieux ! ...  
-nous l' avons... dit Navardin  
-et comment ?

p41

-chacun de nous peut te dénoncer à l' instant.  
-ce seroit un grand imbécille, car, d' abord  
ou il seroit gueux et voudroit de l' argent, ou  
il seroit riche et auroit quelque chose à perdre.  
Riche, il ne me dénonceroit pas parce qu' il  
périsoit avec moi ; et gueux, je lui donnerois  
tout ce qu' il me demanderoit... après, je  
ne le craindrois guère ! Il se seroit  
désigné ! ...

ici la figure d' Argow, revenue à toute sa  
férocité primitive, exprimoit, par son seul  
aspect, tout ce qu' il taisoit.

-ce n' est pas tout, dit Navardin ; écoute !  
Nous t' avons juré le secret et nous te le  
garderons ; mais nous avons pris un autre  
moyen ! Nous savons qui tu aimes ! ...

p42

-j' en suis bien aise, dit Argow en saluant  
ironiquement Navardin.

-et nous tenons en notre pouvoir la jeune  
fille que tu voudrois...

-qui l' a enlevée ? ... s' écria d' une voix  
formidable Argow en se levant et interrompant  
Navardin, répons ?

-moi ! Cria Navardin.

-ah, c' est toi qui as porté sur elle des  
mains sacrilèges ! ...

le terrible Maxendi faisoit trembler par  
sa voix les vitres de l' appartement, il  
sauta sur le brigand, et, le saisissant par  
le collet de son habit, il le contraignit à  
le suivre...

-ah, disoit-il, c' est toi qui as souillé par  
le contact de tes mains celle que nul n' est  
digne de toucher ! Viens, viens ! ... et il  
l' entraîna.

Il lui fit traverser tout l' appartement,

p43

et le jeta tout effrayé aux pieds d' Annette  
étonnée. " mademoiselle, lui dit-il, voici le  
coupable ! ... Navardin, lève les yeux ! ... "  
et, d' un coup terrible, il lui prosterna la  
tête sur les pieds même d' Annette, à laquelle  
il dit : " mademoiselle, foulez sa tête avec

vos pieds ! Dégradez-le ! ... vengez-vous ! ... "  
-monsieur, dit Annette tremblante à l' aspect  
de Maxendi en proie à une si violente colère,  
monsieur, je désire qu' on le laisse tranquille ! ...  
laissez, je lui pardonne ! ...  
-vous pouvez lui pardonner ! ... mais,  
moi... je verrai ! ... ce que ce dernier  
mot cachoit n' étoit certes pas l' idée de  
la clémence.  
Laissons pour un moment Argow,

p44

Navardin et Annette, dans cette singulière  
situation, et retournons à la porte du château.  
Vernyct y étoit accouru parce qu' il avait  
aperçu Annette s' enfuir à toutes jambes ; et,  
comme Navardin étoit déjà entré, il ne  
savait à quoi attribuer cette course précipitée ;  
lorsque, regardant dans la campagne, il vit  
au bout de l' avenue cinq à six personnes qui  
se dirigeoient vers le château : trois de  
ces personnes étoient vêtues de noir, et un  
homme en robe noire les guidait. Vernyct  
crut qu' Argow et lui étoient découverts, et  
il cherchoit en sa tête les moyens de se  
soustraire à cette attaque ; mais, pendant  
qu' il réfléchissoit, le procureur du roi arriva  
près de lui. Ce procureur du

p45

roi étoit Charles, soutenu d' un juge  
d' instruction et d' un commissaire : il avait,  
comme on voit, fait diligence, et brûloit de  
mettre à exécution ses projets contre son  
rival.  
-que veut monsieur ? ... demanda Vernyct  
d' un air arrogant.  
-monsieur, répondit Charles Servigné,  
c' est moi qui interroge et ne le suis jamais ! ...  
-encore faut-il que je sache, répliqua  
Vernyct, à quel titre ? Comment, et pourquoi  
vous entrez à Durantal ?  
-nous venons répliqua plus doucement le juge  
d' instruction, faire des perquisitions  
relativement à une accusation d' enlèvement  
qui est portée contre M De Durantal, au

sujet d' une demoiselle nommée Annette Gérard.

p46

Ces paroles firent sourire légèrement Vernyct qui, regardant alors le nouveau procureur du roi, le reconnut, lui tendit la main, lui prit la sienne, et lui dit : " et c' est notre cher compagnon de voyage ! Entrez, monsieur, vous serez bien reçu à Durantal, de quelque manière que vous y veniez, en costume ou sans costume ! Diable, la justice valançaise est expéditive... "

Charles ne savoit quelle contenance tenir, ce ton léger n' annonçoit pas des coupables. Il répondit néanmoins : " monsieur, ne retardez donc pas son expédition, conduisez-nous au château avant que vous n' y semiez l' alarme ! ... "

-Pierre, dit Vernyct, conduisez ces messieurs au salon.

p47

Cette phrase sèche, plus sèchement dite encore, accompagnée d' un coup-d' oeil sur Charles, lui fit pleuvoir, en quelque sorte, e mépris sur la tête. Servigné se sentit violemment outragé, et Vernyct ne négligea rien pour cela, car il s' en alla lentement sans saluer le groupe.

Pendant que l' on dirigeoit Charles vers le salon, Vernyct cherchoit Argow, et il le trouva au milieu de la scène que nous avons interrompue pour raconter ce nouvel incident.

-la justice, dit-il tout haut, vient de descendre ici...

ces mots produisirent un notable changement : Navardin se leva brusquement, Argow porta sa main dans son sein, Vernyct se mit à rire, et Annette étonnée contempla ce tableau curieux.

p48

-sors, dit Argow à Navardin, ce n' est pas à la justice à te punir...

Navardin sortit par le jardin, et Argow le

suivit en le guidant vers une cave dont l'entrée se trouvoit dans une grotte en rocaille.

Lorsqu' ils y entrèrent, Maxendi lui dit d' un ton inflexible : " Navardin, il faut périr, car j' ai décidé que ce seroit ta punition pour avoir osé profaner, par le contact de tes mains, celle que j' ai choisie pour moi. Ai-je jamais seulement regardé vos maîtresses lorsque vous en aviez ? ... n' as-tu pas manqué à l' obéissance et au respect que tu me devois ? ... or, où la justice n' a pas de prise, car je serois fâché de te voir entre ses mains, *ma justice à moi* s' exerce : obéis à ton capitaine... avance ! ... c' est ton dernier pas ! ... "

p49

Navardin, en entendant cette sentence sortir de la bouche de son ancien chef, trouva qu' il étoit dur pour lui, qui étoit devenu à son tour capitaine, de périr de cette manière ; alors il se retourna brusquement, et, tirant un pistolet de son sein, il ajusta, presque à bout portant, son ancien capitaine, auquel il enleva une boucle de cheveux.

-ah, ah ! ... dit ce dernier en passant la main sur son front avec tranquillité, tu es digne de moi ! ... en achevant ces mots, il ne lui laissa pas le temps de saisir son second pistolet. En effet, Argow prit Navardin à bras le corps, le renversa par terre avec une force si grande, qu' il ne pouvoit opposer aucune résistance. Réunissant alors

p50

les deux mains du brigand sur sa poitrine, il les y fixa d' une manière invariable en les tenant sous son pied de fer, et pendant que Navardin cherchoit à se sauver de cette espèce d' étau, Argow tiroit tranquillement de son doigt une bague d' or dans laquelle se trouvoit une épingle, il la prit, et la plongeant dans la poitrine du brigand, ce dernier expira aussitôt que la pointe de cette arme d' un nouveau genre eut atteint le sang d' un vaisseau.

Maxendi revint vers la chambre d' Annette tranquillement et comme s' il eut accompli un devoir. Pendant qu' il avoit ainsi vengé Mademoiselle Gérard, il s' étoit passé une autre scène très-intéressante. En effet, lorsque l' on eut introduit

p51

Charles et sa troupe dans le salon, au lieu de s' y arrêter, il avoit continué ; et, pénétrant jusqu' à la chambre où se trouvoient Annette et Vernyct, il fut stupéfait de revoir sa cousine, qu' il croyoit sous des verroux.

En l' apercevant ainsi libre, son esprit malicieux en conclut sur-le-champ qu' elle s' étoit fait enlever volontairement, et pour excuser, aux yeux du public, son amour pour M De Durantal, par l' idée que la force employée à son égard l' avoit jetée à la merci des ravisseurs. Alors, satisfait de pouvoir se venger du mépris qu' Annette avoit pour lui, et cela à la vue de tout le monde, il lui dit d' un ton plein d' affection, et comme un père à sa fille :

p52

-êtes-vous libre, Annette ? ...

-oui, Charles, répliqua-t-elle en appuyant sur cette syllabe.

-oh ! Annette, reprit Charles Servigné, si vous êtes ici volontairement, quelle singulière comédie la passion vous a fait jouer devant une assemblée tout entière ! ... vous n' en avez sans doute pas prévu les effets, car j' ose croire, si toutefois votre caractère religieux ne m' en a pas imposé, que vous eussiez renoncé à votre dessein : votre mère est au désespoir ; elle a pleuré toute la nuit, demandant sa chère fille à chacun. Cette nuit qui, pour les nouveaux mariés et pour votre tante, devoit être une nuit nuptiale, a été une nuit de désolation ? ... moi-même, ardent à venger avec vous

p53

l'ordre social, j' ai armé les lois d' une célérité qui leur étoit inconnue : je me suis hâté, mes soupçons ont été bientôt pour moi des réalités ; j' arrive, je vous trouve, et quelques heures ont suffi pour tout apaiser entre vous et votre ravisseur ? ... oh ! Annette, vous, si religieuse, si grande, si candide, si pure, où vous retrouvai-je ? ... quel chagrin pour madame votre mère ! Il l' emportera au tombeau ! ... le groupe, en entendant ces artificieuses et vindicatives paroles si bien colorées d' un air de vérité par les circonstances, trouva que le nouveau procureur du roi avoit une éloquence touchante : mais Vernyct, qui étudioit Charles et sembloit lire dans ses yeux, devina que

p54

ce discours n' étoit pas sincère ; d' un autre côté, il étoit bien aise de voir Annette dégradée dans l' opinion publique, parce qu' alors Argow n' en feroit pas sa femme ; et cependant la haine secrète que le visage de Charles faisoit naître en lui, fut cause de sa réponse.

-monsieur, lui dit-il, à l' instant où vous trouvez ici mademoiselle libre, vos fonctions cessent : vous deviez vous retirer, et lui épargner vos inconvenans discours.

-êtes-vous son ravisseur ? ... lui demanda Charles.

-si je l' étois et qu' elle l' aimât, comme vous le supposez gratuitement, je vous aurois déjà jeté par la fenêtre, tout procureur du roi que vous êtes !

p55

à ces mots qu' Argow entendit, il entra, et sa figure prit une expression terrible à l' aspect de ce groupe. Annette, comme une vierge au pied de la croix, étoit tellement accablée sous le poids du perfide langage de son cousin, que, semblable à un agneau que l' on frappe, elle regardoit fixement Charles sans pouvoir répondre un seul mot.

-monsieur, reprit Charles avec une grande dignité, ce que je dis à mademoiselle, je ne le dis pas à titre de magistrat, c' est à titre de père, de cousin, d' ami...

-mon cousin, mon ami, mon père, reprit Annette les larmes dans les yeux, auroit pu me dire cela en particulier ; il se seroit surtout informé si j' avois été enlevée volontairement

p56

avant de le supposer... il ne m' auroit pas mis la mort dans le coeur en me disant que je tue ma mère ! ... ici les larmes d' Annette devinrent si fortes qu' elle ne put achever ; elle tomba dans un fauteuil en se cachant le visage, et des sentimens bien divers s' emparèrent des coeurs.

-qui la fait pleurer ici ? ... s' écria Argow en lançant un foudroyant regard qui fit trembler tout le monde : il palpitoit de rage et sembloit chercher sa victime. Je le saurai, dit-il, malheur à lui ! ...

-monsieur, dit Annette, sublime d' effroi, vous me perdez en prenant ma défense ! ... dites-leur donc que vous m' avez sauvée, que vous alliez me reconduire à l' instant,

p57

que... je ne sais, le monde pensera ce qu' il voudra, mais ma conscience est pure, elle est muette à me reprocher la moindre chose ! Et Dieu, ma mère, mon père aimé, sont mes seuls juges ! ... mais, mon généreux libérateur, cesser de parler comme si je vous étois de quelque chose, il n' y a entre nous d' autre lien que celui de la reconnoissance.

-qui peut expliquer un tel mystère ? ... demanda le juge d' instruction.

-est-il besoin de l' expliquer ! Reprit Argow ; mais, s' écria-t-il, je vais vous parler à tous : vous allez retourner à Valence ? écoutez-moi bien ! Et suivez de point en point ce que je vais dire. On a enlevé mademoiselle. Je me promenois avec

p58

mon ami que voici, hier soir, et j' ai de loin aperçu une voiture de laquelle partoient des cris : j' ai couru, j' ai délivré mademoiselle : il étoit trop tard pour la reconduire à Valence, j' allois le faire ce matin quand vous êtes venus. Mademoiselle a passé la nuit au château de Durantal, voilà la vérité. Si dans Valence un être ose tirer de ceci une conséquence défavorable à mademoiselle, je jure que lui ou moi périrons, et que, si je péris, celui que voilà me vengera ! ...

-oui, dit Vernyct.

-ce n' est pas tout ! Reprit Argow, je vous permets de publier partout que j' aime mademoiselle, qu' elle a en moi un serviteur, un ami dévoué, que si jamais je me marie, et

p59

qu' elle me permette d' oser aspirer à elle, je n' aurai jamais d' autre femme ; que quiconque lui fera mal, lui nuira, sera mon ennemi capital ! Que, dussé-je dépenser un million, je la protégerai désormais contre toute attaque, et quiconque osera tirer de ceci une conséquence défavorable, je jure qu' alors il mourra, car il m' aura fait insulte, ou si je meurs, monsieur que voici me vengera ! ...

-oui, dit Vernyct.

-maintenant, messieurs, dit Argow en changeant subitement de ton, voulez-vous prendre quelque chose ? ... Pierre, des sièges...

-quoiqu' il en soit, dit Charles, ceux qui ont enlevé Mademoiselle Gérard avoient un but, et la société

p60

ne doit pas rester sans vengeance ; notre ministère nous impose le devoir de chercher ce but et les auteurs de l' enlèvement. Ici Argow reconnut en Charles le jeune homme de la diligence, cette reconnaissance lui fit froncer le sourcil, et sa physionomie reprit un caractère terrible. "*jeune homme*, lui dit-il, *vous vous trouvez sur mon passage dans la vie ! ...* " il y avoit un sens à

ces paroles, elles firent impression sur l'assemblée. " vous y êtes mal ! ... prenez garde ! ... " Argow ne dissimula en rien l'aversion qui lui dicta ces derniers mots.  
-je n' ai fait que mon devoir, dit Charles, et nulle considération ne m' empêchera de suivre toujours ce qu' il m' indiquera ; mais je dois

p61

vous prévenir que ma cousine a tout mon amour, qu' elle m' est promise...  
-c' est faux ! ... s' écria Annette en voyant Argow dévorer Charles des yeux ; je n' ai aucun motif qui ne parte de la vérité, pour démentir ainsi mon cousin : Charles, vous savez que nous ne sommes rien l' un à l' autre, et, quand cela n' auroit pas été déjà, le discours que vous venez de tenir tout-à-l' heure, sur une amie que vous connoissez dès l' enfance, auroit suffi pour briser tout lien entre nous...  
je comprends votre regard ironique, Charles, mais sachez que je n' ignore pas que je suis à Durantal, que le maître n' entre pour rien dans ma protestation, et que ce qu' il a dit tout-à-l' heure n' a pas plus influé sur mon

p62

âme, que mon image sur la glace que je vois en ce moment. J' ignore qui m' a enlevée ; mais, ce que je sais, c' est que ce n' est pas monsieur, car, depuis que je suis ici, il ne m' a pas encore dit trois phrases... vous me connoissez, Charles ? Et votre conscience doit vous crier que rien que la vérité ne sortira jamais de la bouche d' Annette.  
-maintenant, monsieur, dit-elle à Maxendi, ordonnez, je vous prie, qu' on me reconduise seule à Valence : malgré le plaisir que j' aurois à être présentée à ma mère par mon libérateur, je sens que...  
-non, mademoiselle, votre coeur vous dira, répondit Argow, que l' opinion d' êtres aussi éloignés de votre nature n' est rien. Permettez

p63

que j' ose réclamer l' honneur de vous accompagner.  
Si vous avez passé une nuit sous les voûtes de  
Durantal, vous pouvez, sans qu' il n' en soit  
ni plus ni moins, être reconduite à votre mère  
par moi.

-c' est vrai, dit Annette, ne pas le faire  
ce seroit reconnoître du mal, et il n' y en a  
aucun.

Dans cette matinée, le caractère d' Argow  
venoit de se déployer tout entier, Annette  
avoit brillé de tout le lustre de l' innocence,  
et Charles se montra tel qu' il devoit toujours  
être, enclin à satisfaire ses passions sous  
le masque de l' intérêt général, orgueilleux,  
mais, par cela même, susceptible de sentimens  
nobles.

On déjeûna, tout le monde fut réuni autour de  
la même table, mais

p64

le déjeûner fut froid de conversation. Le juge  
d' instruction eut mille égards pour Annette,  
surtout pour le maître de la maison qu' il  
savait être l' ami intime du préfet et riche  
à millions. Il lui parla de sa terre, du  
pays, de Valence, et parut enchanté qu' une  
semblable méprise lui eût procuré l' honneur  
de se trouver avec M De Durantal ; méprise  
qui du reste n' avoit été faite que sur la  
volonté de m le procureur du roi.

Argow, à cette phrase par laquelle le juge  
rejetait tout sur Charles, regarda Servigné  
avec une horrible expression de haine.

Le déjeûner fini, on monta en voiture, Annette  
fut seule au fond de la calèche, son cousin et  
Argow se mirent sur le devant, les autres

p65

personnes eurent leur voiture, et l' on partit  
pour Valence.

En chemin, Annette dit à M De Durantal que,  
toute flattée qu' elle devoit être de lui avoir  
inspiré les sentimens qu' il avoit manifestés,  
elle le conjuroit de n' y point persister, et  
surtout d' empêcher que les circonstances de

ette matinée, sous ce rapport, devinssent publiques. Argow resta muet.

## CHAPITRE 10

p66

La calèche élégante de M De Durantal s'arrêta devant la modeste boutique de Madame Servigné, ce qui produisit comme un spectacle pour tout le voisinage. La tante, la cousine et la mère d'Annette étoient, comme bien on le pense, accourues sur le seuil de la boutique, et le plus grand étonnement s'étoit emparé d'elles à la vue d'Annette dans ce brillant équipage. Adélaïde pensa soudain qu'elle épousoit le millionnaire, et une effroyable jalousie s'élevoit dans son coeur ; Madame Gérard,

p67

pour le moment, ne voyoit que le bonheur de retrouver sa fille ; et pour Madame Servigné, oh ! Elle parloit ! Qu'elle eût joie, affliction ! Tout chez elle s'exprimoit par des paroles. Argow, sans s'inquiéter du flux d'interrogations et d'exclamations qui sortoit du gosier de la mercière, descendit en donnant la main à Annette, rouge et confuse : puis, la présentant à Madame Gérard, il lui dit : " madame, voici votre fille que j'ai eu le bonheur de pouvoir arracher à ses ravisseurs ; soyez persuadée qu'avant que la justice ait seulement cherché son glaive (en prononçant ces mots il regardoit Charles) on avoit vengé votre fille : quant aux motifs de son enlèvement,

p68

dans lesquels, croyez-moi, votre fille n'étoit pour rien, c'est un mystère bien singulier que rien ne pourra découvrir. S'il m'étoit permis, madame, de réclamer un prix d'une obligeance aussi naturelle, je ne demanderois que l'honneur de pouvoir vous présenter souvent mon hommage

et mes respects. "

Madame Gérard interdite de se voir, pour la première fois de sa vie, l' objet des respects d' un millionnaire en équipage et pour ainsi dire dans toute sa gloire, balbutia quelques remerciemens en acceptant les hommages de M De Durantal, qui remonta dans sa voiture et partit.

Adélaïde, sa mère et M Bouvier avoient, pendant ce temps, examiné la figure de Charles, et

p69

l' embarras, l' air sombre de ce dernier, leur avoit donné tellement à penser, que, chose extraordinaire, le silence régnoit.

Lorsque chacun fut remonté, le silence d' Annette et celui de Charles excitèrent la curiosité au plus haut point ; mais l' état de gêne dans lequel se trouvèrent ces deux acteurs qui étoient censés instruits, firent que l' on se sépara mécontents les uns des autres.

Madame Gérard et Annette étant seules dans leur chambre, la fille se jeta dans les bras de sa mère, et après lui avoir raconté ce que le lecteur sait déjà, voici ce qu' elle ajouta :  
-ma mère, cette aventure va faire grand bruit dans Valence : mon cousin et ma cousine, d' après

p70

ce que Charles s' est permis, ne la raconteront pas à mon avantage ; alors je ne crois pas que nous ayons d' autre parti à prendre que de quitter Valence au plutôt. Revenues à Paris, les discours de Valence ne nous atteindront guère, d' autant plus que notre essai de voyage ne nous ayant pas réussi, nous ne reviendrons plus dans ce pays. "

Madame Gérard approuva fort ce parti, parce qu' elle ne se trouvoit non plus guère bien de l' hospitalité de sa soeur. En effet, les premiers jours ces quatre femmes avoient été charmées de se revoir ; mais bientôt Madame Gérard s' aperçut 1 qu' elle ne pouvoit jamais parler ; 2 qu' elle écoutoit toujours les mêmes choses ; 3 qu' Adélaïde étoit jalouse d' Annette,

p71

et que cette jalousie produisoit une foule de petites tracasseries insupportables ; 4 qu' Adélaïde ayant fait partager sa haine à sa mère, et Charles ayant une animosité bien plus forte contre Annette, il s' ensuivit qu' on trouva Madame et Mademoiselle Gérard de trop dans la maison ; 5 qu' on n' avoit pas tardé à le leur faire apercevoir.

Alors il fut décidé que l' on quitteroit Valence dans deux ou trois jours, et Madame Gérard se garda bien de dire à Annette qu' elle voyoit avec peine qu' elle alloit s' éloigner de M De Durantal, en qui elle entrevoyoit un beau parti pour Annette, d' après les derniers regards que le millionnaire avoit jetés sur elle.

Pendant que la mère et la fille

p72

discouroient ainsi, Charles racontoit les événemens de la matinée à sa manière ; c' est-à-dire que, par ses insinuations perfides, il faisoit sous-entendre beaucoup plus de mal qu' il n' en auroit dit en parlant ouvertement contre Annette. Adélaïde Bouvier ne considéroit pas la chose si gravement que son frère qui parloit morale et moeurs ; pour elle, être l' amie de M De Durantal étoit un crime, en ce qu' Annette faisoit preuve d' une grande supériorité.

-mon dieu ! Disoit Adélaïde, qu' a-t-elle donc pour s' être fait enlever ? Je lui vois une taille comme une autre, des yeux qui ne parlent qu' à l' église, l' air d' une fille qui est toujours dans le cinquième ciel, et

p73

dans les espaces imaginaires comme si elle rêvoit je ne sais quoi... voyez-donc, on lui donneroit le paradis sans confession ! ... et *cela* s' enlève ! ...

-ce que j' y vois, disoit la mère, c' est qu' elles vont rester long-temps chez nous, à moins que l' américain ne leur loue un bel hôtel à Valence,

dame ! ... Annette va tenir un grand état ! ...  
nous passerons sous silence tout ce que  
l' amour-propre offensé, l' amour de parler,  
d' interpréter et la haine, inspirèrent à ces  
parens que nous allons bientôt perdre de vue.  
Au dîner, Adélaïde, après avoir accablé  
Annette de toutes ces petites et basses  
manoeuvres que suggère la haine, et qu' il est  
impossible de

p74

définir et de décrire, parce que ces sortes de  
traitemens consistent dans l' air de la figure,  
le son des paroles et les regards, Adélaïde,  
disons-nous, lui dit ironiquement : " ma  
chère cousine, vous comptez sans doute rester  
encore long-temps à Valence ? ... je gagerois  
même que vous pensez à y demeurer... "  
-non, répondit Annette, et ma mère... elle  
s' arrêta comme pour laisser parler Madame  
Gérard.  
-Annette dit vrai, reprit en effet Madame  
Gérard, je compte partir demain ou après-demain.  
-comment ! Ma soeur, s' écria Madame Servigné,  
vous partez si vite ! ... oh ! Que j' en suis  
désolée ! ... et qui peut vous faire sauver  
comme cela ? ... ce ne sont pas vos affaires ! ...

p75

ce n' est pas que vous soyez mal ici, ce n' est  
pas l' aventure de ce matin ! ... qu' est-ce donc ? ...  
vous ne voulez donc pas voir mon Charles  
paroître à l' audience d' après-demain au palais ?  
C' est mal cela ! Après tant de temps d' absence  
se revoir si peu ! ...  
elle continuoit toujours ; mais là, Adélaïde,  
laissant parler sa mère, ajouta : " si c' est  
notre petit établissement qui gêne ma cousine,  
qu' elle se rassure ! Mon frère a loué un très-bel  
appartement dans un hôtel à Valence, nous y  
demeurerons et ne ferons plus, dans quelque  
temps, le commerce qu' en gros.  
Annette alloit répondre, ce qui auroit fait  
un concert de trois voix lorsque Charles, en  
parlant, imposa silence à tout le monde.

p76

-je suis désolé, dit-il, que ma cousine quitte Valence au moment où la place importante que j' occupe alloit me permettre de lui faire voir la haute société de cette ville, et je croyois franchement que cette haute société ne lui seroit pas désagréable.

-mon cousin, dit Annette, je n' oublierai jamais que je ne suis que la fille d' un simple employé : la modique fortune de mon père ne me permet pas de si hautes destinées : le bonheur s' y trouve peu pour une femme, et il faudroit que le sort me fût bien fortement imposé pour jamais paroître à une si grande hauteur : pour les hommes, c' est différent.

-ma chère soeur, répondoit Madame Gérard à sa soeur qui n' avoit

p77

cessé de parler bas à son oreille, la santé de M Gérard, et l' isolement dans lequel il se trouve, ne nous permettent pas une plus longue absence. Alors, si demain nous pouvons trouver des places, nous partirons... j' ai vu ma nièce, elle est heureuse et paroît devoir l' être long-temps avec M Bouvier, ainsi je vous vois d' autant plus tranquilles que Charles vient d' obtenir un beau poste. Ce soir nous vous ferons nos adieux.

Cette détermination étonna fort la famille Servigné, et, chose qui l' étonna encore davantage, ce fut de voir le lendemain Annette et sa mère faire leurs préparatifs de départ et leurs adieux. Charles ne put croire à cette résolution que quand il vit sa tante et sa cousine dans la

p78

voiture. Leurs adieux furent froids, et chacun en se quittant fut comme débarrassé d' un poids. Pour les Servigné, c' étoit le poids des bienfaits ; pour Annette et sa mère, celui de la gêne de se trouver avec des êtres si peu en harmonie avec eux.

La famille Servigné avoit conduit les voyageurs

à l' hôtel des diligences, pour les accompagner jusqu' au dernier moment. En revenant au logis, Adélaïde, la première, aperçut de loin l' équipage d' Argow arrêté à la porte de la boutique : on hâta le pas, et Adélaïde, en faisant mille minauderies, apprit à Maxendi qu' Annette venoit de partir pour Paris. Sur-le-champ, sans remercier ni saluer, il fit signe à son cocher qui partit au grand galop ! ...

p79

on parla long-temps et beaucoup à Valence de cette histoire singulière, mais on finit, comme on auroit fait partout, par n' en plus parler. Nous quitterons donc cette ville où nous serons bientôt ramenés par les événements. Cependant Annette et sa mère voyageoient en silence : Annette, en effet, avoit beaucoup à penser. Jusqu' à ce fatal voyage, sa vie s' étoit

p80

écoulée tranquille, pure et exempte d' événements ; elle avoit été circonscrite dans un cercle de devoirs fidèlement accomplis, dans le travail, la retraite et la paix. L' horizon de ses espérances s' étoit borné à l' hymen de son cousin, et si ses regards se portoient plus loin dans l' avenir, c' étoit pour contempler la beauté des cieux, et songer, en faisant son salut, à acquérir l' éternelle félicité des anges. Pendant ce voyage, la source limpide de sa vie avoit été troublée, son âme et sa prière avoient été constamment pures, mais elle venoit de perdre l' ancre, sa vie n' étoit plus arrêtée à un but fixe : elle tendoit bien toujours au ciel, mais elle avoit perdu le compagnon sur lequel elle comptoit pour

p81

arracher les épines du chemin et la soutenir dans cette route difficile. Le temps qui venoit de s' écouler avoit été marqué par des événements

rare dans la vie, par des aventures véritablement romanesques ; de plus, son cœur contenoit le germe d' une pensée involontaire, car, malgré elle-même, elle pensoit à cette multitude de présages parmi lesquels il ne s' en trouvoit pas un seul d' heureux, présages qui tous entouraient l' apparition d' un étranger, d' un inconnu qui paroissoit aimer. Cet homme apportoit avec lui un monde tout nouveau : la richesse, l' éclat, un nom distingué ; ses voitures portoient l' empreinte d' armes héréditaires ; de-là, une vie nouvelle, séduisante pour Annette dont l' âme

p82

étoit portée vers le luxe et l' élégance, mais une vie dont la splendeur rendoit encore plus difficile le chemin du salut. Ensuite cet homme dont l' âme exaltée, violente, répondoit à la bizarrerie de sa conformation brillante de force, et qui péchoit même par trop de séve comme un arbre aux branches luxuriantes, cet homme étoit-il un bon guide dans la vie ? ... Annette le connoissoit-elle ? ... à cela elle se répondoit, superstitieuse comme on sait, qu' il lui étoit apparu comme donné par Dieu ! ...

ce monde de réflexions plongeoit Annette dans une incertitude cruelle et une méditation toute remplie de l' image de M De Durantal. Au milieu de cette rêverie, la nuit arriva insensiblement.

p83

La mère Gérard dormoit, les autres voyageurs, car la voiture étoit pleine, dormoient aussi. La lune se leva de manière que l' on pouvoit voir sur la route : Annette regardoit machinalement le chemin ; et, au milieu de ses pensées, se rappeloit les événemens qui marquèrent son premier voyage. Depuis un instant elle entendoit le bruit d' autres chevaux que ceux de la voiture : elle se recueillit pour s' en assurer, mais elle crut s' être trompée en ne les entendant plus, soit que ce bruit se confondît avec celui que faisoient les chevaux de la voiture, soit que réellement il n' y eut pas de chevaux étrangers.

Elle arriva bientôt à l' endroit où la calèche d' Argow s' étoit cassée. Le

p84

souvenir de cette aventure devint plus énergique, et alors elle examina en elle-même et plus attentivement l' espèce de sentiment qu' elle portoit à cet étranger. " si elle étoit aimée autant qu' elle aimeroit elle-même, si cet être à l' amour grand et énergique de l' homme, joignoit la pudeur, les délicatesses, la tendresse d' âme d' une femme, pourquoi ? ... " là, elle s' arrêta, et le bruit de chevaux devenant plus fort, elle eut peur ; et, regardant sur la route, le premier objet qu' elle aperçut, ce fut, auprès de la portière, la figure d' Argow ! ... il étoit à cheval suivi d' un postillon, et il se tenoit constamment à côté de la voiture depuis qu' Annette s' étoit aperçue de ce bruit étranger.

p85

Aussitôt qu' elle l' eût vu, elle se rejeta au fond de la voiture avec une vivacité et une promptitude étonnantes, et son coeur fut comme frappé. Ce mouvement ressembloit à celui de la peur ; mais il étoit du nombre de ces sensations indéfinissables qui en comprennent une foule d' autres : ainsi Annette fut à la fois flattée de cet effort et chagrine par pudeur, en ce qu' au jour quatre voyageurs alloient savoir qu' elle étoit l' objet de cette poursuite : elle eut de la terreur, parce que cette brusque apparition, qui coincidoit avec sa pensée et l' expression extraordinaire de cet homme étrange, causèrent à son âme une surprise trop forte. Elle se trouva dès-lors lancée dans une autre région de sentimens...

p86

qu' alloit- *il* faire ? ... quel étoit *son* but ? ... le trot de ces deux chevaux retentissoit dans l' âme de la jeune fille, et malgré elle une voix secrète lui disoit : "*tu es bien aimée !*" il y avoit, dans ce sentiment, quelque chose de plus vif ; de plus séduisant pour un esprit de femme, que dans ce qui avoit produit le sentiment d' Annette pour son cousin. La grâce des premiers ans, la fraîcheur des idées, les caresses enfantines, les soins, forment un ensemble touchant ; mais une

amitié de frère et de soeur est loin de pouvoir entrer en concurrence avec la vigueur, l' énergie, la violence du sentiment d' un amant passionné, capable de dépasser à chaque instant les bornes de la raison et de la

p87

possibilité humaine, et qui peut acquérir, par la suite, tout ce que le premier sentiment a de fraîcheur et de beauté.

Annette, comme bien on pense, ne dort pas. De temps en temps elle voyait Argow avancer de quelques pas et regarder dans la voiture, épier un des regards de celle qu' il suivait ainsi et la contempler avec d' autant plus de plaisir qu' il avait plus de peine à obtenir ce doux aspect.

Au matin, Maxendi se trouva si fatigué que, malgré toute sa force et l' habitude qu' il avait de souffrir, il suivait à peine la voiture, quelquefois il dépassait, mais sa douleur le forçait à rester en arrière. Les voyageurs éveillés s' amusèrent

p88

de ce manège, et comme le froid du matin contraignait Maxendi à s' envelopper d' un manteau, et qu' il était difficile de reconnoître à quelle classe il appartenait, les voyageurs riaient, et ce fut à qui plaisanterait sur le courrier. Parmi ceux qui se trouvaient dans la diligence, le voyageur qui était en face d' Annette ne tarissait pas. " ah ! Disait-il, il n' ira pas comme cela jusqu' à Paris ; il faudrait être de fer ! ...

s' il court après la fortune, il fait bien de courir vite ! Si c' est un solliciteur, je parie qu' il est gascon, il n' y a que les gascons capables de courir ainsi, etc. "

Madame Gérard se réveilla et ne manqua pas de voir celui dont on parlait : elle jeta une exclamation, et regarda sa fille après avoir reconnu

p89

Argow, Annette rougit, et le silence qu' elle

réclama de sa mère, à voix basse, intrigua les voyageurs.

Heureusement qu' au moment où un regard d' Argow mettoit le comble à la curiosité des voyageurs, la diligence s' arrêta devant l' auberge où l' on doit déjeuner. Annette, sa mère et tous les voyageurs, se trouvèrent réunis dans la salle, et ce fut alors qu' Annette trembla en voyant Argow entrer dans cette salle et demander le conducteur avec lequel il sortit.

Depuis l' aventure de son cousin avec Pauline, Annette, se souvenant de la gêne qu' elle avoit éprouvée aux repas communs que l' on fait en voyage, s' étoit bien promis de ne jamais participer à de tels repas

p90

où souvent on se trouve compromis ; alors elle demanda pour elle et pour sa mère une chambre particulière. Aussitôt qu' elle fut rendue à cette chambre dont les fenêtres donnoient sur la cour de l' auberge, elle entendit une vive discussion entre le conducteur et M Maxendi.

-je vous offre cent francs ! Disoit ce dernier.

-mais, monsieur, je ne le puis pas ! ...

-deux cents ! Continua Maxendi.

-c' est impossible ! ...

-trois cents, quatre cents, cinq cents, mille francs, deux mille francs ! Et en disant cela, la colère commençoit à s' emparer de lui.

p91

-mais, monsieur, dit le conducteur, laissez-moi vous expliquer que ce n' est pas mauvaise volonté.

-comment ? Dit Argow.

-monsieur, ma voiture est complète, il n' y a pas de places, je suis sur l' impériale, je n' ai pas le pouvoir de déplacer quelqu' un.

-c' est vrai, répondit Argow, hé bien, faites venir celui qui se trouve en face de la jeune demoiselle qui est au fond.

Le conducteur reparut bientôt avec le voyageur.

-monsieur, dit Argow, des raisons d' un ordre supérieur et que je suis obligé de taire, me forcent de prendre votre place dans la voiture, je n' ai aucun droit à cela, et je ne puis m' en

emparer qu' autant qu' il vous plaira de me la céder.

p92

-monsieur, répondit le voyageur, je ne puis vous céder ma place, parce qu' il faut que je sois à Paris après-demain pour affaires urgentes.

-monsieur, nous perdons du temps, répliqua vivement Argow ; je vous offre tout ce qui pourra vous dédommager.

-rien ne le peut, monsieur.

-hé bien, dit Argow, je vous offre une calèche pour vous, et je vous paie votre voyage en poste.

-ah ! S' il en est ainsi, s' écria le voyageur, j' accepte.

Argow proposa au voyageur d' aller à l' autre extrémité du village de S où sa calèche raccommodée devait se trouver, et ils s' en furent à l' instant même.

p93

Annette et sa mère, surprises au dernier degré, s' entre-regardèrent pendant quelque temps, et Madame Gérard dit enfin à sa fille : " mais, Annette, par quel événement cet étranger a-t-il pu se prendre d' attachement pour vous au point de faire de pareilles folies ? ... "

-ma mère, je l' ignore ! ... répondit-elle. Ah ! Je voudrais qu' on put avoir une faible idée d' Annette, prononçant ce mot devant sa mère ! Qu' on pût se la dépeindre interdite, les yeux baissés et relevés tour-à-tour vers sa mère, voir ces yeux brillans du feu pur de l' innocence, cette bouche sur laquelle la naïveté sembloit siéger, et ce front étincelant de pudeur et de religion : ce mot, prononcé comme Annette venoit de le dire, formoit tout un discours.

p94

Au moment où l' on remonta en voiture, Annette aperçut le voyageur qui étoit vis-à-vis d' elle passer dans la calèche d' Argow, et la première chose qu' elle vit en reprenant sa place, ce fut M Maxendi à celle du voyageur. Elle s' y

attendoit, et elle put alors se mettre dans la voiture avec un air d'indifférence dont Argow ne pouvoit pas se fâcher. Cependant Annette trouvant en elle-même que cette conduite emportoit avec elle un air de culpabilité, réfléchissant enfin qu' elle agissoit comme s' il y eût eu quelque chose entr' elle et lui, elle prit la parole en lui disant qu' elle ne s' attendoit guère à avoir l' avantage de voyager avec lui, et qu' il falloit une affaire bien importante pour lui

p95

avoir fait quitter le divin séjour de Durantal. Honteuse d' avoir parlé, et craignant en parlant de faire soupçonner quelque chose, elle attendit, le coeur tout ému, la réponse de M De Durantal. Argow balbutia, sans regarder Annette, quelques phrases insignifiantes, et garda le silence. Une extrême agitation, une violente secousse sembloit remuer tout son être : à voir le mouvement de son habit sur sa poitrine, on eût facilement cru que son coeur vouloit briser les liens qui l' attachoient à son sein. Quand il osa contempler Annette, il baissa aussitôt ses yeux qu' il sentoit exprimer une flamme terrible et jeter du feu. Il évitoit le

p96

contact de la robe d' Annette, comme si cette robe eût été la tunique de Nessus. Par fois il regardoit Madame Gérard, et cet homme, dont l' intérieur annonçoit tant de hardiesse, d' indépendance et même des nuances de caractère plus fortes encore, abaissoit ses regards jusqu' à leur faire prendre une expression de prière et de supplication. Cette figure qui n' avoit jamais exprimé la crainte et le respect, cherchoit à en contracter les traits. Annette aperçut sur les lèvres des voyageurs un sourire qui lui déplut si fort, qu' elle ne se sentit pas assez courageusement chrétienne pour le supporter une seconde fois. Elle n' ignoroit pas que la présence d' Argow lui valoit cette pensée secrète

p97

des étrangers ; aussi, au troisième relais, elle saisit un moment où les voyageurs étoient occupés par d' autres objets, et, regardant M Maxendi, elle lui dit à voix basse : " monsieur, votre présence me déplaît ; et, en vous éloignant, vous feriez une action dont il vous seroit tenu compte en un monde meilleur. "

à ces paroles, Argow parut ému une sueur froide coula sur ce front altier, il regarda Annette par un de ces regards dont l' expression à rendre n' appartient qu' au pinceau des *Gérard* , et il dit en tremblant : " vous plairois-je, en sortant ? ... " Annette fit un signe de tête, une larme roula dans les yeux de Maxendi, il l' étancha avec un dépit et

p98

une rage concentrée, puis d' une voix forte il s' écria : " conducteur, arrêtez ! ... " on arrêta, il salua tout le monde, regarda la jeune fille, et disparut.

Ce fut une énigme pour tout le monde, excepté pour Annette. à ce moment, elle ne put contraindre dans son âme un mouvement de joie en voyant avec quel despotisme elle agissoit, et avec quelle soumission elle étoit obéie. En effet, les âmes grandement religieuses aiment le despotisme : d' abord, parce que les âmes empreintes d' un tel sentiment n' ont que de fortes idées, et que le despotisme n' est pas une idée dépourvue de grandeur et de poésie même ; enfin, les coeurs religieux, ressentant le despotisme à un haut degré,

p99

aiment à l' exercer à leur tour : l' idée de Dieu ne doit pas se trouver dans un coeur à côté de sentimens mesquins.

Or, cet être qu' Annette avoit vu naguère déployer une énergie, une violence et un caractère extraordinaires, et qui sembloit toujours courber tout sous sa volonté, cet être sacrifioit beaucoup pour obtenir une chose presque impossible ; il y parvenoit ; et, sur un mot, sur un pli du front de celle qu' il adoroit, il brisoit

lui-même son propre bonheur, ouvrage de tant de soins, de fatigues et d' argent, si toutefois l' idée de l' argent a pu entrer dans le calcul de la religieuse Annette. Quoiqu' il en soit, elle fut triste après le départ de Maxendi : elle

p100

regarda quelquefois changer les chevaux, et jeta en même temps un furtif coup-d' oeil sur la route, mais elle n' aperçut plus ni cheval de poste ni amant.

Nous ne savons si jusqu' ici ces détails et le narré de ces événemens nécessaires ont plu ; mais, ce que nous savons, c' est que si l' intérêt n' est pas encore né, il ne naîtra jamais dans cet ouvrage. Il est vrai de dire aussi que nous ne considérons encore ces détails que comme préliminaires, et que s' il y a de la diffusion, elle a été nécessitée par la nature même des caractères de nos personnages qui, à l' exception de deux ou trois, sont maintenant tous connus.

## CHAPITRE 11

p101

Annette et sa mère arrivèrent à Paris sans encombre et sans autre aventure. En entrant dans la cour des diligences, Annette fut singulièrement surprise en apercevant M Maxendi dans un brillant équipage. Il étoit posté dans un coin, épiant tout de l' oeil, et, lorsqu' il reconnut Annette, la joie parut sur son visage. De l' endroit où il étoit, il la suivit des yeux, la contempla, examina ses moindres mouvemens, et lorsqu' Annette et sa mère montèrent dans un fiacre, Annette entendit

p102

la voiture d' Argow suivre la leur. Cependant lorsque Madame et Mademoiselle Gérard furent parvenues à leur maison, bien qu' Annette

se penchât, allât même jusqu' à se retourner, elle n' aperçut aucune voiture. Leur arrivée surprit étonnamment M Gérard qu' elles n' avoient point prévenu. Ce prompt retour étoit fait pour inquiéter ; aussi lorsque Madame Gérard et sa fille entrèrent chez la voisine, le piquet sentimental que M Gérard faisoit avec elle fut brusquement laissé. Madame Gérard jeta un regard inquisiteur sur son mari et la voisine, et, toute dévote qu' elle fût, son premier mot à Madame Partoubat fut : " je trouve M Gérard bien maigri ! ... "

p103

la voisine eut assez de politesse pour ne pas répondre. Alors cette effusion de coeur, si naturelle entre un père qui revoit après un long voyage sa fille et sa femme, eut lieu avec un abandon qui ne laisseroit rien à désirer pour un romancier descriptif : les embrassemens, les questions multipliées, la joie, le bonheur de revoir la maison, les longs discours et l' embarras de vouloir tout dire à la fois, rien n' y manqua. Quoique M Gérard ne fût guère observateur, aussitôt que les premiers élans de la joie furent passés et qu' il lui fut permis d' envisager sa fille chérie, il s' écria : " oh ! Annette, que tu es changée ! ... en bien ! " ajouta-t-il sur-le-champ.

p104

-eh que me trouvez-vous, mon père ? ... demanda-t-elle.  
-ce que je trouve, Annette ? Répliqua M Gérard embarrassé d' expliquer tant d' idées, mais ton visage annonce, ce me semble, de plus hautes pensées que lorsque tu es partie. On a raison de dire que les voyages forment la jeunesse : ta figure a pris un certain caractère qui en impose ; enfin, je m' entends.  
Le bon père Gérard apprit avec chagrin la conduite de Charles, et plaignit sa fille d' avoir perdu en lui un époux : il la plaignit d' autant plus que l' ex-employé voyoit en Charles un magistrat, et qu' un magistrat étant un homme employé par le gouvernement (selon les

p105

idées du bonhomme), sa fille se seroit trouvée sur une belle ligne dans l'ordre social. Annette et sa mère n'instruisirent pas M Gérard de l'enlèvement d'Annette ni de la passion qu'elle avoit inspirée ; Madame Gérard rangeant cette importante confidence parmi les choses qu'une femme ne dit à son mari que lorsque leurs têtes reposent sur l'oreiller conjugal.

Quelques jours après, Annette, sa mère et son père, avoient repris leur manière de vivre et leurs habitudes comme jadis ; et, sans l'absence de Charles, le souvenir du voyage et la conquête de M De Durantal, le lecteur pourroit voir ces trois personnages tels qu'ils sont représentés dans les premiers chapitres

p106

de cette histoire. Annette brodoit et étudioit son piano, alloit à la messe tous les matins, et vivoit paisiblement, presque heureuse de n'avoir pas revu Argow depuis huit jours. Quant à M Gérard, on connoît sa vie, et Madame Gérard n'avoit pas plus changé la sienne, si ce n'est qu'elle pensoit toujours que M De Durantal auroit fait un beau parti pour sa fille ; du reste, elle se gardoit bien d'en entretenir Annette, qui, de son côté, n'en parloit point.

En effet, les belles méditations d'Annette à l'église avoient suffi pour lui faire reprendre son empire sur les mouvemens de son coeur, et se remettre dans un chemin dont elle trouvoit qu'elle s'étoit trop écartée :

p107

ce chemin étoit celui d'une véritable béatitude. Nous avons expliqué comment Annette entendoit l'exercice du principe religieux : ainsi, pendant son voyage, elle n'avoit pu se livrer à ces extases que, nouvelle sainte Thérèse, elle alloit chercher à l'église, méditations pieuses où l'âme exaltée de la jeune fille s'élançoit dans le domaine pur de la pensée, et voltigeoit

dans les cieux. Or, je le demande ? Est-il une vie plus séduisante que celle où, s'inquiétant peu de la terre et des besoins corporels, on laisse la forme végéter ici-bas, tandis que l'esprit plane sans cesse dans la belle atmosphère des visions célestes ? ... qu'est une créature devant un tel spectacle ? ...

p108

au bout de huit jours, et le premier dimanche qu'Annette arrivoit à l'église, au moment où elle prenoit sa place habituelle, elle aperçut, à dix pas d'elle, un homme assis dans un confessionnal : elle reconnut aussitôt M Maxendi. Il étoit là dans une attitude qui annonçoit combien tout l'appareil de la religion lui étoit indifférent alors que la céleste créature qu'il adoroit entroit dans l'église. L'aspect de cet homme produisit un effet extraordinaire sur Annette ; comme jadis, elle mêla involontairement son nom à ses prières, et elle ne put s'empêcher de jeter, à travers son voile, des regards furtifs sur M De Durantal. Au sortir de l'église, M Maxendi se présenta, salua Madame Gérard

p109

et l'accompagna jusque chez elle en lui demandant la permission de venir les visiter. Mme Gérard l'accorda. Le lendemain, M Maxendi ne manqua pas à venir, il fut reçu, et commença par chercher à gagner l'amitié de M Gérard : cela ne lui fut pas difficile. En effet, M Gérard lui ayant raconté l'aventure qui l'avoit privé de sa place aux droits réunis, M Maxendi s'offrit à lui procurer un autre emploi qui ne l'empêcheroit en rien de toucher sa pension. Au bout de trois jours, M Gérard fut installé caissier d'une vaste entreprise qui obtenoit le plus grand succès. Cette place valut à M Gérard six mille francs d'appointemens, et son exactitude, sa probité,

p110

le rendoient bien capable de l' occuper. On voit tout de suite combien M Gérard dût-être reconnoissant envers l' homme qui le rendoit à ses habitudes et à la bureaucratie : aussi ce bienfait donna-t-il à Argow la facilité de venir comme il le voulut dans ce modeste appartement où résidoient sa vie et son bonheur. Il profita souvent de cette permission, mais il trouva toujours Annette froide et réservée.

Un soir, Annette étoit dans sa chambre, M Maxendi causoit avec Madame Gérard, et, en causant, il tournoit maintes et maintes fois la tête du côté de la porte en attendant l' arrivée d' Annette.

-M De Durantal, lui dit Madame Gérard, il est impossible de

p111

ne pas s' apercevoir que ma fille vous plaît : votre alliance seroit pour nous un onheur auquel nous n' aurions jamais eu la pensée de prétendre. M Gérard et moi sommes de même opinion, et c' est comme s' il vous parloit en ce moment : ainsi, sachez que, quant à nous, vous n' éprouverez de notre part aucune opposition à vos desseins, car je n' imagine pas qu' il soit entré dans votre coeur des projets que nous n' approuverions pas ; mais Annette est libre, elle est maîtresse d' elle-même, et il faut lui plaire.

-madame, répondit Argow, à Valence, et devant tout le monde, j' ai déclaré que jamais je n' aurois d' autre femme que Mademoiselle

p112

Gérard, si toutefois je parvenois à lui plaire : si je n' ai pas encore osé vous parler de ce dessein, c' est que j' attendois d' avoir réussi auprès d' elle, et je vous jure que je n' épargnerai rien pour cela.

Madame Gérard, satisfaite de cette déclaration franche, vit avec plaisir l' élévation future de sa fille.

Au bout de quelques jours, Annette, en se levant, vit Argow dans l' hôtel en face ; il étoit à

considérer les fenêtres de la maison qu' elle occupoit. Surprise de le voir dans cette maison, elle le dit à sa mère qui prit des informations, et Madame Partoubat leur apprit que cet inconnu avoit en effet acheté cet hôtel, l' avoit meublé, et y demouroit depuis peu. Jamais homme ne

p113

déploya plus d' emportement et de chaleur dans une telle poursuite ; et cette âme, qui étoit tout énergie, ne pouvant rien embrasser avec faiblesse, se trouva, dès le début, plus avancée dans la carrière de l' amour, qu' une autre au dernier pas. Cette ardeur flattoit tellement Annette, que dès ce jour-là elle consentit à rester dans le salon lorsque M Maxendi y viendrait.

Dès-lors commença, pour l' âme d' Argow, une ère de bonheur inconnue pour lui, et dans laquelle il trouva des charmes inconcevables et des plaisirs dont il ne s' étoit jamais douté.

En effet, chaque jour fut marqué pour le bonheur. Argow arrivoit et trouvoit dans ce salon modeste un

p114

ordre et une régularité qui alloient à l' âme : il y voyoit cette bonne mère, la simplicité en personne, à la même place, et lui indiquant de la main un siège habituel, comme s' il eût déjà été son fils ; il s' y asseyoit, et tressailloit en voyant la place d' Annette vide. La bonne mère l' accueilloit toujours avec le même sourire, et ce sourire avoit un cachet de franchise qui excluait toute idée d' intérêt et de bassesse. Quand il entendoit tourner la clef, tout son coeur battoit ; il se levoit pour saluer Annette par un regard plein d' amour. Cette vue et l' influence de l' âme de cette jeune fille étoient pour lui un bonheur inimaginable. Il la contemploit faire de la dentelle en admirant cette attitude religieuse et cette

p115

tranquillité d' âme qui brillantoient une figure gracieuse, et, lorsque de douces paroles venoient errer sur ses lèvres, il atteignoit le comble du plaisir.

C' étoit un véritable tableau que cette mère et cette fille assises dans l' embrasure d' une croisée, et séparées l' une de l' autre par une petite table à ouvrage. Le contraste, offert par ces trois figures d' expressions si différentes et éclairées par un jour très-doux, étoit remarquable. Argow étinceloit de désirs et d' amour, la mère sourioit légèrement, et Annette recueillie, mais déployant néanmoins cette affectueuse folâtrerie qui rend la jeunesse si aimable, brilloit d' un éclat qui se réfléchissoit sur tout le groupe. Souvent ce

p116

que l' on disoit équivaloit à rien ; mais ces riens avoient une signification pour l' âme, et une conversation sérieuse, ou décidément enjouée, auroit nui à cette grande tranquillité qui régnoit. L' heure, les jours, passaient empreints d' une teinte de félicité pure qui paroissoit d' autant plus charmante à Argow qu' elle lui étoit inconnue.

Il faut avouer que l' esprit dont l' âme d' Annette étoit pénétrée mettoit l' amour d' Argow à une rude épreuve ; force lui fut d' aimer de l' âme, car Annette, pure et religieuse comme on la connoît, ne lui permettoit rien de ce qui rend l' amour si séduisant. Elle avoit implicitement tout retranché. Jamais Maxendi ne pouvoit surprendre Annette lui jetant un

p117

coup-d' oeil, encore moins admettoit-elle cette familiarité charmante qui remplit le vide d' une passion lorsqu' elle s' exerce sans trouble. Argow n' auroit pas, pour sa vie, osé risquer une parole d' amour, tant l' innocence d' Annette agissoit sur lui, et jamais le tableau d' un tigre enchaîné et adouci par l' amour n' eut une ressemblance plus forte et plus vraie. Il falloit donc qu' Argow vainquit tout un système religieux. En effet, Annette, ne voyant

rien de si beau qu' une jeune fille pure et sans tache, auroit voulu être adorée, mais sans que rien ne pût la changer à ses propres yeux, et Argow ne paroissoit pas avoir assez de moyens moraux pour détruire une telle détermination : il falloit un événement !

p118

Cependant l' habitude de voir Annette rendoit Argow plus hardi : souvent il lui parloit et trembloit moins en lui adressant la parole. L' âme d' Annette, par ce contact produit par la familiarité, agissoit sur l' âme d' Argow, et il prenoit des manières, du parler et des sentimens d' Annette, ce qu' un homme peut prendre des habitudes d' une femme sans dégrader l' attitude mâle de l' homme. Il s' enhardissoit dans l' amour, et son caractère ne pouvant se perdre tout-à-fait, un jour, qu' il se trouva seul avec elle, il osa entreprendre une explication.  
-Annette, dit-il, je vous aime, et vous le savez, je vous en ai donné mille preuves ; mais n' eussiez-vous que celle que je vous offre par

p119

le changement total de mes idées et de mon caractère même, vous devriez en être convaincue. Ne me sera-t-il donc jamais permis de voir un seul de vos regards tomber sur moi ? ... avez-vous décidé que votre voix ne me seroit jamais une voix de confiance et d' amitié ? ... me fermez-vous votre coeur ? ... ah ! Si vous pouviez, sans danger pour moi, connoître ce que je fus et ce que je suis, ah ! Vous seriez moins sévère ! ... Annette surprise, rougit, et cette rougeur fit palpiter Argow. En ce moment, le ciel étoit pur, les étoiles scintilloient, la lune brilloit ; et, pour toute réponse, la jeune fille, lui faisant contempler cet admirable spectacle, lui répondit après un long silence : " celui qui a fait cela

p120

a tout mon amour : voyez les cieux, et comprenez

la place que vous pourriez occuper dans mon coeur... l' amour qui, par sa nature, est exclusif de toute affection, ne sera cependant que la seconde passion de mon âme. "

-ah ! S' écria Argow, comprenant pour la première fois de sa vie à quelle perfection les idées religieuses amenoient un être, et apercevant un trésor dans l' âme d' Annette ; ah ! Chère Annette, tel sentiment que vous ayiez pour moi, il me sera toujours doux et bienfaisant : je ne demande que la permission d' aimer, d' aimer à ma manière ; et le ciel, dit-il avec énergie, ne vous enlèvera jamais rien en moi, j' aimerai de toutes les forces de mon âme,

p121

vous me serez tout au monde ! Jugez de la violence de cette passion ; mon coeur se brisoit en silence, et je souffrois avant d' avoir osé vous parler. Oui, mon amour, Annette, sera du feu ; il subsistera contre toute atteinte, il est éternel : la paix, la tranquillité, le bonheur, la satisfaction, aucune de ces fleurs, qui couvrent et éteignent les jouissances humaines, ne pourra l' anéantir. Heureux de pouvoir confondre toute cette énergie brûlante, dont la nature m' a doué, dans une passion pure et honnête ! Oh ! Annette, que tardez-vous à me reconnoître pour votre appui, votre guide, comme vous serez le mien ! ... l' enthousiasme et la violence qu' il mettoit à prononcer ces paroles

p122

enflammées, étoient tellement entrées dans tous ses gestes, qu' il étoit haletant et arrivé au dernier degré de l' exaltation.

Annette, effrayée, se recula de quelques pas. -monsieur, dit-elle, aimez-moi, j' y consens ; mais souvenez-vous que cet amour ne devra jamais avoir d' autres témoignages que ceux qui, jusqu' ici, vous ont suffi ! ... ah ! Je vous en supplie, ajouta-t-elle avec le regard de l' innocence, laissez toujours entre nous un espace, je vous en aimerai bien plus : et vous, vous aurez de la joie en voyant toujours pure

celle qui vous plaît. à ces derniers mots, elle baissa la voix et ses yeux se voilèrent timidement.

p123

-comment ! Reprit Maxendi, vous direz à Dieu mille paroles pleines d' onction, de tendresse, et vous n' accorderez pas un regard à celui qui vous aime plus que tout au monde ! ... oh !

Annette ! ...

Annette se tut, mais, en se taisant, un délicieux sourire vint errer sur ses lèvres ; Argow le vit, et ce sourire fit une telle révolution dans son être, qu' il se précipita à genoux, courba sa tête jusqu' aux pieds d' Annette, et il les força de s' appuyer sur sa chevelure, la révérançant ainsi à la manière des sauvages.

" que je vous adore ! ... que je vous adore ! ... crioit-il. "

-monsieur, dit Annette honteuse et le contraignant de se relever, songez que je n' aimerai jamais

p124

que l' homme perde sa dignité devant une femme ! ... l' adoration ne convient qu' à Dieu ! ... devant lui seul il convient de s' humilier.

Cette scène changea néanmoins quelque chose aux manières d' Annette : elle devint plus affectueuse avec M Maxendi, sans néanmoins lui donner l' espoir qu' elle changerait de sentiment, quant à sa façon de considérer l' amour. Plus Annette usait de cette force de répulsion, et plus Argow s' avançait avec rapidité dans la carrière du seul amour qui pût briller dans son coeur sauvage, et Annette, par principe religieux, se conduisait comme une coquette. Argow ne manquait pas un jour à venir, et plus il acquiesçait de lumière sur le caractère d' Annette,

p125

plus son amour devenait passionné : il avait fini par avoir un respect étonnant pour cette jeune fille, et par douter qu' il fût digne de posséder

un tel trésor de sublimité. S' il réussissoit à se faire aimer d' Annette, il étoit évident qu' il seroit au monde le seul être existant pour elle ; mais il commençoit à s' effrayer de la difficulté de l' entreprise, et, par suite de cette difficulté, il s' acharnoit de plus en plus à vaincre. Cette âme avoit, par conséquent, comme toutes celles qui lui ressemblent, des momens d' horrible désespoir, des désirs sans mesure et des inspirations jalouses, qui devoient porter Argow à des actions hors de tout sens et nuisibles même à Annette. Un jour qu' elle s' occupoit à broder,

p126

qu' il étoit à côté d' elle, lui racontant ses périlleux voyages, dont il avoit soin de taire les barbaries et l' affreux métier qui les nécessitoit ; au moment où il lui dépeignoit le feu des deux équipages, les risques de sauter si le feu prenoit au bâtiment, Annette, violemment intéressée, entendit la cloche de l' église voisine, et soudain se leva, prit son schall, son chapeau, et rompit cet entretien. Argow la suivit la mort dans l' âme, et sa contenance à l' église indiqua avec quel mépris il traitoit ces choses saintes qui avoient un tel empire sur Annette, qu' elles lui faisoient quitter son amant avec insensibilité. Argow ressentit une horrible jalousie, et, pendant les vêpres,

p127

les pensées les plus sinistres se glissèrent dans son âme ; il vint à douter d' Annette, et plus il contemploit cette céleste figure tout entière aux cieus en ce moment, plus il devenoit furieux.

Au retour, il étoit nuit : Annette s' en alla dans son appartement avec les marques de la plus vive émotion ; car, involontairement, elle avoit regardé M Maxendi dans l' église, et son mépris pour la religion avoit alors tellement percé sur sa figure qui ne savoit rien cacher, qu' Annette avoit été effrayée par l' idée que M De Durantal pouvoit ne pas avoir de foi en Dieu.

En se retirant, elle salua Argow, et montra un tel désordre dans ses idées, qu' il en fut frappé.

p128

Or, on saura qu' Argow avoit maintes et maintes fois essayé de pénétrer dans l' appartement de la jeune fille ; cette prétention avoit été le sujet de mille plaisanteries, et Annette avoit signifié qu' il n' y entreroit jamais. Aussitôt qu' Annette se fut retirée, Maxendi salua Madame Gérard, et sortit ; mais, rentrant chez lui, il commanda de mettre les chevaux à sa voiture, et dès que la nuit fut assez noire pour qu' il pût espérer que l' on ne distingueroit pas les objets, il plaça en sentinelle deux de ses gens à chaque bout de la petite rue de l' échaudé, arrêta sa voiture sous les fenêtres d' Annette, et résolut d' observer ce que faisoit la jeune fille. En effet, il avoit remarqué avec

p129

quelle facilité l' on pouvoit réussir dans ce dessein, et les lecteurs attentifs doivent se rappeler la description minutieuse que nous avons donnée de cette partie de la maison : alors on comprendra comment Argow, en montant sur le siège du cocher, parvint à atteindre le balcon d' Annette et à s' y cramponner. Il ne vouloit que connoître les motifs qui amenoient Annette dans ce lieu si sacré que sa mère même n' y pénétrait que rarement. Le farouche pirate n' étoit guère homme à deviner que c' étoit par un excès de pudeur que la céleste fille déroboit à tous les yeux son lieu de repos. Alors, quand Argow fut arrivé sur le balcon et qu' il tâcha de regarder à travers les carreaux, il vit que la

p130

croisée étoit entr' ouverte. En ce moment, les horribles soupçons qui avoient voltigé dans son imagination devenant plus tyranniques, il

se tapit et osa regarder dans l' appartement pour découvrir le mystère que couvroit cette absolue retraite.

Il vit Annette à genoux et les mains jointes : elle *prioit* dans une extase angélique. Elle étoit si belle et si brillante en ce moment qu' Argow fut transporté : la fougue de son caractère ne lui permettoit jamais aucune réflexion : il franchit donc l' espace, se trouva à côté d' elle sur le prié-dieu, et mu par le rapide changement d' idées que ce spectacle inattendu avoit excité : "*j' ai besoin de prier aussi ! ...* " dit-il

p131

avec la voix d' un homme fortement exalté. Annette jeta un cri et resta stupéfaite en voyant Argow agenouillé. Cette apparition pouvoit rentrer dans la classe des présages qui avoient toujours accompagné cet être extraordinaire : il y avoit, dans cette aventure, quelque chose de frappant.

- *je priois pour vous ! ...* dit-elle, car vous n' avez jamais rien vu sur la route des cieux ; vous n' avez jamais cherché à y lire, vous n' êtes pas religieux ! Enfin, je m' en suis aperçue tout-à-l' heure, et je demandois à Dieu qu' il vous convertît. Ah ! Ne comptez pas être l' époux d' une créature que vous n' accompagneriez pas dans l' autre vie comme dans celle-ci. Vous avez mis entre

p132

nous une éternelle barrière dès aujourd' hui : l' âme d' un impie ne peut avoir aucun point de contact avec celle d' un être qui fait tout son bonheur des choses saintes, et une affreuse pensée empoisonneroit ma vie si l' homme que je prendrois pour guide m' abandonnoit un jour, ou que, par ses maximes et sa conduite, il cherchât à m' égarer du chemin étroit que suit un vrai chrétien... que vous m' avez fait mal à l' église ! ... ô soyez religieux ! ...

-Annette, Annette ! ... que me demandez-vous ! ... s' écria Maxendi étonné du sublime reproche de la jeune fille.

-comment ! ... reprit-elle, à votre exclamation on dirait que cela est impossible, et que vous n' auriez jamais fréquenté les sacrements ! ...

p133

-jamais ! ... répondit-il.  
-jamais ! ... répéta-t-elle avec douleur, quoi !  
Les voûtes d' une église ne vous ont donc point révélé quelque secret sublime ? ... et votre coeur n' a pas tressailli quand vous entendîtes, il y a un moment, une assemblée d' hommes s' écrier :  
*ô mon père !* ... sous les voûtes de ce temple bâti par l' homme mais habité par Dieu ? ...  
-je n' y suis entré que pour vous y voir ! ...  
-avez-vous communiqué quelquefois ? ...  
-jamais ! ...  
-êtes-vous chrétien ? ...  
-je ne sais...  
-on ne vous a donc jamais parlé de Dieu ? ...

p134

-jamais ! ...  
Annette se tordit les bras et les leva vers le plafond. " grand dieu ! ... s' écria-t-elle, et des larmes sortirent en abondance de ses yeux, ah !  
Ta bonté céleste me découvre l' abîme ! ...  
M De Durantal, sortez ? Et ne nous revoyons plus ! ... jamais... oh ! Non, jamais ! ... ou devenez plus grand que vous n' êtes ; courbez votre front à terre, et, quand vous aurez adoré Dieu, vous pourrez le relever mille fois plus fier, pour recevoir l' hommage de toutes ses créatures ! ... sinon ne me revoyez plus jamais ! ... "  
Argow étoit immobile ; elle le regarda et lui dit : " non, jamais ! ... car vous auriez le pouvoir, peut-être, de me faire tout abjurer pour

p135

être votre compagne ; je vous crois un être bon, un honnête homme...  
à ces mots, il se fit, dans le corps du pirate, un tremblement et un frisson qu' il prit pour celui de la mort ; ces deux phrases : *je vous crois un être bon, un honnête homme,*

prononcées par cette jeune fille en larmes, lui soulevèrent le rideau qui lui cachait sa vie passée, et il se regarda avec horreur...  
-alors, continua-t-elle, je vous montre le danger que je cours, et je m'en fie à vous pour m'en garantir. Cependant je priois tout à l'heure, et vous avez senti le besoin de prier aussi... ah ! Monsieur, si une voix secrète vous a fait précipiter sur cet oratoire, oh ! écoutez-la toujours ! ... suivez ses avis, et bientôt nous parlerons

p136

peut-être le même langage ! ... alors... oui, je l'espère... vous avez une belle âme, et... oh ! J'étouffe... sortez, sortez ? ...  
Annette étoit comme égarée ; Argow étoit stupéfait, et il obéit par un mouvement machinal des sens. Il sortoit, lorsqu'il se sentit arrêté par une main divine ; ... il tressaillit, se retourna, et vit Annette éplorée : elle appuya sa tête sur son épaule, ce qui lui imprima comme du feu, et, d'une voix lamentable, elle lui dit : " convertissez-vous ! ... "  
il y avoit, dans ce cri, tant de choses, il y apparoissoit tant d'intérêt, qu'Argow sentit dans ses entrailles quelque chose qui frissonnoit, et une voix intérieure de conscience

p137

qui murmuroit : " convertissez-vous ! ... ou ne la revoyez jamais ! ... "  
l'idée de faire le malheur de cette créature céleste le fit penser profondément, et cet être, qui avoit vu mourir tant d'hommes froidement et sans sourciller, pâlit devant une jeune fille ! ...  
il pâlit, et naguère une jeune fille mourante ne lui avoit arraché qu'un sourire de joie et de vengeance, un sourire satanique. Il s'arrêta, la contempla, et lui dit, en pressant sa main : " adieu ! ... " mais, à ce mot, toutes les conséquences qui en dérhoient se déroulant

p138

à son esprit, il ajouta, mu par un reste de cette férocité qu' il déployoit jadis : " adieu, toi qui en aimant as le courage de regarder l' opinion religieuse de celui que tu voudrais aimer... adieu ! Car tu n' aimeras jamais ! ... "

Annette sentit ses jambes défaillir, elle tomba le visage contre terre, s' évanouit, et ne se releva que pour se trouver en proie à une violente fièvre.

## CHAPITRE 12

p139

La secousse qu' Annette avoit ressentie étoit si violente et avoit porté sur tous ses sentimens à la fois d' une manière si cruelle, qu' elle fut obligée de garder le lit plusieurs jours, et le médecin déclara qu' elle étoit réellement malade. Sa mère vint s' établir au chevet de son lit. Alors, sans qu' Annette le sut, M De Durantal ne manqua pas un seul jour à venir au salon causer avec le père Gérard, et il apprit même le piquet pour faire la partie du bon homme... Argow apprendre

p140

le piquet ! ... le bonhomme Gérard étoit dans l' enchantement de se servir de la voiture de M De Durantal, d' aller dîner chez lui, de le voir si assidu, et souvent il se disoit avec orgueil : " c' est mon gendre ! ... "

les refus d' Annette n' entroient pas dans l' esprit de son père, il la grondoit quelquefois, même sérieusement, chose qui, jusques là, lui avoit été impossible. Un soir, il vint auprès du lit d' Annette, et lui dit : " ma fille, M De Durantal est dans le salon, il n' a jamais osé venir te voir, il ne l' a pas demandé, il paroît qu' il faut que l' ordre vienne de toi : pourquoi mon Annette ne le voudroit-elle pas ? ... "

à ces mots le visage pâle d' Annette

p141

devint presque rose, elle regarda sa mère ; et, par un geste rempli de terreur, elle s'écria doucement. " ne cessera-t-il de me tourmenter ! " M Gérard tomba dans un profond étonnement, et ses deux grands yeux ronds essayèrent de peindre une pensée extraordinaire.

-ma mère, dit Annette, quand M Gérard fut sorti, s'il ne cesse de venir, il m'entraînera dans un affreux précipice. Je ne le hais pas ! Mais je ne l'aime pas assez encore pour quitter mon Dieu ! ... oh ! Non, Dieu est immuable, et les hommes changent ! ... je l'ai déjà trop vu ! Que l'on élève une barrière entre nous ! ... un impie... ! ... elle retomba sur son lit, et ne parla plus

p142

après avoir répété une seconde fois : " un impie ! " M Gérard ayant apporté à Argow la réponse d'Annette, Argow cessa d'aller chez M Gérard, et alors le bonhomme vint tous les jours dîner à l'hôtel de M De Durantal qui, par ce moyen, eut des nouvelles de la jeune fille.

Annette, au bout de quelques jours, se trouva mieux, se leva et entra en convalescence. Dès-lors on ne lui parla plus de M De Durantal, ainsi qu'elle l'avoit voulu ; et, de son côté, elle garda sur lui le plus profond silence, si bien que l'on eût dit qu'elle ne l'eût jamais vu. Elle fut plus que jamais assidue à l'église, et, pour se donner tout entière à ses méditations religieuses,

p143

elle abandonna même l'étude de la musique, art qu'Annette commençoit à trouver trop profane. Argow ne manqua jamais un seul jour de se trouver à l'église, et il avoit la singulière délicatesse de se placer de manière à n'être pas aperçu d'Annette.

Mademoiselle Gérard devint de plus en plus silencieuse ; la pâleur de son teint, loin de diminuer, parut augmenter.

Enfin, un jour, étant à table, elle dit à voix basse : " je souffre ! " ses parens accueillirent en silence cette parole empreinte de tristesse.

Le soir, sa mère fit un effort pour obtenir d' elle que M De Durantal fut reçu, elle s' y opposa constamment, et son système de sévérité devint tel

p144

qu' elle refusa à son père de chanter une romance qui parloit d' amour.  
Séparée du reste du monde, elle commença à vivre ainsi, par avance, dans le ciel.  
Ce fut à cette époque qu' en France les missions commencèrent à faire assez de bruit pour que les missionnaires fussent admis à venir à Paris essayer sur le peuple de la capitale l' effet de leurs discours. Une mission fut annoncée à l' église où alloit Annette, et l' on doit juger de l' intérêt qu' elle y prit quand on saura que le curé annonça que ce seroit M De Montivers qui prêcheroit. à ce nom, Annette, ne doutant pas que ce ne fût son instituteur et son père en Dieu, témoigna la plus vive joie.

p145

Attendu avec impatience, le jour, où M De Montivers devoit prêcher, arriva bientôt.  
Ce jour fut une véritable fête pour Annette, elle se para et fut une des premières arrivée à l' église, et placée.  
Que par l' imagination l' on se représente le lieu de la scène : une des églises les plus simples et la moins ornée de la capitale ; mais ayant par cela même un caractère imposant, en ce qu' elle offroit moins de sujets à la distraction, et que sa pauvreté présentoit un contraste avec la grandeur des idées qui s' agitoient sous cette chétive maçonnerie. Cette église ne suffisoit point à la foule : une nuée de parisiens attirés, soit par la nouveauté du spectacle, soit par l' envie de trouver ridicule le saint orateur,

p146

représentoit, sauf les sentimens, une de ces assemblées de l' église primitive. Un silence étonnant régnoit. Aucune pompe religieuse

n'ornoit l' autel, il étoit couvert même de toiles vertes, et un crucifix, placé devant la chaire, faisoit briller à tous les yeux le sublime spectacle qu' il offre à la pensée d' un chrétien. On attendoit avec impatience, tous les yeux se fixoient sur la sacristie d' où devoit sortir l' orateur sacré ; le jour étoit faible, et les coeurs involontairement recueillis. Tout-à-coup la porte s' ouvre, et l' on voit paroître un homme de trente-cinq ans, les yeux creux, les lèvres pâles, les joues livides ; sa démarche est grave, son costume imposant de simplicité. à peine a-t-il

p147

paru qu' il a imprimé une si haute idée de lui-même que telles paroles qu' il prononce on s' attend à des paroles extraordinaires : cet homme est l' abbé de Montivers, abattu par les jeûnes, les prières et les obligations de son divin ministère.

Il monte en chaire, regarde l' assemblée, y plonge ses regards à plusieurs reprises, et, dédaignant les prières qui commencent ordinairement les sermons, il s' écrit :

" mes frères, parmi vous tous, il n' y a pas deux êtres qui soient venus, avec un sentiment pareil, entendre la parole sainte : espérons qu' en sortant vous aurez réuni vos coeurs dans une seule pensée, et que j' aurai excité chez vous l' amour du ciel ! ... écoutez-moi donc, non

p148

comme un homme, car à ce titre, je dois être sujet à l' erreur, mais comme un faible instrument employé par l' éternel pour servir ses desseins, et dont il fait résonner les cordes sous sa main sacrée : esprit céleste ! Dont le moindre des rayons qui environnent le trône, a rempli l' univers de lumière, daigne donc m' assister et me révéler les secrets de la majesté sainte ou de la bonté touchante. "

ayant dit, il s' arrête pour reprendre avec une émotion visible :

" mes frères, une vierge pure, marchant avec humilité dans le sentier des vertus, soumise à

Dieu, craintive, bienfaisante, vivoit naguères.  
Elle étoit belle, et la providence s' étoit plue  
à prodiguer à celle

p149

qui avoit les beautés de l' âme et l' amour des  
choses célestes, tout l' aimable cortège des  
gracieuses perfections du corps. Elle fut aimée  
d' un homme indifférent en ses opinions et sourd  
à la voix de Dieu. Cachant avec adresse ses  
sentimens irréligeux à celle qu' il adoroit,  
il réussit à lui plaire, elle l' aima. Cheminant  
à pas lents dans ce chemin si fleuri que l' on  
parcourt au commencement de la vie, ils  
s' aimèrent sous les yeux de leurs parens qui  
virent avec joie les prémices d' une union si  
touchante et si belle. Ainsi l' on pensoit sur  
la terre, et cependant dans les cieus, les  
anges trembloient à l' aspect d' une âme candide  
et brillante du feu céleste, souillée par le  
contact du proscrit d' éden.

p150

" on vit ces deux êtres approcher des autels,  
et le sacerdoce reçut et confirma leurs sermens.  
Figurez-vous la joie du banquet, cette seule  
fête mondaine à laquelle l' église sourie avec  
plaisir ! Admirez la contenance de cette vierge  
pure, et les regards mutuels de l' époux et de  
la fiancée, doux regards qui, malgré leurs  
secrètes joies, sont compris de tout le monde.  
Y a-t-il un visage chagrin ? Quel homme ne  
contemplerait avec volupté le charme qui résulte  
du tableau de ces deux êtres unis au printemps  
de leur vie ? Toutes les beautés s' y réunissent,  
toutes les fleurs de la vie s' épanouissent sous  
une brise de joie et de plaisir. *ils semoient  
la terreur ! ...*  
" il a traîné cet ange d' amour

p151

dans l' iniquité, elle est morte dans l' impénitence  
finale, ses belles formes se sont souillées,  
elle est devenue noire ; en vain elle a étendu

ses bras décharnés vers le ciel, en vain elle  
a fait sortir d'entre ses joues flétries une  
parole digne de son premier âge, celui qui  
disoit : *Dieu n'est pas !* étoit là, il  
dardoit son oeil corrupteur, et ces deux  
squelettes sont la proie des remords, comme ils  
furent celle des voluptés criminelles. Ils  
brûlent, ils brûleront toujours ! ...  
" qui de vous, chrétiens, ne fut le fiancé d'une  
âme belle, pure, vierge et saintement candide ?  
Qui de vous ne l'a vue, dans son printemps,  
brillante d'affections pures et généreuses ? à  
quelle époque en êtes-vous de

p152

votre mariage avec elle ? ... frappez vos coeurs,  
et regardant à votre conscience, voyez jusqu'à  
quel point les saintes eaux d'une confession  
peuvent faire reprendre à votre épouse de gloire  
la blanche tunique qu'elle a portée jadis, et  
que les crimes et les passions, enfans de la  
chair, ont souillée. S'il étoit ici un coupable,  
personne, pas même moi, n'oseroit lui jeter la  
première pierre. Vous avez tous, tous ! ... à  
vous reprocher d'avoir jeté des taches sur  
votre robe, sur la toge céleste ! *quis non  
peccavit !* ne semez donc plus la terreur ! ...  
arrêtez ! ... c'est une voix divine qui vous en  
conjure ! Regardez en arrière, et feuillotez  
votre livre de vie...  
" toi, tu as interprété les lois en

p153

ta faveur, tu as gagné un injuste procès, et  
ruiné une famille. Toi, tu as trahi ta patrie.  
Vous, vous l'avez vendue. Toi, ayant promis à  
ton épouse foi et honneur, tu l'as délaissée.  
Vous, arguant des fautes de votre mari, vous  
vous êtes justifiée à vos propres yeux d'une  
vie de licence. Toi, un soir, furtif, quand  
ton oncle fut mort, tu tournas les yeux vers  
le bois, dépositaire de ses volontés, et,  
saisissant un testament que le vieillard crédule,  
et séduit par tes semblans de franchise, t'avoit  
lu, tu l'as trouvé trop onéreux ; tu as approché  
une bougie, et à l'instant il a été consumé.

Avec la mémoire de l' homme juste ont péri les bienfaits qu' il devoit répandre, et dont l' espoir avoit adouci sa mort.

p154

" ce sont peccadilles ! ... vous n' en passez pas moins dans le monde pour sages et honnêtes ; vous allez en voiture, on vous voit à la messe, vous n' avez fait banqueroute à personne, excepté à Dieu ! Et, bah ! Dieu est un créancier obligeant, il ne parle pas ! ... il parlera, mes frères, il parlera, la vengeance dans la main, et la colère dans les yeux ! ... il parle déjà ; car votre conscience gronde j' en suis certain ! ...  
" trouvez-vous ces traits trop tranchans ? ...  
mais, ici, quelqu' un a insinué, par des manoeuvres adroites, à un vieillard, que ses neveux ne l' aimoient pas ; et, après dix ans, il a fait éclore un testament, perdant ainsi sa vie future pour quelques sous de rente pendant quelques

p155

instans d' une vie précaire. Mais ici quelqu' un a refusé sa porte à des parens pauvres ou peu nobles, sous prétexte qu' ils étoient ennuyeux. Mais l' un de vous a été solliciter les juges, a envoyé vers eux sa femme parce qu' elle étoit jolie ; c' est elle qui a débité les argumens qui devoient égarer la justice, on a donné des fêtes, et, à force de soins et de démarches, vous avez étouffé une affaire fâcheuse. Toi, là-bas, si par un regard tu pouvois tuer, à la nouvelle Hollande, un homme sur le point de périr, et cela sans que la terre le sût ; et, que ce *demi-crime* , dis-tu dans ton coeur, te fût obtenir une fortune brillante ; tu serois déjà dans *ton* hôtel, dans *ton* carrosse, tu dirois : *mes chevaux, ma terre et mon crédit !* tu n' hésiterois

p156

pas à répéter : *un homme d' honneur comme moi !* vous, plus loin ayant une pièce

fausse, vous l'avez noyée dans vingt bonnes, et vous en avez infesté le commerce. Il y a ici un millier de crimes dont on ne se doute pas ! ... et l'on marche toujours dans la vie sans se retourner ! ... on marche, ... où ? ... à la mort éternelle ! ...

" bah ! Peccadilles ! Les anges ne tiennent pas registre de cela, ils n'ont pas le temps, et puis, dites-vous, Dieu est si bon ! ...

" parlerois-je de ce qu'on appelle dans le monde des crimes ? Interrogerois-je celui qui marche tête levée et qui a empoisonné ses parents ? Car malheureusement les lois de la terre n'atteignent pas tous les coupables, et, par la finesse de certains qui sont

p157

découverts, on frémit de tout ce qui peut arriver... Dieu me garde de soupçonner qu'il y ait ici un tel coupable ! ...

" mais quelques cruels que soient ces crimes, il se commet mille atrocités sociales dignes de ce nom ! Je m'arrête, mon indignation est trop forte, et je tremble ! ... adorons Dieu, mes frères, recueillez-vous pour écouter la voix qui vous parle, car elle est d'accord avec cette voix intérieure qu'une main divine fait gronder dans vos cœurs.

" croyez-vous échapper à Dieu après votre mort quand vous ne lui pouvez échapper de votre vivant ? ... sur la terre, vous êtes encore à vous ! Hé bien, voyons si vous pouvez éviter ce Dieu que vous relégueriez au

p158

loin s'il vous étoit possible, et dont les temples vous fatiguent au milieu des villes. Coupables, cherchez un asile ! ...

" en ce monde vous pouvez encore marcher, aller dans de sombres cavernes, mais dans peu, dans peu, m'entendez-vous ? Vous ne verrez que la lueur de son visage, elle emplira les mondes, et rien ne pourra vous cacher. Mais essayez seulement de ne pas reconnoître cette lumière dans cette vie, tâchez de dérober à vos idées le lien qui les rattache toutes à l'idée première

dont elles émanent, secouez Dieu ? Je vous en défie ! ... mais essayons ? ...  
" admirez un vaste effort de l' homme, une basilique immense ! Elle n' est grande que parce qu' à votre

p159

insçu vous concevez mieux l' immensité par un de ses fragmens, l' infini par un immense fini : là, vous touchez Dieu comme un vaisseau touche dans l' océan un grand rescif. Entrez dans une vaste forêt ? Au crépuscule, qu' elle soit épaisse et que ses arbres forment une colonnade végétale, et tâchez de ne pas trembler, car ce sentiment est le premier principe de la prière, prenez garde ! Vous vous prosternez alors devant toute la nature représentée par cette voûte de verdure, là, vous touchez encore à Dieu. Enfin, marchez ? Vous avez les fragmens d' un mouvement imprimé ; par qui ? ... par vous... et qui ? à vous... prenez garde à vos pas ! Ils touchent à l' idée de Dieu ! Prenez donc garde

p160

à tout ! Car Dieu est dans l' eau que vous buvez, et dans le pain et partout ! Aimez ? Et vous aurez un peu le sentiment du ciel ! ... enfin, quoique vous fassiez, Dieu, et toujours Dieu vous accable : c' est une idée vivante, le sommaire des idées de l' homme ! Et une main puissante, sans chercher des caractères, comme vous, l' a imprimée dans un livre éternel : la nature ! Elle s' y lit pour qui n' est pas aveugle : levez les yeux, et les cieux vous parleront plus haut que moi. Tremblez donc et frémissez si vous avez quelque chose à vous reprocher, ne fut-ce que d' avoir vendu à faux-poids et mal mesuré ! Ne fut-ce que d' avoir ri du malheur d' autrui ! ... "  
ici l' orateur chrétien fut interrompu.

p161

Un bruit inusité se perpétuoit en un coin de l' église : c' étoit l' endroit où se trouvoit Annette. Un homme, placé dans un angle,

pleuroit à chaudes larmes : toute l'assemblée, émue et interdite, le regardoit avec peine ; il s'efforçoit de cacher son visage et ses pleurs : cet homme étoit Argow : les dernières paroles de M De Montivers avoit éclairé son âme d'une lueur terrible, et le pirate, au souvenir de ses anciennes actions, n'espéroit plus de pardon. Annette le reconnut : cette douleur influa sur son âme, et cette douce vierge formoit par sa pitié et Argow par son désespoir un tableau trop frappant pour que ceux qui entouraient ces deux êtres n'en fussent pas surpris. Argow

p162

étoit dans un état moral trop violent pour s'apercevoir de l'attention générale dont il étoit l'objet. Madame Gérard quitta sa place, fut à lui, et lui dit : " cachez-vous dans le confessionnal ! ... " il y entra comme par instinct, et l'assemblée ne fut plus distraite. " or, mes frères, continua M De Montivers avec une énergie toujours croissante, avez-vous fortement réfléchi au peu de durée de notre existence et à l'éternité de notre seconde vie ? ... avez-vous jamais pensé qu'un peu de privation ici-bas, un peu de peine, vous obtiendroient une félicité éternelle ? ... nous n'acheverons pas de donner l'éloquent discours de M De

p163

Montivers : qu'il nous suffise de dire que de long-temps les voûtes de cette église n'avoient résonné sous l'effort d'une voix plus pure et plus agréable au ciel, qu'après ce début terrible, on entendit la parole sainte redevenir onctueuse et compâtissante, et qu'à la crainte elle fit succéder l'espoir.

Cette prédication produisit le plus grand effet sur l'assemblée, mais rien n'étoit comparable à ce qu'elle enfanta dans l'âme du plus criminel des hommes, et à ce qu'elle fit par contre-coup sur le coeur d'Annette. Cette jeune fille n'étoit atteinte en rien par les menaces du prédicateur ; mais le changement subit de M De Durantal rendit cette scène terrible pour elle. L'être

qu' elle refusoit

p164

pour époux, à cause de son impiété, acquéroit à ses yeux une grandeur et un éclat magiques, par cette conversion subite. Une joie céleste s' éleva dans son âme en pensant que l' amour qu' il avoit pour elle, étoit la cause première de sa présence à cette heureuse prédication. Elle se voyoit la source de son salut. " il tiendra tout de moi, se disoit-elle, les fleurs dans la vie, car j' en semerai partout sur ses pas ; et les fleurs du ciel, car c' est moi qui, la première, aurai tressé sa couronne céleste en l' amenant ici. " quand le prédicateur descendit, et pendant que la foule s' écoula, il fut arrêté, au moment où il passoit, par Argow, en larmes et dans un état pitoyable. " arrêtez, par grâce,

p165

disoit-il, ô mon père ! Arrêtez, écoutez-moi, j' étouffe ! ... "

M De Montivers entra dans le confessionnal, Argow s' y précipita, et Annette et sa mère restèrent dans l' église. Annette pria avec plus de ferveur qu' elle l' avoit jamais fait. Elle prioit les anges intercesseurs, et Dieu de pardonner au repentir... jamais plus céleste voix d' âme ne parvint au ciel. Elle intercédait pour un amant, pour un époux et son âme étoit remplie d' autant d' amour pour Dieu que pour sa créature.

L' église retentissoit de sanglots et de paroles entrecoupées : les exclamations foudroyantes et le silence subit de M De Montivers annonçoient les choses les plus graves. Au bout de deux heures qui ne parurent

p166

qu' une minute à Annette, M De Montivers s' élança hors du tribunal avec les marques de la plus profonde horreur en laissant M De Durantal évanoui... " secourez-le, " dit-il, et il disparut épouvanté.

Annette, rapide et légère, courut et releva Argow ; en le relevant avec peine, elle aperçut que ses cheveux, au sommet de la tête seulement, avoient blanchi tout-à-coup : elle tressaillit ! La jeune fille donna le bras à ce redoutable et terrible corsaire qu' une parole avoit comme anéanti ; il s' appuya sur le bras d' Annette sans la voir, et comme s' il n' existoit plus pour lui ni terre ni humains. Annette se garda bien, toute faible qu' elle étoit, de

p167

se plaindre du poids qu' elle portoit : elle en étoit fière ! ... M De Durantal arriva en proie au plus violent tourment jusqu' à la porte de la maison d' Annette : là, il la regarda, poussa un cri en la reconnoissant, et s' enfuit avec rapidité comme s' il eût rencontré un objet terrible. Cette action plongea Annette dans le plus profond étonnement. Elle rentra et fut pendant huit jours sans apercevoir l' ombre de M De Durantal. Alors ce fut elle qui se mit à la fenêtre pour savoir ce qui se passoit dans la maison voisine : nul mouvement, tout y sembloit mort. Elle envoya son père demander des nouvelles de M De Durantal ; on répondit que monsieur

p168

n' étoit pas malade, mais qu' il étoit impossible de le voir. Cette réponse causa une vive inquiétude à Annette ; elle commençoit à voir l' étendue de l' attachement qu' elle avoit pour cet être extraordinaire, et elle frémit en s' apercevant de l' immensité du sentiment qu' elle contenoit dans son âme, et qui, à son insçu, étoit plus immense encore qu' elle ne l' imaginoit. Le lendemain, elle l' aperçut à l' église ; elle admira comme un beau spectacle, comme le plus beau qui pût s' offrir à des yeux humains, Argow en prières : ce visage avoit, pendant ces huit jours de retraite profonde, contracté une expression de douleur ; mais, en même temps,

p169

d' inspiration qu' aucune parole humaine ne sauroit dépeindre. Les sublimes idées du grand peintre qui traça la figure de saint Jean, dans Patmos, se trouvoient dans les traits de M De Durantal ; mais il y apparoissoit de plus une douleur éloquente et profonde qui saisissoit l' âme. Annette regardoit cette prière et cette absorption comme son ouvrage, elle y applaudissoit, et son âme se réunit à celle *de son époux de gloire* avec une franchise, une exaltation, et par un élan impossibles à rendre. Qu' on se figure deux chérubins prosternés devant le grand autel et combattant d' amour dans leurs hymnes sacrées, et l' on aura

p170

l' idée de ces deux êtres dans l' enthousiasme de leurs prières.

Au sortir de l' église, Annette, sa mère et M Gérard, entourèrent M Maxendi, et lui demandèrent à le voir avec une telle obstination, qu' il y auroit eu, de la part d' un chrétien, de la dureté.

-je vous le demande, dit Annette, par l' amour du prochain.

Il vint donc dans ce salon, et retrouva tout dans le même tit. Il jeta un profond soupir en s' asseyant, et il regarda Annette avec une tristesse qui la gagna. Ce regard étoit celui d' un banni qui, ne devant jamais rentrer dans sa patrie, avant de quitter le dernier village, jette un coup-d' oeil, l' adieu du coeur à tout ce qui fut cher ! ...

p171

la jeune fille eut l' âme serrée, et, venant à côté de lui, elle lui demanda de sa douce voix : " pourquoi ai-je été si long-temps sans vous voir ? ... "

il y avoit, dans cette interrogation, toute la finesse, toute l' innocente coquetterie qu' une vierge, pure comme Annette, pouvoit y mettre sans sortir des bornes de la décente tendresse ; il y avoit de la bonté même. Argow n' y répondit d' abord que par un regard terrible, et il ajouta :

*" nous sommes séparés à jamais ! ... "*

quel sens affreux la profondeur du jeu muet de sa figure et les sons de sa voix ajoutèrent à ses paroles ! Annette frissonna et lui dit : " vous me faites mal ! ... "

p172

il tressaillit à son tour, la regarda, et vit briller tant d' amour sur sa figure, que son expression de douleur disparut pour un moment ; mais, se levant bientôt, il s' en alla en disant : " je l' aime assez pour la fuir ! ... " et il disparut.

Ces mystérieuses paroles étonnèrent M et Madame Gérard, gens qui avoient bien si l' on veut de ce qu' on nomme du bon sens, mais qui n' en étoient pas assez pourvus pour deviner de semblables énigmes. Annette avoit recueilli ces paroles, et elles germèrent dans son âme.

Il étoit clair qu' il existoit un grand obstacle, et ce qu' Annette trouvoit d' aussi certain, c' est qu' il ne venoit plus d' elle. étrange contradiction

p173

de l' esprit de la femme : tant que Mademoiselle Gérard avoit été recherchée, et en quelque sorte poursuivie par Argow, elle s' étoit défendue de cet amour avec un soin qui pouvoit passer pour de la répugnance, et maintenant que ce dernier sembloit vouloir la fuir, l' amour dans l' âme d' Annette croissoit avec une force étonnante. Annette s' en remit là-dessus, comme elle faisoit pour tout, à la divine providence de celui qui entend la voix d' un insecte et les accens des sphères célestes.

CHAPITRE 13

p174

Cependant, l' éloignement que M De Durantal manifestoit pour Annette devint si frappant de jour en jour, qu' elle résolut d' en savoir la cause, et de même que naguère Argow avoit

sollicité une explication d' Annette ; afin qu' il  
y eut une parité complète, Annette voulut  
apprendre de M De Durantal quel motif  
l' éloignoit d' elle. Son amour-propre de femme  
lui sembloit compromis, et à la fin elle  
s' inquiéta véritablement.  
Un soir, elle sortit de l' église en

p175

même temps que Maxendi, elle marcha à ses côtés,  
et ressentit une vraie douleur en voyant qu' il ne  
faisoit aucune attention à elle. Néanmoins elle  
continua et l' accompagna en silence jusqu' à la  
porte de son hôtel. Arrivée là, elle frappa, et  
lorsqu' on eut ouvert, elle poussa la porte, se  
rangeant avec respect pour laisser entrer Argow.  
Ce dernier s' avança sans regarder Annette, et ils  
arrivèrent ainsi jusqu' au milieu des appartemens.  
Là, M Maxendi, se tournant vers elle, lui dit :  
" jeune fille, j' ai fait tous mes efforts pour  
mettre un monde tout entier entre nous deux,  
pourquoi veux-tu le franchir ? Tremble ! ... car tu  
fais battre toujours mon coeur du plus tendre  
amour

p176

qui fut jamais. Cet amour est notre perte ! ...  
va, retire-toi ! ... "  
-je ne me retirerai pas, dit Annette, votre  
repentir vous a lié à moi, et je veux savoir quel  
monde est entre nous ! ... je n' ai pas ainsi déposé  
toutes les convenances, en vous suivant jusqu' ici,  
pour ne pas vous entendre.  
-eh tu veux donc que l' orage te brise ! ... oh !  
Dites-moi, m' aimez-vous assez pour tout oublier  
pour moi, pour quitter parens, amis, patrie ?  
Annette se tut.  
-savez-vous, continua Argow, que notre amour ne  
sera pas cette passion gaie et folâtre dont je  
rêvois naguère les délices ? Ce sera un amour  
profond, il est vrai, grand et sublime ; il aura  
ses pieds sur la

p177

terre, mais sa tête sera dans les cieux ; et nous pleurerons souvent ! Unir sa destinée à la mienne, Annette, c' est unir la plante délicate et pure qui porte le parfum le plus céleste avec celle qui ne verse que des poisons. Unie à moi, Annette, vous vous souilleriez comme l' âme dont a parlé M De Montivers. Je ne suis plus digne de vous, et la vérité, en se montrant à moi, a emporté tout mon bonheur. Ah ! Quelle est la femme qui, vertueuse et touchante, voudra s' allier à moi pour rester perpétuellement au sein de la douleur, sans connoître ni la paix, ni le repos ! Elle seroit sans asile, sans foyers, repoussée partout à cause d' un époux qui porte sur le front une marque éternelle de réprobation.

p178

Comme la femme de Caïn, elle me suivroit dans les larmes et dans un perpétuel enfantement de rage et de malheur ; elle verroit toujours le ciel d' airain, la terre deviendrait aride sous ses pas,... et ceci n' est rien ?

-non, dit Annette, en l' arrêtant, ceci n' est rien ; car ceci n' arrêteroit pas Annette ! ... cette phrase, dite avec calme et résignation, fit une impression si grande sur Argow, qu' il regarda Annette, et tressaillit à l' aspect de l' amour qui éclatoit sur son visage.

-eh bien ! Reprit-il, avec une énergie terrible, écoutez la suite ? Et voyez si votre courage y tiendra : je ne vous ai dépeint que notre destinée

p179

terrestre ; mais songez que, tout en vous apportant en dot une couche nuptiale trempée de sueurs, vous aurez un coeur qui tremblera à chaque regard que vous jetterez sur moi. Dans la nuit vous serez effrayée d' un terrible sommeil qui sera troublé par tout ce que les remords ont de plus affreux ; je vous montrerai les ombres sanglantes que je vois et qui m' étouffent ; votre âme recevra des confidences qui rendront chaque nuit une nuit de crime, et vos mains délicates ne seront occupées qu' à tarir la sueur froide de mon front ! Voilà mes nuits ! ... voulez-vous de mes jours ? ... sans cesse je prie, sans cesse je pleure ; je

n' ose regarder le ciel, la nature entière m' accuse,  
et la prière,

p180

les privations ne me paroissent jamais assez  
sévères ! ...  
oh ! Ce n' est rien encore ! Avec cet enfer ici-bas,  
je vous apporte aussi l' enfer véritable : votre  
époux ira avec les millions de damnés pousser des  
cris de rage, voguera sur les feux éternels, et  
rien, rien ne pourra me racheter pour l' éden  
céleste : voulez-vous m' aimer maintenant ? ...  
-oui, dit Annette. Je ne le veux pas, reprit-elle,  
car ce n' est pas l' effet d' une volonté : il faut  
que je vive, et pour vivre, il faut que je sois  
à vos côtés. J' en aperçois maintenant une plus  
grande obligation : coupable, il faut que je vous  
embellisse cette vie. Eh ! Que lui restera-t-il  
donc à celui qui a forfait, si,

p181

perdant la vie future, on ne lui rend pas moins  
amère cette vie terrestre ? Partout où vous serez,  
je trouverai cet asile paré de douceur si vous  
m' aimez. Non, vous ne parcourrez pas toute cette  
vie avec moi sans rapporter au ciel un gage de  
repentir : jamais la colombe n' a parcouru la mer  
sans trouver une branche de myrthe pour décorer  
son nid, et nous chercherons ensemble à calmer le  
tout-puissant. Si la terre vous refuse du feuillage,  
parce que vous l' avez trahie ; je suis innocente,  
je lui en demanderai, elle m' en donnera, et je vous  
l' apporterai. Si l' on vous dénie un asile, je me  
présenterai la première, je séduirai les coeurs  
parce que c' est pour vous que je prierai, et je  
cacherais la marque

p182

de votre front sous les boucles de mes cheveux ;  
car je vous introduirai en vous couvrant de mon  
corps.  
" jamais je ne verrai le ciel injuste, la terre ne  
sera pas stérile, je n' aurai point de douleur,  
encore moins de la rage, parce que je serai à vos

côtés, mon cher époux, et la paix, le repos,  
l'innocence viendront à vous, parce que je serai  
à vos côtés ! ... vous ai-je dit assez que je vous  
aimois ? Maintenant, voulez-vous en savoir  
davantage ? Comme je vous aime maintenant, je vous  
aimerai toujours. Ce n'est point à cause de votre  
rang : la beauté, le langage, la tendresse, rien  
de cela ne me séduit. Je vous aime, parce que vous  
êtes le seul

p183

être que la nature m'ait donné pour compagnon ; je  
le sens... les sentiments que je viens d'exprimer  
ne me nuiront même pas, parce que, depuis que nous  
nous sommes vus, vous êtes devenu pur et céleste,  
et je parle à mon compagnon dans le ciel comme sur  
la terre. "

pendant ce discours, il régnoit dans l'attitude,  
les manières, et sur le visage d'Annette, une  
majesté radieuse, un air de grandeur et d'innocence  
qui réalisait en elle tout ce que l'on songe d'un  
être descendant d'un monde meilleur, pour expliquer  
aux hommes les ordres du dieu vivant. Il y avait  
de plus cette conscience de vertu qui repousse  
toute interprétation basse, des paroles  
surhumaines qui venaient de sortir de ses lèvres  
enflammées.

p184

Argow la contemplant avec une horrible fixité.  
Un tel dévouement lui donnait, de l'espèce humaine,  
une idée bien opposée à celle qu'il en avait prise  
lorsqu'il coulait à fond un bâtiment chargé de  
passagers, et qu'il rioit en voyant leurs mains  
tendues hors de l'eau avant de s'enfoncer à toujours.

-ah ! S'écria-t-il, je ne dois point prétendre  
à me voir guidé dans la vie par un ange de  
lumière et d'amour tel que toi ; je te profanerais  
par mon souffle. Tes lèvres ne sont faites que  
pour les baisers des anges, tes mains sont trop  
pures pour s'allier, en priant, avec des mains  
telles que les miennes ! ... elles ont donné la  
mort ! ...

-ha ! ... ce cri d'Annette étoit

p185

si perçant qu' il annonçoit une révolution : en effet, elle s' évanouissoit lentement comme une lampe qui meurt. L' effroyable douleur qui saisit Argow, à l' aspect de cette touchante jeune fille, pâle et presque morte, étoit la première qu' il ressentoit comme douleur d' âme. Qu' on songe à la force d' une première douleur ! ...

Annette revint à elle, et les couleurs naquirent sur son teint comme l' aurore quand elle commence à poindre. Elle rouvrit les yeux, aperçut Argow, et voyant la terreur peinte sur son front, elle lui dit d' une voix renaissante : " la mort leur devoit être justement donnée ! ... puisque c' est toi... ah ! Ma tâche ne sera que plus belle si elle est plus pénible ! ...

p186

et revenant à elle, tout-à-fait, elle ajouta :  
" nous marcherons ensemble désormais dans une voie de justice et d' humilité, je prierai et pour vous et pour moi...

-non, s' écria Argow, c' est t' aimer que d' avoir le courage de te fuir ; car ce n' est pas tout, être cher et céleste, tout ce que je t' ai dit déjà, peu mesuré à tes forces, n' est rien : je me tairai cependant, parce que l' horreur d' un tel avenir ne doit pas être présenté à des vierges ! ... adieu.

-ah ! Dit-elle, en le regardant avec une profonde terreur, qu' y a-t-il de plus effrayant dans le monde que ce que vous venez de dire ! ...

-Annette, la malédiction des hommes est plus terrible que celle

p187

de la divinité, l' on peut espérer pour l' une, et l' autre est sans pitié...

-ne peut-on fuir les hommes ? ... dit Annette.

-eh quoi ! Vous me suivriez au désert, loin, bien loin, vous...

-celle qui s' attache à l' être dont la main a donné la mort, peut, je crois, le suivre partout. N' y seriez-vous pas au désert ? Que m' importe le reste ! ...

Annette, épouvantée d' en avoir tant dit, baissa

les yeux ; des pleurs s' échappèrent avec violence  
d' entre ses paupières, et elle s' enfuit sans  
oser jeter un dernier regard sur M De Durantal.  
Telle affreuse que fut une pareille scène pour  
Annette, elle n' en resta

p188

pas moins constante dans le sentiment qu' elle avoit  
avoué à Maxendi ; bien plus, cette immense  
obligation qui lui étoit imposée l' enhardit à  
l' aimer : elle vit de l' héroïsme, là où d' autres  
ne verroient peut-être que du malheur et un sujet  
d' éloignement. En peu de temps son amour grandit  
et devint tout ce qu' il devoit être : sublime et  
unique sur la terre.

Le caractère d' Annette excluoit tout changement :  
alors qu' elle avoit décidé de parcourir telle ou  
telle route ; et dès qu' elle eut prononcé à Argow  
l' assurance d' un éternel attachement, rien dans le  
monde ne pouvoit plus la faire dévier de son  
chemin d' amour.

Il y avoit deux jours qu' elle ne

p189

l' avoit revu depuis cette épouvantable confidence.

Un soir, Annette travailloit chez elle à la douce  
lueur d' une lampe, la porte fit un léger bruit,  
elle se retourna et elle le vit à ses côtés.

-Annette, dit-il, en adoucissant les sons d' une  
voix qui fut toujours mâle et forte, je puis bien  
prier sans toi, demander pardon de mes fautes à  
Dieu ; mais élancer mon âme dans les cieus, ah !  
Je sens qu' il me faut la tienne pour ce pèlerinage.  
Ah ! Je viens, mon ange tutélaire, passer une heure  
auprès de toi, sentir la paix et l' innocence  
confondre mon âme dans la tienne, et monter dans  
le ciel à la faveur de ta précieuse vertu céleste.  
Annette le regarda : car à ce tendre

p190

discours elle ne reconnoissoit plus l' homme  
d' autre fois : il y avoit une onction, une douceur  
nouvellement écloses dans ce coeur qui, la veille  
encore, étoit dur et terrible même en son amour.

-qui ne vous aimeroit pas ! Dit-elle...  
venez ? ... elle lui montra un fauteuil près de son piano, et elle se prépara à jouer. Eh ! Comment, dit-elle, en souriant comme doivent sourire les anges, et comment avez-vous fait pour entrer dans cette chambre, où nul homme ne pouvoit venir ! ... dites... répondez ? ... on vous aime et voilà tout. Ici, dans cette réponse, pour la première fois, Annette déployoit cette amabilité de caractère, cette finesse qui la rendoit la plus jolie

p191

des femmes. En parlant, son visage, ses gestes, brilloient d' un charme gracieux indéfinissable ; il faut se souvenir d' une femme, que par hasard l' on rencontre, dont chaque mouvement est une grâce, et se dire : "*c' étoit ainsi.*"

Annette joua comme devoit jouer Annette ; elle pouvoit n' être pas d' une grande force ; mais malheur à celui qui n' auroit pas tressailli en l' entendant ! Car s' il avoit un coeur, il seroit de pierre. L' extase qui s' emparoit d' elle, en priant, passoit dans son jeu, et rien n' étoit indifférent sous ses doigts. La note la plus insignifiante avoit un caractère de douceur et un charme indescriptible. Un poète a célébré l' accord de la musique, de l' amour et de la

p192

religion ; en chantant cet accord, il chantoit d' avance, et sans la connoître, Annette, la plus jolie de cette terre ! ...  
quand elle eut fini, elle contempla M De Durantal qui étoit comme enseveli dans une méditation, il écoutoit les derniers sons comme s' ils duroient encore ! ... -eh bien ! Dit-elle, quand on pouvoit avoir ce simple et pur plaisir d' entendre de la musique et ce qu' on aime, comment alloit-on en mer courir des dangers ? Que cherchiez-vous ? ... le bonheur ! ... eh ! Monsieur, vous étendiez trop le bras, il est plus près de nous qu' on ne le croit. M' écoutez-vous ? ...  
rendre ce regard, cette attitude, qui le pourroit ?  
Annette vint se

p193

mettre à côté de M De Durantal, et, lui donnant un léger coup sur la main par laquelle il tenoit sa tête, elle la dégagea pour pouvoir le contempler en face, et lui dit : " voulez-vous bien me sourire quand je vous parle ! ... "

il sourit en effet pour la première fois de sa vie avec cet abandon, cette naïveté, cette franchise qui ne se trouvent réunis que dans le premier âge, alors que l' on aime pour la première fois ; mais dans ce sourire il y avoit un regret, et ce regret le rendoit mille fois plus touchant.

Cette scène charmante, au milieu d' une chambre qui sembloit habitée par l' amour et tout ce que les sentimens humains ont de plus délicat :

p194

l' ordre, la sagesse, la recherche et l' amitié modeste et pure, cette scène, disons-nous, étoit comme le prélude des mille autres scènes d' amour et d' innocence, dont les jours d' Argow et d' Annette devoient s' embellir : c' étoit comme l' aurore d' une belle journée ; et, lorsqu' Annette exprima cette idée, Maxendi répliqua :

-pourvu qu' il n' y ait pas d' orage le soir ! ...

-qu' importe l' orage, dit-elle, s' il y a une nuit profonde et silencieuse...

-Annette, reprit M Maxendi, vous souvenez-vous qu' ici, un soir, vous m' avez dit : " séparons-nous ! ... " ici, donc, le soir aussi, moi, je vous dirai : " séparons-nous ! ... "

p195

oui, Annette ; car tel bonheur que votre chaste union me présente, l' idée que je suis un homme indigne du pardon céleste, s' offrira sans cesse à ma pensée ; une affreuse mélancolie sera toujours dans mon coeur, et vous ne trouverez rien en moi de ce qui doit charmer l' existence d' une fille aussi pure et aussi céleste que vous l' êtes.

-mon cher Monsieur De Durantal, est-ce que vous espérez vous faire répéter tout ce que je vous ai dit naguère ! Oh ! Non, je ne puis le redire ; car si j' avois su où devoit m' emporter l' aspect de votre douleur, croyez qu' Annette se seroit tue ! ... je ferai à votre bonheur tous les

sacrifices que peut faire une

p196

femme ; mais je ne ferai jamais celui de ma pudeur ; car alors je ne serois plus femme. Ayez donc de la grandeur, monsieur, ne vous inquiétez plus du destin d' Annette, soyez un beau monument de repentir, et, comme un monument, laissez croître sur vous le lierre des murailles, il est trop heureux de partager un instant l' attention des admirateurs ! ...

Argow attendri, par ces douces paroles, la regarda long-temps, et, sans doute, ses yeux avoient hérité de toute l' énergie de son âme ; car Annette s' écria : " ce regard est la vie ! ... laissez-moi le recueillir. Oh ! Celui dont l' oeil a tant d' amour et de bonté n' est point un criminel ! ... "

p197

-ou s' il est criminel, dit Argow, c' est celui qui aimera le plus sur la terre ! ... -et qui sera le plus aimé, répliqua Annette ; car ne m' avez-vous pas fait ouvrir mon piano,... moi qui ne vouloit plus exprimer l' amour ni par la musique, ni par le chant, ni... oh ! De tels regards font franchir bien des barrières ! ...

Argow quitta Annette, il étoit comme enivré. Après une scène pareille, il ressentait en son coeur une tranquillité, une paix que ses remords troublaient toujours trop tôt, et alors Annette devenoit, pour lui, un véritable besoin.

CHAPITRE 14

p198

Plusieurs jours s' écoulerent ainsi au sein du bonheur le plus pur. Les scènes de cette vie d' amour et de joie offrent au pinceau des couleurs que bien des gens trouvent monotones, et de telles descriptions feroient reléguer cet ouvrage avec les romans de Scudéry et de l' Astrée. Alors nous nous contenterons de montrer Annette et Argow, cheminant dans le même sentier. Aux yeux

des anges, la pure Annette guidoit vers le ciel  
un être malheureux, néophyte de vertu qui, à  
chaque

p199

pas, regardoit sa douce compagne, en se demandant,  
" quel droit il avoit à cette heureuse alliance ! ... "  
et, chaque pas encore, il lui disoit : " suis-je  
bien sur la route ? " s' essayant ainsi dans la  
carrière des justes, appuyés l' un sur l' autre, ce  
devoit être pour le ciel un des plus touchans  
spectacles.

L' union d' Annette et de M De Durantal n' étoit  
cependant pas encore décidée ; car Madame Gérard,  
sur les avis de M De Montivers, s' opposa, pour  
un temps, à leur mariage. En effet, ce saint homme,  
effrayé de la confession d' Argow, mais témoin aussi  
de son grand repentir, vouloit s' assurer de la  
sincérité de celui auquel Annette alloit confier  
le soin de son bonheur. Il

p200

avoit même insinué à Madame Gérard que sa fille  
pouvoit risquer beaucoup pour l' avenir.  
Les craintes de la mère disparessoient cependant  
devant l' amour d' Annette, et les témoignages de la  
tendresse de M De Durantal ; alors Madame  
Gérard ayant confié à M De Montivers qu' Annette  
étoit éprise au dernier degré d' Argow, et le bon  
prêtre ayant répondu : " s' ils s' aiment autant,  
unissez-les ! ... " elle n' opposa plus de résistance  
au bonheur d' Annette.

Un jour Argow réussit, après bien des difficultés,  
à décider Annette, sa mère et M Gérard, à venir  
entendre un concert spirituel : c' étoit aux  
italiens, et pour la première fois, depuis trois  
ans, Annette franchissoit

p201

le seuil d' une salle de spectacle. Elle eut un  
mouvement de stupéfaction en se voyant au milieu  
d' une si grande foule ; car il y avoit beaucoup  
de monde, et Argow, ne pouvant entrer dans la  
même loge qu' Annette, se contenta de se promener

dans le corridor.

à chaque morceau de chant, M Maxendi accouroit se placer derrière Annette, en passant la tête par l' ouverture ronde qui se trouve à chaque porte des loges. Là, il voyoit une foule de personnes écouter la musique, en arrêtant leurs regards sur Annette, dont la mise simple, si bien en rapport avec le genre de sa beauté, attiroit l' admiration. Cette unanimité lui causa un plaisir d' amour-propre, dont la

p202

vivacité commença à émouvoir son coeur et à le disposer à cet attendrissement qui saisit l' être tout entier.

-êtes-vous contente, demanda-t-il à Annette ?

-non, répondit-elle. -et pourquoi ? -parce que cette foule s' interpose entre nous, et qu' une heure passée en silence, mais passée à côté de vous, vaut tous les concerts du monde : rien, en fait de musique, rien n' est beau que la voix de ce qu' on aime.

-ne parlez pas ainsi, vous allez me faire mourir, répliqua Argow.

-il ne faut donc pas vous dire que ma mère consent à notre mariage, et que bientôt ! ... Annette s' arrêta. M De Durantal étoit pâle, et ses yeux annonçoient que la simple

p203

annonce de ce bonheur étoit au-dessus de ses forces.

-Annette, ma chère Annette, dit-il à voix basse, épargnez-moi, je vous supplie... Annette pleura en voyant des pleurs rouler sur le visage d' Argow.

-auriez-vous envie de rester ici avec cette idée ? Demanda-t-elle à M De Durantal qu' elle voyoit inattentif aux plus doux chants que le gosier d' une femme ait jamais modulé, car Madame M chantoit.

-oh ! Non, dit-il, partons, partons...

ils laissèrent M et Madame Gérard seuls, et s' en retournèrent à pied dans le marais, savourant la douceur de traverser Paris, en proie à une confusion et à un bruit, dont

p204

leur coeur offroit le plus grand contraste.

Le lendemain au matin, Argow étoit agenouillé dans son oratoire, et prioit avec une ferveur sans exemple, quand tout-à-coup il fut interrompu par des éclats de rire immodérés. Il se retourna avec une extrême douceur, et comme alors il montra sa tête, le rieur rit encore plus fort : Argow reconnut Vernyct.

Maxendi attendit patiemment la fin de ce rire, et cette contenance de résignation, cette patience si peu en rapport avec le caractère du pirate, fut ce qui arrêta Vernyct.

-que diable fais-tu là ? ... dit-il, et comme ta figure est changée ! ...

-qu' a-t-elle d' extraordinaire ? ... demanda Maxendi.

p205

-quand ont' auroit mis, répondit Vernyct, un cataplasme de nénuphar et de concombre sur le crâne pendant quinze à vingt jours pour t' ôter toute physionomie, toute idée, toute force, on auroit pas si bien réussi que toi avec ton air tranquille... quelle lubie as-tu ? ...

-Vernyct, reprit Argow, je pleure mes erreurs, nos crimes, et j' en espère le pardon.

- *per secula seculorum, amen*, répondit le lieutenant. Par le ventre d' un canon de vingt-quatre es-tu fou ? ... oh ! Mon pauvre capitaine ! Je vais faire dire des prières afin que le ciel te restitue ta raison.

-Vernyct, dit Argow, je prie le ciel qu' il te fasse voir le même jour

p206

que moi, et que tu te convertisses pour sauver ton âme ! ...

-ventre-bleu ! Je veux que le diable m' emporte si jamais je change ! ... quoi ! Ce seroit vrai ? Le capitaine de la *Daphnis* , après s' être trompé, en coulant à fond plus de deux mille pauvres diables, croiroit, que, s' il y a un paradis, on peut effacer ces petites erreurs de calcul social en disant des *oremus* , allant à l' église, et

fricassant des oeillades au ciel ! ... mille millions de diables, si tu es sauvé, je rirai bien. Cette idée fit encore une telle impression sur Vernyct, qu' il se mit encore à rire. Argow fut à lui, et lui prenant le bras avec douceur, il lui dit : " vernyct, je suis ton ami, et cette considération devrait t' engager

p207

à respecter mes opinions quelles que soient les tiennes.

-oh ! Lui répondit Vernyct, reste comme cela ? Tu es vraiment à peindre : feu le père Abraham n' avoit pas l' air plus pathétique ! D' honneur, tu es touchant. Oh ! Qu' un homme comme toi est bien mieux avec un chapelet et un scapulaire, qu' avec un bon pistolet et une hache de l' autre ! ... Argow, une fois que ce que j' appelle un homme a mis le pied dans un chemin, en commençant sa vie, il doit, quand le ciel tomberoit par pièces sur sa tête, le continuer courageusement. Nom d' un diable ! Si je puis, je mourrai entouré de soldats morts dans quelque combat, où j' aurai brûlé plus d' une cartouche, brisé plus d' un

p208

crâne et fendu plus d' un ventre ! Mon âme, si tant est qu' il y en ait dans mon pauvre corps, s' exhalera au sein de la destruction et du carnage, et si le cri de victoire retentit à mon oreille, je serai joyeux comme un équipage à qui l' on crie : " terre ! Terre ! ... " après un voyage de deux ans. Comment, cela ne te remue pas ? ... ah ! Mon pauvre capitaine, il n' y a plus d' espoir, la tête n' y est plus ! ... quelque chien t' aura mordu.  
-Vernyct, répondit Argow avec calme, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour t' ouvrir les yeux sur ta conduite, et t' engager à suivre mon exemple ; si je n' y parviens pas, et que mes discours te soient à charge, je ferai violence à mon

p209

amitié en me taisant ; mais alors je ne t' importunerai

plus ; j' espère alors que tu imiteras ce silence à mon égard : cependant plus tu me représenteras l' infamie de mon ancienne existence, et plus je t' aurai d' obligation ; car tu redoubleras en moi la force et l' énergie pour demeurer dans le chemin de la pénitence. Des âmes ordinaires s' effraieroient de t' approcher, moi, ton ancien ami, je veux l' être toujours, et la différence de nos opinions religieuses ne m' effraie point ; laisse moi prier, et dans quelques momens nous allons nous revoir.  
-eh mais ! Dis moi au moins qui a pu te changer ainsi ? ...  
-Annette, le ciel et le vertueux prédicateur que j' ai entendu.

p210

-Annette, reprit Vernyct, ah ! Si cette jeune fille a eu le pouvoir d' opérer de si grands changemens, mon éloignement approche, et il faudra nous dire adieu.  
-jamais, dit Argow, tu seras son ami, et l' admireras ! ...  
-ma pipe, mon allure, mes manières l' effraieront.  
-non, parce que tu es mon ami.  
-voilà de tes équipées ! ... dit Vernyct ; et, regardant l' ameublement de l' oratoire, et donnant un coup de pied au prié-dieu, il s' en alla en s' écriant : " qui l' eût jamais dit ! ... " il haussa les épaules, chargea sa pipe, et se croisant les bras, il s' alla promener dans le jardin de l' hôtel.

p211

Ce jour-là, M Maxendi introduisit Vernyct chez Madame Gérard, et, le lieutenant, à l' aspect d' Annette, devint aussi respectueux qu' il l' étoit jadis devant son capitaine. Malgré la tenue sévère de Vernyct, il déplut à Mademoiselle Gérard qui démêla, dans les manières brusques du lieutenant, et dans sa physionomie, quelque chose de grossier et de rude aussi, quelques jours après, Annette demanda à M De Durantal, ce qu' étoit ce nouveau personnage.  
-c' est mon ami, dit-il.  
-il est bien libre dans ses manières, répondit-elle.

-c' est, répliqua Argow, un marin, et ils ont toujours quelque chose de sauvage.

p212

-soit, mais il n' est pas religieux.

-c' est vrai, Annette ; mais c' est mon ami.

-il me glace le sang par sa présence, continua-t-elle, et j' ai quelque pressentiment que le bras de cet homme me sera funeste, et cependant ce sentiment m' étonne ; car je me sens, en général, de la bienveillance pour tous les êtres. J' ai du plaisir à vous regarder ; mais lui, je frissonne en l' apercevant ! ...

-Annette, dit Argow, je vous aime autant que l' on peut aimer au monde ; mais je crois que vous m' aimez, et en vous répétant encore, *c' est mon ami*, vous respecterez cette amitié.

p213

-oui, puisque c' est votre désir, répondit-elle.

Un soir, Argow et Vernyct étoient réunis dans la chambre d' Annette, et cette charmante fille s' étoit abandonnée à tout son amour ; chaque mot qu' elle avoit prononcé avoit été un mot brillant de candeur et de tendresse. Elle avoit touché du piano, et les accords de sa musique avoient plongé les deux amis dans une rêverie qui se prolongeoit encore long-temps après qu' Annette eut fini ; tout-à-coup Vernyct se leva, fut à elle, et, dans un enthousiasme difficile à décrire, il lui dit, en lui serrant la main :

-vous êtes un ange ! Mais en devenant l' épouse de M De Durantal, vous ne savez pas tous les

p214

dangers que vous courez ; moi, je me charge de vous en garantir : je serai toujours un démon ; mais ce démon veillera sans cesse à votre bonheur. Je devine bien que vous devez ne pas m' aimer ; mais si je n' ai pas votre amitié, je vous forcerai à avoir de la reconnoissance, et vous serez tout étonnée un beau matin de mêler mon nom à vos prières.

Annette dégagea son bras d' entre les mains de

Vernyct, avec une espèce de dépit qui enchantait Argow, et elle ne répondit rien à ce discours. Cependant l' époque du mariage d' Annette, avec M De Durantal, approchoit, et, toute joyeuse qu' Annette pût être de cette union, l' approche

p215

de ce moment faisoit naître bien des réflexions dans son coeur. Par instant elle ressentait comme une terreur sourde, que le souvenir des aveux de son époux excitoit. Une nuit, elle eut encore le même rêve qui l' avoit tant effrayée à Durantal ; et, le lendemain, lorsqu' Argow entra, elle l' examina avec un soin curieux, et lui trouva une figure plus sombre qu' à l' ordinaire. Tout en le regardant, elle visitait de l' oeil son cou, et tâchoit d' ôter de sa mémoire l' image de cette ligne rouge qui l' épouvantait si fort, et plus elle y mettoit d' intention, plus cette ligne brilloit à ses regards par-dessus les vêtemens mêmes. -M De Durantal, venez donc ici, lui dit-elle, en lui montrant un

p216

tabouret sur lequel elle posait ordinairement les pieds. Argow, y vint et s' y assit de manière que sa tête se trouva comme dans les mains d' Annette. Elle s' en empara avec une espèce d' avidité, et lui dit : -eh mais ! Vraiment vous avez une tête bien grosse ; et, passant à plusieurs reprises ses doigts dans les cheveux du pirate, elle cherchoit à déranger la cravatte qui lui cachait le cou. La superstition dont elle étoit possédée lui faisoit battre le coeur, comme si elle alloit commettre une faute, et ses regards incertains et comme confus, se baissaient sur le cou, et l' abandonnoient tour-à-tour...

p217

-pourvu, dit Vernyct, à l' aspect de ce tableau, qu' il n' y ait que ta fiancée qui joue toujours comme cela avec ta tête ! ... elle l' a remue comme si elle ne tenoit pas ! ...

ces mots firent pâlir Argow ; il se leva brusquement et ce mouvement permit à Annette de s'assurer qu' aucune ligne rouge n' existoit sur le cou de M De Durantal : ce dernier alla droit à Vernyct, et lui dit : " mon ami, de grâce, pas d' idées pareilles... "

-est-ce que tu en serois venu à craindre la mort ?

Lui dit le lieutenant, à voix basse.

Ici, Argow jeta un regard à Vernyct qui lui imposa silence, tant il signifioit de choses, et il ajouta :

-je ne la crains pas pour moi ! ...

p218

cette scène brusque ne satisfit pas Annette, qui crut y entrevoir un mystère qu' on lui cachoit, et malgré l' assurance que lui donna Argow, sur ses questions multipliées, qu' elle ne contenoit aucune chose qui pût l' alarmer, Annette n' en conserva pas moins des soupçons qui ne se dissipèrent qu' à la longue.

Chaque jour elle étoit comblée des présens magnifiques d' Argow, et ces présens, par leur nature, lui disoient que le jour de son mariage approchoit de plus en plus.

Ce fut à cette époque que M Gérard reçut une lettre de Charles Servigné. Il lui mandoit qu' il avoit l' espoir de monter à un poste encore plus élevé que celui qu' il occupoit, et qu' il saisissoit cette occasion pour

p219

lui renouveler ses instances au sujet de son mariage avec Annette ; il lui apprenoit que sa soeur et sa mère avoient abandonné le commerce de détail, et que, grâce à son influence, elles avoient réussi à fonder une maison de commerce qui prospéroit et promettoit les plus grands avantages.

M Gérard répondit à cette lettre par l' annonce du mariage d' Annette avec monsieur le marquis De Durantal, et il finit en prévenant son neveu que les réjouissances de cette heureuse union se feroient au château de Durantal, et il prioit Charles d' engager toute la famille Servigné à s' y trouver.

Lorsque Charles lut cette lettre en famille, un grand étonnement

p220

succéda à cette lecture : Adélaïde Bouvier sentit une rage se glisser dans son coeur en apprenant qu' Annette devenoit une dame de si haut rang et si riche, puis son dépit s' exhala par cette parole : " on nous apprendra bientôt un baptême ! ... "

Charles dissimula toute sa haine et garda le silence. Le soir, il étoit invité à un bal qui devoit avoir lieu à la préfecture, et il répandit cette nouvelle dans toute l' assemblée, mais en tirant grande gloire pour lui de cette alliance. Le préfet, en l' apprenant, le complimenta avec une sincérité qui étonna Charles, surtout quand le préfet lui dit qu' il étoit l' ami intime de M De Durantal. Charles s' applaudit alors de n' avoir parlé d' Annette et de son époux

p221

que dans un sens qui leur fût favorable, et il recommanda à sa soeur et à sa mère de n' en jamais parler qu' avec la plus grande amitié et la plus grande déférence. Aussi Annette et Madame Gérard furent très-surprises en recevant de Valence une lettre pleine de tendresse et de compliments sur cette heureuse union. On regrettoit même de ne pouvoir assister à la célébration de ce mariage ; mais l' on attendoit avec impatience l' arrivée des époux et la fête de Durantal. Annette, son père et sa mère, crurent aux sentimens exprimés dans cette lettre, et se réjouirent de ce que la nouvelle du mariage d' Annette n' avoit pas été mal reçue par la famille Servigné.

p222

Alors on pressa les préparatifs du mariage et du départ, et l' on fut bientôt à la veille de cette union tant désirée.

CHAPITRE 15

p223

Monsieur De Montivers devoit, avant de partir pour une mission, marier Annette avec Argow. Cette cérémonie étoit indiquée pour cinq heures du matin, parce que Monsieur, Madame Gérard et les nouveaux mariés, devoient partir sur-le-champ pour Durantal, où Vernyct étoit déjà à préparer le château et le meubler de manière à ce qu' il fût digne d' Annette.

La nuit de cette union étoit arrivée. Annette, simplement mise, attendoit M De Durantal. Argow

p224

vint : il étoit en noir, ce qui frappa Mademoiselle Gérard, car elle étoit tout en blanc, et ces deux habillemens formoient le plus grand contraste : Annette tressaillit et ajouta cet augure à tous les avertissemens que le hasard lui avoit donnés ; mais ce n' étoit rien encore.

Il y avoit ce jour-là une fête particulière à l' église où ils alloient se marier ; c' étoit la dédicace de cette église, et cette fête fut cause du plus grand saisissement qu' Annette pût éprouver.

Elle avoit surmonté toutes les craintes ; l' aspect d' Argow l' avoit rendue à tout ce que l' amour a de plus tendre et de plus voluptueux, et ces sentimens avoient mille fois plus de charme pour une vierge

p225

aussi pure qu' elle que pour tout autre, car en touchant au bonheur, elle voyoit la terre et les cieux lui sourire, et plus elle s' étoit interdit de tels sentimens d' amour, plus elle devoit éprouver de charme à les savourer. Aussi en ce moment de joie elle brilloit de toutes les beautés terrestres, et jamais elle n' avoit eu plus de sentimens dans son coeur que quand, en descendant de voiture devant l' église, Argow lui donna sa main qu' elle sentit trembler dans la sienne. Elle lui jeta un regard dans lequel toutes les harmonies de la terre se réunissoient : c' étoit la sainteté, la tendresse,

l' amour, le respect, la joie, la beauté, la pudeur  
et la chaste confiance d' une vierge, confondus

p226

dans une seule expression : son haleine, sa  
respiration même, sa contenance, tout parloit et  
imprimoit un sentiment de vénération en faveur de  
cette si séduisante créature. S' il y avoit eu  
une foule, elle se seroit agenouillée devant une  
telle fiancée.

Elle s' avança en s' appuyant sur le bras d' Argow  
avec une complaisance qui indiquoit toutes les  
pensées de son âme. Pour la première fois de sa  
vie elle alloit entrer dans une église avec deux  
sentimens, celui d' une religion profonde et celui  
du plus tendre amour. Elle entra, leva les yeux,  
et une si grande terreur vint l' épouvanter, qu' elle  
resta froide et pâle entre les bras de M Maxendi.

p227

En effet, qu' on juge de l' impression que devoit  
produire sur la superstitieuse Annette le tableau  
qui s' offroit à ses regards, et ces paroles qu' une  
voix sinistre avoit prononcées : (...)

l' église étoit toute tendue en noir, et devant  
Annette étoit une bière autour de laquelle  
brilloient les pâles flambeaux du convoi : une

p228

tête de mort, des larmes, des os croisés, tels  
étoient les objets qu' elle aperçut, et autour du  
cercueil des prêtres, des parens pleuroient en  
continuant un chant lamentable. Il étoit encore  
nuit : l' église, sombre, ensevelie tout entière  
sous ce drap, sembloit plus silencieuse, et les  
fatales paroles avoient retenti dans le coeur  
d' Annette avec toute leur signification.

Qu' on se figure, devant cet appareil, une jeune  
mariée, brillante de beauté, qui vient échouer sur  
cette tombe avec sa joie et son amour. Toutes les  
fiancées, dans cette fatale position, ne  
trembleroient-elles pas ? ... mais combien  
Mademoiselle Gérard dut-elle être plus effrayée,  
elle qui trouvoit un

p229

présage dans les moindres choses ! ...

Argow l' avoit entraînée entre ses bras, et portée dans la sacristie.

M Gérard y étoit déjà, et se plaignoit hautement de l' inconvenance d' une pareille cérémonie.

-oui, monsieur, disoit-il au sacristain et au vicaire, lorsque l' on a un mariage à célébrer, concurremment avec un enterrement, on fait prévenir du moins les personnes, et elles retardent, si elles le jugent convenable, le moment de leur cérémonie ! ...

-monsieur, répondit le vicaire, l' urgence est une raison suffisante, on ne pouvoit pas attendre une heure de plus pour l' enterrement de la personne décédée, à cause du

p230

genre de maladie, et il nous a été recommandé même de le faire au matin...

-mais vous pouviez me prévenir.

-monsieur, dit le vicaire, j' avois ordonné que l' on vous fit entrer par une autre porte, et c' est une erreur du sacristain.

-au surplus le mal est fait, dit M Gérard, en voyant Argow entrer avec sa fille. La chevelure abondante d' Annette étoit détachée, et répandoit ses boucles sur la poitrine du pirate : elle saisissoit son mari avec une force rendue naïve par l' abandon qui régnoit dans sa pose ; ses lèvres étoient décolorées, et son haleine d' ambrosie s' échappoit par intervalles inégaux, de manière

p231

qu' on pouvoit en quelque sorte la voir.

-Annette ! ... mon Annette, disoit Argow au désespoir, reviens à toi, reviens ? ... toutes ces figures horribles ont disparu ! ... ne soyez plus effrayée ! ... relevez votre tête ! ... non, non, qu' elle reste sur mon sein ! ... voyez, c' est moi, écoutez, ce ne sont plus de lugubres accens ! ... Annette r' ouvrit les yeux ; mais elle n' avoit pas entendu, elle parla, mais comme un être en proie

à une aliénation terrible : " quel présae ! ...  
nous mourrons ! ... oui, mais nous mourrons ensemble ! ...  
il y a de la mort dans notre union ! ... quand je  
l' ai vu, *lui*, il étoit sur un tombeau ; quand  
je l' ai revu, j' étois

p232

sur un sépulcre, et *ce sera mon époux de gloire* . Oh ! Ajouta-t-elle, mue par la volonté de rendre les images terribles qui l' avoient obsédées un temps, et qui se reproduisoient en ce moment dans son âme, voyez-vous, il a une ligne sur le cou ! ... cachez-là ! ... "

-mon unique amour, disoit Argow, écoutez-moi, rien ne nous présage des malheurs ; car en ce moment nous sommes unis comme deux amans, et ta tête est sur mon sein, tes doigts chéris se sont mariés aux miens ! ... ah ! C' est le plus pur bonheur !

-c' est *lui* ! ... s' écria Annette, en ce moment. Alors elle releva doucement sa tête, ses yeux devinrent sereins, elle reprit peu-à-peu

p233

sa connoissance, et sa pure innocence la faisant agir comme par instinct, elle sourit, se dégagea par un mouvement rempli de charmes d' entre les bras de M De Maxendi, elle tressaillit, une larme roula dans ses yeux, et elle vint se précipiter dans les bras de sa mère.

à cet instant, M De Montivers, qui arrivoit, et que l' on avoit instruit de l' événement, s' approcha d' Annette, et lui dit, de sa voix grave : " ma fille, vous n' êtes pas chrétienne en vous abandonnant à de pareilles terreurs. Dieu seul conduit les événemens de la vie, et rien n' en peut détourner le cours ! ... "

à cette voix grave et imposante, Annette sentit le calme renaître dans son coeur, et la nuit ne servit plus

p234

qu' à jeter dans so âme toute la piété qu' exige cette cérémonie imposante, qui se trouve seule,

dans la vie humaine, comme un monument auquel se rattachent tous les événemens du reste de l' existence.

Certes, un des tableaux les plus poétiques que puisse présenter notre religion, après celui d' un prêtre consolant la mort, est celui qu' offroit Annette et son époux, réunis devant un simple autel, dont les cierges rougissoient faiblement la nef par leur clarté tremblante. On entendoit à la porte de l' église les dernières prières des morts, et le bruit du convoi qui sortoit. Un prêtre vénérable avoit devant lui une jeune fille, l' amour de la nature, et un homme, au regard inquiet, un grand

p235

criminel, pardonné par la bonté céleste, et cet être sembloit douter de son bonheur.

Frappé de ce spectacle, M De Montivers, avant d' unir la vierge au criminel, leur dit d' une voix recueillie :

-une seule âme, une seule chair, c' est ainsi que l' église vous voit. Toute individualité cesse désormais entre vous, et, dans ces paroles, mes enfans, vous trouverez un traité tout entier sur les obligations du mariage, vous n' avez qu' à les commenter et suivre tout ce que cette phrase renferme d' utiles préceptes. Désormais tout sera donc commun entre vous ; j' imagine que vous n' êtes venus recevoir cette bénédiction nuptiale, le plus grand

p236

lien de la terre, qu' après vous être assurés que la douce conformité de vos goûts ne fera pas une chaîne de ce tendre lien, ou que la disparité de vos qualités aimables ne servira qu' à rendre le mariage un état de grâce et de bonheur. Que cette parole, que je vais prononcer, vous soit un lien d' amour, qu' il soit de fleurs, qu' elles renaissent à chaque pas, et si le malheur vous accabloit, souvenez-vous de ce discours. Une seule âme, une seule chair ! ... car je vous unis. Conjungo, etc. Ce mot prononcé, Annette étoit perdue ! ... et son terrible destin ne devoit plus tarder beaucoup à s' accomplir ! Nous pourrions nous écrier comme

l' éloquent prédicateur :

p237

" *la terreur est semée !* " mais gardons-nous bien d' anticiper sur ces funestes événemens. Toutes les cérémonies de la terre étoient terminées, Argow et Annette étoient à jamais unis, et la même voiture les entraînoit vers Durantal. Jamais il ne fut au monde un plus gracieux voyage.

Désormais Annette pouvoit, sans crime, déployer toute sa tendresse pour l' être qu' elle aimoit, pour le seul être qu' elle dût aimer, pour celui qui fit tressaillir toutes les cordes de son coeur. Argow, chose incroyable, avoit acquis une foule de sentimens que la nature dépose dans toutes les âmes énergiques, et qu' elles peuvent ne pas développer ; mais qui n' en existent pas moins :

p238

la plus précieuse de ses qualités, et celle qu' on auroit attendu le moins d' Argow, étoit un respect et une délicatesse rares. Loin de regarder Annette comme une créature que les lois lui donnoient comme une espèce de propriété animale, il se défit de tous ses droits, et dit à Annette :

-ma chère et unique *adorée* , conserve, je t' en prie, la noble liberté de toi-même ! Restons amans, et que jamais le devoir ne soit une autorité : suivons l' impulsion de nos coeurs.

-oui, dit Annette, et, jetant ses bras avec grâce autour du cou de son époux, elle déposa sur son front un chaste baiser, en ajoutant :

-je veux que ce soit moi qui

p239

vous ai fait le premier don d' amour...

Argow la regarda avec attendrissement, et, se penchant sur ses lèvres de rose, l' ajouta la plus grande volupté terrestre, en confondant son âme dans l' âme d' Annette. " ah ! S' écria-t-il, je deviens pur, je me lave de toute souillure en mêlant ainsi mon souffle au tien, j' espère mon

pardon du ciel, si je continue long-temps une telle vie de bonheur ! Mon amour même sera une longue prière. "

Annette, attendrie, s' écria avec une espèce de volupté : " je savois bien que je trouverois tout dans une âme annoncée par des traits aussi brillans. " et en achevant ces paroles, la vierge sainte caressoit légèrement

p240

le cou, les cheveux, la tête entière de cet être qui, dès-lors, ne devoit plus respirer qu' amour, religion, et la résignation la plus sublime.

Avec quelle joie et quelle ivresse ils revirent cette route, dont chaque borne étoit un monument pour leurs coeurs. Que l' on voie Annette heureuse de pouvoir se livrer, sous les auspices et aux regards du ciel, à toute l' exaltation de son âme, donner carrière à sa force aimante envers la créature, la même activité, la même expansion qu' à son amour pour les cieux, ne pas craindre de rendre ces deux sentimens rivaux. Voyez-là dans ce moment ? Car c' étoit le plus beau moment de bonheur qu' elle pût obtenir dans son

p241

apparition ici-bas. Regardez ? Elle est le plus souvent, la tête appuyée gracieusement sur l' épaule de son époux, non pas *de gloire* , mais d' *amour* ; elle lui sourit, et ce sourire passe à travers des dents rivales des perles de l' orient ; une haleine d' ambrosie, pure comme son âme, semble se jouer sur des lèvres amoureusement candides ; ses mains qui, jusqu' alors, n' ont tenu que la blanche dentelle, et n' ont caressé, flatté que son père ou sa mère bien-aimée, ses mains s' entrelacent avec volupté aux mains terribles qui, jadis, ont remué les canons, manié la hache, et lancé la mort. Pour un homme qui a connu l' Argow de *la Daphnis* ,

p242

le spectacle de ces mains entrelacées est un mélange de terreur et de grâce : les yeux d' Annette

sont brillans, transparens comme ceux qu' un peintre a donnés à Marie Stuart chantant avec Rizzio, et ces yeux ravissans montrent à Argow la route ; car en ce moment la voiture est à l' endroit où ce dernier manqua périr, et où Mademoiselle Gérard vint lui apparôître comme un ange qui descendoit des cieux : quant à M De Durantal, il semble toujours dire à chaque instant : " quel droit ai-je donc à tant de bonheur ! ... " ils approchoient de Valence,

p243

qu' ils ne devoient que traverser ; car il faisoit nuit, le temps étoit à la pluie, et des nuages très-noirs sillonnoient le ciel. Annette proposa à M De Durantal de s' arrêter à Valence ; mais il lui objecta que pour deux heures de plus qu' ils auroient à rester en voyage, ils feroient mieux d' atteindre le château. C' étoit une chose si indifférente, qu' Annette n' insista seulement pas, et l' on continua de voyager.

Ici, une description succincte de la position du château de Durantal est nécessaire pour mille raisons : elle sera aussi abrégée que faire se pourra.

Le château de Durantal est situé sur une hauteur, autant dire même une montagne : les murs du parc

p244

se trouvent enceindre la montagne entière, et l' habitation domaniale, située à mi-côte, sépare en deux parties bien égales la largeur de cette côte, à gauche de laquelle est le village de Durantal. La grande route de Valence, à F vient aboutir au bas du parc, précisément en face du château ; mais là, la route tourne à droite, au lieu de passer dans le village, de manière que cette montagne, au milieu de laquelle le château s' élevoit, étoit flanquée à gauche par le bourg, et à droite, par la grande route.

Il s' ensuivoit de là que les anciens propriétaires de Durantal avoient deux entrées différentes : d' abord cette avenue qui conduisoit au château par la grande route à droite, laquelle

p245

avenue étoit pavée, et donnoit sur la principale façade du château : mais par la suite on avoit, à travers le parc, ouvert une autre avenue qui conduisoit, d' une autre façade, au village et à l' église de Durantal. Argow, en achetant cette propriété, avoit regardé ces deux avenues comme trop longues pour arriver à son château ; et, ayant ordonné de jeter des ponts sur les rivières factices du parc, on dût percer une avenue qui conduisît à travers la montagne, droit à la route. Il devoit y avoir une belle grille, car comme il comptoit habiter la façade qui avoit pour point de vue les plaines de Valence et la grande route, ce chemin montrait à tous les passans le château de Durantal dans toute sa splendeur.

p246

Alors on voit qu' il y avoit trois chemins différens pour arriver au château d' Argow ; car Vrnyct venoit de faire terminer l' avenue qui y menoit en droite ligne, et qui sembloit être la continuation de la grande route. Ordinairement Argow désignoit au postillon le chemin par lequel il vouloit être onduit, et il étoit déjà arrivé deux fois, qu' ayant affaire dans le village il se fût fait mener par Durantal.

Le hasard voulut que le postillon, qui conduisoit Argow en ce moment, fut celui qui, les deux fois, l' avoit mené par le village, il devoit donc naturellement suivre la route précédemment indiquée, et Argow, tout entier au charme de voyager avec Annette, ne fit aucune attention

p247

à une chose aussi ordinaire.

Mais le chemin du village n' étoit pas le même au printemps qu' en été, et surtout lorsque, pendant deux heures, la plus furieuse pluie qui fût tombée de mémoire d' homme, avoit déployé sa rage sur la contrée : il y avoit des ornières d' une étonnante profondeur, et, malgré toute sa science, le postillon douta de pouvoir arriver à Durantal.

Aux premières maisons du village, le postillon fut contraint de s' arrêter ; car il n' étoit pas possible d' aller plus loin. La voiture de M De

Durantal couroit risque de se casser, et le postillon tâcha de gagner le pavé qui se trouvoit devant une

p248

maison qui avoit assez d' apparence. Là, il se dégagea de dessus son porteur, nagea dans un océan de boue, et après mille jurons, attrapa la chaîne d' une sonnette, et sonna de toutes ses forces.

-qui va là ? Demanda une vieille femme à la voix cassée.

-c' est un postillon embourbé qui voudroit...

-un postillon ! Sainte vierge ! S' écria la vieille, en interrompant le discours du claque fouet, jamais chaise de poste n' a passé par le village de Durantal ! C' est tout au plus si, en vingt ans, j' ai vu passer trois fois la voiture du seigneur... vous êtes un maraud...

p249

-vieille folle, ouvrez donc, c' est M De Durantal...

bah ! La croisée étoit refermée, et la vieille n' entendoit plus.

-ah ! Je vais te faire ouvrir ! S' écria le postillon, et il se mit à sonner comme s' il s' agissoit de l' enterrement d' un pape.

-postillon, dit Argow, essayez plutôt de regagner la *route neuve* .

-hé ! M le marquis, l' eau entre dans votre voiture, il vaut mieux envoyer chercher du monde au château, et, à travers le parc, on viendra vous chercher ici quand la pluie aura cessé. Et le postillon de sonner toujours.

On entendit à l' intérieur un colloque de six ou sept voix de femme,

p250

et l' on vit de la lumière aller et venir.

Enfin l' on ouvrit, le postillon montra la voiture, et, à cet aspect, l' on voulut bien recevoir Annette et M De Durantal ; mais aussitôt ue le postillon les eut nommés, il y eut un émoi général et un empressement étonnant. La vieille fut

chercher un parapluie et un vieux tapis, et les deux époux entrèrent dans cette maison à dix heures et demie du soir.

Le postillon détela les chevaux, abrita la voiture, et s' en retourna avec mille peines.

Vous, lecteur, si jusqu' ici vous m' avez vu conduire mon char à peu près comme le postillon conduisoit nos héros, espérez que, désormais,

p251

nous allons rouler avec trop de rapidité, peut-être, quand vous apercevrez le but.

CHAPITRE 16

p5

La maison dans laquelle venoit d' entrer M De Durantal et sa femme appartenoit à une vieille demoiselle nommée Mlle *Sarah Sophy* .

Cette demoiselle avoit tenu à Valence, pendant fort long-temps, une maison de commerce qu' elle venoit de vendre à M et Madame Bouvier, les cousins d' Annette.

p6

Mademoiselle Sophy étoit la plus riche de tout le village de Durantal, et, de tout temps, sa maison avoit été le rendez-vous des habitans les plus aisés ; elle étoit comme la reine de ce petit monde, et tant qu' au château les propriétaires furent absens, Mademoiselle Sophy pouvoit passer pour *la première* du village.

Or, dans tous les bourgs, villes, capitales, villages, hameaux, de tout royaume européen, asiatique et africain, partout enfin où se trouvent agglomérés sept animaux qu' on décore du nom générique d' hommes, il se trouve aussi des intérêts qui se croisent, des amour-propres qui se froissent, des jalousies qui croissent, et la reine du

p7

monde, l' *opinion*, y vient sur-le-champ dresser ses tréteaux, et, comme un charlatan, parle sans cesse à la foule. Or, la maison de Mademoiselle Sophy étoit l' endroit où l' opinion régnoit ; elle la dirigeoit, la modifioit, et cela avoit eu lieu, dans l' origine, par un motif qui n' étoit plus connu que des vieilles têtes à perruques de l' endroit ; et ceux qui n' avoient pas l' honneur d' aller chez Mademoiselle Sophy répétoient encore ces bruits dans ce qu' elle appelloit leurs *conventicules* : nous allons les traduire fidèlement au lecteur. Cette société secondaire de la petite bourgeoisie de Durantal tenoit son bureau chez l' épicière du village. Or, voyez-vous Madame Jacotat

p8

au coin de son feu, dans son arrière-boutique, entourée de sept ou huit habitans, fermiers, tailleurs, boulanger, tous membres de la petite propriété, et les industriels du canton ?  
-oui, répétoit Madame Jacotat, ma mère m' a dit que Mlle Sophy avoit été jolie, mais très-jolie, à dix-huit ans ? ... dà ! ... qu' elle avoit été amoureuse, mais comme on l' étoit dans l' ancien régime, bien plus qu' aujourd' hui ; elle étoit donc amoureuse et aimée d' un jeune homme, le fils d' un président à mortier du parlement. Mais les parens de l' amoureux n' avoient pas voulu les marier, et l' on m' a dit que c' est ce jeune homme qui lui a acheté sa propriété à Durantal. Elle

p9

y vivoit dans la retraite, et le jeune homme venoit la voir clandestinement la nuit. On dit que c' est le président actuel du tribunal à Valence, et qu' il a tant aimé Mademoiselle Sophy, qu' il n' a jamais voulu se marier. Le fait est qu' à Valence

elle alloit souvent chez lui,  
et lui chez elle, de manière que cette  
vieille Mademoiselle Sophy, qui fait  
tant sa dévote et sa vertueuse, n' en a pas moins  
eu un enfant de lui.

-un enfant ! ... s' écrioit-on.

-oui, un enfant, et elle n' a jamais osé  
le garder avec elle : on ne sait pas ce qu' il  
est devenu. C' est un crime cela ! Une mère doit,  
quelque chose qu' on pense d' elle, ne jamais  
se séparer de son enfant !

p10

Elle ne parle jamais que de vertu ; elle  
a fait chasser la petite Jeanneton parce  
qu' elle avoit fait un enfant avec le dernier  
garde-chasse, ou avec un autre, n' importe ! C' est  
le garde-chasse que l' on accuse : elle  
auroit dû plutôt la secourir... mais  
voilà, on condamne dans les autres ce qu' on  
a fait soi-même... " ici l' épicière se croisa  
les bras. -Mademoiselle Sophy, reprit-elle, est  
riche, alors on va la voir ! On fait  
comme si l' on ne savoit rien, et elle  
est reçue au château, c' est-à-dire, elle  
l' étoit par les anciens seigneurs ! Mais le  
sera-t-elle par ceux-ci ? C' est une question.  
-qu' est devenue Jeanneton ? ...  
demandoit un des auditeurs.  
-la pauvre petite ! ... reprit l' épicière

p11

infatigable, voilà ce qui lui est arrivé :  
le grand sec, qui est l' ami du nouveau  
propriétaire, l' a établie à dix lieues d' ici, je ne  
sais où. Elle a une auberge, une ferme,  
une habitation, je ne sais lequel, et le  
garde-chasse a un emploi qu' il lui a fait  
obtenir par le préfet, son ami. Aussi l' on a  
grogné contre celui-là, qui a l' air d' un bien  
brave homme : il ne s' en fait pas accroire :  
il vient m' acheter du tabac à fumer quand il lui  
en manque et qu' il est hors du château, car  
il en a sa provision. Si j' étois en ville,  
j' achetterois bien ce tabac-là au poids de  
l' or ! ... car c' est du tabac des îles, et

je dis qu' il est fameux, car mon homme en a senti le fumet, et il s' y connoît ! Mais pour les gens

p12

de Durantal, le nôtre est assez bon ; les paysans ne sont pas au monde pour avoir leurs aises. Au surplus, le nouveau propriétaire fait travailler, c' est un brave homme ! ça a autant d' écus que j' ai de grains de café ! ...

ce fragment de la conversation de l' épicière instruit suffisamment le lecteur des antécédens de la vie de Mlle Sophy, antécédens qu' elle cachoit avec un soin curieux et sous un masque de dévotion qui, peut-être, étoit véritable et sincère. Maintenant, avant d' introduire nos deux mariés, il n' est pas hors de propos de faire connoître les personnes qui se trouvoient alors chez Mademoiselle Sophy, car elles doivent avoir une influence sourde et cachée sur leurs destinées.

p13

Le curé y venoit souvent ; mais comme son rôle est très-court dans cette histoire, on peut se contenter de dire qu' au coin de la cheminée étoit un vieillard de cinquante ans, habillé, fait et parlant comme tous les curés de village : il n' est là que pour ordre ; il écoutoit avec patience, discouroit quand il pouvoit, et, depuis peu, le pouvoit rarement à cause de l' arrivée récente d' un personnage qui ne sera pas inconnu à ceux qui ont pu lire le *vicair*e *des Ardennes* pendant le peu de temps qu' il a été en circulation.

Ce personnage étoit la femme du maire ; elle pouvoit avoir trente-six à quarante ans, mais un léger embonpoint lui permettoit d' en escroquer une petite partie. Elle étoit

p14

mariée depuis peu et venoit... d' où ? ... c' étoit un secret qu' elle avoit très-bien su

garder, malgré son amour pour les confidences, l' art de phraser qu' elle possédoit mieux que maint député loquace, et sa tendance à tout apprendre et tout savoir. Elle étoit toujours bien mise, mais ses manières n' annonçoient pas une extraction bien franche, et quoique toujours occupée à bien parler, à s' étudier, à affecter un bon ton, souvent une phrase, un proverbe commun, la faisoient ressembler à l' âne qui montre le bout de l' oreille sous la peau du lion. Il y a six mois qu' elle étoit arrivée à Durantal, où son mari étoit arrivé un beau jour muni d' une belle nomination à la place vacante de juge-de-paix.

p15

Ce que l' on avoit pu savoir de cette inconnue, c' est qu' elle devoit toute sa fortune à un vieillard respectable, un ecclésiastique, qui venoit de lui laisser toute sa fortune par son testament, et souvent elle parloit du respectable M Gausse en termes d' héritier content. à ce dernier nom, l' on doit reconnoître Marguerite ! Mais comment Marguerite a-t-elle pu subitement franchir l' espace qui se trouve entre une

p16

cuisine et un salon ? L' on va l' apprendre. Marguerite étoit mariée ! ... mais à qui ? à M De Secq, juge-de-paix. De Secq ressemble bien à Leseqq... nous allons donc encore rendre

p17

raison de cette nouvelle métamorphose du maître d' école qui jouoit jadis un si grand rôle à Aulnay-Le-Vicomte. Lorsque Marcus-Tullius Leseq fut possesseur des cent mille francs que lui donna Argow pour le laisser échapper de la prison d' Aulnay-Le-Vicomte, où on l' avoit arrêté par hasard, Leseq se trouva trop grand seigneur pour rester maître d' école à

Aulnay-Le-Vicomte : il vint donc

p18

à Paris, et son premier soin fut de redemander ses anciens prénoms de *Jean-Baptiste*, dont il s' étoit dépouillé pendant la révolution pour prendre les glorieux noms de Cicéron, son auteur favori, qu' il ne comprit cependant jamais. Alors, en examinant avec soin son extrait de baptême, dans l' original, il reconnut que l' l étoit formé de telle manière qu' il pouvoit hardiment passer pour un d : on n' oseroit pas affirmer que l' astucieux maître d' école n' ait pas un peu aidé à la lettre. Quoiqu' il en soit, il prétendit qu' il étoit noble, que les *Secq* étoient très-connus, et il alla dans le monde sous le nom de M De Secq. La protection du seigneur d' Aulnay lui fit obtenir la première justice de paix

p19

qui viendroit à vaquer ; mais cette justice de paix, qui devoit être le premier bâton de l' échelle pour l' audacieux Desecq, lui fut enlevée au bout de quinze jours par suite d' un changement de ministère ; alors il eut soin de tellement crier que, pour le dédommager de cette disgrâce et de son voyage, on le nomma maire de Durantal.

Pendant l' intervalle qu' il y eut entre sa nomination et ses sollicitations qui furent long-temps infructueuses, il revint à Aulnay. Le curé étoit mort ; Marguerite héritoit au moyen du fameux testament qu' elle avoit si long-temps poursuivi, et elle se trouvoit riche de soixante à quatre-vingts mille francs. Lesecq, ou plutôt M De Secq, redevint

p20

amoureux fou de l' aimable gouvernante, et ils réunirent ainsi une fortune de près de deux cent mille francs. Alors, quand M De Secq fut

destitué de sa place de juge-de-paix à Durantal et promu à la place distinguée de maire, il trouva très-honorable pour lui de rester dans un pays où l' on vivoit à si bon marché, et où il pourroit jouer un rôle, car il remplissoit les fonctions de procureur du roi auprès du tribunal de paix, les jours où l' audience étoit consacrée aux affaires de police, et il voyoit dans l' avenir que M De Secq, inconnu comme maître d' école, cachant sa vie passée avec soin, maire de Durantal, et riche de dix mille livres de rente, seroit à Valence et dans le pays une espèce

p21

de personnage, et qui sait si les circonstances ne le pousseroient pas plus haut ! ... voilà le récit des événemens qui amenèrent Lesecq dans le même pays qu' habitoit un homme que, deux ans avant, il avoit tenu en prison et qui lui avoit fait sa fortune. Madame De Secq étoit donc dans le salon de Mademoiselle Sophy : on voit d' ici qu' elle étoit la personne la plus haute en dignité, et que, passant pour noble, elle tenoit le haut bout. Or, l' on doit deviner l' air, l' importance qu' elle affectoit : elle rouloit ses yeux avec mignardise, tâchoit de parler bas, et, par instans, élevoit fortement la voix par suite de son ancienne habitude. Enfin, souvent M De Secq

p22

la pinçoit quand elle disoit un *collidor* , une *casterolle*, *avant-zhier* , et une multitude de paroles semblables. Le sévère M De Secq pouvoit bien corriger les mots, mais les gestes ! ... ces autres mots d' un langage presqu' aussi important, c' étoit bien *la chose impossible* . Avec Madame De Secq, ou Marguerite, comme on voudra, étoient le receveur des contributions et sa femme, deux personnages assez indifférens, mais aimant la médisance et les caquets ; un propriétaire de Durantal et sa femme tâchoient de mettre à fin, avec deux anciens marchands

retirés, un boston dont on devoit parler le lendemain, absolument comme dans la *petite ville* de Picard. Ce propriétaire étoit un

p23

véritable hobereau, chicaneur, processif, tenant à sa noblesse qui datoit de cinquante ans, se piquoit d' une parole, d' une démarche, enfin, en ajoutant qu' il étoit exigeant, impérieux et bavard, l' on aura l' exact portrait de M De Rabon. Mais au milieu de ce monde et à côté de Madame De Secq étoit Mademoiselle Sophy. Elle pouvoit avoir soixante à soixante-six ans ; son visage étoit très-bien conservé, mais elle se coiffoit de manière à se vieillir : en effet, elle portoit toujours un bonnet en baigneuse de soie noire et garni de dentelle noire ; ses cheveux étoient poudrés et crêpés comme à l' ancienne mode ; ses yeux gardoient une vivacité et une expression difficiles à

p24

rendre. On voyoit qu' elle avoit dû être extrêmement belle, mais bonne,... en aucune façon ; seulement on devinoit qu' elle pouvoit l' avoir été pour un seul être. Un grand caractère étoit écrit sur sa figure : il y régnoit de l' orgueil, de l' envie, et surtout une profonde dissimulation ; néanmoins, à travers l' expression de ces diverses passions, apparoissoit une inquiétude vague qui annonçoit comme un remords, et un observateur auroit reconnu que cette fille cherchoit à racheter quelque faute, envers la nature, par la stricte exécution des petites et minutieuses pratiques de la religion. Cette figure contrastoit avec celle de Marguerite, qui n' avoit aucune gêne, aucune dissimulation. Il sera

p25

très-utile, avant de reprendre M De Durantal et Annette où nous les avons

laissés, c' est-à-dire dans l' antichambre avec toute la société qui étoit accourue comme nous l' avons dit, de faire assister le lecteur aux derniers propos tenus par ce cercle de la haute société de Durantal.

-Monsieur et Madame Bouvier vont venir au château, avoit dit Mademoiselle Sophy ; car vous savez la grande nouvelle ? ... M De Durantal épouse cette cousine de Madame Bouvier, cette jeune personne qui a été enlevée ! ... Adélaïde l' avoit bien prévu ! ... au surplus quelle que soit la nature des événemens qui ont lié m le marquis De Durantal avec Mademoiselle Gérard, le mariage ratifie

p26

et efface tout. Nous verrons comment elle se conduira ici... elle est jeune...

-ah ! Dit Madame De Secq, elle augmentera le *cercque* de notre petite société ; car, lorsque ces messieurs étoient seuls au château, il ne pouvoit pas y avoir moyen de fréquenter... -la dit on jolie ? ... demanda Madame De Rabon en interrompant.

-une figure de convention, répondit Mademoiselle Sophy ; elle a de la grâce. Au surplus, nous la *verrons* ...

ce fut à ce moment que la cuisinière effarée et toute épouvantée accourut en disant que des gens mal-intentionnés assiégeoient la

p27

maison, et après une petite délibération, l' on se leva en masse pour courir recevoir M et Madame De Durantal, ainsi qu' on l' a vu dans le chapitre précédent.

Aussitôt que ces deux grands personnages furent introduits dans le salon, on les amena devant le feu, les parties furent quittées, et l' on vint se grouper autour d' eux.

Mademoiselle Sophy offrit sa place à Annette qui grelottoit de froid, et, sur-le-champ, tous les visages prirent cet air courtisan et obséquieux que les inférieurs à petites idées affectent devant les êtres élevés en dignité, ou qui possèdent une grande

fortune.

Lorsqu' Annette se fut réchauffée et qu' elle promena ses regards sur

p28

cette assemblée, aucune des figures qu' elle aperçut ne lui plut ; néanmoins elle leur adressa un gracieux sourire (pouvoit-elle ne pas sourire ? ) et elle dit à Mademoiselle Sophy :

" madame, nous avons interrompu le jeu... je vous en prie, continuez ? Je suis bien fâchée du dérangement que je vous cause, mais le temps horrible qu' il fait et l' erreur du postillon nous servent d' excuse... "

Mademoiselle Sophy n' entendoit pas ; elle contemploit Argow avec une curiosité extraordinaire.

-comment ? ... le postillon... madame... c' est la première fois, dit-elle, que j' ai l' honneur de voir m le *marquis* De Durantal...

-madame, répliqua Jacques De Durantal, cessez de me donner

p29

un titre qui ne m' appartient pas... je ne suis point marquis...

pour un caractère aussi fier que l' étoit jadis celui d' Argow, cet aveu auroit pu paroître coûteux ; mais il le faisoit dans toute la sincérité de son âme et par une profonde humilité chrétienne.

Sur une certaine quantité donnée de femmes, il s' y en seroit trouvé beaucoup que cet aveu auroit affligées ou choquées ; mais pour Annette, elle aimoit trop son mari pour lui-même, et cette phrase ne lui fit aucune impression.

-mais, continua Mademoiselle Sophy préoccupée, c' est le même son de voix... voyez-donc, dit-elle en s' adressant à M De Rabon, comme M De Durantal ressemble à m le président ! ...

p30

-oh ! Répliqua M De Rabon, ce sont de ces

ressemblances qui disparaissent aussitôt que les deux figures sont à côté l' une de l' autre.  
-habitez-vous long-temps notre pays, madame ? ... reprit Mademoiselle Sophy, se souvenant qu' Annette lui avoit parlé ; je vous prie de m' excuser : vous me disiez que le postillon... cette ressemblance m' avoit étonnée, et j' avoue mon impolitesse... avez-vous vu, à Valence, Madame Bouvier ? ...  
-nous n' avons fait qu' y passer, répondit Annette ; et à ce moment elle lança un regard à M De Durantal comme pour lui dire : " oh ! Sortons d' ici ! ... et que ces êtres ne s' interposent pas entre notre bonheur, comme jadis aux italiens

p31

cette foule que nous avons abandonnée. "  
ce regard fut vu et compris par Argow ; mais il le fut aussi par Mademoiselle Sophy qui s' en blessa fortement, d' autant plus qu' Argow demanda sur-le-champ si l' on ne pouvoit pas envoyer quelqu' un au château.  
-mes gens, dit Mademoiselle Sophy d' un air composé, ne sont guère en état d' y aller par le temps qu' il fait ; mais l' on peut éveiller quelqu' un dans le village.  
-c' est inutile, dit Argow, car il me semble que le mur du parc passe auprès de votre jardin, et il y a précisément une porte qui donne sur une allée couverte. Attendez, madame, dit-il à Annette, dans l' instant vous serez au château.

p32

Argow s' élança et disparut ; il fit sauter la porte, et, malgré le vent et la pluie, il vola vers Durantal avec la rapidité de l' éclair.  
-madame, dit Mademoiselle Sophy, vous êtes sans doute mariée depuis peu ? ...  
-madame, nous sommes sortis de l' église avant-hier au matin pour monter en voiture : l' hôtel de M De Durantal n' étoit pas préparé pour me recevoir, et nous comptions passer la plus grande partie de l' année à Durantal,

de manière que nous avons préféré y célébrer  
notre mariage, notre famille étant à Valence...  
-il y a bien long-temps, dit Mademoiselle  
Sophy, que je n' ai assisté à des fêtes au château  
de Durantal ! ...

p33

assurément cette phrase signifioit :  
" invitez-moi ? ... " mais Annette, qui la  
compris parfaitement bien, jeta un regard  
scrutateur sur l' appartement et la maîtresse ; et,  
d' après cet examen, ne crut pas devoir répondre  
à cette attaque d' une manière favorable, parce  
qu' elle ignoroit si l' aspect de cette antiquité  
*durantalienne* conviendrait à son  
mari ; alors elle se contenta de sourire, en  
disant : " il y a donc long-temps que Durantal  
est inhabité ? ... "  
-il est abandonné depuis la révolution : les  
propriétaires n' avoient plus assez de fortune  
pour y rester, car il faut la fortune immense  
de m votre mari...  
-il est donc bien riche ? ... dit Annette  
avec surprise.

p34

-il faut qu' il le soit, car depuis un mois  
l' on a dépensé plus de six cent mille francs  
pour meubler et décorer le château : tout est venu  
de Paris. Comment se fait-il, madame, que  
vous ignoriez... ?  
à ce moment, Argow rentra dans le salon,  
en disant : " madame, il y a une voiture à la  
porte du parc. "  
-madame, dit Annette, en se levant, je vous  
remercie de votre aimable hospitalité ; j' étois  
morte de froid, et il auroit été scandaleux,  
qu' en Provence, une fiancée se fût  
trouvée gelée... elle salua gracieusement,  
et toute la compagnie se leva pour l' accompagner.  
Arrivée dans la cour, Annette, en voyant  
l' eau et la boue, hésita

p35

d' y mettre son joli petit pied enchâssé  
merveilleusement dans un soulier de satin noir  
qui brilloit comme une escarboucle ; Argow  
la saisit avec avidité dans ses bras, et,  
saluant la compagnie, il l' emporta  
comme s' il eut tenu une fleur qu' il craignît  
de briser...

-c' est une *pie-grièche* , dit Mademoiselle  
Sophy quand ils furent loin, et lui, c' est  
un fort grossier personnage ! ...  
la société regagna le salon de Mademoiselle  
Sophy, en commentant cet oracle de la sibylle du  
lieu. Marguerite voulut prendre la  
défense de *la jeune femme* ; mais  
cette contrariété aiguissant la langue de  
Mademoiselle Sophy, elle parla contre les  
nouveaux mariés

p37

avec toute l' aigreur de la vanité blessée.  
*inde iroe* ! ... ce fut la source des  
malheurs ! ...

## CHAPITRE 17

Annette entroit donc ; en ce moment, dans ce  
château que ses pressentimens lui avoient montré  
comme devant être à elle, et elle y entroit avec  
l' homme qui lui étoit apparu comme un *époux  
de gloire* .

Elle mit pied à terre sous une voûte brillante ; car  
le grand escalier avoit, à chaque marche, deux  
vases de porcelaine dans lesquels les plus  
belles fleurs dispuoient de parfums  
et de couleurs, et, de cinq en cinq marches,  
un élégant et simple candelabre supportoit un  
globe de verre

p38

dépoli, contenant la lumière, ce qui produisoit  
une masse blanchâtre de cette lueur qui charmoit  
tant Annette. La voûte et ses sculptures  
avoient été nettoyées ; le portique du  
haut étoit décoré de quatre magnifiques statues,  
et les deux portes des appartemens brilloient  
d' or et de moulures si délicates, que la jeune

épouse, frappée d' une recherche tant en harmonie avec ses goûts qui avoient été si bien étudiés, se pencha sur le bras de M De Durantal, l' arrêta, et lui dit : " voilà le rêve de mon âme ! Elle se réveille en voyant son jour, son soleil et la réalité ! ... ô que je suis heureuse ! ... " elle pressa Argow sur son sein, et resta quelques minutes jouissant de cette douce pression comme de la

p39

plus grande joie de la terre. Elle auroit voulu arrêter le temps ! ... ce n' étoit plus l' heure des pressentimens, des présages, où elle les tournoit à son avantage : elle ne s' aperçut pas qu' elle avoit un frisson causé par la fraîcheur de la voûte et par la présence des fleurs : enfin, elle ne marchoit plus que d' enchantemens en enchantemens. Son époux l' introduisit dans ses appartemens ; rien n' étoit plus riche, plus élégant : la grâce, la beauté, la recherche des ornemens, des draperies, des meubles, étoient sans égale ; mais, ce qui la flatta le plus, ce fut sa chambre à coucher : elle étoit exactement copiée sur sa chambre de Paris, si ce n' est que chaque ornement étoit exécuté d' une manière bien supérieure.

p40

Le cachemire blanc remplaçoit la perkale, la soie, le mérinos ; et les marbres, les dorures, l' argent massif, y étoient prodigués. -Annette, dit Argow avec une visible émotion lorsqu' ils furent parvenus à cette charmante chambre conjugale, cette chambre et ces appartemens sont *les vôtres* : vous y serez toujours maîtresse, quelles que soient vos volontés. Ici, votre mari ne sera jamais que l' amant le plus soumis, le plus tendre, le plus affectueux, l' amant des premiers jours de notre amour. Vos ordres n' auront pas le temps d' arriver sur vos lèvres adorées, et ce sera toujours, comme aujourd' hui, un geste, un sourire, un regard qui, toujours, compris, me diront vos chers désirs...

p41

et rien n' empêchera qu' ils soient exécutés...  
oui, mon Annette, ajouta-t-il en saisissant sa  
main et la couvrant de baisers, tu seras mon  
unique amour, mon trésor de bonheur, l' être  
sur la tête duquel reposeront toute la vie, toute  
la félicité d' un malheureux indigne  
du ciel, de la terre, repoussé par toute la  
nature, mais qui ose prendre ton sein pour  
asile. "

elle entendoit ces douces et tendres paroles  
avec un charme inexprimable. Elle rencontroit donc  
ce qu' elle avoit tant souhaité, un être qui  
conçût l' amour ! ... quelques larmes de bonheur  
sillonnèrent ses joues de rose, et lui  
servirent de réponse. Qu' on se figure  
une vierge aussi pure qu' Annette,

p42

dans une chambre conjugale doucement éclairée  
et brillante de somptuosité ? Annette n' avoit  
jamais eu de pensée qui pût seulement  
ridier le front de cette jeune et pure déesse que  
l' on nomme pudeur ; enfin, c' étoit une jeune  
fille qui ignoroit ! ... or, quel suave tableau ! ...  
-cette scène, dit-elle, me fait à l' âme comme  
une fête de l' église ! ...

" où demeurerez-vous donc ? Demanda-t-elle  
avec ingénuité, après un moment de silence. "  
-mes appartemens, répondit-il, sont là... il  
ouvrit une porte, et Annette parcourut,  
avec un ravissant plaisir, les appartemens d' Argow  
qui se trouvoient en parallèle ; car on avoit  
consacré, aux appartemens,

p43

des mariés, toute l' aile du château qui  
avoit sa vue sur la campagne de Valence.  
-ah ! C' est bien, dit Annette, nous serons  
toujours ensemble, et je pourrai même vous  
entendre chez vous ! ...  
la pauvre innocente n' y voyoit pas d' autre  
raison, pas d' autre avantage ! ...

en se retrouvant sur le portique de l' escalier, Argow lui montra une galerie décorée comme l' escalier, éclairée de même, et Annette arriva aux appartemens de réception : alors, dans un salon immense et magnifique, elle retrouva M et Madame Gérard qui venoient d' arriver par l' autre route. Il étoit très-tard, et, après mille questions, Madame

p44

Gérard, en mère discrète, conduisit sa fille dans la chambre qu' elle venoit déjà de nommer la *chambre de Paris* ... là, Madame Gérard remplit le dernier devoir d' une mère en tâchant de dessiller les yeux de sa fille. Comme les oreilles des hommes n' ont jamais entendu les discours tenus en pareille occurrence, il seroit de la plus grande inconvenance de tâcher à les deviner, et nous laisserons chacun se figurer l' étonnement d' Annette à sa guise... certes, il falloit célébrer, par une fête brillante, cette fête charmante du bel âge, cette fête qui n' en est une que lorsque l' amour, avec son

p45

ivresse, sa joie, sa plénitude, assiste à ce don précieux, à ce dernier sacrifice, qui n' en est plus un lorsqu' on aime, et qui devient un supplice pour une foule d' êtres par la manière dont on se marie en Europe. Argow et Annette, privilégiés entre mille mortels, goûtèrent, dans l' empire de l' hymen, les mêmes charmes que deux amans. La chasteté ne cessa pas un moment d' habiter cette chambre céleste, et si la *pudeur* même pleura, ce ne fut que de plaisir. En effet, il y avoit déjà plus d' un mois qu' ils étoient mariés lorsqu' Annette, vaincue par tant d' amour, permit que cette chambre virginale quittât son nom ; et, dès-lors, on jugea à propos de donner à

p46

Durantal une fête pour célébrer ce mariage qui, depuis l'arrivée de M et Madame De Durantal, occupait toute la ville de Valence. Ce fut M Gérard qui, en qualité de bureaucrate, rédigea les invitations, et cette petite occupation lui retraça un moment son cher bureau, dont l'absence se faisoit sentir pour lui malgré son bonheur. Le jour fut indiqué, et les personnes invitées ; cependant Mademoiselle Sophy, le maire de Durantal et sa femme, ne furent point priés : Charles Servigné, Madame Servigné, M et Madame Bouvier, le furent ainsi que le préfet, M Badger, les principales autorités de Valence, et la haute société. Personne ne refusa, quoique dans le

p47

pays on commençât déjà à se demander quel étoit le propriétaire de Durantal ? Comment, et où il avoit amassé une si grande fortune ? Quel rang il occupoit ? Etc. ; mais les bruits que l'on semoit sur la somptuosité du château, l'envie de voir une jeune personne épousée par amour, l'incertitude même de l'opinion publique sur le maître de cette belle propriété, furent cause de l'empressement de chacun à venir.

Adélaïde, sa mère et Charles, furent avertis, particulièrement par Annette, que leurs appartemens étoient préparés au château ; et, dans sa lettre, Madame De Durantal les conjura de venir aussi souvent qu'ils le voudroient, les assurant

p48

qu'ils seroient toujours les bienvenus. Trois jours avant la fête, Adélaïde et son mari, Charles et sa mère, vinrent en effet au château de Durantal ; mais l'affectueuse tendresse d'Annette, et ses gracieuses attentions, ne firent qu'augmenter la haine secrète de Madame Bouvier, qui comparoit toujours sa position avec celle d'Annette, et qui ne pouvoit pas penser que sa cousine

oublîât la manière dont elle avait été reçue à son premier voyage. Alors, plus Annette témoignoit d'amitié à sa cousine, et plus cette dernière l'accusoit de fausseté en croyant qu'elle agissoit à contre-cœur. Pour Charles, en voyant celle qu'il devait épouser, celle qu'il aimoit encore,

p49

briller ainsi au sein de l'opulence, et s'y trouver comme dans son élément naturel ; il sentoit redoubler sa rage, et souvent cette pensée se trouvoit dans son cœur : " oh ! Si je pouvois détruire leur bonheur et descendre ici avec tout l'appareil de la justice, comme cela m'est arrivé déjà à tort ! ... "

Adélaïde et son mari furent ce jour-là, avec leur mère, faire une visite à Mademoiselle Sophy, à laquelle ils devoient encore des sommes considérables. Là, Adélaïde parla un peu à cœur ouvert sur sa cousine, mais en y mettant toutefois des ménagemens.  
-nous vous verrons sans doute au bal ? Dit-elle à Mademoiselle Sophy.

p50

-moi, pas du tout, répondit-elle, je ne suis pas invitée ! ...  
-ni moi, dit aussi Madame De Secq, il me semble cependant que M et Madame De Durantal auroient bien pu inviter les autorités du pays... ce n'est pas pour la fête ! Qu'est-ce que nous fait à nous de voir *leux* salons, *leux* meubles, *leux* domestiques et eux-mêmes ? Mais c'est humiliant, et, comme disoit ce pauvre curé : " il ne faut pas que la pelle se moque du fourgon .  
- *satis est* , reprit M De Secq, assez, assez ma bonne amie.  
-mais, dit M De Rabon à Madame De Servigné, connoissez-vous ce M De Durantal, le gendre de votre nièce ? Qu'est-il donc ? ... tout le monde à Valence se demande

p51

cela... il nous a dit ici, l' autre jour,  
qu' il n' étoit pas *marquis* ; le préfet  
prétend qu' il est américain ; il y a une  
incertitude...

-j' ignore, dit Madame Servigné qui,  
heureuse enfin, se voyoit interrogée, et prenoit  
la parole ; ce que je sais c' est qu' il a une  
fortune colossale : il nous a fait acheter  
beaucoup d' étoffes par un grand homme sec, qui  
est son ami, et il a payé comptant. Cette  
affaire là nous a fait un bien étonnant, car elle  
nous mettra bientôt à même, mademoiselle,  
de vous apporter une bonne somme ; mais pour  
vous dire ce qu' est M De Durantal, je  
l' ignore complètement. Il est ami du préfet,  
car le préfet vient...  
-ah ! Il vient ! ... dit M De Secq ;

p52

mais c' est dommage que je ne m' y trouve pas !  
Si encore M De Durantal venoit à l' église, on  
pourroit encore le saluer, le voir ; mais, non,  
il vit renfermé, se promène en voiture ou dans  
son parc : il a fait restaurer la chapelle du  
château et on y dit la messe, ce qui n' arrange  
pas notre curé : s' il fait des aumônes aux  
pauvres, c' est son grand sec d' intendant qui les  
remet, et il n' ôte même pas sa pipe de sa  
bouche pour vous parler : (...), resterons-nous  
sans rien savoir bien long-temps ? ...  
-ils ne sont même pas venus me revoir, me  
remercier... dit Mademoiselle Sophy.  
-oh ! Annette n' a pas de tact !  
Dit Adélaïde.

p53

-je m' y suis présentée, reprit Mademoiselle  
Sophy, et elle ne m' a pas reçue.  
-elle ne vous a pas reçue ! ... répéta Adélaïde  
avec un profond étonnement, et pourquoi donc,  
*madame*, ne vous a-t-elle pas reçue ?  
- *madame* n' étoit pas visible... répondit  
avec aigreur Mademoiselle Sophy.  
-voyez-vous cela ? ... *madame* n' étoit pas  
visible ! Répéta encore Adélaïde avec un air

moqueur ; elle va prendre des tons de grande dame : une petite ouvrière en dentelle ! ...  
-ah ! Elle a fait de la dentelle ? ... s'écria Mademoiselle Sophy ; il ne manqueroit plus que son mari ait

p54

vendu du fil ! Il a assez l'air d'un gros négociant, et il aura acheté la terre de Durantal comme une savonnette à vilain.  
Oh ! Si nous pouvions savoir son véritable nom !  
-dieu sait si la bonne volonté me manque ! ... dit Madame De Secq ; tu sais, mon ami, comme je découvre les secrets : *ce que femme veut, Dieu le veut*, disoit le pauvre...  
-nous le saurons quand nous voudrons, dit M De Secq, en interrompant l'inévitable citation de sa femme ; car je puis demain le lui aller demander.  
-et que ne le faites-vous ? ... s'écrièrent à la fois Mademoiselle Sophy, M De Rabon, Marguerite et Adélaïde.

p55

-ah ! Diable, (...), ce qui veut dire qu'il est l'ami du préfet, et que, lorsqu'on aime sa commune, on se garde de heurter les notabilités sociales, c'est ce que Cicéron explique dans le chapitre 7 : vous le connoissez M De Rabon, *de republica*, du budget ?  
-mais, mon ami, reprit Marguerite, quand on a une fortune indépendante, on n'a besoin de personne, et l'on peut...  
-l'on peut, dit l'ex-juge de paix, être destitué...  
l'on voit, d'après cette conversation, que la curiosité du cercle de Mademoiselle Sophy étoit fortement excitée ; que le besoin de connoître M De Durantal formoit un fond d'entretien qui ne devoit tarir

p56

que lorsqu'on auroit découvert la vérité ; que Mademoiselle Sophy étoit piquée au dernier point

de n' être pas invitée au bal ; et que cet amour-propre blessé lui donnoit l' envie de nuire aux propriétaires du château.

De Secq étoit partagé entre l' envie de se glisser au château et son orgueil offensé. Quant aux autres membres de la société, ils suivoient l' impulsion donnée par Mademoiselle Sophy, et le curé lui-même n' étoit pas content de ce qu' un autre ecclésiastique que lui eût été choisi pour être l' aumônier du château.

Qu' on pense à tout ce qu' ils supposoient d' un seigneur que l' on ne pouvoit pas voir ! ...

p57

ce bal, dont il étoit tant question dans la contrée, se donna, et l' élite de toute la société de Valence s' y trouva. Le préfet, reconnoissant envers Argow, malgré le haut rang qu' il occupoit, lui prodigua ces marques d' affection qui prouvent une grande intimité entre deux hommes, et il fêta la jeune mariée comme si Annette eût été sa fille. Alors, les autres personnages, suivant l' impulsion que leur donnoit la conduite du premier magistrat du département, s' empressèrent autour de cette famille, et ne négligèrent rien pour se montrer des amis réels. On parcourut Durantal avec d' autant plus d' admiration qu' elle étoit véritable, et tous les invités restèrent une journée entière. Vernyct avoit

p58

pourvu à tout, et cet ami sincère, malgré la rudesse de ses manières, fut l' âme de cette fête : Argow et Annette n' eurent qu' à en faire les honneurs. Madame De Durantal sembloit être prédestinée à jouer un tel rôle, et elle s' attira l' éloge vrai de tous ceux qui la virent : affable avec tout le monde, prévenante, gracieuse, sans prétention auprès des femmes, leur donnant des louanges délicates et paroissant s' oublier auprès d' elles, spirituelle de cet esprit de bonne compagnie auprès des hommes, elle imprima à cette journée et à la fête un cachet de grandeur, de bon ton et d' amabilité sans

gêne, qui fit regarder cette jeune femme comme une des plus précieuses conquêtes que pût faire la

p59

ville de Valence. Chacun s' en fit l' un à l' autre l' aveu, et tous désirèrent de lui plaire. Elle eut même le soin de se faire pardonner l' extrême magnificence de son château auprès des personnes chez lesquelles ce spectacle magique pouvoit exciter l' envie ou la jalousie, et lorsque l' on parla de cette noce, dans Valence, ce ne fut, de tous côtés, que discours flatteurs pour Annette et son mari. à cette fête, se trouva le président du tribunal de Valence, qui, le matin, avoit vu Mademoiselle Sophy : comme elle, il fut frappé de sa ressemblance avec Argow. Charles et Adélaïde se trouvèrent alors les seuls dont les coeurs ne fussent pas à l' unisson. Charles

p60

cependant, eut tous les dehors de l' amitié la plus vive ; mais ce luxe l' écrasoit, il ne respiroit pas à l' aise dans ces appartemens somptueux ; et, lorsqu' il vit paroître Annette décorée de toute l' élégance d' une toilette fraîche et simple qui la rendoit mille fois plus belle, il sentit dans son âme l' amour se réveiller dans toute sa violence, et en apercevant dans les traits d' Annette ce contentement radieux que produit le bonheur, il tressaillit, et sentit une haine horrible s' élever dans son coeur pour l' être qui lui avoit arraché l' amour d' une créature dont il savoit apprécier le prix. Il s' en alla de Durantal en emportant une aversion plus forte pour son cousin, et il la déguisa assez à M et Madame

p61

Gérard, pour que ces deux êtres de bonté le crussent l' ami de leur famille. Bientôt Durantal devint solitaire, car M et Madame Gérard retournèrent à Paris pour mettre

ordre à leurs affaires, afin de pouvoir revenir promptement, et rester désormais avec leur fille ; car M Gérard alloit donner sa démission de caissier, et réaliser sa petite fortune, de manière à pouvoir vivre avec son gendre. Le bonhomme avoit trouvé le moyen d' établir une administration entière dont il s' étoit créé le chef : cette administration étoit celle de la fortune de son gendre, et il s' étoit même fait arranger un bureau à Durantal.

Il ne resta donc plus au château

p62

que les deux mariés et Vernyct. Aussitôt qu' Annette se fut habituée au changement que son nouvel état et l' habitation de Durantal apportèrent dans sa manière de vivre, elle se fit un autre thème sur cette nouvelle position sociale, et son mari reconnut en elle un de ces êtres supérieurs que le ciel envoie trop rarement sur la terre. En effet, elle commença une vie de bienfaisance et de bonté expansive qui fit goûter à Argow des plaisirs dont le malheureux ne s' étoit pas encore douté. Enfin, Vernyct lui-même, fut attaché au char de la bienfaisante Annette, et il la suivit en grondant et fumant toujours sa pipe, car Annette ne put jamais gagner cette

p63

réforme sur l' esprit de l' indompté lieutenant. Ces trois êtres parcoururent les environs et soulagèrent toutes les infortunes. Annette tenoit un registre exact des familles malheureuses, et obvioit à tous leurs maux. Elle avoit le soin de tout faire faire à son mari, comme pour grossir son trésor de bonnes oeuvres dans le ciel, et racheter ses crimes par l' exercice de toutes les vertus chrétiennes. Si l' on veut connoître comment se passoit leur temps, il ne faut que montrer l' intérieur de la chambre d' Annette. La voyez-vous assise dans l' embrasure d' une croisée ? Elle travaille avec ardeur à des chemises de la toile la plus grossière, et elle ne lève les yeux que pour les

p64

reporter sur Argow. Ce dernier est entouré de plans et de cartes ; il s' occupe, avec Vernyct, de la construction d' un hôpital champêtre. Vernyct est là, les bras croisés, il se promène de long en large, il regarde ce tableau celeste, et il jure en lui-même ; car il n' ose plus jurer tout haut : il n' a juré qu' une fois, et, pour tout l' or de l' Amérique, il ne voudroit pas revoir l' expression des regards qu' Annette lui lança douloureusement. -dire qu' une petite femme, pas plus haute que rien, s' écria-t-il, a réussi à me faire tenir deux heures tous les dimanches dans une chapelle contre toute ma volonté ! ... Annette se mit à sourire en regardant son mari.

p65

-continue, dit M De Durantal, tu parles d' or...  
-oui, mais je jure bien, par la quille de la *daphnis* , qu' elle ne me fera rien faire de plus... et c' est moi qui ai fait restaurer cette chapelle où je vais ! ... je n' y comptois guère : et c' est encore moi qui ai fait clouer tous ces tapis sur lesquels on ne peut plus cracher ni fumer ! ... voilà de beaux chefs-d' oeuvre... et le pis, c' est de voir *mon ancien* s' amuser à tracer des hôpitaux ! ... des greniers à malades ! ... courir à la chasse des pauvres comme si c' étoient des ortolans ! ... ne plus fumer ! ... je l' avois bien dit que tout tourneroit comme cela... si je ne me tiens pas bien boutonné ils finiroient par m' encapuchonner ! Ils me marieroient,

p66

et je n' aurois plus l' envie de vivre en brave et honnête...  
-brigand,... n' est-ce pas ? Dit Argow en l' interrompant, donner des horions et en recevoir ; ... perdre ton âme ? ...  
-oh ! Oui, reprit le lieutenant, je finirai par vous quitter, et j' irai m' engager dans quelque

régiment de pousse-cailloux pour me faire brûler la cervelle avec quelques vieilles moustaches ! ... j' aime la fumée du canon ! ...  
-oh ! Nous quitter ! ... s' écria Annette en sautant et jetant ses toiles, quitter vos amis !  
Votre petite prêcheuse qui veut votre salut, quitter Durantal ! ... ne plus sentir ces douces larmes couler quand je vous mène chez un malheureux ? ... oh !

p67

Vous ne ferez pas une chose si cruelle... eh bien ! Je ne vous tourmenterai plus pour vous faire agenouiller au *lever-dieu* , vous fumerez dans les appartemens.  
-même dans le vôtre ? ... dit-il en la regardant avec curiosité.  
Ici, elle jeta un regard plaisamment douloureux sur cette chambre étincelante de blancheur, elle prit Vernyct par le bras, et, le conduisant à un rideau de mousseline des Indes, elle lui dit : " est-ce que vous auriez le courage d' enfumer cela ? ... "  
-oui, répliqua-t-il.  
-eh bien ! Vous l' enfumerez s' il n' y a que cela qui puisse vous faire rester avec vos amis ! ...  
-ah ! S' écria le lieutenant les

p68

larmes aux yeux, y a-t-il deux femmes comme vous dans le monde ? ... que le diable remporte les fusils, les canons, les haches, les sabres, les vaisseaux, même les fins sloops !  
Vivent les anges comme vous ! ...  
-eh bien, dit Annette en lui souriant, aimez-vous un peu la religion ? Hem !  
Convertissez-vous ? ... soyez chrétien ? ...  
-oui, sois chrétien ? Ajouta Argow de sa voix forte.  
-oh ! Pour cela ne m' en parle jamais... si vous voulez que je sois tranquille ici-bas, laissez-moi au moins la vie future, puisque vous dites qu' il y en a une ! Pour me battre et enrégimenter l' enfer... tudieu ! Voyez-vous les démons aller au pas

p69

de charge, virer à droite, et, s' il y a des chevaux damnés, nous aurons de la cavalerie ! ...

-oh ! Taisez-vous, taisez-vous, dit Annette, vous me faites de la peine.

-veux-tu te taire ! ... s' écria Argow d' un air impérieux ; mais, radoucissant sur-le-champ sa voix, il fut à son ami, lui prit la main, et lui dit avec l' accent de l' amitié :

" tais-toi ! ... "

-j' ai tort... adieu, je m' exile pour trois jours ! ...

il sortit.

C' étoit ainsi que leurs jours se passaient au sein de l' amitié, de la bienfaisance et de l' amour : Annette prodiguoit tous les trésors de sa belle âme pour charmer la vie d' Argow. Toute la matinée étoit donnée aux

p70

doux plaisirs de l' intimité ; ensuite on couroit chez les malheureux les aider de conseils autant que d' argent ; l' on travailloit avec courage aux layettes des accouchées, aux chemises des pauvres vigneron ruinés ; l' on entremêloit ces travaux de chants, de prières et de musique ; et chaque journée étoit trouvée trop courte ; mais jamais ils ne purent dire, comme Titus, qu' il y en eût de *perdue* ni pour l' amour, ni pour la bienfaisance, ni pour le ciel : aussi leur vie devint-elle pure comme l' azur du ciel !

CHAPITRE 18

p71

Au milieu de la route de Valence à F c' est-à-dire à dix lieues de Durance, il y avoit une petite maison qui étoit depuis long-temps abandonnée à cause du péril qu' il y avoit à l' habiter ; mais depuis un mois les voyageurs la revoyoient peinte à neuf, bien

réparée, et une enseigne qui portoit : " à la jolie hôteesse, " invitoit à s' arrêter. Les contre-vents étoient verts, les fenêtres du bas bien grillées par de bons barreaux de fer ; enfin, tout indiquoit l' aisance, et comme

p72

cette maison étoit située à moitié chemin de Valence à F, la nouvelle hôteesse devoit faire une fortune tout aussi brillante que ses prédécesseurs ; car tous les voyageurs s' y arrêtoient. Mais, il faut dire aussi que tous les aubergistes y avoient été successivement assassinés, et que les voleurs leur prenoient leur fortune aussitôt qu' elle valoit la peine d' être prise.

Il falloit donc que celle-là eût fait un accord avec les malfaiteurs, et leur payât une rente ! C' est ce que vous verrez ! ...

en ce moment, une jeune fille d' environ dix-huit ans, mise avec toute la recherche que comporte le joli costume de ce charmant pays, attendoit sur la porte de l' auberge,

p73

et regardoit sur la route avec une curiosité plus forte qu' à l' ordinaire ; car elle étoit curieuse de son naturel, défaut qu' annonçoient un charmant nez retroussé, des yeux qui voyoient en côté, de petites oreilles, jolies comme les amours, et qui devoient entendre à travers une porte de quinze lignes d' épaisseur. Hélas !

Il n' y a que les curieuses qui se perdent !

-il ne viendra pas ! Dit-elle ; et,

abandonnant son poste avec un peu d' humeur, elle vint se rasseoir dans un joli comptoir en regardant d' un air indifférent les gens qui dînoient.

-mademoiselle, dit l' un d' eux, vous ne craignez donc rien dans cette maison si voisine de la forêt,

p74

et dans laquelle il est arrivé tant de

malheurs ?

-oh ! Dit-elle, j' ai des protecteurs : il y a ici, tout auprès, un garde-forestier qui, au premier coup de cloche, arriveroit ! ... et puis, je n' ai jamais d' argent ici ; ... d' ailleurs on m' a dit que je n' avois rien à craindre ! ... ensuite nous sommes du monde ici : j' ai une servante et un garçon... comme elle achevoit ces mots, elle entendit au loin le bruit du galop d' un cheval : " c' est *lui* ! ... c' est *lui* ! ... " s' écria-t-elle, et elle s' échappa en courant de toutes ses forces, sans s' inquiéter des voyageurs qui s' en allèrent sans payer... elle auroit, en ce moment, laissé prendre toute sa fortune.

p75

Elle accourut sur la grande route au devant du cavalier : -" ah ! Te voilà donc enfin ! Je t' ai attendu un jour, deux jours, des siècles ! ... " le cheval s' arrêta, elle le flatta de la main, le caressa, l' embrassa, et lui dit : " toi, ton orge est préparée, elle est vannée, criblée, et l' avoine aussi... -bonjour toi ! ... " et elle embrassa avec toute la ferveur de l' amour le cavalier qui étoit descendu. Il y avoit dans ses mouvemens, dans son parler, dans toute sa personne, une vivacité, un charme que rien ne peut rendre. Vernyct, (car c' étoit lui), passa la bride de son cheval autour de son bras, et, soulevant doucement Jeanneton, la jolie hôtesse, il la serra contre son coeur, et lui baisa le

p76

front : " bonjour petite ; " et il sourit en la caressant de la main. -viens donc vite, dit-elle, en le tirant par l' habit ? Viens ? ... je t' ai préparé un joli dîner dans la chambre en haut. -quel coeur ! ... s' écria Vernyct, en entrant dans cette modeste auberge. Cette maison n' avoit en bas qu' une vaste salle et une cuisine, au bout de laquelle étoit une chambre à coucher. Dans la grande salle il y

avait au plancher d'en haut une vaste  
trappe : elle servoit à monter dans le grenier  
qui se trouvoit au-dessus, et ce, par le  
moyen de l'escalier le plus simple que les  
ingénieurs aient jamais inventé : une échelle. Mais  
au-dessus de la cuisine et de la

p77

chambre à coucher de la cuisinière, étoit un  
autre grenier que Vernyct avoit fait lambrisser  
et arranger de la manière la plus fraîche  
et la plus gentille. On y montoit par  
un petit escalier qui donnoit dans la cuisine.  
C'étoit là la chambre où Jeanneton avoit  
préparé le repas et tout le reste.  
Lorsque Vernyct y fut, elle le plaça dans un  
fauteuil antique, et s'assit sur ses genoux :  
elle l'embrassa, le regarda, mais tout-à-coup  
se leva et redescendit. Elle fût conduire  
elle-même le beau cheval dans l'écurie, et  
l'arrangea de manière à ce que rien ne lui  
manquât : " il auroit été joli que ce fût Marie  
qui fit cela ! ... dit-elle en sortant de  
l'écurie. " elle remonta avec la

p78

promptitude de l'écureuil, et revint s'asseoir  
sur les genoux de Vernyct.  
-sais-tu une chose, dit-elle, mon pauvre  
*bijou* est mort, ce pauvre animal ! C'est  
à lui que je dois ton amour ! Il a bien  
souffert ! Y avoit-il chevreau au monde  
plus joli que lui ! Je n'aime pas qu'il soit  
mort, cela ne me dit rien de bon ! ...  
comme tu me regardes ! ...  
-es-tu folle ! ... dit-il, tu l'as enterré,  
n'est-ce pas ?  
-oui, dans la cave, sous la salle, ... je  
n'aime pas cet endroit-là ! ...  
- j' y mourrai peut-être ! ... dit  
Vernyct en riant, et toi aussi. ô femme ! ...  
-parlons d'autre chose, reprit-elle,

p79

je n' aime pas ton rire... voyons, mais dis-moi, comment te trouves-tu dans cette chambre si simple, en quittant les beaux appartemens de Duralant ?

-très-bien, ma pauvre petite.

-comment, pauvre ? Je suis la plus riche de toute la terre ! J' ai ton coeur,... n' est-ce pas que je l' ai ? ... qu' il est à moi.

-oui, petite, fais en tout ce que tu voudras ; car tu as tout ce que le hasard a mis d' amour chez lui. Je ne peux rien donner au-delà. Je suis brusque, bourru, aimant le tapage et la mort ; mais à tes côtés je n' aime que la paix et la tranquillité, la joie et les douceurs. "

-quand les impératrices auroient trente mille lieues de terre à gouverner,

p80

s' écria Jeanneton, elles n' auroient pas encore la dixième partie de mon bonheur ! ... mais embrasse-moi donc, mon cher protecteur, et alors je serai dans les cieux ! ...

-je ne sais comment j' ai fait pour t' aimer, dit Vernyct, j' ai toujours porté malheur à toutes celles que j' ai aimées : en Amérique, on a tué *Jenny* ; à Saint-Domingue, on a brûlé *Maya* ; ... que t' arrivera-t-il à toi ?

-du bonheur.

-tu ne sais pas, dit Vernyct, que nous courons des dangers, tout riche que nous sommes.

-et lesquels ?

-mais rien que d' être envoyés dans l' autre monde...

-sainte vierge ! Que me dis-tu là !

p81

-c' est la vérité !

-oh ! Tu ris, ce n' est rien.

-mais si cela étoit ! ...

-si cela étoit je mourrais avec toi ! ...

allons, viens te mettre à table, mangeons comme l' autre jour avec la même assiette, la même fourchette et buvons au même verre ! Elle l' entraîna, et lui prodigua mille caresses pendant le repas : puis, folle comme on a dû

le voir, elle prenoit une cuiller, et lui barbouilloit le visage avec de la crème, lui tiroit les cheveux, jouoit avec les pistolets qu' il portoit toujours sur lui, l' embrassoit sur les yeux, et tâchoit de tellement le presser sur son coeur, qu' il y restât comme empreint véritablement. On pouvoit déployer un amour

p82

plus mystique et plus religieux, mais rien n' étoit si ardent et si tendre que le coeur de cette jeune fille. Elle aimoit sans seulement s' inquiéter des hommes, de leurs lois, et du ciel ; à peine savoit-elle le nom de l' être qu' elle aimoit : elle ne voyoit que *lui* ; les biens, les honneurs, les richesses, rien, rien ici-bas ne lui paroissoit valoir une caresse, un regard, un sourire, une parole. On voit qu' il en étoit dans cette obscure auberge comme dans le magnifique château de Durantal, et que l' on y rendoit au lieutenant le même culte qu' Annette au capitaine. Pendant que ces deux êtres étoient ainsi aimés par deux femmes qui les combloient de plaisirs, et, adorés

p83

par tous les malheureux de tout un pays, (si bien qu' aussitôt qu' ils sortoient, ils étoient suivis des bénédictions de chaque pauvre paysan) il y avoit à Durantal un cercle de gens qui s' occupoient, avec toute l' activité d' un comité-directeur, de savoir l' histoire de leur fortune, de leur amitié, et qui brûloit de connoître ce qu' ils avoient si grand soin de cacher. Ainsi Argow étoit placé dans son château comme sur un baril de poudre, et une étincelle pouvoit tout faire sauter : aussi avoit-il soin de vivre dans une retraite absolue ! Déjà M De Secq s' étoit présenté une fois en s' annonçant comme le maire de Durantal, et n' avoit pas été reçu : cette circonstance avoit piqué la curiosité et aiguisé les langues.

p84

-comment ! Disoit Mademoiselle Sophy, il a positivement refusé de vous recevoir !

-oh ! Mon dieu oui ! ...

-mais, c' est un parti pris ! Il faut qu' il y ait des raisons... c' est comme toutes ces aumônes et ces bienfaits... croyez-vous que l' on dépense cent mille francs à bâtir, et cent mille écus à fonder un hôpital pour tout un canton, sans des raisons ? ... ou c' est pour leur plaisir, ou c' est par conscience.

-le fait est, reprit Marguerite, que tout a une cause ; et, lorsque les gens sont tristes, c' est qu' il y a *quelqu' anguille sous roche* : lorsque les gens se renterment, c' est qu' ils courent des dangers à être vus... et, de tout cela, il résulte

p85

que leur conduite n' est pas claire.

-une singulière chose, dit M De Rabon, c' est que lorsque m le percepteur a voulu inscrire sur son rôle le nom du propriétaire, le grand sec, qui cache aussi son nom, lui a dit d' inscrire le nom de M De Durantal, sans nom de baptême.

-c' est vrai ! Dit le percepteur.

-or, à Valence, continua M De Rabon, il a refusé de fournir ses pièces pour être porté sur la liste des électeurs, et le conservateur des hypothèques, qui est mon parent, m' a dit que le contrat de vente de Durantal portoit un autre nom que celui de Durantal. Il m' a promis de

p86

rechercher ce nom qui est très-bizarre.

-oh ! Vous ne nous aviez pas encore dit cela ! ... lui répliqua Mademoiselle Sophy.

-je le crois, j' arrive de Valence...

-et il n' y a pas de nom de baptême ! ... demanda-t-elle.

-je ne vous dirai pas ! Répliqua M De Rabon.

-des gens qui vont à sa chapelle, dit le receveur des contributions, prétendent qu' il est excessivement dévot, qu' il pleure

quelquefois à la messe... et jamais on ne lui a vu la figure tranquille... oh ! Il est facile, ajouta-t-il, de s'apercevoir qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette figure-là !

p87

-mais vous souvenez-vous, dit Mademoiselle Sophy, que dans le temps il a donné au préfet tous les signalements des brigands de Saint-Vallier, et que néanmoins l'on n'en a pas trouvé un seul.

En ce moment le curé entra, et l'on aperçut sur-le-champ les marques d'une vive agitation sur sa figure. Il salua, s'assit, et dit : " il arrive quelque chose de bien singulier à Durantal ! ... "

-et qu'est-ce ? ... demanda-t-on de toutes parts.

-voici, répondit le curé : ce matin, Marinnet, le vieux jardinier de Durantal, est venu me trouver : cet homme a toujours été mon protégé, et, dans toutes les circonstances de sa vie, il m'a toujours

p88

consulté. Il étoit ce matin plein d'effroi. Hier au soir il ordonnoit aux ouvriers de creuser, dans une grotte, les fondations d'un petit mur que Madame De Durantal a demandé que l'on fît à l'insçu de son mari, parce qu'elle veut, m'a-t-il dit, placer à l'entrée de la grotte souterraine, un sofa, une table, et, pour les préserver de l'humidité, elle adosse ces meubles à ce mur qu'elle veut décorer aussi. Marinnet regardoit faire les ouvriers, lorsqu'en donnant un coup de pioche, l'un d'eux a enlevé, sans le savoir, des cheveux ! ...

-des cheveux ! ... s'écria-t-on.

-oui, et noirs comme du jais ! ... alors Marinnet, reprit le curé, en voyant cette touffe au bout de la

p89

pioche, a dit aux ouvriers qu' il étoit trop tard pour continuer, il leur a fait laisser leurs outils, et les a renvoyés. Quand il les eut reconduits, il revint à la grotte de rocaille, et il s' assura que ce qu' il avoit vu étoient des cheveux d' homme ! ...  
-oh ! Quelle horreur ! S' écria-t-on.  
-gardez le plus profond silence là-dessus !  
Dit le curé ; or, en examinant le terrain, continua-t-il, il sentit une odeur très-méphitique s' exhaler du trou que l' on avoit commencé de faire. Il prit une autre pioche, et, pour vérifier des soupçons auxquels il n' osoit pas croire, il continua de fouiller, et, après avoir écarté la terre, il découvrit le squelette d' un homme ! ...

p90

à ces paroles, une profonde horreur se peignit sur tous les visages.

-j' en suis encore tout tremblant, dit le curé. J' ai conseillé d' abord à Mariné de remettre le terrain comme l' avoient laissé les ouvriers, et ensuite de se taire jusqu' à ce que j' aie réfléchi à la conduite qu' il doit tenir ; et, en effet, il y a de grandes réflexions à faire : car personne n' a disparu du pays depuis que M De Durantal y est, le corps peut être très-anciennement dans cet endroit, et les propriétaires actuels n' en rien savoir.

Enfin, s' il y a eu un crime de commis, ce peut n' être pas lui : cet homme enterré là ne peut-il pas être un des maçons qui construisirent

p91

la grotte et qui auroit pu être écrasé ? ...

-oui, mais on sauroit qu' il a disparu, s' écria De Secq. Enfin, s' il est vrai qu' il existe un corps, il y a, de telle manière qu' on envisage la chose, une contravention aux lois de police ou un crime. Quel que soit le coupable, je n' en ai pas moins le droit de descendre à Durantal avec le juge de paix, et

de faire un bon procès-verbal,  
d' avertir le procureur du roi, et si  
M De Durantal n' est pas criminel, nous  
saurons toujours quel il est, sa famille,  
son pays ; et, si par hasard nous avons  
découvert un coupable, les autorités de  
Durantal auroient une certaine célébrité pour  
n' avoir pas été arrêtées par le nom

p92

et les richesses du coupable, comme Cicéron  
avec Verrès...

-ceci devient très-grave, dit Mademoiselle  
Sophy.

-dans une affaire semblable, fit observer  
le percepteur, il faut prendre bien des  
ménagemens.

-il n' en faut jamais avoir avec le crime !  
Répliqua Mademoiselle Sophy, et l' immense  
fortune de M De Durantal est acquise sans  
qu' on sache comment ; de plus, remarquez, s' il  
n' avoit pas acheté Durantal, comment  
s' appelleroit-il ? ...

à cette observation judicieuse chacun se tut.

-il a donc un autre nom ? ... reprit De Secq,  
et ce nom, pourquoi le cache-t-il ? ... cependant  
il est vrai de dire aussi que le préfet le

p93

connoît, et que l' on m' a dit qu' il l' appeloit  
quelquefois par ce nom là, mais entr' eux  
seulement ! ... ici l' on peut dire (...), *gare*  
*le pot au noir* ; car il est ami du préfet,  
et une démarche offensive...

-mais, M De Secq, reprit Mademoiselle  
Sophy, vous êtes tellement indépendant par  
votre fortune, et vous jouissez d' une  
considération si éminente dans le département,  
que si quelqu' un est maltraité là dedans, ce  
ne sera que le jardinier...

-allons, (...) c' est-à-dire, *je passe le*  
*Rubicon*... j' irai, m le curé ! ... vous  
pouvez m' envoyer Marinet, et je me charge de  
tout.

-ainsi, dit Mademoiselle Sophy, nous  
saurons à quoi nous en

p94

tenir sur le compte de nos grands seigneurs,  
et nous apprendre le nom de baptême de M De  
Durantal... je voudrais bien le savoir... oh !

M De Secq instruisez-nous de tout ce  
que vous aurez fait.

-oh ! Nous n' y manquerons pas, répondit  
Marguerite.

Voyons de notre côté comment au château l' on  
pouvoit détourner l' effet de cette conjuration  
permanente qui venoit de prendre une  
aussi dangereuse direction.

Vernyct étoit revenu, et Annette, en le  
voyant le matin, le tourmenta beaucoup pour  
savoir comment et par où il étoit entré à  
Durantal.

-mais, disoit-elle, on ne vous a pas vu  
rentrer ! Il faut donc que ce soit de nuit.

p95

-c' est de nuit, reprit-il d' un air préoccupé.

-qu' avez-vous ? Dit Annette, comme vous  
répondez ! ... vous n' avez pas assurément  
passé la nuit à Durantal ? ...

-non.

-et vous êtes revenu cette nuit ? ...

-oui.

-ah ! S' écria Argow, voici du mystère...

-vous êtes donc mystérieux ? ... dit Annette  
en riant.

Vernyct ne répondit pas, il se contenta de  
regarder le délicieux tableau offert par ces  
deux êtres qui sembloient n' en faire qu' un seul si  
parfaitement bien, que la voix de l' un  
sembloit l' écho de l' âme de

p96

l' autre ; et ce regard avoit quelque chose de  
si douloureux qu' Annette dit à Vernyct : " on  
diroit que vous nous plaignez... "

-peut-être ! ... répondit-il ; et, se

reprenant, il regarda Argow et lui dit d' une  
voix brusque : " *mon ancien, suis-moi ! ...* "

cette parole avoit quelque chose de si  
extraordinaire qu' Annette en fut alarmée. " oh !

Qu' est-ce qu' il y a ? ... un feu quelque part ? ...  
oh ! Mes amis, restez ! ...  
-il n' y a de feu nulle part ! Répondit Vernyct,  
et un geste impérieux qu' il fit indiqua à  
Maxendi de venir.  
-mon ami, lui dit-il à voix basse quand ils  
furent dans le salon, je t' ai dit que je  
restoïis un

p97

diable occupé à faire feu sur tout ce  
qui pourroit vous gêner...  
-mon cher Vernyct, répondit sur-le-champ  
Argow, je te défends de te mêler en rien de mes  
affaires avec les hommes, s' il te faut, pour  
me garantir d' eux et de leur justice, commettre  
une seule action blâmable... je sais qu' à chaque  
pas je cours des dangers ; mais ce que je  
sais, c' est que pour expier ma vie, il n' y a pas  
assez des pénitences et des autels ordinaires...  
il n' y a qu' un autel pour moi, il se dresse  
partout ; il n' y a qu' une pénitence, on la  
décrète partout : cet autel est sous la  
voûte du ciel, sur une place publique, on le  
nomme *échafaud* ! ... j' irai le jour que la  
justice humaine m' appellera, tout en cachant ces  
lugubres

p98

pensées à Annette, car il faut qu' elle les  
ignore ; ... mais, je t' en conjure, ne  
cherchons pas à défendre notre vie par des  
moyens affreux, cela n' est pas chrétien... et  
cesse surtout de veiller sur moi... je sais ce  
que peut enfanter ta protection.  
-tu es maître de toi, reprit Vernyct ; mais,  
depuis que tu t' es *enreligiosé* , je suis  
redevenu mon maître, et je sais que j' ai hérité  
de toute l' énergie de mon ancien capitaine.  
-non, tu ne l' as pas tout entière, s' écria  
Argow en levant ses mains vers le ciel, car  
toute mon énergie a passé du côté de la  
vertu !  
-soit, reprit le lieutenant ; mais écoute ce  
que je te demande, c' est

p99

peu, et ce peu c' est : " sauve toi et sauve Annette. "

-pas de lâcheté ! ... dit Argow avec un terrible regard.

-je ne t' en conseillerai jamais ! Je te demande seulement de me laisser maître ici demain, et de rester dans ton appartement.

-non ! Dit Argow.

-que le diable t' emporte ! ... et le lieutenant le laissa retourner auprès d' Annette.

-j' espère, dit cette dernière en s' asseyant sur les genoux de son mari, que cette bouche-là va me dire ce que ces oreilles-là ont entendu, parce qu' une femme doit tout savoir... tout... allons, dis ? Mon ami, j' écoute !

-Annette, répondit-il, en l' embrassant,

p100

n' écoute pas, je t' en supplie... tu n' entendrais rien.

Annette se leva et s' en fut dans un coin, s' assit et ne dit pas un mot. Argow l' y contempla, et crut l' avoir fâchée ; mais cette céleste créature, s' accusant même de cette séparation plaisante, revint s' asseoir sur son mari, et, l' embrassant avec amour, elle lui dit : " j' ai eu tort de t' interroger... je sais que tu me l' aurois déjà dit, si cela se pouvait... "

Argow attendri, ne lui dit qu' une phrase, et cette phrase fit rester Annette épouvantée sur le sein du pirate : " mon Annette, dit-il bien bas, *Vernyct m' a vu donner la mort ! ...* et... il n' y a encore que toi qui me l' ait pardonné ! ... "

Annette, à ce moment, tourna

p101

ses yeux vers le ciel, et le regarda d' une manière si touchante, que si les anges ont vu ses pleurs, la grâce du criminel a dû être obtenue. Il y avoit tant dans ce regard céleste !

-hé, mon amour, dit-elle, que de fois

n' as-tu pas donné la vie ! ... tu es une seconde providence pour tout un pays ! ... rends l' existence à autant d' êtres que... rétablis le bonheur autant de fois que tu as créé l' infortune... oh ! Il restera le crime... je le sais ! ... mais je témoignerai de tes larmes ! ... ah ! Mon tendre ami ! Mon noble époux de gloire ! Pourquoi avoir réveillé cette douleur ? ... je prie, j' espère... oh ! Oui, tu seras sauvé ! ... une voix me le crie ! ... elle le prit dans ses bras et le serra contre son coeur

p102

en l' embrassant avec une effusion, une exaltation sans modèle : " oh ! Que je suis heureuse d' être femme, et de t' avoir rencontré ! Argow étoit à ses pieds, et les baisoit avec l' ardeur de la folie : " bénie soit la vierge qui rend au coupable une conscience ! Qui lui met la prière sur les lèvres, et les pleurs dans les yeux ! ô mon ange ! Le ciel t' a envoyé pour me soutenir ! ... " chaque jour voyoit ainsi leur amour s' accroître, Annette devenir plus touchante, et leur présence, dans une chaumière, égaloit celle du soleil dans la nature. Cependant Vernyct ordonnoit de fermer toutes les portes, et de ne laisser accès au château que par

p103

l' avenue qui donnoit sur la grande route, et il s' étoit posté avec une longue vue marine pour examiner tout ce qui passoit sur cette route. Il avoit perpétuellement occupé Marinnet, le jardinier en chef, et ne le laissoit pas une minute en repos. Infatigable, il alloit de la loge du concierge à l' appartement d' Argow, et paroissoit dans une grande contention d' esprit. Enfin, le surlendemain de cette journée, c' est-à-dire, le lendemain du jour où De Secq avoit pris chez Mademoiselle Sophy la détermination de descendre à Durantal avec le juge de paix, Vernyct aperçut, au moyen

de sa *marine* , le maire en écharpe, et le juge de paix en costume, déboucher par l' allée, suivis

p104

du garde-champêtre et du greffier. Il abandonna son poste, fut enfermer Argow et sa femme dans leur appartement, et revint dans la cour prêt à recevoir la justice avec les moyens d' une défense formidable, dont le chapitre suivant va nous faire connaître l' explosion.

CHAPITRE 19

p105

M De Secq s' avança gravement vers le lieutenant qui, sans attendre qu' il ouvrît la bouche, lui demanda : " que voulez-vous ? ... " absolument comme les suisses des ministères. -monsieur, lui répondit De Secq, j' arrive au nom de la loi, du roi. -etc., ajouta le lieutenant en riant. -monsieur, reprit De Secq sans se déconcerter, nous avons la plus profonde estime pour M De Durantal et sa vertueuse femme, ils

p106

sont les bienfaiteurs de cette campagne ; mais le rapport qu' on a fait à l' autorité d' un fait singulier et extraordinaire nous amène... nous sommes désolés de cette circonstance désagréable pour lui ; mais nous avons pris les précautions qui marquent notre respect, nous sommes venus au matin... -monsieur, reprit Vernyct en l' interrompant, j' ignore encore ce dont vous voulez parler ; mais M De Durantal est en ce moment à Valence, et vous ne le gênez en rien. Ainsi, lorsque vous m' aurez expliqué le sujet de votre visite judiciaire, je vous aiderai de tout mon pouvoir à atteindre le but... voici,

ajouta-t-il en souriant, la seconde que nous fait la justice, et la première

p107

étoit on ne peut plus déplacée.

-monsieur, répondit De Secq, voudriez-vous avoir la bonté de nous conduire à la grotte en rocaille qui se trouve dans le parc, et, chemin faisant, je vous expliquerai l' objet de notre visite. Vous nous aurez excusé, (...), lorsque vous saurez que nous serions répréhensibles de ne pas agir ainsi. Votre jardinier, monsieur, a découvert, en bêchant à l' endroit de la grotte, un cadavre ! ... il paroît que c' est celui d' un homme ! ... ici Vernyct se mit à éclater de rire, et de telle manière qu' il étoit obligé de se tenir les flancs. M De Secq, le juge de paix, le greffier et le garde, interdits, se regardoient

p108

les uns les autres, et De Secq, commençant à soupçonner quelque mésaventure, trembloit d' autant plus que le juge de paix, qui ne s' étoit prêté à cette démarche qu' avec la plus grande répugnance, lui lançoit des regards foudroyans.

-venez, messieurs, venez ? Leur dit Vernyct en riant toujours, et, prenant De Secq par la main comme une dame, il le guida en ajoutant : " venez... dresser procès-verbal. " ils entrèrent dans le parc, et le juge de paix, saisissant un moment où Vernyct étoit en avant, il poussa le coude au maire et lui dit : " quand je vous disois que vous alliez me compromettre. "

- *patienza* , comme dit Cicéron, répliqua De Secq en faisant bonne contenance.

p109

Alors le juge de paix se tournant vers son greffier, le garde-champêtre et l' ouvrier qu' ils avoient requis de venir, leur ordonna de

rester à l'entrée du parc ; " car, se dit-il, puisque nous allons faire une sottise, qu' au moins il n' y ait pas de témoins bavards. " quand ils furent arrivés à la grotte en rocaille, précisément à l' endroit où Vernyct et Argow avoient enterré Navardin, le chef des voleurs de la forêt de Saint-Vallier, Vernyct, regardant De Secq avec malignité, lui dit : " voulez-vous que ce soit vos gens qui ouvrent la fosse *de ce cadavre* ? ... -oh, monsieur, reprit De Secq, faites-le faire par votre jardinier. Alors Vernyct appela un nègre

p110

qui leur étoit tout dévoué, à Argow comme à lui, car ils l' avoient sauvé de la mort, et lorsqu' il fut venu : " Milo, lui dit-il, prends cette pioche, et mets à nu tout ce terrain-là ! ... " -maître, *il* avoir jà fouiller, car avoir vu, moi, Marinnet regarder et mettre de côté la pioche et sti chevel... en achevant ces mots, il montra au bout de la pioche la poignée de cheveux qui y étoit restée... -le jardinier avoit raison ! ... s' écria De Secq en regardant le juge de paix étonné. -pourquoi, dit Vernyct, Marinnet a-t-il recouvert le corps et remis la terre après s' être aperçu de cette singulière chose ? Qu' on le

p111

fasse venir ? Mais avant, laissez votre pioche et prenez-en une autre, puisque Marinnet s' est gardé d' employer celle qui a des cheveux au bout. Messieurs, cette précaution-là annonce des raisonnemens en plus grande quantité que n' en contient la cervelle de Marinnet ! ... le maire rougit, car c' étoit lui et le curé qui avoient conseillé à Marinnet d' agir ainsi. -il auroit fallu, reprit Vernyct, au moins laisser le terrain en même état, puisqu' on laissoit la pioche. Pendant ce temps, le nègre mettoit le corps à découvert : il le souleva avec sa pioche, et la plus grande confusion régna sur la figure des deux fonctionnaires de Durantal

en voyant un chevreau,

p112

et en reconnoissant que les cheveux noirs, attirés par la pioche étoient des poils de la tête du chevreau. Ils les confrontèrent, reconnurent que le coup de pioche avoit porté sur la tête ; et ils se regardèrent l' un l' autre en ne sachant que résoudre.

Alors le juge de paix alla vivement à la rencontre de Marinnet ; et, lui faisant voir la pioche, il lui dit : " reconnoissez-vous cela pour votre pioche et cette touffe pour les cheveux ? ... "

-oui, monsieur, dit le jardinier.

-à quelle heure avez-vous mis à nu le corps de la victime ? ... reprit De Secq en riant.

-à dix heures et demie du soir, répondit le jardinier stupéfait.

p113

-y voyiez-vous clair ? ... reprit le juge de paix.

-j' avois, sous votre respect, une lanterne...

-vous n' aviez pas de besicles ? Reprit De Secq.

-non, m le maire.

-hé bien, je le crois, continua le maire ; allez, mon cher, vous êtes un imbécille, et vous ferez mieux d' avoir des longues vues avant de compromettre les autorités.

-pourquoi, dit Vernyct, ne pas m' avoir prévenu d' une semblable chose ? ...

-monsieur, vous n' y étiez pas.

-Marinnet, dit Vernyct d' un air sévère, vous n' êtes plus au service de M De Durantal, je n' aime pas

p114

les valets qui cherchent à nuire ; mais, en faveur de l' ancienneté, l' on vous fera une pension viagère de cent écus ; allez... et une autrefois ne prenez pas des chevreaux pour des hommes.

-maintenant, messieurs, poursuivit-il, c' est à

vous à l' engager à garder le secret ; et, quant à moi, je vous le promets.

Marinet restoit stupéfait ; il s' en alla à la grotte, et voyant le chevreau, la pioche, la touffe : " c' étoit pourtant bien un homme ! ... s' écria-t-il. "

-malheureux ! ... lui dit De Secq qui l' avoit suivi, si tu répètes une calomnie semblable, et si tu ne gardes pas le silence sur une semblable méprise ; gare à toi ! ...

p115

Vernyct emmena les deux fonctionnaires vers le salon ; là, il dit à son nègre de voir si M De Durantal n' étoit pas revenu de Valence, et, en prononçant cette phrase, il lui lança un regard significatif. " messieurs, dit-il à De Secq et au juge de paix, M De Durantal a bien regretté de n' avoir pu jusqu' ici vous recevoir, et son dessein étoit d' aller vous visiter ; mais, s' il est de retour, je me charge de vous faire connoître le bienfaiteur de la contrée, et de vous faire déjeûner avec lui ; d' autant plus qu' il est assez nécessaire de s' entendre avec vous pour tout le bien qu' il médite de faire encore dans le pays. Il veut choisir parmi vous l' administrateur de l' hôpital qu' il fait construire, et fonder

p116

une école gratuite d' enseignement. "

-oh ! Dit De Secq, je ne crois pas qu' il y ait en France un mortel plus bienfaisant, plus vertueux que M De Durantal ; je ne passe pas devant une chaumière que je n' entende la chanson de reconnaissance que les paysans ont faite pour lui et madame, et ils la chantent à leurs enfans... que Dieu conserve long-temps un homme aussi utile ! ...

-messieurs, je vous prierai de garder le silence sur votre expédition devant M De Durantal, et en voici la raison ; on n' inhume pas un chevreau dans un parc sans motif ; le voici : M De Durantal a été nourri par une chèvre qu' il a aimée beaucoup, et c' est naturel.

p117

-oh ! La belle âme ! ... dit De Secq.

-oui, dit le juge de paix.

-ce pauvre bouc, dont vous avez vu la dépouille, reprit Vernyct, étoit le dernier enfant de sa nourrice, et M De Durantal y tenoit singulièrement : il est mort dernièrement, et je lui fais accroire qu' il vit toujours... vous sentez ? ...

-oh ! Très-bien, dit De Secq.

Maintenant, pendant que le nègre va lever les arrêts auxquels Vernyct avoit condamné Annette et Argow qui, heureusement, ne s' en étoient pas aperçus, expliquons cette énigme au lecteur.

La nuit, pendant laquelle Marinnet, muni de sa lanterne, avoit été

p118

fouiller la grotte, étoit celle où Vernyct revint de chez sa chère Jeanneton. Il venoit à travers le parc, et son cheval, marchant sur les gazons, ne faisoit aucun bruit ; le lieutenant avoit aperçu Marinnet et sa lanterne, et l' avoit épié. En le voyant explorer la grotte, et sa pioche se lever et se baisser tour-à-tour, il comprit qu' il fouilloit à l' endroit où lui et Argow avoient enterré Navardin. Il s' en fut donc à l' écurie, éveilla son nègre, lui demanda le plus profond secret, s' en alla pousser une reconnoissance sur le terrain ; et là, le pressant danger lui fit venir une idée lumineuse, ce fut de remplacer le corps du brigand par celui du chevreau chéri de Jeanneton, et de brûler Navardin

p119

de la chaux vive. Alors dans la même nuit, au moyen de chevaux excellens, le changement eut lieu, et l' adresse du nègre amena une parfaite ressemblance.

Cette aventure fit réfléchir Vernyct au danger de n' être pas entouré de gens fidèles ; et, à l' exception des trois nègres qu' ils avoient délivrés, il résolut de renvoyer tous les

autres domestiques, et de les remplacer peu à peu par les plus honnêtes de ses anciens corsaires qui trouveroient ainsi une douce existence.

Poursuivons :

Milo, le plus fidèle des trois nègres et le plus intelligent, revint bientôt,

p120

disant que M De Durantal arrivoit à l' instant de Valence, et qu' il comptoit bien, sur la nouvelle qu' il recevoit de la visite de ces messieurs, qu' ils déjeûneroient à Durantal.

Alors Vernyct laissa les deux héros du chevreau occupés à admirer la magnificence des salons du château, et il fut prévenir Argow qu' il auroit à déjeûner le maire et le juge de paix de Durantal.

Le jardinier revenoit tout stupéfait de sa grotte ; il aperçut dans le salon les deux magistrats, et, mettant un pied sur les marches du salon, il leur cria : " c' étoit bien un homme ! ... "

-il est fou ! ... dit De Secq.

-mais sa folie peut nuire ! ... répliqua le juge de paix.

p121

-bah ! S' il le répète, nous lui donnerons sur les doigts, répondit le maire enchanté de pouvoir déjeûner avec l' ami du préfet, et dans ce château où il désespéroit d' entrer.

" comment, dit-il au juge de paix, ces bécasses de femmes et ces *ardéliones* , ces farceurs de chez Mademoiselle Sophy, la revendeuse de propos et la marchande de caquets, qui fait des enfans et dit des *oremus* , peuvent ils chercher à noircir un homme comme M De Durantal ! Le plus riche du département, le bienfaiteur de la contrée, (...), un homme d' or ? ... c' est de la canaille, (...), le commun des martyrs, et cela veut juger les grands ! ... M

p122

De Durantal est assez puissant pour vous

faire nommer juge au tribunal... oh ! C' est le plus estimable de tous les hommes ! ... vous l' allez voir ; c' est un superbe homme, petit, mais large, fort, à ce qu' on dit ; il enlève une femme comme une plume : il est vrai que cela ne pèse guère, j' excepte Madame De Secq. à ce moment Vernyct rentra et leur annonça M De Durantal. En effet, l' on entendit le bruit de ses pas dans l' antichambre ; De Secq étoit devant la cheminée et en face de la porte, le juge de paix regardoit la vue du parc par la fenêtre, et heureusement Vernyct causoit avec le maire ; Argow entre, De Secq, avec sa figure obséquieuse, leva les yeux, alla à sa rencontre, mais tout-à-coup

p123

s' arrêta, pâlit, et Argow fut en proie à la plus vive émotion. Le geolier d' Aulnay reconnoît son prisonnier, celui auquel il doit sa fortune, et Argow, l' homme auquel il a dû la vie, et le maître de ses secrets. Vernyct, s' apercevant d' un seul coup-d' oeil de cet incident extraordinaire, prend De Secq par le bras, l' entraîne vers une embrasure de croisée, et, pendant que dans le chemin le maire épouvanté lui dit à voix basse : " oh, c' étoit un homme ! ... " le lieutenant lui répondit : " *silence ! ...* " et l' enchanta par un regard comme le *boa* d' Afrique. Pendant que le juge de paix saluoit Argow stupéfait, le lieutenant dit au maire : " trouvez donc un moyen de renvoyer le juge de paix,

p124

afin que nous restions seuls... et surtout contenez-vous ! ... " alors le lieutenant, sans se décourager, dit par la fenêtre à Milo, qui avoit l' ordre de ne jamais quitter Vernyct : " cours chez madame, et dis-lui de ma part de rappeler monsieur auprès d' elle, et de l' y retenir : il y va de beaucoup pour elle ! " -monsieur le juge de paix, disoit De Secq, auquel la réflexion étoit revenue, et qui voyoit dans cette affaire un sujet de fortune et

d' élévation : " vous devriez avoir la complaisance d' aller à Durantal prévenir nos chères moitiés que nous déjeûnons ici. "

-mais, s' écria Vernyct, on peut les faire prévenir, à moins que m le juge de paix ne préfère y aller ;

p125

mais par l' humidité qu' il fait je ne souffrirai pas qu' il y aille à pied.

" Milo ! ... Milo ! ... il mettra les chevaux et vous mènera.

-mais, monsieur, je ne veux pas...

-si, si ! Pas de façon, dit Vernyct. Eh bien, qu' as-tu donc, ajouta-t-il, en voyant la morne contenance d' Argow, que t' arrive-t-il ?

Tu es pâle ? ...

-je suis résigné ! ... répondit lentement Argow. -à bien déjeûner ? Répliqua Vernyct en riant.

-Milo, continua le lieutenant, au nègre qui étoit revenu, mettez les chevaux ! Conduisez et ramenez monsieur le juge de paix... *lentement*, ajouta-t-il tout bas...

-monsieur, c' est inutile, je vous assure, disoit le juge de paix...

p126

-ah, dit Vernyct, vous faites des cérémonies. Mais qu' a donc Milo ? ... Durantal, il veut te parler...

-monsieur, répondit le nègre, en s' adressant à Argow, madame vous demande : elle n' est pas bien...

Argow s' élança comme un trait, et Vernyct dit au juge de paix récalcitrant :

" dépêchez-vous donc,... dans une demi-heure nous déjeûnerons...

-dites à ma femme que je suis désolé,... ajouta De Secq. Le pauvre juge de paix s' en alla de force comme Bazile dans figaro.

-monsieur, dit le lieutenant à De Secq, l' emmenant dans le jardin au milieu d' une vaste pelouse, votre étonnement à l' aspect de M De Durantal n' est pas naturel :

p127

vous savez quelque chose sur lui ! Je suis son ami, et son ami à la vie et à la mort ! La phrase qui vous est échappée me fait croire que vous êtes instruit ! ... prenez garde ! Il s'agit d'aller rejoindre *le chevreau* ! Aucune puissance humaine ne pourroit vous soustraire à votre sort, car je me dévoue au salut de Durantal. Voyons, que savez-vous ? Surtout ne me cachez rien ! ... "

il y avoit une telle puissance dans cette dernière phrase, Vernyct la prononça en y déployant une telle volonté, si forte, si impérieuse, que De Secq tremblant, et subjugué à l'aspect de ce visage contracté d'une manière terrible et presque effrayante, lui répondit : " monsieur, je sais que M De Durantal étoit possesseur

p128

d'une terre à Vans-La-Pavée, qu'il a enlevé Mademoiselle Mélanie, qu'il a tué M De Saint-André à A, et que le procureur du roi de cette ville l'avoit signalé comme un pirate, sous le nom d'Argow ; ... c'est moi qui fus chargé de veiller à sa personne, et il m'a donné cent mille francs pour le délivrer...

-hé bien, monsieur, comment voulez-vous agir, en ennemi ou en ami ? ... répondez sur-le-champ, et songez qu'une syllabe, un regard, une parole équivoque, vous donneront la mort si, restant notre ami, ils vous échappoient, et que cela influât sur le sort de M De Durantal ; si vous restez ennemi, avant une heure vous n'existerez

p129

plus, car je vous tuerai ! Et je m'arrangerai de manière à ce que cela tourne *comme le chevreau*, pour moi. Si vous voulez vous taire, vous devenez notre ami, vous aurez vingt mille francs par an pour votre silence, et celui qui a fait M Badger préfet, servira de tout son crédit M De Secq, afin de le faire parvenir...

-monsieur, dit De Secq, jamais de ma vie,

fût-ce mon ennemi ! Je n' enverrai un homme à l' échafaud, encore moins celui qui m' a donné tout ce que je possède ; ... je ne puis pas répondre des événemens et des circonstances, mais je ne crois pas avoir jamais à parler sur votre ami.

-en voilà assez ! ... reprit le lieutenant, par le canon de ce pistolet,

p130

et il fit voir à De Secq effrayé un de ses pistolets qu' il portoit toujours, je te lie à moi ! Si tu manques à ta parole, ceci ne te manquera pas ! ... si l' on arrête Argow, tu meurs ! ... mais aussi je te permets de parler, si nous manquons jamais à satisfaire tes désirs... De Secq tressailloit : " sois donc calme ! Lui dit le lieutenant, et surtout songe à ne jamais t' adresser qu' à moi quand tu voudras quelque chose. Retiens cela ? Car si tu parles à Argow, je te brûle le crâne ! Maintenant rentrons. "

en l' acheminant vers le salon, il lui dit encore : " vous viendrez ici comme bon vous semblera, et vous en agirez comme ami de la maison. "

p131

Argow et Annette étoient déjà dans le salon. Annette effrayée regardoit Vernyct avec une sourde terreur, mais ce dernier lui dit à voix basse : ange du ciel ne craignez rien. " -hé bien, monsieur, dit Argow à M De Secq, il paroît que vous vous souvenez bien du punch d' Aulnay ?

-je m' en souviendrai toujours, répliqua l' adroit De Secq, pour bénir la mémoire de mon bienfaiteur !

Ces paroles rendirent le calme à Argow qui n' avoit tremblé que pour Annette. Le juge de paix revint, le déjeuner fut gai, et Vernyct eut soin que Milo versât souvent du champagne au maire, et *Milo étoit le seul domestique qui servit à table,*

p132

*quoiqu' ils fussent plusieurs domestiques  
habituellement .*

Quand les deux convives furent partis, enchantés d' Annette, et que De Secq s' en fut avec le plus profond respect pour cette céleste femme, Vernyct dit en s' essuyant le front : jamais combat, pas même celui de Charles-Town, ne m' a fait autant suer que cette journée ! ...

Annette lui prit la main et, la serrant avec amitié, lui dit : " brave homme ! ... oh ! Comment vous récompenser ? J' ignore même l' étendue de vos services...

-Vernyct, dit Argow, j' espère que rien de mal...

-enfant ! ... répondit le lieutenant en levant les épaules. Il leur prit les mains à tous deux, les serra dans

p133

les siennes, et, les regardant avec attendrissement, il leur dit, en proie à la plus vive émotion :  
" mes amis, écoutez-moi ? Il faut quitter la France, la quitter au plutôt ! Vous, madame, tout lieu vous est égal, ainsi, comme quinze jours seroient déjà un retard fatal, profitons des avis du ciel. Je vais dès aujourd' hui m' occuper de votre départ. Je songe que jamais je n' ai rien vu de si délicieux sur la terre que les îles Bermudes : le ciel, le climat, les plantes, tout est divin, digne de vous. Là, nulle justice n' enverra de recors, de gendarmes ni d' huissiers : c' est là que vous devez aller habiter, nous emmènerons Monsieur et Madame Gérard, nous emporterons la charge d' un bâtiment de tout ce qu' il y a

p134

de commode, de joli, de précieux à Durantal et en France, et au moins vous serez sûrs de vivre toute votre vie sans alarmes, heureux ! Et vous y trouverez, je vous jure, les moyens d' être chrétiens comme partout, puisque c' est votre fantaisie ; c' est moi qui vous en conjure et vous en supplie. "

-je n' ai rien à dire contre un projet aussi raisonnable, répondit Annette.

-rien... dit Argow, ce n' est qu' une lâcheté ! ...  
-ce seroit une lâcheté, reprit Vernyct, si  
tu étois seul au monde, mais tu auras des  
enfants ! ...  
ce mot rendit Argow immobile ; il répéta avec  
une espèce de frénésie : " mes enfants ! ... "

p135

-certes, dit Annette, ajoutant un regard qui  
signifioit qu' elle en avoit l' espoir.  
-j' irai ! ... fut toute la réponse de Maxendi.  
-cette réponse, dit Vernyct à Annette, est  
l' assurance d' un bonheur éternel.  
Rien n' étoit en effet plus sage et mieux combiné  
qu' un tel plan, les événemens qui se pressent  
vont nous apprendre comment la fatalité  
avoit décrété sur son autel de fer que les  
pressentimens d' Annette, avant d' épouser Argow,  
étoient bien la voix de l' avenir.

## CHAPITRE 20

p136

On sent qu' il y avoit une convocation  
extraordinaire de tous les membres qui  
composoit la société de Mademoiselle Sophy,  
pour la soirée du jour où le maire et le  
juge de paix étoient descendus judiciairement  
au château de Durantal. Pour tout le littoral de  
la Méditerranée personne n' eut voulu manquer  
à cette assemblée, et Mademoiselle Sophy  
avoit même risqué le punch et les gâteaux pour  
aiguiser les langues.  
De très-bonne heure le salon

p137

avoit été décoré, les sièges préparés, les  
housses ôtées, et Mademoiselle Sophy, prête  
aussitôt que son salon, ne tarda pas à voir  
arriver le curé, qui fut suivi de toute la  
société, moins M et Madame De Secq et le  
juge de paix.  
-nous saurons donc ce soir, dit Mlle Sophy,

à quoi nous en tenir sur nos seigneurs.

-il y a quelque chose de bien extraordinaire,  
dit M De Rabon, c' est que j' ai appris que  
Marinet est renvoyé.

-renvoyé ! ... s' écria-t-on.

-j' ai vu ce matin Madame De Secq, dit Madame  
De Rabon, et elle m' a dit que ces messieurs  
avoient déjeûné au château.

-et moi, dit le receveur des

p138

contributions, j' ai vu m le juge de paix dans la  
calèche de M De Durantal.

-voilà du nouveau ! S' écria Mademoiselle Sophy ;  
au surplus, cela nous indique que ces messieurs  
sont instruits.

-ces messieurs, dit M De Rabon, tardent bien ;  
car j' ai six heures et demie.

Au bout d' une heure d' attente et d' impatience  
de la part des expectans, M et Madame De Secq  
et le juge de paix arrivèrent ; mais il y  
eut un grand sujet d' étonnement pour la  
société, c' est que le juge de paix garda le plus  
profond silence, et à toutes les instances,  
M De Secq répondit : " nous avons fait une  
très-fausse démarche, et

p139

rien n' étoit plus ridicule que l' histoire de  
Marinet. "

-mais vous savez ce qu' est M De Durantal ?

-je l' ai vu, mademoiselle, et je n' ai pas été  
de but en blanc, *ex abrupto*, lui demander son  
âge, ses noms, prénoms et qualités.

Chacun se regarda et se dit en soi : " il y a  
quelque chose là-dessous... " d' autant plus que De  
Secq et le juge de paix, détournant la  
conversation avec affectation, donnoient  
beaucoup à penser, et témoignaient que les questions  
multipliées leur étoient à charge.

Lorsqu' on s' aperçut que leur volonté de se  
taire restoit fixe et opiniâtre, on ne les  
tourmenta plus, et Mademoiselle Sophy s' en alla  
auprès

p140

de Marguerite pour lui dire à voix basse :  
" votre mari sait quelque chose qu' il nous cache. "  
-mais, reprit Marguerite, c' est qu' il ne m' a rien dit non plus ! Et j' ai bien vu qu' il avoit des *secrets* , car il est *tout chose* : lui, qui parle volontiers, n' a rien dit depuis qu' il est revenu. Il est distrait, je lui ai demandé mon sac, il m' a apporté sa cravate : je l' ai bien tourmenté pour savoir ce qu' il avoit appris, il m' a dit, mais en colère comme jamais je ne l' ai vu, qu' il vouloit que je ne lui parlasse jamais de cela. C' est bien dur à une femme irréprochable comme moi, et qui ai apporté une si bonne fortune, de ne pas savoir ce que mon mari apprend !  
-vous comprenez, dit Mademoiselle

p141

Sophy, qu' alors ce n' est pas une chose ordinaire.  
-ah ! Il m' a dit que j' irois au château tant que je voudrais, qu' il me présenteroit à Madame De Durantal, et que nous y serions comme chez nous.  
-diable ! ... s' écria Mademoiselle Sophy ; mais cela est très-extraordinaire ! ...  
-Monsieur Laurent, dit-elle au juge de paix, dites-moi donc un peu si l' on vous a invité à retourner au château vous et votre femme ?  
-non, répondit le juge de paix.  
-vous a-t-on fait autant d' amitié qu' à M De Secq ?  
-oh ! Bien moins qu' à lui ! Car on avoit un fier soin de lui, on lui a

p142

donné du champagne, on s' est informé de sa femme, on l' a invitée... on ne m' a seulement pas parlé de la mienne ! On l' avoit mis à côté de madame, et elle lui parloit beaucoup plus qu' à moi : mais il est le maire aussi ! ...  
-et ce corps ? ... dit-elle.  
-ce corps, répondit le juge en riant, c' est une histoire qui feroit rire tout le monde de nous ! ... il y avoit environ un gros quart-d' heure que De Secq étoit chez Mademoiselle Sophy lorsque,

contre l' ordinaire, il fit signe à sa femme de s' en aller, et lorsque Mademoiselle Sophy lui dit en riant : " vous ne nous quittez pas ? " -si, répondit-elle ; car M De Secq le veut.

p143

Une fille aussi fine et aussi astucieuse que l' étoit Mademoiselle Sophy, devoit tirer bien des conséquences de la conduite de De Secq ; et, lorsqu' elle le vit partir avec le juge de paix, elle fit interrompre toutes les parties, et l' on se rangea avec la plus grande attention autour d' elle.

-avez-vous vu, dit-elle à cette assemblée, furieuse d' être trompée dans son attente et sa curiosité, avez-vous vu quelque chose de plus singulier que ce qui arrive ? Avez-vous remarqué comment M De Secq a été froid et même malhonnête envers moi et même envers vous ? Comme il étoit distrait, préoccupé ! ... on l' a engagé à venir au château, lui et sa femme ! Il a été l' objet des attentions

p144

de monsieur et de madame, et le juge de paix en rien. Il est maintenant devenu, et cela en un instant, l' ami de la maison. Or, on n' est ami des grands que dans trois cas : quand ils ont besoin de nous, quand on sert leurs plaisirs, ou lorsqu' on les fait trembler. Remarquez que c' est M De Secq qui a été le préféré ; quel besoin M De Durantal a-t-il de lui ? Comment peut-il servir ses plaisirs ? ... en rien ; mais aussi comment peut-il le faire trembler ? ... oh ! Je le répète, il y a un mystère là-dessous, un mystère grave, et la préoccupation de m le maire donne beaucoup à penser ! ... si M De Secq et sa femme sont bien reçus au château et que nous ne le soyons pas... je réponds qu' il y a un secret important.

p145

La curiosité trompée de ce cercle dégénéra en une espèce de fureur, et l' on enveloppa le maire

dans la proscription. Chaque soir l' on en parla, et lorsqu' on apprit qu' au lieu d' un corps on avoit trouvé un chevreau, et que le jardinier, malgré sa pension de cent écus, soutenoit qu' il avoit vu un homme, on tint, chez Mademoiselle Sophy, les propos les plus défavorables sur De Secq et les seigneurs de Durantal. Mais ce qui donna une créance étonnante aux soupçons de Mademoiselle Sophy, c' est la conduite de Lesecq que l' on observa. Ce dernier resta presque toujours enfermé dans sa femme, ou bien il alloit au château. Il cessa, par degrés, de

p146

voir Mademoiselle Sophy, et défendit à sa femme d' y aller. On s' aperçut qu' il devint rêveur, taciturne, sombre, et qu' il perdit une gaîté qui étoit connue. Marguerite avoit conté leur fortune, et l' on savoit que leurs biens consistoient en telle et telle ferme, et qu' ils n' avoient pas d' argent, et De Secq acheta, pour trente mille francs, une partie des terres qui étoient derrière sa maison, en annonçant l' intention de bâtir et d' arranger sa propriété : " d' où peut venir tant d' argent ? ... " disoit Mademoiselle Sophy. Enfin, qu' on se mette à la place du pauvre maire de Durantal ? Il avoit le malheur de savoir lire, et il lisoit le code ; il y jetoit souvent un regard furtif, et connoissoit la

p147

peine portée contre ceux qui ne font point de révélation sur les crimes dont ils ont connoissance. Sa conscience étoit tourmentée ; or il y avoit un grand changement dans ses manières, et, outre ses terreurs particulières, il en avoit une bien plus grande, c' est qu' il voyoit toujours ce bout de pistolet que lui avoit montré Vernyct. Ce grand changement dans sa conduite fut remarqué : sa femme étoit trop causeuse pour que le village ignorât que, depuis sa visite au château, M De Secq ne dormoit plus, qu' il parloit souvent seul, etc. ; et Mademoiselle Sophy, le soir, de tirer mille inductions de l' intimité de Lesecq avec M De

Durant et du changement total de son humeur  
et de

p148

ses manières. Elle en vint à dire : " nous savons comment la femme a eu sa fortune ; mais elle ne nous a jamais dit d' où venoit celle de son mari ! ... qui est-il ? ... que faisoit-il ? ... où est Aulnay-Le-Vicomte ? Et que s' est-il passé là ? ... ils y ont demeuré toute leur vie, on doit savoir ce qu' ils y étoient... " d' un autre côté, l' on apprit qu' au château l' on démeubloit toutes les pièces et que l' on faisoit de grands préparatifs de départ, et l' on apprit que, malgré la saison plus avancée, on disoit au château que l' on alloit à Paris. Sur ces entrefaites, Mademoiselle Sophy alla à Valence, et, comme elle connoissoit tout le commerce, elle y dîna avec l' entrepreneur

p149

du roulage qui lui dit qu' il avoit un marché avec M De Durantal pour transporter de Valence à Fréjus *cent mille* livres pesant, et qu' un emballeur de Valence alloit gagner des sommes énormes à emballer tout le mobilier de Durantal. Quel nouveau champ de conjectures pour Mademoiselle Sophy ! ... elle alla chez M et Madame Bouvier, y vit Charles, et, devant le procureur du roi, elle se donna carrière et défila le long et le singulier chapelet de ses soupçons sur M De Durantal et De Secq. Elle fit remarquer l' obscurité, la complication de tous les incidens de leur conduite. " on dit à Durantal que l' on part pour Paris, et les meubles vont à Fréjus : on part

p150

après trois mois de séjour et après avoir annoncé un établissement éternel ; on a meublé Durantal comme un palais, et on ôte tout, absolument tout, et cela arrive quelques jours après cette descente judiciaire qui avoit pour

objet un cadavre, et ce cadavre est dit-on un chevreau. Le jardinier persiste à dire que c' est un homme ; le maire soutient le seigneur, le seigneur est sombre et sauvage, et son nouvel ami devient tout comme lui, taciturne et rêveur... qu' est ce M De Secq ? ... il est d' Aulnay-Le-Vicomte... (Marguerite avoit parlé comme on voit). Ne faudroit-il pas s' informer de sa vie, de sa fortune ? ... est-elle patrimoniale ? ... ah ! Disoit-elle, si j' étois ce que vous êtes, M Charles,

p151

il y a long-temps que j' aurois écrit à Aulnay, et appris, par les antécédens de la vie de M De Secq, quel rapport il y a entre lui et M De Durantal.

" il y a quelque chose, car tout s' accorde à prouver qu' il existe une complicité ; De Secq, qui n' avoit pas un sou pour meubler sa maison et qui comptoit sur ses économies, vient d' acheter pour trente mille francs de terres... etc., etc. " nous ne rapporterons pas tout ce que disoit Mademoiselle Sophy guidée par sa haine et sa curiosité, nous nous contentons de mettre le lecteur à portée de deviner tout ce que le bavardage a de puissance, de voir les fils de la trame que tisse l' envie, et de comprendre ce que

p152

c' est que l' opinion publique et son pouvoir. Charles Servigné écouta le long discours de Mademoiselle Sophy avec la plus scrupuleuse attention ; il la questionna, lui fit redire mainte et mainte circonstances, grava tous ces détails dans sa tête, et la quitta fortement préoccupé.

Elle revint à Durantal et raconta tout à son cercle qui la complimenta sur son esprit, son intelligence, et qui admira la finesse de ses aperçus. Sans les vieilles filles qui n' ont rien à faire qu' à s' occuper des autres, comment découvrirroit-on tant de choses, et comment, sur de si petits indices, bâtiroit-on des romans entiers ? ... tantôt M De Durantal étoit un banqueroutier, tantôt il

p153

étoit un personnage qui avoit conspiré et qui se cachoit, etc., etc.

Ah ! Si Mademoiselle Sophy avoit été priée du bal, M De Durantal auroit été le plus gracieux seigneur que la terre eût jamais porté ! Un mois se passa de la sorte, et, au milieu de ce mois, Mademoiselle Sophy avoit reçu une lettre de Madame Bouvier qui la prioit de garder le silence sur M et Madame De Durantal, parce que tout ce qui s' étoit dit chez elle, sur eux, faisoit le plus grand tort à sa cousine. Elle déplorait cette conduite, et la conjuroit de ne pas juger sans entendre.

Enfin, vers ce temps, les préparatifs de départ avoient été poussés par Vernyct avec une telle activité, qu' Annette écrivit à son père et à sa

p154

mère de placer toute leur fortune sur la banque d' Angleterre, de venir les rejoindre sous huit jours, et de se préparer à un grand voyage. On n' attendit plus qu' eux.

De son côté, Vernyct avoit acheté un vaisseau de transport et un vaisseau marchand qui mouillèrent à Fréjus, et dont il donna la garde et le commandement à deux anciens corsaires qui avoient servi sous Argow et leur étoient entièrement dévoués. Toute la fortune d' Argow avoit été mobilisée, il ne restoit en France que la terre de Durantal, l' hôtel de la vieille rue du temple et la terre de Vans ; mais cette dernière propriété, étant au nom de Vernyct, étoit depuis long-temps en vente, et c' est cette circonstance

p155

qui avoit sauvé Argow des mains de la justice dans les Ardennes, car s' il eût possédé cette terre, il n' auroit jamais empêché de suivre ses traces.

Il ne restoit plus à Durantal que les deux appartemens d' Argow et d' Annette, qu' on ne devoit démeubler qu' après leur départ, et c' étoit l' infatigable Vernyct qui se

chargeoit de tout.

Un soir, il étoit occupé à emballer des collections d' armes précieuses de la manufacture de Versailles, des haches, des pistolets, des carabines, mais, parmi, il y avoit ce qu' on nomme un *tromblon* , et cette arme terrible étoit jadis l' arme

p156

favorite de Vernyct et d' Argow.

-bah, dit-il en riant, je veux garder *cette pauvre fille* , on ne se sépare pas comme cela de la compagne de ses périls !

Annette trembla à l' aspect de cette horrible machine de destruction, et elle fut effrayée de la manière dont Vernyct s' en servoit.

p157

-oh ! Dit-elle, emballez tout cela ailleurs, car cela me fait mal à voir.

-il y a cependant des armes plus terribles que vous caressez tous les jours.

-que voulez-vous dire ? S' écria Annette.

-ne tenez-vous pas souvent embrassée la main de Jacques ? ...

-hé bien ? ...

-hé bien, regardez l' anneau qu' il a à son doigt...

en ce moment Argow rentra, et Annette, l' emmenant à côté d' elle, lui demanda, en jouant avec sa main, ce que contenoit l' anneau qu' il portoit.

-d' où te vient cette fantaisie ? ... lui demanda son mari.

p158

-elle me vient comme toutes les autres, répondit-elle ; mais on dit que c' est une arme...

-qui t' a dit cela ? ...

-Vernyct ! ...

-hé bien, dis à Vernyct qu' il est un imbécille.

-merci, dit ce dernier en riant ; mais le fait est que je le mérite car j' oublois qu' il n' y a

que nous deux qui devons savoir ce que contient cette bague.

-ah ! Je veux le savoir, car je ne fais qu' un avec Jacques.

-es-tu fou ? ... dit Argow en poussant violemment Vernyct.

Comme il achevoit, l' on entendit le bruit d' une voiture dans la cour, et l' on annonça Charles Servigné. Au moment où il entra, Vernyct

p159

tenoit un poignard, et, poussé par Argow, il arriva juste en face de Charles, de manière que ce dernier entrant brusquement, le poignard effleura son habit.

-vous l' avez échappé belle ! Lui dit Vernyct, le poignard est empoisonné ; s' il vous avoit écorché, vous tombiez là ! ... prenez garde, car je ne manque pas deux fois mon homme...

-ah ! Mon ami, dit Annette avec un peu d' humeur, allez emballer vos armes chez vous... vous m' avez fait trembler ! ...

Vernyct sortit en murmurant. " si je l' avois tué sans le faire exprès, j' aurois bien fait peut-être... cette figure-là m' a toujours déplu.

-Charles, dit Annette, vous

p160

nous resterez à Durantal quelque temps, j' espère ? ...

-mais l' on prétend que vous partez...

-ah, dit Annette avec un sourire, nous attendrons ma mère et mon père.

-allez-vous loin ? ... demanda Charles à Argow.

-nous ne sommes pas encore décidés.

Telle fut la réponse ambiguë que les sévères principes de Maxendi lui permirent de faire.

-je viens vous apprendre, dit Charles, que j' ai l' espoir d' être nommé avocat général...

à mon âge, c' est une grande faveur...

-mais vous la méritez, dit Annette.

p161

Charles fut reçu par M et Madame De Durantal avec une rare cordialité, et Annette, sentant que sa séparation avec son cousin alloit devenir éternelle, mit à le voir, lui parler et l' accueillir, une affectueuse amitié, une tendresse si forte, si sentie, qu' il en fut ému. Tous les souvenirs de son enfance revinrent à sa mémoire ; son amour pour sa cousine se réveilla avec une force invincible, et l' assurance qu' il avoit du bonheur d' Annette lui rendit Argow odieux au dernier degré de la haine.

Le lendemain de son arrivée, Annette alla promener avec lui dans le parc après le dîner : elle vouloit lui montrer, dans une espèce de vallée suisse, des vaches, des taureaux

p162

et une laiterie bâtie en marbre et presque semblable à celle du parc de Rambouillet. Ils parvinrent ensemble au bas d' une petite montagne factice, et s' assirent sur un banc en face de la prairie et à côté d' un massif d' arbres étrangers.

-mon cousin, dit Annette, depuis ce matin vos regards semblent un voile qui cache quelque dessein. Je n' ai pas voulu vous parler de leur expression devant M De Durantal ; mais, dites-moi, n' avez-vous rien à vous reprocher ? Vous connoissez mon amitié pour vous, mon indulgence ; j' ai pris le prétexte de vous montrer ma vacherie qui est pour ce pays une chose curieuse, afin de vous parler de vous...  
-ma cousine, dit Charles avec

p163

une profonde émotion, je vous aime, que dis-je ? Je vous adore toujours ! ... et, toutes les fois que je vous verrai, je serai, comme vous le remarquez, combattu entre deux passions effroyables, mon amour et la haine la plus violente pour celui qui m' a tout enlevé...  
-quel discours ! ... ô Charles ! ... est-ce vous qui parlez ainsi ? ... oubliez-vous qui je suis ? ...  
-je vois tout ; mais ma passion est si forte, que

je ne vois plus d' obstacle, et que je sens qu' il  
faut que je quitte ce pays... je le quitterai,  
Annette ! J' ai demandé à être changé de place,  
j' espère être nommé avocat général bien loin,  
dans le nord de la France, et là, je serai  
délivré de l' effroyable supplice de voir  
toujours

p164

unis et triomphans l' objet de ma haine et celui d' un  
amour sans bornes ! ...  
à ce moment l' on entendit du bruit dans le  
feuillage, et Annette, apercevant son mari,  
tomba de frayeur.  
-vous étiez là... dit Charles épouvanté d' être  
arrêté dans ses desseins.  
-j' y étois, j' ai entendu, et je vous  
pardonne ! ...  
il tenoit Annette dans ses bras et lui  
prodiguoit des baisers qui la firent revenir,  
lorsque Charles, se retournant, jeta un cri  
affreux... un taureau comme enragé se  
précipitoit sur eux, et rien ne pouvoit les  
sauver de sa fureur, car la singulière scène  
qui venoit de se passer,

p165

ne leur avoit pas permis de s' apercevoir de  
cet ennemi furibond qui n' étoit plus qu' à vingt  
pas d' eux et que le schall rouge d' Annette  
excitoit encore. Charles et sa cousine jetèrent  
ensemble un cri terrible, et la peur les glaça  
tellement qu' ils restèrent immobiles...  
tout-à-coup Argow défaisant sa bague, en tira  
une épingle très-courte, et, se plaçant entre le  
taureau et Annette, il reçut l' animal de  
côté, et soutint son choc avec une vigueur  
étonnante : la tête de l' animal ainsi heurté  
porta sur le banc et le fit sauter ; mais  
aussitôt qu' Argow eut effleuré la peau de  
l' animal furieux, ce terrible ennemi tomba  
mort.  
L' étonnement d' Annette et de

p166

son cousin étoit égal à leur terreur, et ce n'est pas peu dire. Cette scène leur fût comme un songe, et ils regardoient le taureau mort et Argow tour-à-tour. Le mugissement de l'animal en tombant avoit été horrible, et il leur sembloit encore l'entendre. Annette tendoit ses mains pour s'assurer que son mari vécût ; mais comme il tenoit sa fatale épingle, il repoussa rudement sa femme de la main qui lui restoit libre.

-oh ! Mon ami ! ... lui dit-elle en pleurant.

-mais, mon ange, veux-tu que je te tue ? ...

-j' aime mieux la mort qu' un pareil geste ! ... dit-elle.

-et par quel miracle, dit Charles, nous avez-vous sauvé la vie ? ...

p167

-cette épingle, répondit Argow, est trempée dans le plus subtil poison de la terre, et il n'y a que les sauvages qui le connoissent : ce n'est même pas une épingle, c'est une arête de poisson.

Charles serra la main d' Argow avec reconnaissance, et lui dit d' un air attendri : " je n' oublierai jamais que vous m' avez sauvé la vie, et je m' empresserai de le reconnoître. "

au bout d' une heure, Charles étoit parti pour Valence après avoir montré la plus vive agitation, et Annette resta dans une incertitude cruelle, car elle n' avoit pas pu savoir de Charles la cause d' un départ aussi précipité après une telle phrase.

CHAPITRE 21

p168

Charles, revenu à Valence, raconta à sa mère l' événement extraordinaire qui venoit de changer son âme, et il s' écria : " sans *lui* , je serois mort ! ... j' ai tant fait contre lui, que je dois désormais *lui* consacrer la vie qu' il m' a sauvée ! ... "

il sortit pour aller chez le juge d' instruction de

Valence.

En effet, l' on va voir quelle influence cette visite pouvoit avoir sur le sort d' Argow.

Un mois avant, Charles Servigné, lorsque Mademoiselle Sophy

p169

vint voir Adélaïde, avoit été frappé des singuliers indices que présentoit la conduite de De Secq et de son cousin. Il avoit réfléchi à cette affaire, et, porté par la nature de ses fonctions à chercher, et à deviner les crimes, il avoit fini par écrire au procureur du roi d' A, dont Aulnay-Le-Vicomte ressortoit, et il avoit soumis, dans sa lettre à ce fonctionnaire, une foule de questions sur M De Durantal, Vernyct, De Secq et Marguerite. Alors il étoit guidé par sa haine, et il avoit présenté les questions d' une manière désavantageuse à son cousin.

Les recherches, les indices, les correspondances, avoient demandé un temps infini ; mais une chose qui étonna singulièrement Charles, ce

p170

fut qu' il ne reçut jamais de réponse décisive de son collègue, et qu' au contraire ce dernier lui demandoit des renseignemens qui prouvoient que le procureur du roi d' A, connoissoit tous les personnages sur lesquels Charles avoit appelé son attention.

Enfin, la veille du départ de Charles pour Durantal, le juge d' instruction de Valence lui avoit dit : " nous avons depuis long-temps une correspondance avec Aulnay et A, nous avons maintenant toutes les pièces...

cette phrase, que Charles entendit en silence, et sans y répondre, lui fit voir que son cousin étoit gravement compromis ; toujours poussé par sa haine et son envie, il avoit

p171

été sur-le-champ à Valence, pour exploiter à son profit la terreur qu' il comptoit jeter dans

l'âme de sa cousine ; mais l'événement dont on vient de lire le récit, les paroles touchantes de son cousin, opérèrent sur son cœur une révolution étonnante, et comme il savoit que l'on ne pouvoit commencer aucune poursuite contre son cousin sans lui, il accouroit chez le juge prendre connoissance des papiers envoyés d' A, et les enlever.

Arrivé chez le juge, on lui dit qu'il venoit de partir pour se rendre chez lui. L'impatience que lui causa une telle circonstance, le fit revenir précipitamment.

Il le trouva en effet ; mais le juge étoit chez Madame Servigné, et, en

p172

arrivant dans le salon, il entendit sa mère qui racontoit au juge d' instruction la singulière manière dont son fils venoit d' être sauvé de la mort : elle détailloit, avec la complaisance des bavardes, la propriété de cette arête empoisonnée, et, en entendant ce sujet de conversation, Charles maudit la langue de sa mère, et se maudit lui-même d' avoir parlé. Son premier mot en entrant fut de dire : " monsieur, donnez-moi au plutôt les papiers qui concernent Aulnay... "

-monsieur, dit le juge, c' est impossible, car cette affaire ne vous regardera pas, vous n' êtes plus procureur du roi à Valence, et m le préfet vous remettra probablement votre nomination à de plus hautes

p173

fonctions... je sais qu' il a reçu de G un envoi qui vous concerne : je venois vous faire mon compliment.

Charles resta attéré, car il envisageoit les conséquences de cette nomination intempestive, qui certes n' étoit pas favorable à M De Durantal.

-et qui est nommé à ma place ? ...

-Monsieur De Ruysan.

-quoi ! Mon substitut ! Celui qui m' en veut le plus à Valence ! ... monsieur, continua Charles en s' adressant au juge, ayez la complaisance de

passer dans mon cabinet, je voudrais avoir  
l'honneur de m'entretenir avec vous un instant.  
Lorsqu'ils furent ensemble, Charles interrogea  
de l'oeil le sévère magistrat

p174

qu'il avoit en sa présence, et lui dit : monsieur,  
depuis quand le procureur général vous a-t-il  
instruit de mon changement ? ...

-depuis deux jours...

-grand dieu ! S'écria Charles ; et depuis  
deux jours M De Ruysan exerce ? ...

-oui.

-maintenant dites-moi si les pièces que vous  
avez reçues du procureur du roi à A  
incriminent fortement M De Durantal ?

-monsieur, il ne m'est plus permis de vous  
confier les secrets du tribunal, puisque  
vous n'en faites plus partie, mais je sais que  
l'estime que le ministère a pour vous, et la  
position dans laquelle cette affaire vous  
mettroit, ont été la cause majeure

p175

de votre changement,... car je l'ai appris  
à G où j'ai été avec M De Ruysan consulter  
le procureur général.

-monsieur, je comprends ! ... dit Charles,  
pâle et blême, presque égaré ; mais c'est une  
barbarie que de m'avoir caché l'arrivée des  
papiers d'A, car il y a long-temps qu'ils  
doivent être ici.

-monsieur, reprit le juge avec une grande  
dignité, si je l'avois su, je crois que tout en  
transgressant mon devoir, je vous l'aurois dit ! ...  
mais vous savez comme moi que nous basons notre  
opinion sur vos réquisitoires ; enfin, c'est  
m le procureur général qui a correspondu  
avec votre confrère...

-je perds du temps ! ... s'écria Charles.

p176

-oui ! Lui répondit le juge avec un geste  
significatif. Charles resta glacé d'horreur, et

s'aperçut à peine du départ du juge.  
-c' est donc moi, s' écria-t-il, dont la haine aura conduit un homme ! ... où ? ... se dit-il. Il frissonna, s' élança dans le salon : " ma mère, ma soeur ! ... "  
-qu' as-tu Charles ? ...  
-gardez-vous de prononcer un seul mot sur M De Durantal ! ... adieu ! Et il sortit comme égaré, se dirigeant chez un loueur de chevaux pour pouvoir arriver à Durantal et prévenir sa cousine, s' il en étoit encore temps.  
Pendant qu' on selle un cheval et qu' on s' étonne que Charles se mette en voyage si tard, pendant qu' il

p177

récapitule en sa tête les moyens de salut pour son cousin, rétrogradons un peu, et voyons la cause du silence du juge d' instruction.  
Le procureur du roi d' A voyant que M De Durantal étoit le cousin de Servigné, crut que ce dernier vouloit sauver Argow, et il adressa toutes les pièces au procureur général, en lui faisant observer de mener cette affaire importante avec le plus grand secret. Lorsque les pièces arrivèrent, il s' agissoit de confronter avec Lesecq si M De Durantal étoit bien Argow, et le matin même du départ de Charles pour Durantal, M De Secq, mandé par la justice, avoit été amené devant le juge.  
-vous ne vous appelez pas De

p178

Secq ? ... lui avoit dit le magistrat avec cet air de conviction et cette autorité sévère qui en imposent tant.  
-si, monsieur.  
-non, vous vous appelez Lesecq.  
-c' est une erreur de copiste, car mon extrait de naissance...  
-a été falsifié, car l' encre qui d' un l a fait un d a paru quelque temps après... mais ce n' est pas l' objet de notre conférence : vous avez été maître d' école et vous ne possédiez rien ? ...  
-oui, monsieur.

-vous êtes devenu riche le lendemain de la fuite d' un nommé Argow, arrêté par vous, par M Gradavel, maire de votre commune, et par M Marignon, le juge de

p179

paix, et ce fût à vous que la garde en fut commise...

-cela ne prouve rien, monsieur.

-cela prouve qu' il vous a donné de l' argent parce qu' il est extrêmement riche, et que vous l' avez accepté parce que vous étiez extrêmement pauvre : est-ce vrai ? ...

ici Lesecq balbutia et voulut nier.

-allons, c' est vrai, tout Aulnay le certifie.

-monsieur, c' est vrai ! Dit Lesecq épouvanté.

-ce n' est pas tout, Argow, l' assassin de M De Saint-André, et l' affreux pirate qui a dévasté les mers, est de votre connoissance, vous l' avez revu ? ...

-non, monsieur ! ... s' écria Lesecq.

p180

-monsieur, prenez garde ! C' est M De Durantal et vous le savez...

ici le pauvre maître d' école effrayé trembla tellement qu' il chancela sur ses jambes et tomba par terre. Cette frayeur plut au juge, et un sentiment de commisération se glissa dans son âme pour le pauvre maire.

-monsieur, dit-il en l' aidant à se relever et le faisant asseoir sur son fauteuil, la justice n' ignore jamais rien quand une fois elle veut scruter la conduite d' un homme, car avant de le mander il faut que l' autorité ait des soupçons qui équivalent à des réalités ; or, vous voyez que toute feinte est inutile ; votre conduite renferme des crimes, car faire évader un assassin et recevoir

p181

de son argent est un véritable crime, et, si vous avez lu le code, vous devez savoir quelle est la peine ; mais ce n' est rien au prix de

vosre dernière infraction aux lois ! Comment, vous ! Maire d' un canton ! Chargé de veiller à la sûreté de tout un pays, vous reconnoissez un assassin, un pirate, un homme signalé comme le plus exécrable des hommes, que toutes les sociétés poursuivent et vous le laissez faire ses préparatifs de départ en paix ? ... allez, monsieur, il n' y a qu' une confession franche qui puisse vous sauver, et il faut vous signaler par l' arrestation de ce misérable.

-monsieur, dit Lesecq, quant à la confession, je la ferai ; quant à l' arrestation, ne comptez pas sur

p182

moi. L' homme que vous voulez arrêter est mon bienfaiteur ; faites de moi ce que vous voudrez, mais ne faites pas un monstre.

Cette scène avoit dès-lors décidé du sort de M De Durantal, et son arrestation avoit été ordonnée. Par une de ces fatalités inconcevables, les gens chargés de cette expédition difficile avoient pris la grande route pour aller à Durantal, et, quand Charles sortit du château pour venir à Valence détourner l' orage qu' il avoit amassé sur la tête de son cousin, l' escouade de gendarmerie étoit sur la route de droite ; un autre piquet avoit pris le chemin du village, et des gendarmes déguisés rôdoient autour de la grille neuve par laquelle Charles étoit sorti : il

p183

n' avoit pas éprouvé d' obstacle, parce que les gendarmes le reconnurent, et qu' il étoit seul dans son cabriolet.

D' un autre côté, Vernyct, le soir de l' arrivée de Charles à Durantal, ayant terminé tous ses préparatifs, avoit, pendant la nuit, volé chez Jeanneton pour lui faire ses adieux. Il y étoit resté toute la journée, de manière qu' Argow et Annette étoient livrés sans protecteurs à l' horrible assaut que l' on alloit donner à Durantal, sur le soir...

laissons Charles sur la route galoper à toute bride, Vernyct chez Jeanneton qui

l' accable d' amour, de caresses et qui le  
tourmente ; n' écoutons pas la scène d' amour  
la plus suave, la plus délicate et les

p185

plus généreux propos qui aient été prononcés  
par des lèvres humaines, et revenons à Durantal,  
dans l' appartement d' Annette.

## CHAPITRE 22

Il y avoit environ une demi-heure que Charles  
étoit parti. Annette avoit pleuré en le voyant  
s' échapper avec une telle rapidité et dans une  
agitation aussi grande. " c' est la dernière fois  
que je le vois, et il ne m' a pas même embrassée ! ...  
quel trouble ! ... ce qu' il a osé me dire aura  
déplu à Jacques... "  
elle tomba dans la rêverie : il faisoit sombre,  
car elle n' avoit pas de lumière, et elle  
regardoit le ciel qui brilloit d' un éclat pur,  
les étoiles

p186

scintilloient. " ô beau pays de France, dit-elle,  
je vais donc te quitter pour toujours ! ... j' irai  
prier, j' irai aimer sous un autre ciel... il  
est vrai que l' on aime et que l' on prie sous  
tous les cieux : ils sont la voûte d' un  
grand temple, partout où il y a terre pour  
s' agenouiller on trouve une église, et partout où  
fleurit la verdure on aime. Le coeur ne connoît  
pas tel ou tel lieu ; partout il est le même,  
et à ces îles charmantes *il* sera en sûreté,  
rien ne viendra me ravir mon cher bonheur ! ...  
ah ! Ce me sera la France ! ... je voudrois qu' il  
fût là pour le lui dire.... ô quelle âme  
d' homme ! Quelle vertu ! ... oui, c' est mon  
époux de gloire ! ... "  
sa tête tomba sur sa jolie main,

p187

et des larmes délicieuses coulèrent sur son  
visage céleste ; et, la relevant tout-à-coup,

elle dit vivement à une étoile qui brilloit plus que les autres : " oh ! Oui, bel astre, tu me dis qu' on lui a pardonné ! ... "

elle étoit sublime en regardant cette belle planète, et elle élançoit mentalement une vive et brûlante prière au ciel, lorsqu' une chouette cria trois fois, et ce cri lent, clair et funèbre, la glaça : elle retomba sur son fauteuil, et écoutoit avec horreur : elle entendit alors des pas précipités dans le salon qui précédoit sa chambre. " ah ! S' écria-t-elle, ma mère arrive, et nous partirons ! ... "

à ce moment, un jeune et joli garçon de quinze ans entra brusquement

p188

avec un flambeau, il le posa sur la table, et Annette tressaillit en apercevant les marques d' effroi qui dérangoient la beauté d' une figure virginale.

-ah ! Oui, s' écria-t-il d' une voix douce et flûtée, il n' y a que vous qui puissiez être Annette ! ... il posa son doigt mignon sur la bouche d' Annette prête à parler, et dit à voix basse : " chut ! ... *ils* sont encore ici...

-qui ? ... demanda Annette glacée d' horreur.

- *les gendarmes ! ...*

à ce mot, Madame De Durantal resta exactement dans la même position ; ses yeux se fixèrent, sa prunelle ne vacilla plus, et elle eût l' air d' une statue posée sur un tombeau ;

p189

elle devint pâle et horriblement contractée.

-écoutez-moi, dit le jeune garçon : je suis Jeanneton, l' amie de Vernyct ; il est venu me faire ses adieux, et vouloit me laisser en France, quoiqu' il allât à l' *île des mules* (elle vouloit dire aux îles Bermudes), je n' ai pas pleuré, je l' ai bien embrassé et bien fêté ; mais quand il a monté à cheval je me suis esquivée ; j' ai pris les habits de mon garçon, (les plus beaux s' entend ! ) et, quand Vernyct a été sur la grande route à galoper, il a entendu le galop d' un autre cheval qui suivoit le

sien, il a demandé qui étoit là, j' ai répondu :  
" Jeanneton ! " et il n' a plus osé me refuser  
de le suivre... voilà que nous arrivons

p190

à l' avenue de Durantal tout-à-l' heure, et que  
nous entendons devant nous des chevaux comme s' il  
y avoit beaucoup de monde ; et, à la lueur des  
étoiles, nous voyons briller les chapeaux et les  
sabres d' une troupe de gendarmes. Vernyct a  
vu qu' ils alloient à Durantal, et m' a dit de  
tâcher de franchir le saut de loup qui est  
devant la statue de je ne sais qui, et de venir  
vous avertir de faire sauver M De Durantal  
aussitôt qu' il auroit réussi dans un projet qu' il  
méditoit : il m' a dit pour cela d' examiner ce qui  
se passeroit ; et, en cas de réussite, il  
m' a instruit de ce qu' il falloit faire. J' ai  
couru, j' ai sauté par-dessus le fossé, et je suis  
arrivée au grand portail ; là, avant que les  
gendarmes

p191

ne sonnassent, j' ai entendu Vernyct qui a crié de  
loin avec sa voix terrible : " *qui vive ! ...* "  
et il a fondu sur l' escouade en disant :  
" qui ose entrer à mon château à l' heure qu' il  
est ? ... je ne loge pas de militaires à  
Durantal ! ...  
" alors il y a eu un chuchotement, et l' on a  
dit : " c' est lui ! ... c' est lui ! ... est-il  
seul ? ... courons ! ... " après, j' ai entendu  
Vernyct crier : " répondez-vous ? ... je suis  
M De Durantal ! ... "  
" alors, il étoit près d' eux ; ils l' ont entouré,  
ils lui ont dit qu' ils venoient l' arrêter, il  
s' est laissé emmener ! C' est beau, madame ! Ah !  
Mon Vernyct est généreux ! ... "  
-oh ! Quel homme ! ... dit Annette.

p192

-chut, écoutez, ajouta la naïve Jeanneton ; il  
m' a recommandé tout, et en une minute ; c' est  
qu' il a une tête ! ... oh ! C' est un bien brave

homme ! ... il faut, *qu' il m' a dit*, que  
Madame Annette laisse ignorer à Jacques que  
j' ai été arrêté pour lui, et il faut l' emmener,  
par la petite porte du parc, chez un voisin :  
il en aura le temps, parce que je ne ferai  
connoître l' erreur qu' à Valence, et aussitôt je  
viendrai le sauver ; mais, a-t-il ajouté, il  
ne faut pas lui dire ce qui se passe.  
-nous sommes perdus ! ... Jacques ne voudra  
pas ! ...  
à ce moment, Milo effaré, arriva et dit :  
" madame, il y a des gendarmes postés dans  
l' avenue du village, et l' on dit que l' on vient  
arrêter

p193

monsieur... j' ai réuni tout notre monde, nous  
sommes dans la cour, nous avons des armes, et nous  
allons... "

-Milo, dit Annette, allez recommander aux  
gens de se tenir bien tranquilles et d' attendre mes  
ordres... Milo sortit ; elle le rappela et lui  
ajouta : " dites à M De Durantal de passer  
chez moi à l' instant même. "

Annette se leva, parut recevoir une force  
supérieure, et, montant, en énergie, à la  
hauteur des circonstances, elle s' écria :  
" *Dieu et lui* , voilà mon cri... mon  
enfant, nous le sauverons ! ... "

-quelqu' un arrive, dit Jeanneton, dieu ! ...  
c' est du bruit qui vient du dehors ! ... elle  
courut à la fenêtre,

p194

et cria : " un gendarme ! ... "

en effet, Annette stupéfaite, aperçut le chapeau  
bordé de blanc et la tête d' un gendarme sur la  
pierre de la fenêtre : Jeanneton courut pour  
le précipiter, car il paroissoit qu' il s' étoit  
servi du treillage qui étoit sous la fenêtre  
comme d' une échelle, mais la jolie hôtesse  
s' arrêta, car il cria : " *ami* ! ... où est  
Madame De Durantal ? ... "

-c' est moi ! ... dit Annette.  
-écoutez, madame, je suis un vieux marin, et  
j' aime trop *mon ancien* pour le voir

égorger... j' ai le poste du village, je viens vous prévenir que le parc est gardé partout, et que si le capitaine n' est pas encore arrêté, vous pouvez le faire évader de mon côté : je suis à la

p195

porte qui va à la maison de Mademoiselle Sophy, j' ai placé une échelle à vingt pas de la porte, et l' échelle vous mettra sur le mur du jardin de Mademoiselle Sophy, car le mur de son jardin touche le vôtre ; mais allez doucement, que personne ne vous entende, je n' aurai pas d' oreilles.

-que le ciel vous récompense ! ... s' écria Jeanneton ; mais Vernyct est arrêté à la place de M De Durantal, et ils l' ont emmené...

-dieu soit loué ! ... s' écria le gendarme, c' est digne du lieutenant ! ... hé bien, dit-il, nous ne tarderons pas à le savoir ; mais sauvez-vous, parce que la justice va arriver pour saisir les papiers, pour verbaliser : ils sont chez l' adjoint du maire...

p196

-tenez, dit Annette, en présentant au gendarme une épingle de diamant d' une grande valeur que portoit Argow, et qu' elle avoit aperçue sur sa pelotte, tenez ? Prenez, car c' est l' épingle que portoit celui que vous aimez...

-ô généreuse et digne femme ! Je me ferois tuer pour *lui* et pour vous ! ...

à ces mots, le gendarme, que l' on doit avoir reconnu pour celui qui, au commencement de cette histoire, étoit avec les maçons sous la treille, descendit doucement et regagna son poste. Mais au moment où sa tête disparaissoit, M De Durantal entra, et Annette se trouva dans le plus grand embarras, car voici ce que dit Argow :

p197

" que me veux-tu ? ... comme tu es pâle ! ... qu' as-tu ? ... que demande ce jeune homme ? ... "

Annette mentir ! ... c' étoit bien chose impossible ! ... elle restoit dans une horrible angoisse, levant ses yeux sur son mari, regardant Jeanneton et ne sachant que dire. Quelles âmes nobles, pures et religieuses, pourront comprendre ce supplice où l' amour étoit combattu par la religion !  
-il s' agit, dit-elle enfin, de sauver quelqu' un, et j' ai compté sur ton secours ; cette jeune enfant est venue m' avertir...  
-il n' y a pas un instant à perdre ! ... s' écria Jeanneton ; il faut venir, monsieur, tel que vous êtes, car il n' y a que vous qui puissiez...

p198

-oui, dit Annette, il n' y a que toi qui puisses le sauver... viens, je vais t' accompagner, et nous te dirons ce dont il s' agit ; la chose est si grave, que c' est ce qui cause mon effroi.  
-allons donc sur-le-champ ! Dit Argow ; mais faisons mettre nos chevaux...  
-non, répliqua Annette, nous irons à pied à travers le parc, car c' est dans le village qu' il faut nous rendre, et Annette s' élança en lui disant : " viens donc ? ... "  
Argow étonné ne savoit que penser lorsque Jeanneton le prit par le bras et l' entraîna à travers la galerie : " il s' agit, lui dit-elle, de venir au secours de Vernyct ! ... " alors Argow épouvanté les suivit. Ils traversèrent

p199

les jardins et le parc en silence, car Argow ayant demandé à sa femme : " comment se fait-il que Vernyct soit ? ... " Annette l' interrompit en lui fermant la bouche avec sa main, et dit à voix basse : " chut... silence ! ... "  
ils arrivèrent à la petite porte du parc par laquelle Annette étoit entrée quand elle vint à Dुरantal ; et là, Jeanneton, avec une adresse incroyable, mit une clef rouillée dans la serrure et ouvrit la porte sans faire le moindre bruit. On trouva, en tatonnant, une échelle appliquée contre le mur du jardin de Mademoiselle Sophy. Jusqu' ici tout alloit

bien, mais ils restèrent interdits, car  
Annette dit à Jeanneton : " comment ferons-nous  
maintenant ? ... "

p200

ils entendoient à cent pas d'eux le bruit des  
armes des gendarmes et des voix confuses, ce qui  
rendait leur position plus difficile. Alors  
Jeanneton dit à Argow : " monsieur, voulez-vous  
monter sur cette échelle ? Et, lorsque vous  
serez sur la crête du mur, vous l'enlèverez et  
la reporterez de l'autre côté pour descendre... "  
-mais à quoi cela vous servira-t-il ? ... demanda  
Argow.  
-chut ! Dirent Jeanneton et Annette, chut ! ...  
silence ! ... et faites ce que nous vous disons...  
-quand tu seras dans le jardin, ajouta Annette,  
restes-y jusqu'à ce que tu me voies venir ; c'est  
moi-même qui viendrai te chercher...  
lorsqu'Annette et Jeanneton virent

p201

M De Durantal sur la crête du mur et qu'elles  
l'entendirent descendre, elles s'embrassèrent comme  
deux sœurs, en s'écriant à voix basse : " il  
est sauvé ! ... " alors elles songèrent à se rendre  
chez Mademoiselle Sophy, pour implorer son  
secours ! ...  
en ce moment toute la société de Mademoiselle  
Sophy étoit réunie et s'entretenoit des  
événemens extraordinaires et inouis qui se  
passoient dans la commune de Durantal.  
-il y a, disoit M De Rabon, trois piquets de  
gendarmerie à cheval et de la troupe, et dans ce  
moment l'on arrête M De Durantal ! ...  
-M De Secq a été mandé et forcé de comparoître  
ce matin devant le juge d'instruction, et il  
n'est

p202

pas encore revenu, ajouta le percepteur.  
- *tout ce qui reluit n'est pas or*, dit  
Madame De Secq, et mon mari aura été dévoiler...  
-j'entends du bruit ! S'écria Mademoiselle

Sophy...  
en effet, Annette et Jeanneton supplioient  
la domestique de leur faire parler à  
Mademoiselle Sophy. Cette dernière, ouvrant  
la porte du salon, aperçut Madame De Durantal  
qui, alors, s'avança vers la vieille demoiselle  
et lui dit d'un son de voix qui auroit attendri  
un démon, " ah ! Mademoiselle, M De Durantal  
vient d'échapper ! ... il est dans votre jardin,  
et je viens vous supplier de le cacher dans votre  
maison pendant quelque temps : vous

p203

lui aurez sauvé la vie ainsi qu'à moi ! Ma  
reconnaissance sera éternelle, oh ! Sauvez-le ! ...  
je vous en conjure par Dieu, par son fils, par  
tout ce qu'il y a de plus saint et de plus  
sacré dans le monde ! ... " et, en disant ces  
paroles, elle se jeta aux genoux de la vieille  
fille étonnée et stupéfaite. Tout le monde  
accourut, et cette scène fut aussi pittoresque  
qu'un romancier pourroit le désirer. Dix personnes  
entouroient Mademoiselle Sophy qui, froide  
et impassible, contemploit avec joie la belle  
et touchante Annette à ses pieds. La pauvre  
enfant éproua un sourire, un mot de cette  
tête antique, la vieille servante tenoit un  
flambeau et restoit dans le lointain tandis que  
Jeanneton, se

p204

croisant les bras, s'écria : elle hésite, je  
crois ! ...  
ce mot fit regarder Jeanneton par Mademoiselle  
Sophy qui reconnut la jolie paysanne qu'elle  
avoit fait chasser du village ; la colère  
parut sur son visage, et elle dit à Madame De  
Durantal : " si vous êtes conduite par cette  
petite gourgandine là,... je ne sais en vérité  
que penser de vous, madame ! ... "  
-gourgandine ! ... s'écria Jeanneton, mlle  
oublie qu'à dix-huit ans elle avoit fait un  
garçon tout aussi gros que le mien, et qu'il y a  
entre elle et moi une différence : c'est que  
j'ai avoué mon enfant, et qu'aucune puissance  
humaine ne m'y fera renoncer ! "

Annette se leva subitement et

p205

secouant violemment Jeanneton : " vous nous perdez ! Dit-elle avec un cri sublime, songez qu' elle peut livrer mon mari ! " en effet, Mademoiselle Sophy avoit le visage tout bleu de rage et de colère et s' écria : " Marie, allez dire à m l' adjoint que M De Durantal est ici ! "

Annette ne jeta qu' un cri, et s' évanouit ; mais, dans l' assemblée, il y eut un mouvement d' horreur qui fut rapide comme un éclair, et l' on s' écarta comme si la foudre eût tombé en éclats : M De Durantal poursuivi n' inspiroit plus qu' une douce pitié...

-va, s' écria Jeanneton furieuse, vieille et laide diablesse incarnée, horrible sauvagesse et infâme scélérate, puisses-tu retrouver le fils que

p206

tu as méconnu et le voir massacrer sous tes yeux sans pouvoir le sauver ! ... les tigres ont plus d' humanité que toi ! ... elle s' élança vers la fenêtre, l' ouvrit et sauta dans le jardin pour tâcher de sauver Argow. Cette vigoureuse et hardie tentative émut toute l' assemblée qui jeta un cri d' épouvante en la voyant disparaître.

Annette r' ouvrit un oeil mourant, et trouvant en ce moment une noble énergie, elle se leva et s' écria : " je le sauverai ! ... " elle se dirigeoit vers la porte, lorsqu' un autre personnage entra et la prit dans ses bras. C' étoit Charles ! ... il avoit rencontré Vernyct sur la route, et, voyant emmener un homme par un piquet de gendarmes, il accourut, et, reconnoissant

p207

Vernyct, il lui serra la main en signe d' amitié, et pria les gendarmes de le laisser parler à son cousin. On n' osa pas le lui refuser à cause du rang qu' il occupoit dans la contrée, et Vernyct lui dit à voix basse : " votre cousin

est sauvé ! Il est chez Mademoiselle Sophy :  
l' erreur ne sera reconnue qu' à Valence ;  
courez vite, et tâchez de le mettre en voiture :  
les relais sont préparés jusqu' à Fréjus, le mot  
d' ordre pour avoir les chevaux de cinq lieues  
en cinq lieues est : *l' amour et Jeanneton* . "  
-chère cousine, dit-il, nous sommes sauvés ! ...  
où est-il ? ...  
à ce moment l' on entendit venir, au grand galop, des  
gendarmes, et l' on vit paroître à la porte  
l' adjoint

p208

du maire et le juge d' instruction avec des  
hommes qui portoient des flambeaux. La vieille  
servante les avoit rencontrés sortant du château.  
En les voyant, Charles resta stupéfait et comme  
anéanti.

Voici le nouvel incident qui amenoit ces  
personnages au milieu de la nuit dans la maison  
de Mademoiselle Sophy. En racontant les  
mille incidens d' une telle catastrophe on est  
obligé de laisser en suspens une action qui  
marche aussi vite que le balancier d' une  
pendule ; mais le lecteur retiendra, que ce  
que nous racontons longuement se passoit en  
réalité avec la rapidité de l' éclair.

Ainsi, au moment où Charles, le juge, l' adjoint,  
le commissaire,

p209

la servante, entroient dans le salon, et pendant  
que les gendarmes cernoient la maison sur l' avis  
de la vieille Marie, Jeanneton cherchoit  
dans le jardin et appeloit M De Durantal qui  
ne venoit pas, parce qu' il ne reconnoissoit plus  
la voix d' Annette.

Lorsqu' à Valence Madame Servigné raconta au  
juge d' instruction l' histoire de la bague, de  
l' épingle et du poison que M De Durantal  
portoit toujours avec lui, ce fut un tel trait  
de lumière et une telle preuve du meurtre de  
M De St-André, que ce magistrat jugea à  
propos

p210

de se transporter pour veiller à ce que cette bague fût trouvée sur M De Durantal au moment où il seroit arrêté. Voilà ce qui explique comment il rejoignit au château les personnes chargées de verbaliser. Il en sortoit avec eux sur la nouvelle que M De Durantal étoit déjà emmené, lorsqu' il rencontra la vieille servante qui leur dit qu' il étoit chez Mademoiselle Sophy, alors le juge pressa le pas pour se trouver à cette catastrophe.

En arrivant, il demanda où étoit le prévenu, et personne ne put lui répondre. Cette scène forma un tableau vraiment curieux.

Autour de Mademoiselle Sophy étoient les huit personnes qui composaient la société.

L' étonnement

p211

se peignoit sur toutes les figures, et celle de Mademoiselle Sophy annonçoit une profonde terreur, car elle commençoit à réfléchir...

le juge, l' adjoint, leurs suppôts, cherchoient des yeux M De Durantal ; Charles, le coude appuyé sur la cheminée, dévorait des larmes cuisantes qui rouloient sur son visage abattu ; Annette étoit debout, pâle, roulant des yeux égarés, et, lorsqu' elle aperçut venir le gendarme qu' elle reconnut pour celui qui leur avoit donné un bon avis, elle tomba à genoux, et, comme si elle étoit seule, elle joignit ses mains, et, levant les yeux au ciel, elle fit une prière éloquente. Une multitude de lumières éclairaient diversement toutes ces figures parlantes, et d' expressions

p212

si multipliées, et si l' on pense à l' intérêt d' une semblable situation, on aura un des plus beaux tableaux qu' un peintre puisse offrir.

En ce moment un cri se fit entendre dans le jardin, il étoit tellement perçant, il y résidoit une expression de douleur si forte, si vraie, si expansive, si déchirante, que subitement tout le monde se jeta aux fenêtres et l' on regarda ce qui pouvoit la causer.

Trois gendarmes étoient entrés avec des flambeaux, ce qui jetoit une lueur très-vive sur le jardin, et l' on vit dans l' enfoncement, et contre le mur, la pauvre Jeanneton succombant sous M De Durantal ! Il avoit chaque pied posé sur chaque épaule de la jolie hôtesse, et il

p213

atteignoit déjà la crête du mur lorsque les gendarmes en entrant virent cette scène touchante, et, quand ils se dirigèrent sur Jeanneton, elle jeta ce cri d' horreur.

Alors M De Durantal descendit ; et, allant vers les gendarmes, il leur dit avec le plus grand calme : " si c' est moi que l' on cherche, me voici ! ... "

il fut amené, avec Jeanneton, devant le juge qui, sur-le-champ, se tournant vers le gendarme, lui dit sévèrement : " et pourquoi êtes-vous venu nous avertir que l' on avoit arrêté et emmené celui qui dit s' appeler De Durantal ? ... "

-c' étoit la vérité, dit Charles au juge, car j' ai rencontré l' escouade.

-c' est Vernyct probablement ! ... dit Argow.

p214

Charles fit un signe affirmatif et une profonde horreur régna.

-mademoiselle, dit Charles au désespoir en se tournant vers Mademoiselle Sophy, votre ouvrage est complet ! ... vos bavardages, vos soupçons, m' ont conduit à chercher la vérité, vous avez livré le criminel que vous aviez perdu, vous méritez une couronne, car vous avez atteint le dernier degré des devoirs de l' *homme social* ! ... les légistes vous diront :

" *c' est bien ! ...* " le malheur, c' est que mon âme et mes mains ne sont pas pures de cet héroïsme social, mais je ferai tant que je racheterai ma faute !

-et que ferez-vous, monsieur ? Dit le juge en regardant Charles.

-ce que je ferai, s' écria ce dernier,

p215

je défendrai mon cousin, et je le sauverai... j' en crois mon coeur saignant ! ...

-non, dit Argow avec calme, rien ne peut me sauver... il faut que les crimes s' expient sur la terre... et vous, mademoiselle, dit-il à Mademoiselle Sophy, la religion et mon Annette m' ont appris à bénir les instrumens de la volonté céleste ! En achevant ces paroles, il lança un regard plein de bonté à celle qui l' avoit livré.

-c' est digne de qui renie son fils ! ... dit la jolie hôtesse à Mademoiselle Sophy ; je doute vraiment que vous ayiez eu une mère ! ... Annette s' étoit attachée à son époux et elle l' embrassoit avec une force et une tendresse qui sembloient

p216

tenir à la folie. Elle ne pleuroit pas, ses yeux étoient secs et brûlans.

-est-ce qu' on ne me laissera pas avec lui, m' le juge ? ... dit-elle.

-c' est impossible ! ... répondit-il.

Annette baissa la tête.

Comme un ange, Jeanneton sourioit et conservoit de l' espérance ; alors le juge, se levant, fit examiner à tout le monde les bagues que M De Durantal portoit à ses doigts. Bientôt l' on sépara Annette de force, malgré des cris déchirans, et l' on emmena M De Durantal tranquille et résigné.

à ce moment, Charles arrêta le criminel et lui dit : " mon cousin, je vous supplie de ne rien répondre à

p217

toutes les demandes que l' on pourra vous faire pendant vos interrogatoires. La loi, muette sur le refus d' un prévenu, vous en accorde le droit, et le débat oral, devant la cour d' assises, est le seul qui décide de votre sort. Je connois les lois, cette conduite n' est pas *défendue* , et, comme je connois aussi les ressources des lois, c' est la seule qui puisse vous sauver : jurez-moi d' agir ainsi, et de vous renfermer

dans un silence absolu ? ...

-monsieur, dit le juge d' instruction, vous vous compromettez en donnant de tels conseils à votre cousin ; et, membre de la magistrature, vous ne devez pas...

-mon cousin, jurez-le moi par l' enfant que porte ma cousine...

p218

-oh ! Jure-le ! ... dit Annette en larmes.

-je le promets, dit-il.

-j' y compte, répliqua Charles.

En les voyant partir Annette poussa un grand cri, et, parcourant des yeux le salon, elle dit à Mademoiselle Sophy : mademoiselle, je n' ai jamais maudit personne, je souhaite que Dieu vous pardonne ; mais moi... oh ! Jamais ! ... vous m' avez ôté plus que la vie ! ...

-que le diable vous rôtisse ! ... s' écria Jeanneton, je ne suis qu' une pauvre pécheresse, mais je suis plus riche que vous, car j' ai un coeur ! ... et vous n' avez qu' une pierre, là ! ...  
*elle montrait son coeur.*

-vous avez fait votre devoir, dit Charles ;  
mais, moi, magistrat,

p219

je ne sais pas si je l' eusse suivi à la rigueur...

ils sortirent en soutenant Annette, car elle ne pouvoit pas marcher.

La société s' en alla sans saluer Mademoiselle Sophy ; elle resta seule avec la vieille Marie qui lui dit : " M De Durantal a été arrêté précisément à la même heure que vous êtes accouchée, et dans ce même salon, et c' est aujourd' hui l' anniversaire ! "

Mademoiselle Sophy frémit involontairement.

CHAPITRE 23

p220

Le lendemain, Annette et Jeanneton, qui avoit

repris les habits de son sexe et qui étoit charmante avec la toilette que lui donna Madame De Durantal, abandonnèrent le château avec Charles, et s' en allèrent à Valence suivis de Milo et des deux nègres, ses compagnons. Elle laissa le château sous la direction d' un homme que Vernyct lui avoit désigné comme homme de tête, et cet inconnu étoit un des brigands de la forêt qui, reconnu par Vernyct et engagé à rentrer auprès

p221

de son ancien capitaine, avoit de nouveau juré de défendre Argow et le lieutenant comme par le passé.

Annette rencontra à moitié chemin Vernyct que l' on avoit relâché. " mort de ma vie ! ...

s' écria-t-il en montant dans la calèche où ils étoient tous trois, je le délivrerai, où l' on m' enterrera sous les ruines de Valence ! ... "

-et il y aura des gens qui vous prêteront main-forte ! Dirent deux paysans qui passaient : ils s' arrêtèrent, et, regardant Annette, ils la saluèrent et ajoutèrent : " nous venons d' un pays où, quand on a appris que le bienfaiteur du canton étoit arrêté, il n' y a eu qu' une voix pour jurer sa délivrance, quoiqu' il ait fait... "

p222

-bonnes gens ! ... dit Annette, quelle reconnoissance ! ... tenez... et elle leur jeta sa bourse et ses bagues précieuses.

-est-ce du malheur ! Dit Vernyct ; tout étoit prêt, le départ convenu, les relais même préparés, car il semble que je me doutois de cela..., oh ! Je le délivrerai ! ... tout Valence parle de cette aventure-là : il n' y a pas une personne qui n' en jase avec son voisin ; dans les rues, dans les maisons, c' est une nouvelle qui se commente, qui se répand, qui vole... ces imbécilles-là me montroient au doigt. Patience ! ... patience ! ... et moi, il faut que je prenne garde à ma tête, car elle me joue des tours... du sang-froid mon bonhomme...

p223

Annette lui prit la main et la pressa sur son coeur. " ô digne ami ! ... dit-elle, rendez-le moi ? Et, fussiez-vous un impie, je crois que j' obtiendrais votre grâce en sacrifiant ma vie future tout entière ! ... "

-que deviendrais-je, dit Charles, si nous ne réussissons pas, moi qui suis cause de tout ? ...

-vous ? ... s' écria Vernyct en lui présentant son pistolet, tuez-vous alors pour m' épargner de le faire...

-terrible ! ... dit Annette, en lui prenant le bras et détournant l' arme, y pensez-vous ? ...

-je ne me tuerai pas, dit Charles, parce que j' espère lui être encore utile... je suis son avocat...

-et votre place de procureur ? ...

p224

-je ne l' ai plus...

-tant mieux,... dit Vernyct. " ah ! Ajouta-t-il, bonjour, petite ! ... je ne te reconnoissois pas, " et il pressa la main de Jeanneton.

En arrivant à Valence, ils rencontrèrent M et Madame Gérard.

-ah ! Ma mère ! S' écria Annette en la revoyant, que n' êtes-vous arrivée trois jours plutôt ! ... nous serions heureux ! ... et elle fondit en larmes.

M et Madame Gérard rétrogradèrent et ils vinrent tous s' établir dans la maison de Madame Servigné et d' Adélaïde, qui étoient au désespoir. Rien n' égala celui du père et de la mère d' Annette, car c' étoit du désespoir seul : il ne s' y mêloit aucun sentiment comme à

p225

celui d' Annette qui étoit en proie à mille sentimens divers.

-chère cousine, dit Annette en revoyant Adélaïde, je devois vous envoyer hier le monument du dernier bienfait de la chère créature que la fatalité a perdue... tenez ? Je vous le remets moi-même.

En disant ces paroles elle tendoit à Adélaïde et à son mari une quittance de soixante mille

francs que Madame Bouvier devoit encore à Mademoiselle Sophy pour achever le paiement total de ce qu' ils leur devoient. " // vous aimoit parce que vous m' apparteniez par les liens du sang... " dit-elle les larmes aux yeux. à ce trait, toute la haine qu' Adélaïde avoit pu concevoir s' effaçà

p226

comme un nuage qui disparoît dans le ciel. Un silence terrible régna entre tous ces personnages réunis, et, au bout d' un gros quart d' heure, Annette s' écria : " mon cousin, faites en sorte que je puisse passer toutes mes journées avec *lui* ! ... dans sa prison ! ... " Charles sortit et ne revint qu' avec toutes les autorisations nécessaires pour qu' Annette, Vernyct et lui, entrassent dans la prison où Argow étoit détenu, à toutes les heures et pendant tout le temps que l' on pourroit voir le criminel. Annette et son cousin se rendirent sur-le-champ à la prison. Ils trouvèrent Argow dans la chambre la plus commode du lieu. Elle étoit

p227

toute nue, un lit et une chaise composaient l' ameublement, et sur le mur une foule de noms écrits attestoient le désespoir, le désœuvrement et l' ennui de ses horribles prédécesseurs. La seule fenêtre de cette chambre étoit grillée, et, dans l' espèce de galerie par laquelle il falloit arriver, il y avoit deux sentinelles, et au bout, le logement du concierge. Annette en entrant eut un horrible saisissement, elle ne retrouva des forces que pour voler sur les genoux de son mari. Il étoit calme, un léger sourire erroit sur ses lèvres, et il embrassa Annette avec cette douce et pure joie qui l' animoit à Durantal lorsqu' il étoit assis près d' elle dans cette chambre de plaisir et de bonheur. Encore

p228

voit-on dans ses traits cette teinte de satisfaction, qui devait faire briller le visage des saints martyrs lorsqu'ils confessoient Jésus-Christ au milieu des tourmens. Il sembloit que l'assurance qu'il acquéroit de pouvoir expier sur la terre des crimes commis sur la terre, lui donnât encore plus de sérénité dans l'âme que sa conduite précédente. Il avoit plus de confiance à ce baptême de sang qu'il devoit recevoir, qu'à cette robe d'innocence que ses bienfaits et ses remords lui faisoient revêtir aux yeux de Dieu.

Annette jeta un regard douloureux sur cette chambre, et reporta bien vite ses yeux sur Argow, comme si elle eût craint de s'être dérobé trop long-temps à elle-même

p229

le cruel bonheur de le voir : " ami, dit-elle, comme tu es mal ici ! ... "

-qu'importent les lieux, mon Annette, ce m'est un temple puisque je te vois.

-comment, s'écria Annette, une créature aussi noble, grande, généreuse, a pu commettre une action blamable ! ... oh ! Non, tu es innocent, mon cher amour, je le dirai à toute la terre... au ciel, aux juges ! ...

-je suis coupable, Annette, répondit Argow ; mais écoute-moi, je veux rester dans ton cœur ce que j'y fus toujours, c'est-à-dire, un être que tu as rendu, par le céleste contact de ton âme, pur et digne d'avoir été innocent aux jours de son enfance, digne enfin d'avoir

p230

repris cette candeur sainte qui t'a toujours décorée de sa grâce virginale. J'exige, mon Annette, que tu vives dans la solitude...

-hé, je ne vivrai qu'avec toi jusqu'au dernier moment ! ... s'écria-t-elle.

-j'exige, entends-tu, mon ange ? ...

*j'exige*, c'est un mot que ma bouche ne t'a jamais prononcé, je veux que tu ne puisses en rien connaître les détails horribles de ce qui se passera à la cour d'assises... tu me le promets ? ...

-oui.

Pendant cette scène, Charles, appuyé sur la muraille et les bras croisés, paroissoit en proie à une agitation violente et à une grande méditation.

p231

-mon cousin, dit-il, vous vous souvenez de votre promesse d' hier ou de ce matin ? Lors de votre arrestation, vous m' avez juré de ne rien répondre pendant le cours de vos interrogatoires, telle demande qui vous soit faite.

-je tiendrai ma promesse.

-oui, dit Annette, c' est bien important à ce que dit Charles, et il faut suivre ses avis, mon ami car, en fait de lois terrestres, il connoît ce qui est permis et ce qui est défendu.

-ma cousine, répondit Servigné, voulez-vous un instant nous laisser seuls ? ...

-j' aime mieux, dit Annette, me fermer les oreilles, car je ne veux pas perdre une seule minute que je pourrais employer à *le* voir.

p232

-mon cousin, dit Charles à Argow, y avoit-il des témoins du crime qui paroît avoir été commis à A ? ...

-aucun, car il n' y avoit que Vernyct, et nous sommes la même âme.

-est-ce vous qui l' avez commis ? ...

-oui... à cette parole, une grosse larme roula sur les joues d' Argow, et il passa ses mains sur son visage comme pour dérober son remords à des yeux humains.

-il y a de l' espoir,... beaucoup ! Mais il faudra obtenir de votre mari qu' il ne fera pas à l' audience des réponses qui lui soient désavantageuses... si alors il vouloit user d' une dénégation constante...

p233

-oh ! Ne l' espérez pas ! ... s' écria Argow : je dirai toujours la vérité quand on me la demandera.

-ma tâche n' en sera que plus difficile, dit

Charles : mais j' espère...

-tu espères, Charles ? ... ah ! Tu me rends la vie ! ... dit Annette.

Chaque jour Annette vint au matin et s' en alla le soir. Vernyct n' entra pas une seule fois, car, aussitôt qu' il sut que son ami étoit emprisonné, il repartit avec Jeanneton, et on ne le revit plus à Valence. Charles, de son côté, s' occupa entièrement de l' affaire de son cousin, et, ayant reçu l' ordre de se rendre à C où il étoit nommé avocat général, il envoya sur-le-champ sa démission, et s' inscrivit

p234

comme avocat à la cour royale de G.

Tant qu' Annette ne vit pas le danger imminent, et au bout de quelques jours, elle redevint comme jadis, c' est-à-dire, qu' elle ne s' occupa qu' à combler d' amour, d' attention et de recherches, son mari dont la sublime résignation, le calme et la fermeté, la rassurèrent. Elle reçut, de beaucoup de personnes, des marques d' amitié ; car généralement on la plaignit.

L' affaire fut instruite avec une célérité et une activité extraordinaires, cependant l' éloignement de tous les témoins à citer qui se trouvoient pour la plupart à A, à Aulnay-Le-Vicomte et à Vans-La-Pavée, tous endroits situés dans le

p235

département des Ardennes, fit qu' il s' écoula encore deux mois avant que l' affaire ne fut portée au tribunal terrible du jury.

Les magistrats qui composoient la chambre d' accusation étoient tous révéérés, et quand on apprit qu' ils avoient décidé que M De Durantal seroit mis en jugement, la ville de Valence fut plongée dans l' étonnement, et les campagnes, au milieu desquelles Annette et son mari avoient exercé leur bienfaisance active, furent frappés de terreur, de manière que cette cause devint l' occupation de tout un pays, et l' on sait que les pays méridionaux ne s' occupent pas d' une chose à demi.

M Badger, le préfet, étoit tellement connu

pour être l'ami intime

p236

et dévoué de M De Durantal, qu' il reçut sa destitution, quoiqu' il eut agi avec finesse pour conserver sa place au moment où il pouvoit sauver son bienfaiteur. En effet, il avoit affecté la plus grande horreur pour lui, et avoit pris des mesures si sévères que l' on commençoit à l' accuser dans le public ; mais cette conduite n' empêcha pas que l' on ne crut pas, dans une semblable circonstance, devoir lui confier le soin d' administrer le département au milieu duquel l' on alloit juger son ami intime. Bientôt la cour d' assises fut convoquée, et il vint de Grenoble un conseiller de la cour royale pour présider. L' affluence du monde fut extrême à Valence, et la curiosité

p237

publique étoit excitée au dernier point. L' on prit même des mesures envers la foule que l' on présuma devoir envahir la salle des audiences, et l' on réserva des places pour les personnes de distinction. Les avocats réclamèrent même leurs bancs ; car ils étoient intéressés à la lutte qui alloit s' engager. En effet, Charles avoit fait preuve du plus grand talent pendant le temps qu' il exerça ses fonctions, et son histoire avoit couru la ville : on connoissoit sa haine primitive pour M De Durantal, son amour pour sa cousine, et l' on savoit que c' étoit lui et Mademoiselle Sophy, qui étoient la cause première de l' infortune de M De Durantal. D' un autre côté, M De Ruysan

p238

étoit l' adversaire, l' ennemi avoué de Charles. L' affaire de M De Durantal paroissoit peu douteuse, conséquemment la lutte entre ses deux talens devoit être fort intéressante. Il est vrai de dire que la noble conduite de Charles et son refus de la place d' avocat général à C, lui avoient conquis tous les suffrages, et lui

faisoient pardonner les torts qu' il avoit eus envers son cousin, alors qu' il étoit procureur du roi.

Enfin le jour de la justice humaine arriva pour le criminel, et le premier jour, en présence d' une assemblée immense, les juges parurent sur leur tribunal, dans une salle majestueuse. Un grand crucifix étoit placé au-dessus du président qui, entouré des juges, se

p239

trouvoit en face du public : les jurés se trouvoient à droite, et le criminel à gauche ; le procureur du roi, M De Ruysan, étoit presqu' à côté d' Argow, que des gendarmes gardoient à droite et à gauche, et Charles n' étoit séparé d' Argow que par la boiserie de l' espèce de stalle dans laquelle se trouvoit l' accusé.

Quand Argow parut, tous les regards se portèrent sur lui avec une espèce d' avidité, et cette vue produisit dans l' âme des spectateurs des sentimens divers. Cette figure avoit contracté un tel caractère de sublimité et de grandeur, il régnoit une telle sérénité d' âme sur ce front, où jadis brilla tant d' énergie, qu' il y eut généralement une tendance à l' admiration. Les femmes surtout

p240

connoissant, par la voix publique, la concorde et le bonheur qui vivifioient son ménage, et la grandeur qui éclatoit à Durantal, lui tenant compte enfin du dévouement profond d' Annette, furent influencées en sa faveur par son seul aspect. Le hasard avoit voulu que les seules croisées de la salle fussent du côté des jurés, ce qui faisoit que tout le jour tomboit, comme un rayon du ciel, sur l' accusé, et qu' aucun des mouvemens de sa figure ne pouvoit échapper à ses juges. Au milieu du public privilégié, on remarqua un homme debout, contre une croisée, il regardoit la masse des jurés qui attendoient le choix qu' on alloit faire d' eux, et il la regardoit avec une attention de tigre ; son

p241

oeil avoit quelque chose de perçant ; il parcourait, de son regard terrible, l'assemblée et principalement les magistrats, avec une curiosité sauvage. Cet homme, fortement contracté, souffrant, pâle, abattu par de grands travaux et des souffrances physiques, étoit Vernyct ! ... sa figure annonçoit une grande douleur morale, et de grandes résolutions.

Lorsque les jurés furent choisis, que les récusations furent exercées de part et d'autre, Vernyct remarqua chacun des douze juges que la société donne aux criminels, et il sortit. Tout le monde étant assis, le président ouvrit la séance et les débats, recommanda le plus grand silence, et un greffier lut l'acte d'accusation.

p242

Nous allons en rapporter succinctement les principales circonstances, afin que le lecteur soit parfaitement au fait de ce grand débat, et nous lui éviterons la prolixité nécessaire de l'acte qui tiendrait trop de place dans un moment aussi intéressant.

" depuis long-temps (y étoit-il dit) les divers états avoient été instruits de l'existence d'un exécrationnable pirate, nommé *Argow*, lequel infestait les mers d'Amérique. "

à ce nom, il y eut un mouvement dans l'assemblée.

" il étoit signalé par tous les gouvernemens, et l'on savoit que ses pirateries avoient commencé par l'anéantissement d'une flotte espagnole qui portait à Cadix l'argent

p243

de La Havane. Ce pirate étoit un contre-maître de la frégate *la daphnis*, commandée, en 18..., par le marquis De Saint-André, contre-amiral au service de France, et qui s'y rendoit pour recevoir les ordres du gouvernement : Argow avoit soulevé l'équipage, et s'étoit emparé du vaisseau après avoir déporté M De Saint-André et tous les officiers qui lui restèrent fideles, et l'on remarquera que de tous ces officiers, déportés sur un rocher stérile, il n'y eut que

M De Saint-André qui revint en France.  
" long-temps tous les gouvernemens, effrayés des  
pirateries horribles de ce brigand qui dévastoit  
les mers, s' étoient concertés pour s' en  
emparer... ; mais son habileté

p244

et sa valeur, le dévouement de ses satellites, le  
firent échapper à toutes les poursuites. Il vint  
un jour échouer sur une côte aux états-Unis,  
et, envoyé à Charles-Town, il fut condamné  
à mort ; mais, s' étant rendu utile à l' *union*  
par la vaillance de ses troupes, il obtint sa  
grâce.

" l' immensité de ses richesses lui fit penser à  
jouir des fruits de ses crimes. Il vint en  
France, décidé dès-lors à vivre tranquillement,  
et, se fiant à son opulence et au genre de vie  
qu' il adoptoit, il crut demeurer impunément  
sur cette terre hospitalière.

" il y auroit vécu, en effet, sans être atteint par  
d' autres lois que par celles de la vengeance  
divine, si la providence n' avoit ordonné qu' il

p245

se décéléroit lui-même par de nouveaux crimes.

" en 181..., Argow, qui depuis son retour  
prenoit le nom de Maxendi, avoit acquis plusieurs  
terres, et notamment la terre de Durantal. Un  
de ses amis, nommé Vernyct, et sur la  
complicité duquel la justice n' a pas obtenu assez  
de preuves pour le faire paroître à côté  
d' Argow...

-et c' est son regret ! ... s' écria une voix terrible  
qui sortit du milieu de la foule, au moment où le  
greffier lut cette partie du réquisitoire.

On chercha vainement l' interrupteur, et cette  
phrase parut émouvoir singulièrement Argow qui  
dit à voix basse à Charles : " *oh ! Un  
ami ! ...* "

p246

" ... avoit acheté, continua le greffier, soit  
pour le compte de son ami, soit pour le sien,

une terre très-considérable à Vans-La-Pavée. Monseigneur l' évêque d' A possédoit une terre voisine de celle de Vernyct, et les appartenances de ces deux propriétés étoient tellement encadrées les unes dans les autres, que Maxendi et Vernyct se rendirent exprès à A, pour acheter la propriété de monseigneur l' évêque d' A.

" monseigneur étoit le frère de m le marquis De Saint-André, et ce dernier venoit de rentrer en France, cherchant une fille chérie, nommée Mélanie, qu' Argow avoit enlevée à Paris, et retenoit prisonnière dans son château de Vans,

p247

espérant épouser la fille de son ennemi, et l' obliger ainsi à se taire, si par hasard il revenoit.

" lorsque Vernyct et Argow se présentèrent chez mgr d' A, ils revirent M De Saint-André qui, n' écoutant que sa vengeance et la juste indignation que lui inspiroit la vue d' un tel criminel, envoya sur-le-champ chercher la gendarmerie pour le faire arrêter. Ce fut alors qu' Argow-Maxendi découvrit à son ancien chef la situation de Mademoiselle De Saint-André.

" le danger pressant dans lequel étoit sa fille, obligea M De Saint-André à différer de livrer aux lois son ancien matelot, jusqu' à ce qu' il lui eût rendu sa fille, que ce dernier menaçoit de la mort.

p248

" après cette entrevue, m le marquis De Saint-André fut trouvé mort, et dans la nuit, Argow partit. "

voici les faits principaux, et maintenant commence un autre ordre de faits.

Argow avoit intérêt à commettre ce crime, et les faits suivans vont établir sa culpabilité...

à ce moment, l' audience fut interrompue par un fait singulier qui donna lieu à arrêter la lecture de l' acte d' accusation, et le volume suivant en instruira le lecteur.

## CHAPITRE 24

p5

Monsieur De Rabon étoit le chef du jury, et, à l' instant décrit dans le chapitre précédent, il se leva, et interpella ainsi le président :  
" m le président, une personne que je ne pourrois désigner et qu' aucun de mes collègues n' a vue par suite de l' attention que nous prêtons à l' acte d' accusation qu' on lit en ce

p6

moment, vient de lancer sur notre table une note ainsi conçue :

*" si M De Durantal est condamné et s' il est exécuté, le chef du jury et l' un des jurés dont la voix aura été contraire à l' acquittement, périront, eux et leurs familles ! ... "*

M De Rabon remit la note au président, et M De Ruysan fit sur-le-champ un réquisitoire auquel la cour obtempéra, et M De Ruysan sortit pour faire commencer les poursuites sur cet attentat, l' un des plus graves que l' on puisse commettre contre les lois de son pays. L' audience fut troublée et l' on chercha encore vainement une seule personne à accuser de cette singulière circonstance, car Jeanneton, mise avec la plus grande élégance

p7

et qui se trouvoit auprès des jurés ne fut reconnue par personne pour la Jeanneton qui gardoit des chèvres à Durantal, et c' étoit elle qui, par le conseil de Vernyct, avoit glissé ce papier sur le bureau des jurés. Elle avoit soufflé sur ce papier plié en quatre, et sa douce haleine avoit conduit le papier criminel jusqu' aux doigts de M De Rabon ; ce petit manège fut favorisé par l' attention générale et par le poli du bois dont étoit fait le bureau.

Après cette longue interruption, l' on reprit

l'acte d'accusation dont la lecture remplit cette première séance.

" ... Argow avoit intérêt, reprit le greffier, à commettre ce crime, et les faits suivans établissent sa culpabilité.

p8

" monseigneur l'évêque d'A, soupçonnant l'affreux pirate de ce crime, en apercevant son frère mort, fit appeler la justice, et l'on examina avec soin le corps du contre-amiral.

" 1 l'on découvrit que la mort lui avoit été donnée violemment, mais sans lésion, car il étoit glacé par l'effet d'un poison subtil et d'un poison végétal qui ne laissoit aucune trace. Cependant, on découvrit à l'artère du bras une piqûre, et les médecins n'hésitèrent pas à déclarer que cette piqûre légère étoit la cause de cette mort subite.

" 2 en dépouillant les chairs avec précaution, autour de cette piqûre, on aperçut un fragment de deux lignes environ de hauteur et

p9

d'une finesse imperceptible qui se trouvoit dans la plaie. Les médecins, munis de ce résidu d'une substance inconnue, l'ont enfoncé dans le corps d'un chien qui, à l'instant même où le fragment eut percé le tissu de sa veine, expira, et les mêmes symptômes qui parurent sur le corps de M De Saint-André, parurent sur le sien.

" alors les recherches les plus minutieuses eurent lieu, et l'on vit sur le parquet les traces des pas d'un homme qui seroit sorti par la cheminée. On examina la cheminée avec soin, et l'on reconnut, aux traces laissées dans son passage, qu'un homme s'étoit introduit par le tuyau de cette cheminée : le faîteau en avoit été démoli, et les débris s'en trouvèrent dans la cour.

p10

" dans le jardin, on découvrit des pas d'homme

imprimés sur le sable qui, par l' effet du hasard, avoit été ratissé dans la journée, et la mesure, la description minutieuse du pied, soit en allant, soit en revenant, a été prise.

" en examinant le haut de la cheminée, on découvrit un crampon de fer, il étoit neuf ; et un marchand a déclaré en avoir fourni sept, dans la soirée pendant laquelle le crime a été commis, à un homme d' une taille moyenne, et elle a désigné Argow. On a en effet retrouvé les sept crampons sur la muraille de l' hôtel qui donne sur le jardin.

" la femme qui tient l' auberge où Argow étoit logé, déclara que

p11

ce dernier avoit été absent pendant le temps de la nuit et l' heure à laquelle le crime a été commis.

" d' après ces renseignemens, on se mit à poursuivre Argow qui se faisoit appeler Maxendi ; mais les recherches furent vaines, parce qu' il sut les éluder toutes.

" M De Durantal a, au moyen d' une épingle formée par une arête de poisson, tué un taureau furieux dans son parc, et le taureau mourut aussitôt que l' épingle entra dans le sang du taureau.

" la bague qui contient cette épingle a été saisie sur lui au moment de son arrestation, et cette épingle venimeuse est cassée à sa partie inférieure, et le fragment, trouvé sur le corps de M De Saint-André,

p12

se rapporte parfaitement bien à cette épingle ; la couleur du poison dans laquelle elle est trempée est uniforme dans le fragment et dans l' épingle, et une foule de témoins reconnoissent M De Durantal pour l' homme qui vint à A.

" les pas décrits et la trace du pied sont exactement les mêmes que ceux que produisent les pieds de M De Durantal, etc., etc.

" à ces causes, etc... "

cet acte d' accusation étoit dressé et signé par le

procureur général de la cour royale à G, sans  
nulle participation du parquet du tribunal  
de Valence.

Le lendemain, la séance fut ouverte dès le matin ;  
l' affluence étoit encore plus grande que la  
veille :

p13

l' on commença par l' appel des témoins. Sur la  
liste, Mademoiselle Sophy se trouva l' un des  
derniers, et elle étoit, au moment où  
l' interrogatoire commença, placée entre le  
bureau de M De Ruysan et le tribunal de la  
cour.

-comment vous nommez-vous ? Demanda le  
président à Jacques.

Il se leva et répondit : " je ne m' appelle ni  
Argow ni Maxendi ; j' ai pris le nom De Durantal  
parce que je possédois cette terre, et qu' en  
effet je n' ai aucun nom propre... je m' appelle  
Jacques... "

à ces mots, Mademoiselle Sophy jeta un cri  
perçant ; elle regarda, avec la plus grande  
anxiété, le prévenu et tour-à-tour le président du  
tribunal, puis elle parut en proie à l' horreur  
la plus profonde.

p14

Ici, Charles se leva et dit aux jurés :

" messieurs, vous remarquerez que nous ne sommes  
point Argow ni Maxendi, et que l' on n' a, en  
aucune façon, établi l' identité. "

-avocat, dit le président, vous ne devez pas  
faire encore cette observation, elle rentre dans  
l' ordre de votre plaidoyer, et vous avez tort  
de jeter d' avance... il s' arrêta, car son voisin,  
le président du tribunal, lui parloit à voix  
basse.

-où êtes-vous né ? ... demanda le président à  
Argow.

-à Durantal, en 1786.

-où est la preuve de cette assertion ? ...

Jacques fit parvenir au président un parchemin  
crasseux, et Mademoiselle Sophy, y ayant jeté  
les

p15

yeux, s' écria d' une voix altérée : " mon fils ! ... oh ! Je t' ai livré ! ... " elle tomba comme une masse privée de vie ; et, en tombant, son crâne, portant sur le coin du bureau des juges, s' ouvrit, et le sang jaillit même sur le président.

Elle étoit morte roide autant par la violence du coup que par l' horrible révolution qui s' étoit faite en elle.

Cet événement causa une sensation extraordinaire, et, sur-le-champ, Charles s' élança vers Mademoiselle Sophy, et, s' assurant qu' elle n' existoit plus, s' écria : " cette mort subite, messieurs, nous prive d' une des plus fortes preuves en notre faveur, car vous ignorerez à toujours si cette demoiselle

p16

n' a pas eu deux enfans qui se ressemblent tellement que les crimes de l' un pussent être attribués à l' autre. Je prends acte de ce moyen à l' instant même pour faire voir qu' il entroit dans notre défense avant l' événement même, mais la cause présente des moyens de défense qui ne nous l' auroient fait employer que comme surcroît. " cette observation de Charles produisit une grande impression.

En ce moment, le président de Valence, devenu pâle et presque sans connoissance, déclara se récuser ; sur un mot qu' il dit au président de la cour, cette récusation fut admise, et ces événemens, en plongeant l' assemblée dans une incertitude et un effroi cruels, aiguillonnèrent

p17

vivement la curiosité publique.

La séance fut long-temps interrompue ; car il fallut enlever Mademoiselle Sophy, et cette opération nécessita beaucoup de temps.

Enfin le président, que cet événement avoit, comme tout le monde, visiblement ému, reprit l' interrogatoire de l' accusé.

-reconnaissez-vous cette bague pour vous avoir appartenu ?

-je crois l' avoir portée... répondit Jacques De Duralant.  
-avez-vous servi sous M De Saint-André ?  
-oui, monsieur.  
-faisiez-vous partie de l' équipage de la frégate *la daphnis* ?

p18

-oui, monsieur.  
-à quelle époque ?  
-en 180...  
-à quelle époque rentrâtes-vous en France ?  
-en 181...  
-avez-vous connu Mademoiselle De Saint-André ?  
-oui, monsieur.  
-est-ce vous qui avez été à A, chez mgr l' évêque, dans l' intention de lui acheter sa terre ?  
-oui, monsieur le président.  
-en quel temps ?  
-je ne saurois en vérité préciser l' époque de mon voyage.  
Cette réponse causa un visible plaisir à Charles Servigné.  
-avez-vous vu M De Saint-André, le contre-amiral, à A ?

p19

-oui, monsieur le président.  
-étoit-ce le soir ou le matin ?  
-ce fut le soir et ce fut le matin, je le vis deux fois.  
-messieurs les jurés, dit Charles, remarqueront que l' acte d' accusation ne mentionne qu' une visite.  
-quand êtes-vous reparti d' A ?  
-quelques temps après avoir vu m le contre-amiral.  
-êtes-vous resté, tout le temps qui s' écoula entre votre visite et votre départ, à l' hôtel d' Espagne où vous logiez ?  
-non, monsieur.  
-qu' avez-vous fait pendant ce temps ?

p20

Ici Charles, se levant brusquement, dit au président : " monsieur, je m' oppose à ce que mon client réponde ; car ou il avouera que pendant ce temps il a tué M De Saint-André, et son aveu ne peut servir en rien, les lois se refusant à ce qu' un prévenu s' accuse lui-même, ou il gardera le silence et niera, alors de toute manière la question est inutile : il vaudroit mieux nous demander sur-le-champ : " êtes-vous coupable... ?

Le président se tut ; mais M De Ruysan s' écria d' une voix sévère : " eh ! Depuis quand s' élève-t-il du barreau une voix qui impose des lois au pouvoir qu' a le président de diriger les débats ? On vous interroge ! ... gardez le silence si bon

p21

vous semble ; ne l' avez-vous pas gardé insolemment pendant toute l' instruction ? "

-nous en avons le droit ! Répliqua Charles.

-eh bien ! Gardez-le donc encore en ce moment, et n' oubliez pas que c' est par faveur que le ministère public et la cour ont permis qu' un avocat général plaidât comme un simple avocat !

-je me sou mets, dit Charles, à tout ce que cette réplique a de grave pour moi, puisque l' accusé garde le silence : je n' ai ici d' autre vue que son salut.

-accusé Jacques, d' où teniez-vous cette épingle ou cette arête ?

-d' un chef de sauvages de l' Amérique septentrionale.

p22

-avez-vous été arrêté à Charles-Town et condamné comme pirate ?

-oui.

-je ferai observer, dit Charles, que l' acte d' accusation n' a fondé en rien sa sévérité sur nos prétendues pirateries, et que la piraterie étant même reconnue, nous ne pourrions pas être condamnés pour ce crime.

-aussi, reprit le président, ne fais-je cette

question que pour établir l'identité que vous  
annonciez vouloir détruire !

-n'est-ce pas avec cette épingle que vous avez  
tué récemment un taureau dans le parc de  
Durantal ?

-oui, m le président.

-le chef de sauvages qui vous

p23

remit cette arête empoisonnée en avoit-il  
plusieurs ?

-je l'ignore.

-des gens de votre équipage, êtes-vous le seul  
qui possédiez une arme semblable ?

-je l'ignore.

-avez-vous communiqué seul avec ce chef ?

-non, monsieur.

-étiez-vous plusieurs de votre équipage ?

-oui.

-en est-il revenu beaucoup en France avec  
vous ?

-tous ceux qui échappèrent aux combats livrés  
devant Charles-Town pour en faire lever le  
siège revinrent avec moi en France.

-pourquoi, après avoir fait un

p24

établissement aussi considérable que celui que vous  
fondâtes à Vans-La-Pavée, n'y êtes-vous plus  
retourné depuis le meurtre de M De  
Saint-André ?

-les circonstances qui se sont succédées rapidement  
depuis deux ans ne me l'ont pas permis ; mais  
je n'aurais jamais craint d'y retourner. Au  
surplus, cette terre n'est pas ma propriété, elle  
appartient à l'un de mes amis.

-n'avez-vous pas été arrêté à Aulnay-Le-Vicomte ?

-oui ; mais ce ne fut pas comme criminel, je  
fus l'objet d'une erreur.

-alors, pourquoi offrîtes-vous cent mille  
francs, et les donnâtes-vous pour vous échapper ?

-parce que je voulais être rendu

p25

à Paris au plutôt, et le ciel m' est témoin que ce n' étoit pas pour échapper à des dangers, mais pour satisfaire une passion qui, à cette époque, m' agitoit cruellement.

Ici le président fit répandre du sable devant les jurés, ordonna à Jacques d' y marcher, et pria les jurés de voir la trace des pas et la marque des pieds d' Argow. Le greffier mesura exactement les dimensions de ces vestiges, et l' on passa à l' audition des témoins.

Le premier fut la maîtresse de l' hôtel d' Espagne à A. Elle déclara qu' elle reconnoissoit parfaitement bien Argow pour celui qui étoit venu loger chez elle il y a deux ans.

-combien de temps a-t-il demeuré dans votre hôtel ?

p26

-un jour et la moitié d' une nuit.

-vous devez avoir apporté vos livres, et vous pouvez préciser le jour de son arrivée, demanda le procureur du roi.

-c' est, dit l' hôtesse, le 23 octobre 182...

-messieurs les jurés remarqueront, reprit M De Ruysan, que c' est le jour de la mort de m le marquis De Saint-André, car on s' aperçut de cet assassinat le lendemain matin à six heures.

Le témoin interpellé ne put pas affirmer à quelle heure et pendant combien de temps l' accusé fut absent.

La servante de l' auberge, interrogée, affirma qu' on avoit amené

p27

des chevaux de poste à une heure et demie du matin, et que l' accusé étoit dans sa chambre à une heure précise du matin.

On lui demanda quand il étoit sorti ; elle répondit " qu' il étoit sorti à huit heures du soir pour aller à l' évêché, et qu' il rentra une heure après ; mais, qu' à compter de cette heure, elle ne pouvoit pas affirmer l' avoir vu sortir : cependant une circonstance qu' elle se rappeloit fort bien, c' est qu' il sortit trois inconnus de l' appartement de l' accusé, et qu' à une heure du

matin il s' étoit trouvé dans sa chambre sans qu' on l' ait vu rentrer. "

-la porte de l' hôtel étoit donc restée ouverte ?

-oui, parce que nous avions

p28

beaucoup de personnes qui devoient partir.

-avoit-il l' air agité ? Demanda Charles.

-non, répondit la servante, il rioit souvent.

Une marchande de ferraille à A déposa que l' accusé, qu' elle reconnoissoit parfaitement bien, en ce que, dit-elle, quand on avoit une fois vu l' accusé, sa tournure et sa figure se gravoient aisément dans la mémoire, étoit venu dans la soirée du 23 octobre 182... acheter neuf crampons de fer.

-comment avez-vous pu le reconnoître ? Demanda Charles, vous avez, selon l' avis de plusieurs personnes, l' habitude de vous tenir dans une arrière-boutique, et vous n' éclairez jamais votre magasin.

p29

-ce fut, dit-elle, à la lueur du réverbère...

-messieurs les jurés, dit Charles, jugeront jusqu' à quel point on peut croire à cette déposition si importante pour nous, car le réverbère n' est pas en face de la boutique...

-le réverbère est-il en face de votre boutique ? Demanda brusquement M De Ruysan.

-pas tout-à-fait, répondit-elle.

Ici le président déclara aux jurés que l' état de maladie dans lequel se trouvoit m l' évêque d' A, le caractère dont il étoit revêtu, et ses fonctions, n' avoient pas permis qu' il vînt faire une déposition orale, mais qu' on avoit dressé à A un procès-verbal de son témoignage, et le président en donna lecture.

p30

Cette pièce étoit tout entière favorable au système de l' accusation, et monseigneur rapportoit un propos d' Argow annonçant évidemment l' intention

qu' il avoit de se défaire de son frère, le marquis.

Une foule d' autres témoins, mais dont les dépositions offroient peu d' intérêt, furent entendus, et bientôt la série des témoins à charge fut épuisée. On commença à entendre les témoins à décharge.

Le premier fut M Badger, l' ancien préfet, qui déclara que le 11 octobre, à minuit, M Maxendi étoit chez lui à Paris, et avoit assisté à un bal qu' il avoit donné ce soir-là.

Cette importante déposition fut confirmée par douze témoins, personnages

p31

marquans, qui avoient assisté à ce bal, et qui reconnurent parfaitement bien M De Durantal. Trois domestiques et le concierge de l' évêché, tous au service de m l' évêque d' A, déclarèrent que, sur les neuf heures ou neuf heures et demie du soir, un inconnu, mais qui certainement n' étoit pas Argow, s' introduisit à l' évêché, en se faisant conduire, avec un gros paquet que l' on crut être celui de m le contre-amiral, dans la chambre même de m le marquis De Saint-André.

-qui de vous l' a introduit ? Demanda M De Ruysan.

-c' est moi, répondit le valet-de-chambre de M De Saint-André.

-est-il ressorti ? Demanda le président.

p32

-je l' ai reconduit jusqu' à la porte des appartemens.

-concierge, demanda le président, avez-vous vu sortir cet homme par la porte de l' évêché ?

-oui, monsieur.

-l' avez-vous vu rentrer ? Demanda Charles.

-je ne saurois répondre d' une manière certaine.

-la porte de l' évêché reste-t-elle ouverte ?

-presque toujours.

-étoit-elle fermée alors ? Demanda le président.

-je crois pouvoir dire oui, si ma mauvaise mémoire me le permet.

-dites oui ou non, répliqua Charles.

-je ne saurois, dit le témoin.

p33

-à quelle heure ?

-il étoit neuf heures et demie.

-a-t-on défait le paquet ? Demanda le président aux trois domestiques successivement.

-oui, monsieur, répondit le valet-de-chambre, il contenoit des effets, des papiers, des brimborions tellement sales et mauvais, qu' on les brûla, car on vit bien que c' étoit par dérision qu' on avoit apporté ce paquet.

-faites le portrait de celui qui l' apporta.

-il étoit petit, gros, et avoit l' air étranger : j' affirme cette partie de ma déposition.

-comment étoit-il habillé ?

-grossièrement ; il portoit même des souliers ferrés.

p34

Ici Charles, faisant observer que la liste des témoins à décharge étoit épuisée, soumit à la cour une demande.

-messieurs, dit-il, nous avons un témoin à produire, mais notre devoir n' est pas de poursuivre des coupables, et je n' ai d' autre but que le salut de mon client. Je demande donc si la cour trouvera bon que nous fassions intervenir une personne obligée de garder l' anonyme, mais dont la seule présence fera arriver à la découverte de la vérité. Nous demandons qu' il lui soit permis de se retirer sans qu' elle soit poursuivie, du moins à l' instant même, sans cela, nous renoncerions à l' introduire.

M De Ruysan s' opposa fortement à une chose aussi insolite, et dit que

p35

l' on ne traitoit pas ainsi avec la justice ; mais le chef du jury, ayant déclaré que la conscience des jurés exigeoit que la personne fût admise ; la cour, après en avoir délibéré, permit à l' avocat d' introduire le témoin. à ce moment, un homme d' une taille énorme fendit la foule, arriva devant le président, et,

posant sur le bureau une épingle absolument semblable à celle saisie sur Argow, il s' échappa sans qu' il fût possible de le retenir. Cette singulière scène se passa avec la rapidité de l' éclair, et Charles ajouta : " monsieur le président, et vous, messieurs les jurés, vous jugerez jusqu' à quel point nous sommes embarrassés, lorsque nous vous dirons, sous la

p36

foi du serment, qu' hier, une lettre anonyme que voici *et Charles la déposa sur le bureau* nous offrit, sous la condition que j' ai eu l' honneur de vous exposer, de faire arriver sous les yeux du tribunal la principale pièce de conviction. J' ai répondu, comme la lettre me l' indique, de vive voix en entrant à l' audience, que je ne demandois pas mieux, et j' avoue, dans la sincérité de mon âme, que j' ignorois le résultat. "

la séance fut levée, et toutes les circonstances de ce procès extraordinaire, ainsi que la dernière qui, certes, étoit bien singulière, aiguillonnèrent la curiosité publique au dernier point.

Les juges, les jurés, les avocats,

p37

M De Ruysan, l' assemblée entière, nul enfin n' avoit seulement pu entrevoir l' être extraordinaire qui sembloit être sorti de dessous la terre, et s' être envolé ; car la foule étonnée avoit à peine gardé le souvenir de l' empressement avec lequel elle s' étoit partagée en haie pour le laisser passer, d' après un geste plein de puissance et d' autorité.

Le lendemain fut attendu avec d' autant plus d' impatience, qu' il étoit vraisemblable que les plaidoiries auroient lieu, et que dans la nuit le jury prononceroit son arrêt. Une multitude de paysans, venus des campagnes de Durantal, étoient arrivés pour savoir le sort du bienfaiteur de ces contrées.

Annette ignoroit tout, et vivoit

p39

dans un oratoire, en priant le ciel pendant le temps qu' elle ne pouvoit pas voir *son époux de gloire* .

## CHAPITRE 25

Le lendemain, la place, sur laquelle est située le palais de justice, étoit couverte de monde, et, dès son ouverture, la salle des assises fut envahie.

L' accusé excita, par son arrivée, un murmure de faveur et d' intérêt qui prouvoit bien que les assistans ne l' avoient connu qu' à Valence ou à Durantal. Il étoit toujours le même, calme et d' une douceur aussi grande que sa cruelle énergie fut jadis furieuse. Sa figure brilloit, et ses yeux annonçoient une grande suavité religieuse

p40

dans tous ses sentimens. Le bonheur même répandoit sur tous ses traits son auréole gracieuse ; car, à l' instant où il paroissoit, il sortoit de sa prison, et Annette, alors, l' avoit comblé de mille preuves d' amour, l' avoit enivré de tous les dons d' un coeur pur, mais exalté par les circonstances.

En ouvrant la séance, le président fit passer aux jurés la seconde épingle qui avoit été remise la veille d' une manière si extraordinaire sous les yeux de la justice, et elle fut trouvée exactement pareille à celle que portoit Argow, le fragment s' y rapportoit également, de manière que, pour le moment, l' on n' apercevoit aucun indice qui pût faire penser que l' une avoit, préférablement

p41

à l' autre, donné la mort à M De Saint-André. Après avoir demandé à Charles s' il n' avoit plus aucun témoin à faire entendre en faveur de l' accusé, le président donna la parole à M De Ruysan pour soutenir l' accusation ; mais ce dernier, par un adroit artifice, déclara qu' il s' en tiendroit à une réplique à l' avocat de l' accusé, parce que l' accusation n' étoit que trop prouvée

par les faits, que pour lors il se contenta de paraphraser en concluant à la condamnation d' Argow.

Un sourire de dédain parut sur les lèvres de Charles, il se leva, et, à ce moment, le plus profond silence s' établit dans l' assemblée. Tous les yeux se tournèrent sur l' avocat qui

p42

sembloit être le centre de toutes les pensées de cet immense auditoire. Le bruit d' une araignée, attachant son mince réseau, auroit pu facilement être entendu.

Charles n' avoit ni notes ni livres, il étoit simplement debout au barreau, ce qui excita l' étonnement des avocats de Valence. Jetant alors un coup-d' oeil plein de finesse sur les jurés, il dit, d' une voix qu' il savoit rendre, à son gré, flatteuse et pleine de charme :

" je n' en appellerai pas, comme on le fait, à votre sagesse : la flatterie est inutile en de pareilles occasions, et l' on sait fort bien que des hommes impartiaux ne condamnent pas de gaieté de coeur un homme à mort ; aussi, par le même

p43

motif, je ne chercherai pas, pour vous convaincre, de ces argumens que l' on tire de certains raisonnemens méthaphysiques sur lesquels on se rejette toujours : c' est dans les faits, et dans les faits tels que les débats les ont présentés, que j' irai chercher notre défense ; et, en les expliquant avec bonne foi à des consciences pures, vous trouverez des preuves contre l' accusation.

" nous ne sommes plus au temps des quarts de preuve et des scrupules de probabilité pesés par des juges, la société vous députe pour juger en son nom, et il vous faut, avant de donner la mort, une clarté et une lucidité qui n' existent plus maintenant que l' accusation est arrivée en présence des faits, dont elle avoit

p44

donné le détail avec tant d' art. Ainsi vous

n' oublierez pas que c' est de notre côté que se trouvera la lucidité, et que c' est nous, accusés, qui venons éclairer la justice comme s' il ne s' agissoit pas de notre vie.

" des témoins vous ont assuré avoir vu Jacques De Durantal à une réunion composée de l' élite de la société de Paris. Ces témoins n' ont plus revu depuis l' accusé : ils n' avoient que la vérité à dire, et ces témoins l' ont vu à Paris, à minuit, le 11 octobre.

Ici, Charles fit parvenir aux jurés le billet d' invitation de M Badger, à M Maxendi, pour cette soirée.

" messieurs, reprit-il, ce nom de Maxendi est celui d' un chef de sauvages qui sauva la vie à mon

p45

client ; car l' innocence doit tout expliquer, et ces noms que l' on vous a dit être supposés pour échapper aux poursuites, sont l' effet de la reconnaissance ; car celui d' Argow, que Jacques a porté jusqu' à ce qu' il eût pris celui de Maxendi, fut le surnom que lui donna l' équipage du premier vaisseau sur lequel il ait navigué.

" maintenant, messieurs, je pourrais vous donner à peser dans l' asile de vos consciences, comment il a pu se faire que, le 13 au matin, Jacques De Durantal fût à A, après être passé par Vans-La-Pavée, et s' y être arrêté ? Mais le moyen de l' alibi est explétif ; ce sera le dernier refuge de l' innocence, nous avons mille preuves à donner avant celle-ci.

p46

" vous connoissez la position de l' accusé et la mienne ; c' est moi, son parent, qui l' ai en quelque sorte amené sur ces bancs ! ... une femme, pour avoir empêché sa fuite, s' est punie devant vous ! ... je défends mon parent parce que s' il a beaucoup fait pour le crime, il a fait encore plus pour la vertu ; aussi, le sauver est mon plus cher espoir, et plus encore, c' est désormais un devoir pour moi... fût-il coupable ! ...

" débutant par un tel aveu, il faut que je sois bien certain de son innocence et de la force de nos

raisons ; mais vous remarquerez que cette loyale franchise régnera dans mon discours, et c' est par l' effet de cette sincérité que notre justification

p47

viendra, non pas des témoins à décharge, mais des dépositions mêmes des témoins que le ministère public a fait comparoître pour prouver l' accusation.

" je ne répondrai pas à l' accusation quand elle prétend que Jacques avoit intérêt à faire périr M De Saint-André : en temps et lieu l' on verra le contraire. Je prends donc les débats à l' instant auquel ils ont commencé.

" Jacques, disent les témoins, a été à huit heures et demie à l' évêché, il en est revenu à neuf ; et, depuis, personne n' a pu vous affirmer qu' il soit ressorti de son auberge. Première obscurité. On vous a ensuite établi qu' il étoit parti à une heure du matin.

p48

" voici donc une circonstance bien forte : pesez-là ? ... nul témoin à charge ne peut affirmer l' avoir vu sortir de l' auberge une fois qu' il y fut rentré en revenant de l' évêché à neuf heures ; de neuf heures à une heure qu' il est parti, il y a quatre heures, et c' est pendant ces quatre heures que le crime a été commis, dit l' accusation. Quel est le devoir du ministère public ? C' est de vous faire suivre un accusé dans toutes ses actions : il doit vous le montrer en quelque sorte marchant au crime et le commettant. Or, ici, l' accusation n' a pour preuve, au milieu de ces ténèbres, que la déposition de monseigneur l' évêque ; et ce dernier peut facilement être repoussé dans son témoignage, car

p49

ce vieillard, prévenu par les antécédens de la vie d' Argow, a pu croire que l' assassinat de son frère étoit le fruit de la haine du chef contre le

matelot.

" nous, messieurs, nous serons toute lumière en nous justifiant. à son premier pas, l' accusation est comme interdite, car elle ne peut pas prouver que nous soyions sortis de notre auberge.

" maintenant, remarquez que la marchande de fer a déclaré avoir vendu sept crampons de fer dans la soirée, mais elle n' a pas précisé l' heure. Si l' accusé a commis le crime, et qu' il prouve être revenu de l' évêché à neuf heures, il faut, pour que l' accusation soit prouvée, qu' elle le montre sortant de son auberge

p50

à neuf heures et demie au moins pour acheter les crampons. Observez, messieurs, que nous marchons dans le sens de l' accusation.

" sorti de l' auberge, achetant des crampons, où seroit-il allé ? ...

" il conste qu' il est parti avant une heure. Seroit-ce en deux heures et demie de temps qu' il auroit envahi l' évêché, tué M De Saint-André, qu' il seroit revenu à l' auberge, et qu' il y auroit repris tranquillement son sommeil dans son lit, sans être aperçu de nul être au monde ? à travers tant d' obstacles ! L' hôtel d' Espagne étoit encombré de voyageurs, la porte étoit restée ouverte, ce qui suppose une grande surveillance, et aucun témoin ne

p51

peut vous dire : " je l' ai vu sortir, aller, venir dans les rues. " la marchande de fer a une famille, son quartier est populeux ! ... que de vide dans l' accusation ! ... bien plus, le réverbère de la rue étoit allumé, et voici une preuve qu' il auroit fallu surmonter l' impossible pour consommer ce crime : c' est que, le 11 octobre, les réverbères ne s' allument qu' à dix heures et demie, à cause de la lune ; en voici l' attestation du maire d' A, et de l' entrepreneur de l' éclairage. Ainsi l' accusé, selon ces renseignements certains, auroit eu encore moins de temps.

" or, dans cette soirée fatale, pendant que personne n' a vu ressortir l' accusé auquel il

étoit bien permis de dormir après un voyage aussi

p52

prompt que celui qu' il a dû faire, on a vu, des témoins ont même conduit un inconnu qui n' est pas l' accusé, cet inconnu a déposé un paquet dont le contenu a prouvé qu' il s' étoit introduit dans l' hôtel avec l' intention d' y mal faire. On ne peut pas affirmer qu' il soit sorti, M De Saint-André est assassiné, et c' est nous que l' on accuse ! Il y a preuve contre l' inconnu, et à peine soupçon sur nous, et nous sommes sur les bancs du crime ! ...

" ici, je prie m le président de faire rappeler deux témoins, le valet-de-chambre de m le marquis, et la servante de l' auberge d' *Espagne* ; car je vais avoir deux renseignemens qui prouveront ou notre culpabilité ou notre innocence.

p53

Les deux témoins rappelés, Charles écrivit au président deux demandes à faire. Le président demanda au valet-de-chambre à quelle heure m le marquis De Saint-André s' étoit couché.

-à dix heures, reprit-il.

-comment pouvez-vous donner une date aussi certaine ? Demanda le procureur du roi.

-parce que ce fut après avoir soupé, et lorsque j' eus desservi à neuf heures et demie, que monsieur causa avec son frère une demi-heure environ, et, comme j' attendis tout ce temps, et que ce fut alors que j' allai déshabiller M De Saint-André, ces petits événemens ont gravé l' heure dans ma tête.

-les draps de l' accusé annonçoient-ils

p54

qu' il se fût couché dans son lit, à votre hôtel ?

Demanda le président à la servante.

-oui, monsieur.

" messieurs, reprit Charles, l' accusé, en se couchant à neuf heures et demie, n' auroit eu que deux heures et demie de repos pour se remettre

de la fatigue de son voyage, et l' on n' oubliera pas que, s' il partit à une heure, ce fut pour aller chercher la fille de M Saint-André, qu' il s' étoit engagé à ramener le lendemain.

-pourquoi ne la ramena-t-il pas le lendemain ? Il connoissoit donc la mort de M De Saint-André, qui cependant ne fut connue qu' à dix heures du matin... demanda M De Ruysan.

p55

-m le procureur du roi, je n' imagine pas qu' un plaidoyer soit une controverse, et vous m' interrompez au moment où j' allois au-devant de l' objection. Vous saurez donc que Mademoiselle De Saint-André ne voulut pas venir, et qu' elle s' évada... c' est chose prouvée, et l' accusation établit elle-même que l' accusé fut alors incarcéré, non pas par la justice, mais par l' amant de Mademoiselle De Saint-André qui craignoit son courroux ; et, s' il s' évada de la prison d' Aulnay, ce fut pour aller se venger de cet enlèvement.

" pouvons-nous retourner à A ? Je le demande ? ... maintenant, supposons que le véritable criminel

p56

soit cet inconnu, admirez comme de la part de l' accusé toutes ses démarches sont naturelles, sont vraies.

" il arrive à A ayant fait un voyage d' autant plus fatigant qu' il a été rapide, si tant est que ce soit lui ; et après avoir rencontré un homme qu' il ne s' attendoit pas à trouver, qui peut le livrer aux tribunaux comme pirate, il fait un traité, permis à un père seul de le faire ! Par lequel M De Saint-André

p57

s' engage à ne pas le livrer aux tribunaux, s' il lui rend sa fille.

" remarquez que Jacques pouvoit s' enfuir en Allemagne, qu' il avoit mille partis à prendre plutôt que de tuer M De Saint-André. Or, il sort, va se coucher, repose, et, à minuit,

fidèle à ses engagements, il vole chercher la fille de son amiral. J' ai dit le reste tout-à-l' heure. Est-ce clair ? ... n' est-ce pas la vérité ? ... messieurs, ce qui n' est qu' une probabilité va devenir une réalité. En effet, parmi les pas qu' on a mesurés dans la chambre de M De Saint-André, et ceux qui furent également mesurés dans le jardin, l' accusation a omis de dire qu' il s' en trouve d' étrangers, qu' on en a remarqué d' autres, et ces pas

p58

bien distincts, pourquoi ne seroient-ils pas ceux du véritable coupable ? Il s' y trouve des pas exactement les nôtres ? ... messieurs, si l' accusation n' a plus que cette preuve, condamnerez vous un homme parce que la marque de ses pieds forment une marque exactement pareille à celle d' un autre homme ? ... mais une chose que l' on n' a pas remarquée et qui jette encore plus d' obscurité sur l' accusation, c' est que l' on ne vous a pas dit dans quel sens alloient ces pas ! ... s' ils venoient de la cheminée au lit, du lit à la cheminée, ou de la porte de la chambre au lit ; si, dans le jardin, ils venoient de l' hôtel au mur de clôture, ou du mur de clôture du jardin à

p59

l' hôtel. Ici je demanderai à l' accusation : " par où pense-t-on que nous nous soyions introduits ? " déterminez le terrain sur lequel nous devons nous défendre ! ... voyons ! ... est-ce par la porte ? ... le concierge nous auroit revus, reconnus ! ... par le jardin ? ... il faut le prouver... et, sur trente maisons qui font face au jardin, nul habitant ne nous a vus ! ... ensuite que de difficultés dans l' exécution ! ... tandis que nous n' avons que tout au plus deux heures. Eh ! Comment, messieurs, l' auteur de ces pas et du crime ne seroit point cet inconnu qu' une marchande de fer a pu désigner faussement pour l' accusé à cause de l' éloignement du réverbère que l' attestation

p60

du maire vous dit être à treize pas de la boutique, sur la gauche. Cet homme, une fois introduit, et que l' on n' a pas vu sortir, n' a-t-il pas pu se cacher dans l' hôtel après y être entré, et n' a-t-il pas calculé d' avance qu' il sortiroit par la cheminée et le jardin, au moyen de sa corde et de ses crampons ?

" le fait est que M De Durantal n' a pas paru à l' évêché, et que l' accusation est muette sur l' heure du crime. Nous, portant un flambeau de vérité sur cette partie, nous prouvons que cet assassinat a dû être commis au moins à minuit, car les crampons n' ont été achetés qu' à dix heures et demie, et, d' après les difficultés, il falloit au moins une heure et demie pour arriver

p61

à la victime... or, nous sommes partis à une heure, et nous avons dormi long-temps... mais, messieurs, supposez le crime commis dans l' intervalle de dix heures et demie du soir à six heures du matin, rien ne l' empêche : ici l' accusation contre nous croule tout entière. Car enfin n' y avoit-il que nous qui eussions intérêt à tuer M De Saint-André ? Savez vous ce qui existoit entre lui et l' inconnu ?

" or maintenant quelle preuve avez-vous pour croire que c' est Jacques qui est monté par-dessus le mur, qui a franchi les étages de l' hôtel jusqu' au sommet, et comment ? ... le dernier crampon se trouve au second étage, comment auroit-il monté jusqu' au second

p62

avec ses mains ? ... n' est-ce pas impossible ? ... n' est-il pas plus naturel de penser que celui qui s' étoit introduit dans la chambre, sortant par la cheminée, a fiché ses crampons et y a attaché ses cordes, et, qu' arrivé au second, il s' est laissé couler jusqu' en bas au moyen de sa corde ? Que d' obscurité ! Que de ténèbres dans l' accusation ! ... quelle clarté dans nos actions ! ...

" l' acte d' accusation est clair, dit-on ? ... demain, contre un inconnu, avec des circonstances moins aggravantes, j' en ferai un aussi lucide.

Jugez donc ! ... non, nous sommes innocens ! ...  
" que l' accusation retrouve l' inconnu ? ... voilà  
le coupable ! ...

p63

ici un murmure d' approbation, même de la part  
de quelques jurés, accueillit ce plaidoyer, sous  
les raisonnemens duquel M De Ruysan sembloit  
accablé... il examinoit, pendant ce temps,  
l' épingle d' Argow et celle remise la veille  
par l' inconnu.

" maintenant, continua Charles, cet inconnu  
d' hier, qui a demandé ce sauf-conduit, ne seroit-il  
pas ce coupable qui, pressé par ses remords, est  
venu donner ainsi une preuve en faveur de  
l' innocent ? ... "

ici Argow dit à voix basse : " grand dieu ! Quelle  
puissance vous avez donnée à la parole de  
l' homme ! ... " et il jeta un profond soupir.

" que reste-t-il, continua Charles

p64

avec une énergie et une véhémence croissantes, que  
reste-t-il à l' accusation ? ... une épingle ! ...

non, je me trompe, deux ! ... s' il étoit permis de  
plaisanter dans un sujet aussi grave, je voudrois  
vous faire rire, messieurs, sur une accusation  
qui, prouvée, entraîneroit la mort, et qui  
s' appuie sur deux épingles cassées comme sur des  
béquilles... ainsi donc, tant que l' on ne  
prouvera pas que l' épingle de Jacques est celle  
qui a donné la mort, tant que l' on ne prouvera  
pas que l' autre est une épingle non mortelle,  
vos épingles ne pourront pas nous atteindre.

" nous ne dissimulons pas que l' accusation auroit  
été plus grave sur le chef des pirateries ; mais si

p65

nous avons été condamnés en Amérique, nous ne le  
serions jamais en Europe, car devant des juges  
européens le corps du délit manqueroit. "

ici Charles se livra, avec une éloquence  
entraînante, à la description des nombreux  
bienfaits par lesquels Jacques avoit cherché à se

faire pardonner ses erreurs. Il s' éleva à tout ce que l' art oratoire a de plus passionné et de plus persuasif, et il récapitula si bien tout ce que son plaidoyer avoit de logique et de bonnes raisons, que, lorsqu' il fut terminé, une salve d' applaudissemens se fit entendre, et sur la place on cria unanimement : " il est sauvé ! ... "

M De Durantal avoit écouté Charles comme s' il eut parlé pour un

p66

autre ; et, lorsque M De Ruysan se leva, il se retourna vers ce dernier avec une complète indifférence.

-messieurs, répliqua M De Ruysan, j' avoue que jamais accusation n' a été détruite avec autant de succès...

à ces paroles, un murmure de joie s' éleva dans l' assemblée.

-je conviens que, pour la soutenir sur le chef de l' assassinat de m le marquis De Saint-André, il faut de nouvelles preuves, mais j' en ai une... une palpable...

" l' épingle de M De Durantal et celle qui nous a été remise hier, non pas comme le prétend l' avocat, par le vrai coupable, le fut par un ami de l' accusé ; et ceci tient à un raisonnement très-juste et si naturel,

p67

que c' est le premier qui soit tombé sous le sens de l' avocat dans la défense. Mais voici ce que je remarque : c' est que l' épingle ou l' arête de poisson qui nous a été donnée hier est teinte de la même substance que celle qui couvre l' arête de M Jacques ; mais l' arête de Jacques, à l' endroit où elle est fracturée, n' est plus teinte à l' endroit de la fracture, puisque le poison dans lequel elle a été trempée n' a enduit que la surface ; et celle qui nous a été adressée est recouverte de substance vénéneuse à l' endroit même où celle de Jacques n' en a point... ici les jurés demandèrent unanimement à voir cette différence.

Pendant qu' ils examinoient cette différence, M De Ruysan requit le

p68

président de mander deux chimistes et deux naturalistes, et de soumettre les épingles à leur analyse.

L' audience fut donc suspendue.

Pendant cette suspension, M De Ruysan reçut deux lettres, et ces deux lettres excitèrent en lui une vive émotion. L' audience fut reprise à sa requête, et il déclara qu' une lettre anonyme venoit de le menacer de la mort s' il persistoit à vouloir faire condamner Argow. Il déposa la lettre au procès, et déclara que rien ne pourroit l' empêcher de faire son devoir.

-ces lettres, dit Charles, peuvent plutôt nuire que servir à l' accusé ; car, à la place de m le procureur du roi, j' agirois de même.

-l' autre lettre, s' écria M De

p69

Ruysan, est la plus importante, car m le procureur général m' annonce que demain, l' inconnu dont la défense s' est tant occupée, celui qui a pénétré dans l' hôtel de m l' évêque d' A a été retrouvé...

" en effet, messieurs, la présence de cet inconnu a été, pour le ministère public, l' objet de longues recherches dès l' origine des poursuites comme pendant le cours de l' instruction, et nous ignorons alors entièrement la nature des dépositions que fera ce nouveau témoin ; elles peuvent être favorables ou défavorables ; mais cette circonstance nous force à demander que la cour s' ajourne à demain, le témoin n' arrivant que ce jour.

On obtempéra à cette demande,

p70

et l' issue du procès fut encore reculée d' un jour.

Le lendemain, même foule et même impatience. Les deux chimistes furent d' accord que la substance qui recouvroit l' épingle d' Argow leur étoit inconnue ; mais que celle qui enduisoit

l' épingle apportée étoit une substance tellement facile à créer, qu' ils offrirent d' en produire, en taisant toutefois le nom de cet acide vénéneux, pour en dérober la connoissance au public.

Les deux naturalistes reconnurent également que l' arête qui produisoit l' épingle d' Argow provenoit d' un poisson qui leur étoit inconnu, mais que l' autre provenoit du saumon, et qu' on l' avoit même taillée et arrangée...

p71

enfin parut le témoin si important dans le procès, l' inconnu sur lequel Charles avoit rejeté avec tant de talent tout le crime.

Il fut contemplé avec une vive curiosité par toute l' assemblée, et l' on vit un auvergnat, petit, gros, et tel que l' avoient dépeint le concierge et le valet-de-chambre.

On confronta l' auvergnat avec eux ; ils déclarèrent que c' étoit bien lui qui s' étoit introduit dans l' hôtel de l' évêché.

L' auvergnat déclara se nommer Jean Gratinat, être d' Auvergne, et demeurer à V, dans les montagnes du Cantal.

-avez-vous été à A ? Demanda le président.

-oh bien ! ... répondit-il.

p72

-combien de temps ?

-six mois.

-qu' étiez-vous venu faire ?

-gagner ma vie.

-pourquoi vous êtes-vous en allé sitôt ?

-parce que j' avois fait fortune.

-comment cela ?

-un gros monsieur m' a donné douze mille francs, et m' a fait reconduire, dans une belle voiture, à mon pays, pour avoir porté un paquet à l' évêché...

-rien que cela ?

-et lui dire où étoit située une chambre...

une profonde terreur régna dans l' assemblée...

Charles parut abattu.

-reconnoîtriez-vous l' homme qui vous a donné les douze mille francs ?

p73

-oui.

-est-ce l' accusé ?

-non.

Cette réponse fut accueillie par un murmure d' étonnement.

-connoissez-vous l' accusé ?

-oh ben ! ...

-comment le connoissez-vous !

-c' est lui qui m' a promis les douze mille francs, c' est lui qui m' a fait épouser Jeannette, c' est mon bienfaiteur... c' est à lui que j' ai donné les renseignemens, et c' est lui qui m' a donné le paquet à porter à l' évêché.

-accusé Jacques, demanda le président, reconnoissez-vous cet homme pour l' avoir rencontré à A ?

-oui ! ...

p74

alors M De Ruysan prit la parole, et soutint l' accusation avec une facilité et une éloquence dignes de son prédécesseur.

Charles répliqua ; mais le plaidoyer qu' il fit ne roula plus que sur des raisonnemens spécieux, pleins de logique, mais de cette logique qui ne résulte plus des faits, qui ne s' appuie plus que sur les raisonnemens métaphysiques.

Le président résuma les débats avec talent, et posa la question qui n' étoit nullement embrouillée.

Les jurés entrèrent dans la chambre des délibérations, et y restèrent quatre heures et demie.

Au moment où ils rentrèrent dans la salle, il y eut un mouvement de terreur et d' attention dans l' assemblée,

p75

et le chef du jury déclara, dans la forme imposante prescrite par nos lois, le *oui* de conviction qui s' échappoit de l' unanimité des consciences.

Argow fut condamné à subir la peine de mort.

à ce moment Argow se leva, et, s' adressant aux jurés : " messieurs, leur dit-il, si par hasard il vous restoit quelque doute, et que l' un de vous fût tourmenté par sa conscience, je déclare que je suis coupable... ayant satisfait à la terre, j' espère que les cieux me pardonneront ! ... "

le criminel inspira, par ces paroles, une pitié qui se glissa dans tous les cœurs, et sur la place, lorsque la condamnation fut apprise

p76

par la multitude, il y eut un grand cri qui prouvoit l' intérêt qu' il avoit inspiré. La salle étoit vide, Jacques dans la prison ; et Charles, désolé, la mort dans l' âme, fut chercher Annette, et l' emmener chez lui pour la préparer à cette fatale nouvelle qui fit l' objet des conversations de toute la ville de Valence.

CHAPITRE 26

p77

Annette étoit assise dans le salon de Madame Servigné la mère : elle étoit sur un fauteuil ; et, pâle, égarée, elle regardoit Charles dont l' effroi et la feinte tranquillité rendoient la figure un théâtre où se jouoient mille passions diverses. M et Madame Gérard, mornes, abattus, changés à ne pas les reconnoître, étoient debout avec Madame Servigné, Adélaïde et Madame Bouvier. Tous rangés en cercle autour de Charles, ils attendoient sa parole avec une anxiété sans égale.

p78

-cette heure, dit Annette, me sera comptée pour des siècles d' enfer ! ...

-pouvez-vous soutenir un seul mot ? Lui dit Charles avec une espèce de férocité qui n' étoit que le résultat de cette horrible situation.

-je suis chrétienne ! ... répondit Annette.

-il est condamné à mort ! ... répondit Charles.  
Madame Gérard et Adélaïde tombèrent évanouies...  
Madame Servigné recula épouvantée ; mais  
Annette se leva, ce mouvement, produit par une  
horrible convulsion, fit tomber son peigne, ses  
cheveux se déroulèrent et devinrent épars sans  
qu' elle y fît la moindre attention. Elle, si  
chaste et si

p79

pure ! Elle que son cou nu épouvantoit jadis ! ...  
-Charles ! ... viens ! ... sortons ! ... il me  
faut de l' air... j' étouffe ; je n' étouffe pas  
de peur... non... un je ne sais quoi s' empare  
de moi... sortons ! ... en disant ces paroles, ses  
yeux s' animèrent, il y brilla une expression  
d' énergie sauvage ; elle leva ses bras comme si  
elle eût voulu exercer une force supérieure qui  
lui vint malgré elle.  
Elle saisit son cousin, l' entraîna sans vouloir  
lui dire un seul mot et courut comme poussée par  
un démon.  
Quand elle fut dans la rue elle s' écria : " ah !  
Je respire ! ... oh ! Que l' air est bon ! Qu' il  
fait frais ! ... en ce moment, l' horloge du palais  
sonna minuit.

p80

-que voulez-vous faire ? ... demanda Charles.  
-ce que je veux ! ... s' écria-t-elle avec une  
énergie croissante, dieu du ciel ! Ce que je  
veux, je veux une seule chose, le sauver ! ...  
c' est mon éternelle pensée ! ... c' est ma vie ! Mon  
âme ! ... ou je ne connois pas mon pouvoir, ou je  
le sauverai ! ... j' ai en ce moment une  
terrible puissance ! ... viens, et tu vas voir comme  
je souleverai tout un peuple. *on l' aime*, mille  
bras veulent le délivrer, il ne faut qu' une  
voix pour les rassembler, qu' une volonté pour  
les faire agir, il faut une âme à cette  
masse-là ! ... je serai sa volonté, son âme, sa  
vie ! ... éveillez-vous ! ... au secours ! ...

p81

-taisez-vous, ma cousine, vous allez vous perdre !  
-hé ! Que m'importe de me perdre, s' *il* est perdu ! ... avenir, fortune, vie, je veux tout sacrifier, je veux *le* sauver ! ... seulement un an ! ... une minute ! ... holà ! Braves gens, venez ici, venez m' aider ! ...  
-tais-toi ! ... lui dit un homme enveloppé d' un grand manteau, et dont le chapeau étoit rabattu sur le visage... tais-toi ! Si l' on délivroit les hommes avec des paroles, ton cousin l' auroit fait.  
-c' est Vernyct ! ... s' écria-t-elle, *il* est sauvé ! ...  
-te tairas-tu ! ... dit Vernyct, ne prononce pas un mot, et viens avec moi ? J' allois te chercher, car il n' y a que toi qui puisses le déterminer

p82

à nous suivre : enveloppez-vous de ce manteau, prenez ce poignard, et venez ! ...  
-pourquoi un poignard ! ...  
-pour vous défendre.  
-ah ! Dit-elle, je ne veux blesser personne.  
-enfant, dit Vernyct, on enlève des prisonniers avec des roses, n' est-ce pas ? ...  
-marchons ! ... dit-elle, marchons ! ...  
-oui, dit Vernyct, vous serez notre étendard.  
-ah ! Répondit-elle en marchant, si l' amour croit des armées vous seriez bien puissant... ils marchèrent en silence, mais, au détour d' une rue, ils furent arrêtés, et l' on cria à voix basse : *qui vive ?*

p83

-*daphnis et l' ancien* ! répondit Vernyct, puis, allant vers les trois personnes qui gardoient le passage, il leur demanda : *où est Jeanneton ? ...*  
-*nulle part*, répondirent-ils.  
Alors Vernyct passa sans difficulté... nous allons décrire, le plus succinctement qu' il sera possible, la prison de Valence, et sa position. Cette prison étoit un ancien presbytère qui, pendant la révolution, avoit subi cette triste destination. Ce presbytère étoit situé sur

une petite place carrée à laquelle aboutissoient deux rues différentes : l' une menoit à Durantal, et l' autre à la route de Paris. La place étoit formée par des maisons

p84

presque toutes bâties en bois, et les deux rues, dont nous venons de parler, étoient opposées l' une à l' autre en parallèle, de manière qu' elles longoient les murs de la prison qui alors se trouvoit séparée par trois côtés de toute espèce d' habitation, car sa façade donnoit sur la place, et de chaque côté étoient les rues. La porte de la prison étoit garnie de fer, et chaque croisée, chaque issue, sur la place comme sur les rues adjacentes, étoient enjolivées de gros barreaux de fer et de treillages en fil de fer qui ne laissoient aucun espoir de salut ; enfin, il y avoit toujours à cette prison un poste très-considérable de soldats de la ligne, outre les gendarmes de service.

p85

Ce poste étoit situé à côté de la porte même, et la salle du corps-de-garde communiquoit avec le rez-de-chaussée du presbytère. Il y avoit toujours une sentinelle en faction à la porte de la prison, mais sa guérite étoit du côté gauche, parce que le poste étant à droite, avoit sa sentinelle particulière, ce qui faisoit deux hommes de garde pour la porte seule de la prison, sans compter les autres sentinelles.

L' administration, d' après le grand intérêt que l' on avoit manifesté pour Jacques De Durantal, mais craignant aussi l' active amitié de Vernyct et la puissance d' Annette sur la multitude des campagnes, avoit ordonné, dès le commencement du procès, de doubler la garde,

p86

et de faire de fréquentes patrouilles dans Valence.

Vernyct, pour qui la délivrance d' Argow étoit un sujet de contenter son ardeur, et que de

semblables affaires aiguillonnoient, avoit résolu de venger son ami tout en le délivrant, et, dans sa haine contre la ville où les hommes l'avoient si justement condamné, il prit des mesures telles, qu'il falloit de grands secours à la prison pour empêcher cette délivrance. En ce moment le terrible lieutenant, tenant Annette sous le bras, parcouroit avec activité tous ses postes, car l'instant fatal approchoit. Il avoit donné pour signal le son de la cloche quand elle sonneroit une heure du matin.

p87

Il avoit réussi à rassembler, pendant tout le temps que le procès et son instruction durèrent, une trentaine de ses anciens corsaires, c'étoit tout ce qui en restoit : il avoit été à Vans-La-Pavée, à Paris, d'abord recueillir tous les renseignements qui servirent si bien Charles dans sa première défense ; mais ensuite, pour convoquer une réunion générale de ses anciens marins. Ceux que l'on a vu, au commencement de cette narration, arrêter la diligence, n'y manquèrent pas ; et, avec les trois nègres dévoués, Vernyct réunit trente-sept hommes, qui, tous, les nègres exceptés, avoient coopéré aux pirateries d'Argow. Vernyct les avoit pérorés, et cette harangue feroit pâlir celle de Catilina

p88

à ses complices, s'il nous étoit permis de pouvoir la rapporter. Le serment qu'ils prêtèrent tous fut affreux : voici la conclusion : l'on juroit d'obéir à Vernyct comme jadis l'on obéissoit au capitaine, le but étoit la délivrance de l'*ancien* (nom qu'ils ne cessoient, comme on l'a vu, de donner à Argow), que si l'on y parvenoit, ceux qui resteroient en vie seroient transportés aux Bermudes ; qu'on leur compteroit une somme fixe, et qu'ils iroient ensuite où bon leur sembleroit ; que, s'ils ne délivroient pas leur ancien, ils le vengeroient en désolant le pays jusqu'à ce qu'ils fussent tous morts, jusqu'au dernier, les brigands, s'entend. Maintenant la suite va faire voir

p89

comment Vernyct s' y étoit pris pour délivrer son ami.

Il arriva sur la place avec Annette qui, en proie à une horreur que rien ne peut rendre, ne réfléchissoit plus, et n' avoit plus qu' une seule pensée, la délivrance de l' être qu' elle adoroit.

-qu' avez-vous là ? ... dit-elle à Vernyct, en sentant sur le dos de ce dernier une foule d' instrumens...

-c' est une hache, mon tromblon et ma giberne...

-dieu ! Que va-t-il donc arriver ! ...

-je ne sais pas encore comment cela se passera, mais nous sommes en guerre depuis que l' arrêt a été rendu ! ...

p90

-le sauverez-vous ? ...

-oui, ou nous périrons.

-tous ! ... demanda-t-elle.

-oui ! ...

-tant mieux ! ... reprit-elle avec le regard et les gestes de la folie ; mais, Vernyct, écoutez ? ...

si l' on échoue, promettez-moi de me tuer ! ...

car si je survivois... je ne me tuerois pas

moi ! ... ah ! Ajouta-t-elle, je savois bien que

*mes pressentimens étoient tous vrais ! ...*

il faisoit en ce moment une horrible obscurité ; un

silence étonnant régnoit, et l' on entendoit

dans la place que les pas de deux sentinelles de

la prison. Une heure sonna ! ...

Vernyct tressaillit, et Annette lui demanda

ce qu' il avoit.

p91

-nous allons commencer à ce moment une vie d' enfer !

Annette jeta un cri, en disant : " ah ! Je ne pourrai jamais voir de telles scènes ! ... "

-voulez-vous *le* sauver ? ...

-oui ! ... dit-elle.

-hé bien ! Fermez les yeux sur tout ce que vous allez voir ! ... la mort pourra vous

atteindre ; mais Jeanneton y est bien elle !  
Avec moi ! ...  
-me voilà ! ... cria doucement une petite voix  
de femme.  
-silence ! ... lui répondit Vernyct, et prends  
Annette avec toi, rends-toi dans la maison qui  
est au coin de la rue de Paris, et restes-y  
avec madame jusqu' à ce que Milo vienne vous  
chercher.

p92

L' intrépide lieutenant resta seul ; et, à ce  
moment, une ombre gigantesque, projetée par la  
lumière de la lune qu' un nuage laissa paroître  
un moment, se dessina sur le pavé.  
-un... dit Vernyct : *qui vive ?* un homme  
parut et répondit à voix basse : *l' ancien !*  
au bout d' un gros quart-d' heure, trente-sept  
hommes avoient comparu ainsi, lentement et  
mystérieusement devant Vernyct ; ils  
sembloient marcher sur du velours, car ils ne  
firent aucun bruit, et ils se rangèrent le long des  
maisons qui, de l' autre côté de la place,  
formoient le parallèle de la façade de la  
prison. Il les passa en revue pour s' assurer qu' ils  
y étoient bien tous.

p93

Ayant fait, il se dirigea vers la rue qui menoit  
à Durantal, et là, demanda, à une troupe  
également rangée contre les maisons, si Jacob  
étoit venu... à ces mots, un homme, de la taille  
et de la corpulence d' Argow, se présenta, il étoit  
habillé absolument de même, et, à quelques pas,  
il devenoit presqu' impossible de ne pas s' y  
tromper.  
-enveloppe-toi de ton manteau pour n' être pas  
reconnu, lui dit-il, et prends garde de te faire  
tuer, au risque de passer pour un lâche...  
enfin il s' assura par lui-même de l' arrivée d' une  
des voitures d' Argow, et il ordonna d' y atteler  
six chevaux qui se trouvoient dans une  
maison qu' il avoit louée sous un

p94

nom emprunté. Il revint dans la place, et, retournant à la maison dans laquelle Jeanneton avoit peine à contenir Annette, il s' assura que trois chevaux sellés et bridés étoient prêts, ainsi que plusieurs déguisemens.

L' horloge annonça, en ce moment, une heure et demie, et les nuages étoient tellement noirs et rassemblés, qu' on ne pouvoit rien

p95

voir. Alors, à un signal donné par Vernyct, une boutique fut ouverte, un homme parut avec une torche, et les trente-sept brigands, jetant des cris effroyables, s' élancèrent sur le corps-de-garde et sur la prison avec la rapidité de l' éclair ; trente-sept fagots furent lancés contre la porte, et l' homme à la torche y mit le feu.

à cette brusque et vigoureuse attaque, les deux sentinelles, sans crier qui vive, tirèrent ensemble et au hasard sur cette masse, en criant :

" aux armes ! ... " le poste entier sortit ; mais il fut enveloppé et combattu par les assaillans...

la flamme, attisée par l' homme à la torche, s' éleva dans le bûcher préparé, et bientôt le feu prit à la porte de la prison.

p96

Aux cris terribles lancés par les soldats et par les brigands, tous les habitans de la place furent éveillés, et, apercevant des flammes, ils descendirent sans seulement se vêtir, en criant : " au feu ! ... au feu ! ... " en un moment, de tous les côtés, arrivèrent des habitans, parmi lesquels étoient un bon nombre de paysans des environs de Durantal, parmi lesquels Vernyct avoit fait répandre le bruit qu' on alloit délivrer leur bienfaiteur.

Cette action, ce tumulte, rapides comme la pensée, furent en mouvement comme par magie.

La troupe des brigands combattoit avec une extrême vaillance contre les soldats ; les balles sifflèrent dans l' air, les cris augmentèrent, la terreur

p97

se répandit comme une pluie d' orage, et d' horribles flammes éclairèrent le théâtre de l' action. Au milieu des brigands, étoit Vernyct qui les dirigeoit et les encourageoit, quand tout à-coup, sur un geste qu' il fit, ils se rangèrent en demi-cercle, et Vernyct lança sur le poste une telle décharge de mitraille, que tous les militaires, comme anéantis, disparurent, s' enfuirent ou moururent sans qu' on eût su comment. Alors, le lieutenant s' elançant avec sa hache vers la porte qui brûloit, lui donna, à travers les flammes, de tels coups de hache, et ses satellites firent tant d' efforts, qu' elle céda sous leurs coups. Ils entrèrent pêle-mêle par la porte principale, par celle de

p98

communication entre la prison et le corps-de-garde, et furent suivis de la multitude. La maison d' où l' homme à la torche étoit sorti brûloit, les habitans des maisons voisines déménageoient ; en sorte que rien n' étoit curieux comme le spectacle offert par cette place qui, un instant avant, étoit muette, tranquille, sombre et vide. Elle étoit remplie d' une foule si abondante et si tumultueuse, qu' on ne pouvoit ni en sortir ni y entrer ; et, par les trois issues, la foule y abondoit toujours. Le tocsin sonnoit, on entendoit au loin la générale battre, et des cris horribles étoient lancés dans les airs par les prisonniers qui sentoient la fumée remplir la prison, et par les incendiés

p99

qui sauvoient leurs effets, en tâchant de se faire jour à travers ce fleuve de peuple : de là, des combats particuliers qui établissoient au sein de la foule même des scènes d' horreur. à la lueur effrayante de l' incendie, on apercevoit les flammes dans la prison, et une épaisse fumée s' élevoit du faite de ce palais du crime : il sembloit que ce fût un volcan prêt à lancer une lave terrible et lumineuse.

On entendoit un combat qui devait être sanglant, dans l' intérieur de la prison ; les détonations d' armes à feu, les cris surpassoient ceux de la place, et l' on voyoit, par la porte et les fenêtres, des poutres enflammées tomber, des prisonniers se sauver en désordre, les uns nus,

p100

les autres couverts de leurs vêtements comme d' un chapeau préservateur. Les pompiers arrivoient avec leurs pompes ; le tumulte et la confusion, les cris et l' horreur étoient au comble, et tous ces attentats affreux se commettoient par des hommes plus affreux encore, et au profit d' un seul homme, auquel la société devoit donner la mort, et qui la méritoit mille fois.

Au moment où l' attaque de la prison commença, et que l' horrible tapage se fit entendre, Argow étoit à genoux dans sa prison, et prioit Dieu, avec ferveur, de lui pardonner ses crimes en faveur de la coupe d' humiliation qu' il devoit éprouver jusqu' à la lie.

Les cris, la fumée, le tumulte, le

p101

tirèrent de sa méditation, et, quand il se releva frappé par le bruit de la mousqueterie tirée dans l' intérieur de la prison, il entendit de grands coups de hache que l' on donnoit dans sa porte, et vit paroître Milo, Vernyct et plusieurs hommes ensanglantés, brûlés, et dont les figures annonçoient la chaleur d' une action dangereuse.

-sauvez-vous ! ... vous êtes libre ! ...

Argow resta muet et immobile.

-Jacques, suis-moi ! ... lui dit Vernyct.

-non ! ... s' écria avec indignation le criminel ; vous avez sans doute emporté d' assaut la prison, vous avez...

-ah ! Le voilà qui déraisonne ! ...

p102

s' écria Vernyct en l' interrompant : allons ! Tais-toi, vieux radoteur ! ... et toi, Milo va

chercher d' autres argumens... vous ? Dit-il à ses brigands, gardez-le ! Et ne l' écoutez pas ! ... en ce moment des détachemens de gendarmerie à cheval et des troupes de ligne arrivoient, en hâte, par les rues adjacentes, et cherchoient à se faire jour à travers la multitude pour s' établir sur la place. à force de pousser, de battre et de fouler aux pieds cette multitude immense, la force armée avoit fini par entrer dans la place, et essayoit de se mettre en ligne, toute confondue qu' elle étoit avec le peuple. Alors la foule poussée par sa propre force, vers la prison, par un horrible flux

p103

et reflux de têtes humaines, se replia tout-à-coup et brusquement sur elle-même : et un détachement des brigands, jetant un terrible *hourra* de joie, crioit à la délivrance, et portoit en triomphe le criminel ! ... la foule, rangée en demi-cercle devant la prison, les vit passer : ce choeur, armé jusqu' aux dents, et composé d' hommes aux vêtemens brûlés ou en désordre, et ayant d' horribles figures rendues plus horribles encore par l' effroyable réverbération de l' incendie à reflet rougeâtre, conduisit Argow vers la voiture que le peuple apercevoit, et dont les six chevaux hennissoient. à cette vue, et au cri général : " il est sauvé ! ... il est sauvé ! ... " répété par des milliers de voix, l' escadron

p104

de gendarmerie à cheval, stimulé par le chef, fendit vigoureusement la foule sans s' inquiéter des malheurs, et passant rapidement sur le ventre de chacun, chacun hurla, beugla, cria : les jambes, les bras, les oreilles furent meurtris ; mais, au moment où les gendarmes arrivèrent à la voiture, elle partit au grandissime galop vers Durantal, et l' on vit l' escadron la poursuivre à toutes brides. Les brigands qui venoient de porter Argow à sa voiture, se mêlèrent à la foule ; mais tous, selon les instructions de leur chef, coudoyèrent, foulèrent cette masse, et vinrent devant la prison se former en bataille. Milo avoit été chercher Annette et Jeanneton.

Il les fit passer par

p105

les débris d' un mur du jardin de la prison que l' on avoit abattu, et il les amena, à travers l' incendie, jusqu' à Argow, qui refusoit obstinément de partir.

Plus l' on attendoit, et plus la force armée que, sur les avis réitérés l' on ne cessoit d' envoyer, mettoit de régularité dans ses mouvemens et de patience à s' ouvrir un chemin dans la foule que l' on faisoit écouler. Le danger devenoit pressant, et si Vernyct n' avoit pas compté sur de grands délais, il avoit pris des précautions en cas de malheur ; aussi, en ce moment, tous les brigands se tenoient sous le porche enflammé de la prison, et s' apprêtoient à soutenir un siège, s' il le falloit, et à s' enfuir par les derrières

p106

aussitôt que le *sauve qui peut !* auroit été proclamé, car ils avoient un autre rendez-vous général après l' expédition. Ceux qui seroient blessés devoient être mis à mort par les vivans, et nul ne devoit se laisser capturer. Ce fut en ce moment critique qu' Annette et Jeanneton traversèrent les corridors enflammés, et arrivèrent, conduites par Milo, dans la cellule où le criminel haranguoit, avec son ancienne énergie, ses anciens corsaires, et tâchoit de les faire rentrer dans le devoir, et de les soumettre aux lois. Cet homme, condamné à mort, prêchant au milieu d' un incendie, et s' obtenant à périr, offroit un tableau curieux.  
-tu ne veux pas te sauver ! ...

p107

s' écria Annette en se précipitant sur lui, et le couvrant de ses larmes : elle étoit les cheveux épars, les yeux égarés.

-je suis condamné à mort ! ... reprit-il.

-hé bien ! Soit, dit Annette, mais il est des morts glorieuses que l' on peut aller

chercher quand on est condamné. Sauve-toi, et vas mourir, au milieu d' un combat, pour l' indépendance d' un peuple ! Meurs en héros, en écoutant les cris de liberté, d' indépendance ou de victoire ! ... cours voir tout un peuple t' appeler son libérateur : meurs ainsi, et non sur un échafaud, au milieu d' un peuple curieux... tu seras mon époux de gloire, et je combattrai à tes côtés, je mourrai avec toi ! ...

p108

-douce colombe, s' écria Jacques, tu es là au milieu de l' horreur et de l' infamie comme un ange, et ta voix semble celle du ciel ! ...  
-écoute-là donc ! Et vis pour léguer à ton fils un héritage de gloire, au lieu du sanglant héritage d' opprobre dont ton sang arroseroit sa tête ! ... viens ! ... viens ! ... suis-moi ! ... qu' *il* vive ! ... qu' *il* vive ! ...  
s' écria-t-elle avec enthousiasme ; et, voyant l' incendie s' accroître, la fumée devenir épaisse, elle sentit couler en elle un autre sang, une autre énergie, qui lui étoient envoyés comme du ciel ; elle regarda Argow, le saisit, et, le soulevant, elle l' emporta à travers le corridor embrasé, en pliant par fois sous ce faix chéri. Elle fut suivie de Jeanneton et de

p109

Vernyct qui l' admirèrent éviter les poutres enflammées, et voler à travers l' incendie comme une créature privilégiée que les flammes eussent eu ordre de respecter.  
à ce moment une horrible détonation eut lieu, et annonça, par le bruit des tambours qui retentirent, que les soldats avoient remporté la victoire. Vernyct courut à travers les flammes, il rallia les brigands épouvantés, il les réunit, et, ayant lancé une dernière décharge sur la troupe, il s' écria, d' une voix tonnante : " sauve qui peut ! ... "  
à cet horrible cri répété, ils s' élancèrent tous dans le jardin, et léguèrent aux vainqueurs une maison que l' incendie gaignoit déjà.

p110

Cependant Annette, Jeanneton, Milo, Argow, s' étoient déguisés : montant alors sur trois chevaux, ils se sauvèrent à toutes brides sur la route de Paris, et l' abandonnèrent au premier chemin de traverse qui se présenta. Vernyct avoit de l' or sur lui.

Laissons-les fuir...

on finit à Valence par faire un cordon de troupes autour de la prison qu' on laissa brûler ; on dissipa la foule avec une peine infinie, on éteignit le feu des maisons, et trois jours après l' on rechercha et l' on ensevelit les morts que l' on pût retrouver dans les décombres.

L' on avoit arrêté une foule de personne, l' ordre étoit rétabli, non sans peine, et diverses relations, toutes plus exagérées les unes que

p111

les autres, couroient par toute la contrée sur l' événement de cette terrible nuit.

L' on portoit le nombre des brigands à trois cents, et mille autres choses pareilles.

Une circonstance certaine, c' est que, parmi les personnes arrêtées, l' on n' en reconnut aucune qui pût être suspecte. L' on avoit pas encore de nouvelles de la voiture que les gendarmes poursuivoient, et la police de Valence agissoit avec la plus grande activité dans tout le département pour parvenir à retrouver le criminel et les auteurs de l' horrible attentat dont on vient de lire les détails. Mais la multitude des témoins enfanta une multitude de versions, et l' autorité, occupée

p112

de la foule d' incidens que cette affaire présenta, se perdit dans le dédale des mesures à prendre.

L' on trouva, le quatrième jour, le corps du concierge et tous ceux des employés de la prison.

On reconnut sur la place les corps de huit soldats, de vingt personnes de la ville, et dans la prison, neuf corps de personnes inconnues que l' on présuma devoir être ceux des complices de Vernyct, attendu qu' ils étoient tous hommes, et qu' auprès des corps il y avoit

des armes.

Voilà tous les renseignemens que l' on eut, et d' après lesquels on se mit à agir. Nous laisserons cette affaire, et, dans le chapitre suivant, nous marcherons avec les fugitifs.

## CHAPITRE 27

p113

Annette étoit en croupe sur le cheval d' Argow, Jeanneton sur celui de Vernyct, et le fidèle Milo galopoit en avant pour lever les obstacles qui pourroient s' opposer à leur fuite. Mais n' ayant éprouvé aucune difficulté à sortir de Valence, une fois qu' ils eurent atteint la grande route de Paris, ils lâchèrent la bride aux excellens chevaux que Vernyct s' étoit procurés, et, en quatre heures, ils mirent une quinzaine de lieues entr' eux et Valence, et se trouvèrent dans la campagne à l' abri de

p114

toute poursuite, tant que les événemens de Valence ne seroient pas officiellement transmis par l' autorité aux moindres fonctionnaires. Ils avoient eu soin d' éviter tous les villages et toutes les habitations ; mais dès que le jour parut ils furent forcés de chercher un asile, car le cheval de Milo étoit mort de fatigue et cet avertissement leur prouva que les leurs ne tarderoient pas à les abandonner. Alors Vernyct indiqua un village retiré dans les terres, et ils s' y rendirent. Annette n' avoit pas cessé, pendant toute cette route si fatigante pour elle, de tenir son mari embrassé, et, lorsque les circonstances le permettoient, elle le couvroit de baisers, et, quand ses

p115

discours annonçoient qu' il désapprouvoit cette fuite, elle lui rappeloit, par de douces et tendres paroles, qu' elle portoit dans son

sein un enfant qu' il ne falloit pas abandonner.  
Cette Annette qu' on a vue si religieuse, si rigide, courboit maintenant la religion tout entière sous son amour, et, quand celui qui jadis ne connoissoit même pas l' image du Christ lui disoit qu' ils trangressoient toutes les lois divines et humaines, cette vierge pure répondoit : " si nous réussissons, c' est que Dieu le veut ! ... " paroles qui, de tout temps, ont été l' argument des vainqueurs.  
Ils entrèrent tous dans une misérable cabane dont le dehors annonçoit une auberge, et là, Vernyct

p116

tint conseil avec Jeanneton et Milo ; car Annette et Jacques étoient incapables de penser aux choses de ce monde : ils ne voyoient qu' eux, et encore le temps leur paroissoit-il trop court. Argow, en s' occupant exclusivement de son épouse chérie, trouvoit moyen de faire taire l' horrible souffrance de son coeur par une si douce volupté, et il goûta un plaisir inconnu à l' aspect du sourire patient et forcé qui erroit sur les lèvres adorées d' Annette. Ce sourire étoit comme un manteau qui cachoit un enfer de douleurs...  
en ce moment, ils oublièrent cependant tout, car les habitans de la maison étant absens, et pour la première fois se trouvant au sein de la misère, Argow cherchoit à placer

p117

Annette sur une couche qu' il décora de tous les vêtemens dont il pouvoit se passer ; de son côté, Annette tâchoit de lui persuader qu' elle étoit bien, qu' elle ne souffroit pas ; et ce combat mutuel d' attentions, d' égards, cette curieuse envie de lire dans les yeux l' un de l' autre, leurs désirs, enveloppa cette chétive cabane du voile diapré de l' amour, et leur donna la faculté d' oublier leur cruelle position.  
Pendant qu' ils étoient ainsi presque heureux au sein du malheur, Vernyct, Milo et Jeanneton, se consultoient sur le seuil de cette cabane.  
-nous avons encore deux jours et deux nuits, au moins, disoit Vernyct, avant que l' on se

mette

p118

réellement à notre poursuite ; mais, alors, tout sera contre nous... que faire pour regagner Valence, Durantal et la route qui nous mènera à nos relais pour aller à A où j' ai ordonné que nos deux vaisseaux nous attendissent, car on doit savoir qu' ils étoient à Fréjus, et j' ai sagement changé leur position.

-nous ne pouvons plus aller à cheval ! ... dit Milo ; monsieur, vous et moi, irons bien à pied, mais ces deux dames ? ...

-c' est vrai, répondit Vernyct ; hé bien ! Nous les abandonnerons...

-nous séparer de vous ! ... s' écria Jeanneton, j' aimerais mieux marcher toute ma vie sans me reposer une minute ! Ah ! Vous ne nous connoissez pas ! ...

p119

-Madame Annette ! ... crioit-elle, et Annette accourut : madame, ils veulent nous laisser ici et s' en aller sans nous ! ... est-ce que vous ne vous sentez pas la force d' aller jusqu' au bout du monde à pied ? ...

-je n' irois pas seule... répondit Annette avec un délicieux regard ; mais, avec lui, je marcherais mille ans sur des cailloux, et pieds nus ! ...

-mais, dit Vernyct en admirant l' enthousiasme de ces deux êtres charmants qui se tenoient par la main et regardoient le ciel comme si elles étoient inspirées, tant leur exaltation et leur courage étoient rehaussés par ces cruelles circonstances, mais, mesdames, vous avez des souliers de satin et des bas de soie ? ...

p120

-quand nous les aurons usés, reprit Annette, nous prendrons des souliers de paysan ! ...

-chère Annette, dit Argow en serrant sa femme dans ses bras, vous êtes des créatures toutes célestes ! ...

l' ingénieuse sollicitude du nègre lui avoit déjà

fait trouver le pain noir des habitans de la cabane, et il faisoit cuire des poulets qu' il avoit attrapés et arrangés. Pendant qu' il apprêtoit le repas, Vernyct dit à Argow : nous avons trente-cinq lieues à faire avant de regagner l' endroit où mes hommes seront rassemblés ; et, pour être sûrs que nous pouvons nous rendre au mouillage où sont nos vaisseaux, il faut que nous y soyions dans deux

p121

jours : or, comme nous devons passer par les campagnes de Valence et de Durantal, car le rendez-vous est à une lieue de l' auberge de Jeanneton, dans la forêt, il est nécessaire de faire, pendant la nuit et par les routes de traverse, ce trajet périlleux. Une fois chez Jeanneton, nous sommes sauvés, car les relais sont préparés.

-Vernyct, lui dit Argow, le ciel m' est témoin que tout ce que tu fais est contre ma volonté...

-ah ! Dit Vernyct, voilà encore du radotage ! ... oh ! Mon pauvre capitaine ! ...

Milo vint leur dire que le repas étoit servi : Jeanneton, toujours gaie et folle, même au sein des périls, avoit fait, de l' un de ses jupons,

p122

une nappe, et les mouchoirs servirent de serviettes. Elle fit mille plaisanteries en les voyant manger avec leurs doigts ; et, lorsque les possesseurs de la cabane entrèrent et virent le nègre qui leur demanda ce qu' ils vouloient, ils furent saisis de frayeur : ce fut Jeanneton qui leur persuada de manger de leurs poulets avec eux, et qui les rassura en leur parlant patois. Le repas fini, Vernyct les surprit encore bien davantage en leur laissant deux pièces d' or, et leur recommandant le secret. Vernyct étoit, d' eux cinq, celui dont le costume devoit donner le plus de soupçons : il avoit, sur sa tête, un madras à moitié brûlé, son manteau l' étoit aussi de tous côtés ;

p123

il portoit une ceinture large et rouge qui contenoit des pistolets ; son tromblon, qu' il nommoit *sa fille* , étoit passé en bandoulière avec un sac plein de balles et de charges de poudre, et ses bottes teintes de sang, de boue et de poussière, son pantalon rempli de taches, ses gros gants brûlés, tout annonçoit et indiquoit l' auteur de l' incendie de Valence ; aussi Milo gagna-t-il avec peine de pouvoir mettre en ordre les vêtemens du lieutenant, et lorsqu' on se mit en route, le bon nègre ne craignit plus de voir leur petite caravane arrêtée au premier village à cause de l' équipage du chef. Le tromblon, le sac, tout fut soigneusement caché sous le manteau, et le madras fut légué au premier fossé que l' on rencontra.

p124

Milo resta constamment en arrière ; Vernyct et Jeanneton, se tenant par la main, formoient l' avant-garde, et au milieu, à cent pas de distance et de Milo et de Vernyct, Annette et Argow marchèrent ensemble.

-ah ! Disoit-elle, je l' aime bien mieux errant et vagabond que sous les verroux de cette horrible prison ! ...

-et Dieu ? ... répondit Argow.

Annette baissa la tête, et une larme roula sur sa joue.

Ils marchèrent tout le jour avec un courage inoui, et, malgré mainte et mainte alarme, ils réussirent à refaire, à pied et sans être aperçus, tout le chemin qu' ils avoient parcouru à cheval, pendant la nuit.

p125

Ils arrivèrent, sur le soir, aux environs de Valence, mais du côté de Paris. Annette et Jeanneton étoient si fatiguées, qu' Argow portoit sa femme, et le nègre Jeanneton. Les souliers de satin étoient déchirés, les pieds des deux femmes étoient ensanglantés, et cependant elles ne jetoient pas un seul cri de plainte ; lorsque Vernyct ou Argow les regardoient, elles

trouvoient encore assez de force pour sourire, et les douces mains d' Annette caressaient, comme par instinct, les cheveux d' Argow ; car elle étoit si horriblement fatiguée que c' étoit tout au plus si leurs yeux pouvoient regarder dans la campagne pour veiller au salut des fugitifs.

Alors, la nuit étoit venue, et Vernyct,

p126

en s' orientant, reconnut qu' ils approchoient d' un bois épais, ne voulant pas se hasarder à entrer soit dans une auberge, soit dans un village, ils se jetèrent dans le bois.

Ils s' y avancèrent avec précaution ; Vernyct tenoit *sa fille* toute chargée à la main, et alloit en avant.

-nous sommes là dans une belle salle pour passer la nuit ! ... dit Jeanneton.

-chut ! ... s' écria de loin Vernyct ; au diable les femmes ! ... elles parlent toujours.

Ce *chut* les fit rester en suspens ; ils s' arrêtèrent, et, dans le silence de la nuit, ils écoutèrent leurs coeurs battre avec violence.

-j' ai une effroyable peur ! ... dit Annette à voix basse.

p127

-soyons résignés ! ... lui répondit Argow.

-je te fatigue ? ...

-non...

alors ils entendirent une voix rauque qui leur cria un : " qui vive ! ... " suivi d' un horrible jurement.

- *daphnis et l' ancien* ! répondit Vernyct, s' apprêtant à combattre.

- *où est Jeanneton* ? ... demanda joyeusement l' inconnu.

- *partout et nulle part*, répondit Vernyct, et sur-le-champ il dit à la petite troupe d' avancer.

Alors ils virent briller une lumière, et en un instant ils furent dans une espèce de grotte au milieu de laquelle ils aperçurent un homme qui faisoit griller un mouton tout

entier... Vernyct reconnu

p128

un de ses trente-sept acolytes, et ce brigand, après avoir témoigné la plus vive joie en voyant *son ancien* et sa compagnie, raconta comment il avoit été poursuivi tous les jours par les gendarmes, et comment il avoit trouvé cet asile, comptant le lendemain regagner, au péril de sa vie, le poste indiqué par le lieutenant.

Les événemens de la nuit dernière, la course à cheval et la fatigue morale, enfin tout ce qui avoit agité Vernyct et ses compagnons étoit si violent, qu' après avoir partagé le repas du fugitif, ils succombèrent tous au sommeil. Quand Annette les vit ainsi couchés et ensevelis dans le repos, elle trembla et dit à Jeanneton :  
" ma soeur, car tu l' es d' âme et de courage,

p129

écoute ? Veillons-les ! L' une de nous sera en avant à cent pas, l' autre à cent pas en arrière, nous jetterons un seul cri en cas d' attaque, et celle qui ne criera pas viendra les avertir. "  
alors, ces deux femmes, toutes mourantes qu' elles étoient, se traînèrent à la distance convenue, et s' assirent sur leurs schalls. Elles eurent la constance sur-humaine d' écouter, pendant toute la nuit, le moindre bruit du feuillage, les pas des animaux, le vol des oiseaux, et de veiller ainsi à la sûreté des proscrits.  
Elles eurent le bonheur de voir l' aurore paroître et le soleil se lever sans avoir eu lieu de troubler le repos des criminels : elles rentrèrent,

p130

et leur arrivée réveilla en sursaut le lieutenant qui fut stupéfait de leur courage et de leur constance. Il embrassa Jeanneton à l' étouffer, en lui disant : " nous ne sommes rien, nous autres ! ... " et l' intrépide lieutenant essuya, avec son manteau, des larmes qui rouloient dans ses yeux.

On tint encore conseil, et, grâces aux connoissances topographiques du compagnon d'infortune que Vernyct avoit rencontré, on connut parfaitement bien les chemins que l'on devoit parcourir pour éviter Valence et Durantal, et arriver néanmoins à la forêt qui se trouvoit non loin de la demeure de Jeanneton. Le corsaire leur promit de toujours aller un demi-quart de lieue en avant, et il dût tirer un coup de

p131

carabine au moindre danger. " si je rencontre les gendarmes, ajouta-t-il, n' ayez pas la moindre inquiétude sur mon compte, je ne cours aucun risque, car j' ai l' habitude de me sauver de leurs griffes. "

la caravane se remit donc en marche ; mais cette journée fut tout entière employée à faire des détours, des contre-marches, des courses rapides et tout-à-coup ralenties. Annette et Jeanneton avoient enveloppé leurs pieds mignons de linge, et s' étoient fait des sandales avec les débris du chapeau du corsaire ; alors elles purent marcher, mais lentement, et, dans les grandes occasions, Argow et le nègre les portoient.

Ils approchèrent de Valence, aux

p132

environs de laquelle on ne les cherchoit certes pas ; mais, en apercevant les maisons, ils eurent une terrible peur, et ne tournèrent la ville qu' avec la plus grande difficulté : les chemins creux, les hauteurs, furent soigneusement suivis, et, quand il falloit traverser une plaine, Annette et Jeanneton étoient employées comme à l' armée les éclaireurs.

Enfin la nuit vint, et ils n' avoient encore rien mangé depuis le matin, mais ils avoient réussi à aller en deçà de Valence, vers Durantal, et il ne leur restoit plus que quinze lieues à faire pour gagner l' auberge de Jeanneton où se trouvoit le premier des relais préparés par Vernyct pour gagner le mouillage et s' embarquer.

p133

à ce moment ils se trouvoient à cent pas d' un village distant de deux lieues de Valence, et de trois de Durantal. Le corsaire se replia sur la caravane, et revint dire qu' il venoit de voir une auberge séparée d' environ six cents pas du reste du village : elle étoit située sur la grande route, de manière qu' en cas de surprise, l' on pouvoit, en trois bonds, se réfugier dans un endroit inaccessible qui lui étoit connu pour lui avoir déjà servi de retraite ainsi qu' à ses camarades. Il s' engagea à introduire, sans danger, la petite troupe, et, sur cette assurance, l' on se dirigea vers l' auberge. Le corsaire entra seul, et demanda trois chambres et un souper pour huit personnes. Ayant vu l' aubergiste

p134

seul avec sa femme, il ressortit, fit entrer Annette, Jeanneton, Vernyct et Argow, en masse, dans une salle basse, contigue à celle où se tenoient ordinairement les voyageurs. Quant à Milo, il lui dit de s' introduire par les fenêtres, parce qu' il étoit trop connu comme domestique de Madame De Durantal. En voyant passer ces cinq personnes dans un pareil équipage, la terreur s' empara de l' hôte et de sa femme ; et, pendant que Vernyct et Milo, qui étoit monté par la croisée, arrangeoient la table, l' on entendit la conversation suivante :  
-as-tu vu comme ils étoient armés ?  
-oui ; mais que penses-tu de ces gens-là ?

p135

-hum ! ... ils n' ont pas bonne mine... ce sont peut-être les brûleurs de la prison... alors le corsaire entra subitement, et leur dit :  
" comment, vous n' avez encore rien mis à la broche ? ... vertu de grenadier ! Voulez-vous bien faire rôtir tout ce que vous avez... tenez, dit-il en leur montrant vingt pièces d' or que Vernyct lui avoit remises, voilà ce que vous gagnerez ce soir, si vous voulez observer deux choses : *discrétion et silence*... cinq cents

francs ou votre maison brûlée... choisissez... "  
-oh ! C' est tout choisi ! ... dit la femme ;  
quand il viendra quelqu' un, nous tousserons, et  
mon homme, pour ne pas vous décéler, car je  
vois qui vous êtes...

p136

-silence ! ... s' écria le corsaire.  
-vous servira par l' autre porte : tenez, monsieur,  
voici la clef de la porte du jardin.  
-c' est bon, dit le corsaire ; allez vite en  
besogne...  
le souper ne tarda pas à être servi, et toutes  
les armes étoient préparées en cas d' attaque. Le  
souper terminé, tout le monde étoit trop fatigué pour  
se remettre en route ; alors on résolut de  
coucher dans l' auberge. On dressa pour Vernyct  
et Argow une échelle appuyée contre la croisée de  
leur chambre, enfin le corsaire et Milo  
veillèrent toute la nuit en faisant sentinelle.  
Il n' y eut encore aucun événement, et ils  
passèrent dans l' auberge même une partie de la  
matinée ; mais

p137

sur le midi, pendant qu' ils s' apprêtoient à  
quitter l' auberge, et au moment où ils étoient  
tous réunis dans la chambre haute qui donnoit sur  
l' escalier, ils entendirent entrer beaucoup de  
personnes, et l' aubergiste et sa femme tousser avec  
une violence et une complaisance  
très-significatives. La terreur les fit rester  
muets et sans force ; ils prêtèrent l' oreille  
et entendirent la conversation suivante :  
-hé bien, la mère, vous êtes donc enrhumée  
ce matin ? ...  
-oh ! Mon dieu, oui, monsieur le brigadier ;  
mais vous vous portez bien, à ce que je crois ?  
-parbleu, non, car depuis trois jours nous  
faisons un métier que jamais je ne pensois faire  
étant gendarme ! ...

p138

et voilà sept hommes qui sont sur les dents

comme moi ! ... vous savez ce qui s' est passé ?

-oui, qui est-ce qui ne le sauroit pas ! ...

(ici le corsaire dit à voix basse à Vernyct : ils ne sont que sept ! ...) on m' a dit qu' il y avoit eu au moins trente bourgeois de Valence de tués, une maison brûlée, sans compter la prison.

-bah, dit le gendarme en riant, elles étoient assurées ! ... donnez-nous du vin ?

-que venez-vous donc faire par ici ? Leur demanda-t-elle en leur versant à boire ?

-vous ne savez donc pas, leur dit le brigadier en mettant son sabre entre ses jambes, cet enragé... Vernyct, qu' ils l' appellent, c' est un lion,

p139

cet homme là ! ... c' est celui qui a délivré son ami, M De Durantal... n' avoit-il pas fait courir après une voiture vide ! ... on ne l' a attrapée qu' à douze lieues de Paris, et l' on n' a trouvé qu' un bourgeois de Valence qui ressembloit à M De Durantal...

-c' est, par ma foi, drôle ! S' écria l' hôtesse...

-oui, mais ce qui n' est pas drôle, c' est que nous avons crevé nos chevaux, et que nous sommes revenus à pied.

-ah ! C' est vous qui avez couru !

-oui, moi et bien d' autres ; mais nous ne sommes revenus que sept, parce que l' on a laissé les camarades en surveillance sur toute la route.

-oh, dit l' hôtesse, ils ne peuvent pas vous échapper.

p140

-hum, dit le gendarme, ce sont de fiers hommes ! ...

-qui a-t-il de nouveau à Valence ?

L' hôtesse leur versoit du vin à chaque instant, et le corsaire, croyant s' apercevoir qu' elle vouloit les griser, fit signe à Vernyct de rester tranquille. Annette se mouroit de peur, et parloit à Argow pour le contenir, car il vouloit se livrer plutôt que d' occasionner de nouveaux malheurs.

-il y a, reprit le brigadier, que l' on a découvert que c' est Vernyct, l' ami de Jacques,

qui avait mis tout en mouvement. On a arrêté bien du monde, et l' on fait des poursuites : on instruit une affaire dans laquelle tout le monde est compromis : les gens les plus inconnus ont eu peur,

p141

mais des témoins ont déclaré que Madame De Durantal, son mari, son nègre, s' étoient enfuis par la route de Paris, et l' on est sur leurs traces... on les a vus je ne sais où, et il y a ordre de visiter toutes les auberges. -dieu merci, ils ne sont pas dans la mienne, dit l' hôtesse, car je ne crois pas qu' il leur prenne envie de retourner à Durantal. -c' est égal, il faut visiter tout... à boire ! ... on a mis tout le pays en état de siège... croyez-vous qu' on laissera des brigands rôtir la prison, le concierge, brûler la moustache à tout un poste, en risquant d' incendier une ville, délivrer un condamné, sans qu' on les extermine tous ? ... vous n' avez personne en bas ? ... le brigadier se leva et visita

p142

la chambre où l' on avait dîné la veille. -diable, vous avez eu du monde. -oh, ils sont partis. -quels étoient ces gens là ? -des marchands... -restez vous autres ! ... dit le brigadier en montant l' escalier. L' hôtesse pâlit, tout en espérant qu' ils se seroient sauvés. Le brigadier parvint à la chambre où étoient rangés le corsaire, Vernyct et le nègre, et, en ouvrant la porte, il les aperçut qui tous trois tenoient leurs armes braquées. En les voyant, il dit : oh, oh ! ... chut, ami... c' est Golburn ! ... -allons, s' écria-t-il à haute voix, la mère, il n' y a personne ! ... Vernyct et Milo se regardoient

p143

avec le plus profond étonnement, quand le

corsaire leur dit : c' est un des nôtres qui de tout temps a été gendarme...  
au bout de dix minutes, le brigadier remonta, et leur dit : allez par N il n' y a encore personne, je crois ; mais prenez bien des précautions, car nous sommes semés comme les cailloux, et dans chaque village il y a des postes *de la ligne* .  
Depuis long-temps le brigadier était suspect, et il y avoit toujours, dans les hommes qu' on lui donnoit à conduire, un surveillant auquel son grade étoit promis, si l' on pouvoit le convaincre de perfidie et de trahison. Ce surveillant, en voyant Golburn retourner à l' auberge et laisser ses sept hommes sur le chemin,

p144

conçut des soupçons, et revint avec précaution dans l' auberge : il y entra, et, montant l' escalier, il se montra brusquement avec son monde.  
-perdus ! Perdus ! ... s' écria le corsaire en voyant les chapeaux bordés et Golburn se ranger du côté des gendarmes, en leur disant :  
" vous voyez que je ne me doutois pas en vain que cette sorcière d' hôtesse nous cachoit quelque chose... en avant ! ... "  
un combat très-vif s' engagea entre les gendarmes et les trois défenseurs d' Argow, mais, après trois décharges de mousqueterie, les gendarmes abandonnèrent la place en laissant trois morts : le brave corsaire avoit une blessure si grave,

p145

qu' il pria le nègre de l' achever, afin de ne pas tomber au pouvoir de l' ennemi.  
Vernyct et le nègre avoient reçu deux balles, mais elles avoient porté dans les chairs, et, après s' être pansés, ils rejoignirent en hâte Argow, Annette et Jeanneton, qu' ils trouvèrent dans l' endroit indiqué par le corsaire.

CHAPITRE 28

p146

-cette dernière affaire est la plus malheureuse !  
S' écria Vernyct, car ils vont être désormais sur  
nos traces, et, à moins d' une grande célérité,  
il sera difficile de leur échapper. Nous n' avons  
pas à balancer, il faut nous mettre en marche car  
nous avons une nuit de repos, nous ne sommes plus  
guère qu' à dix lieues, et à la nuit nous  
prendrons le chemin à vol d' oiseau.  
Ce discours ranima l' espoir dans le coeur  
d' Annette, qui heureusement ne réfléchissoit pas  
encore, tant

p147

elle étoit absorbée par son amour et les dangers.  
Si une voix lui avoit crié : " Mademoiselle  
Gérard, compagne des hommes les plus criminels  
que la terre ait portés, les veille dans leur  
sommeil ! ... " elle eût demandé la mort à grands  
cris. En ce moment elle en étoit fière, elle  
regardoit Argow avec orgueil ! Tous ses  
pressentimens n' étoient-ils pas accomplis ? ...  
non il y avoit une horrible image de l' avenir  
qui n' étoit pas réalisée.  
Enfin, ils se remirent en marche, et, après avoir  
passé deux nuits et un jour comme ils avoient  
passé les deux précédens, c' est-à-dire en proie  
à des transes perpétuelles, à des peurs paniques  
et à des terreurs si cruelles, qu' Argow  
commençoit à trouver la mort plus douce qu' une

p148

telle vie ; ils arrivèrent enfin au rendez-vous  
donné par Vernyct à sa troupe.  
C' étoit dans l' endroit le plus épais d' une  
forêt. Des rochers et des cavernes faisoient de  
ce lieu une forteresse où cent hommes pouvoient  
tenir en échec plus de dix mille hommes de  
troupes réglées. Arrivé au chêne désigné,  
Vernyct dit à Annette, à Jeanneton et à  
Argow, de s' asseoir en toute tranquillité, et  
qu' il espéroit que désormais ils parviendroient  
au bord de la mer sans difficulté. Alors, par  
trois fois, il jeta un cri rauque et bizarre, et à  
l' instant on entendit du bruit dans les arbres, dans  
les rochers, et il sembla que tous les hommes

qui parurent fussent sortis de dessous terre  
ou tombés du ciel.

p149

-combien êtes-vous ? Demanda Vernyct sans les  
voir encore.

-vingt-neuf, répondit une voix.

-nous sommes trahis, je crois, dit Vernyct à  
voix basse, car je ne connois pas cette  
voix-là ! ...

-qui es-tu ? Demanda-t-il.

-Flatmers ! ...

-bravo ! S' écria Vernyct ; amis, apportez des  
lumières, que l' on veille à six cents pas à la  
ronde, et que l' on apporte des lits de mousse ;  
servez-nous un repas, et nous réglerons nos  
comptes.

à ces mots, un *hourra* général s' éleva dans  
l' antique forêt, et bientôt on apporta des  
flambeaux : ces figures terribles, et toutes  
marquées au coin de l' énergie et du courage  
le plus féroce, effrayèrent Annette

p150

qui se pencha dans le sein d' Argow.

-ce sont eux qui l' ont délivré ! ... lui dit  
Vernyct. Cette phrase la fit regarder avec moins  
d' horreur ces brigands qui sourioient en voyant,  
au sein de la nuit, au milieu des rochers et  
du silence de la forêt, deux têtes aussi pures  
et aussi célestes que celles d' Annette et de  
Jeanneton. Jamais deux femmes n' éprouvèrent  
plus de marques de respect et de dévouement. Ces  
hommes grossiers, devant les femmes de leurs  
chefs, devinrent soumis, souples et dévoués  
comme à des divinités. Elles n' avoient qu' à jeter  
un regard, il étoit interprété et satisfait.

On leur fit une tente avec des feuillages, et tous  
donnèrent leurs

p151

habits pour empêcher les effets de l' humidité.  
Argow et sa femme y entrèrent, et l' on plaça des  
sentinelles à cent pas de cet abri champêtre.

Vernyct eut le sien, puis, le repas fini, le silence régna dans la forêt, comme s' il n' y eût eu aucun être vivant.

Vernyct leur distribua les sommes convenues ; et quand toutes ses instructions furent reçues par tous ses hommes, celui qui avoit eu le commandement en son absence, lui procura une grande surprise.

-capitaine, dit-il, il n' y a plus rien à chercher, l' ancien et nous tous sommes sauvés ! ...

-comment ! ... demanda Vernyct.

Alors le vieux Tribel le mena

p152

dans une avenue du bois, et là lui montra un de ces grands chariots qui servent aux rouliers. Cette charrette étoit chargée de fausses caisses, ballots, etc., si bien imités, que Vernyct, regardant avec étonnement le corsaire, lui demanda ce que cela signifioit. Ce dernier fit un geste d' épaule, en répondant :

-hé ! Mon lieutenant, êtes-vous fou de vouloir aller en poste gagner, avec vos relais, la côte et nos vaisseaux ? Vous seriez pris mille fois pour une. Tenez ? ... à ces mots, il leva la masse de ballots qui sembloit être derrière la voiture, et il fit voir à Vernyct que sous cette masse de tonneaux et de ballots, dont le poids sembloit faire plier la voiture, ils avoient pratiqué très-ingénieusement

p153

une petite salle dans laquelle on avoit artistement ménagé la place de deux personnes. Ils y avoient mis des vivres, et l' air venoit par-dessous la voiture.

-voyez-vous, mon lieutenant, l' un de nous mènera cela grand train, et à chaque relais on changera de chevaux ; cela vaudra mieux qu' une voiture que les gendarmes peuvent visiter ; car on peut frapper là-dessus, je leur défie de s' imaginer qu' il y ait du monde là-dedans.

*l' ancien* et sa femme voyageront ainsi, tandis que vous et votre Jeanneton, vous les rejoindrez comme vous pourrez.

-et qui de vous a fait cela ?

-c' est un de vos nègres qui est adroit comme un singe ; il a tout arrangé

p154

avec une telle dextérité, que nous étions tous à l' admirer ! ... et tenez ? Voilà la lettre de voiture ! ... de ce moment Vernyct ne douta plus du succès de l' entreprise, et il dormit avec une sécurité parfaite.

Le lendemain matin il renvoya Jeanneton à son auberge ; car c' étoit chez elle qu' étoit établi le premier relais. Tout en promettant d' aller la rejoindre aussitôt qu' Argow seroit passé, il lui enjoignit la plus grande prudence, et l' ayant conduite jusque sur la grande route, il la plaça à cheval, et lui donnant un baiser d' espoir, il la suivit des yeux... quand il l' eut perdue de vue, il revint vers Argow et Annette, et leur montra, avec la plus vive allégresse, l' heureuse invention du nègre.

p155

Annette serra la main de ce serviteur zélé, loua et admira cette cabane impénétrable aux yeux des plus grands argus ; elle y monta, en descendit, l' essaya mainte et mainte fois, et, dans sa joie, elle embrassa Argow devant tous les brigands qui s' étoient réunis ; mais honteuse et rouge, elle se cacha en se jetant dans les bras de son mari.

-allons, ne perdons pas de temps ! S' écria Vernyct, mettez-vous dans cette cachette, et voyagez pour arriver à bon port.

-vous êtes un ange tutélaire, lui dit Annette, les larmes aux yeux ! ...

-non, c' est un démon qu' il faut dire ! ... à ces mots, il donna une poignée

p156

de main à Argow, qu' il embrassa contre son ordinaire, en lui disant : " *adieu ! ... en voilà pour jusqu' au moment du départ ! ...* je suis fâché de te quitter ; mais n' importe ! Je

veillera sur la charrette ; elle emporte mon plus grand trésor ! ... "

-pourvu qu' il n' arrive rien de fâcheux ! ... dit Annette.

Argow étoit passif au milieu de tous ces dangers ; il embrassa Vernyct à son tour, et lui dit : " la bonne réunion pour des amis, c' est dans le ciel ! Tâche que nous soyons ensemble ! ... adieu ! ... "

Jacques et Annette furent incarcérés dans leur cabane protectrice. On y attela quatre chevaux, et un brigand, vêtu en roulier et en costume analogue, conduisit les fugitifs vers la grande route.

p157

Vernyct, en les voyant sortir de la forêt, dit à ses hommes : je ne m' en défends pas, je pleure en le voyant partir ! ... voilà depuis long-temps le seul péril que nous ne courrions pas ensemble ! ...

-il se sauvera ! Fut le cri général.

Le lieutenant distribua encore une fois et de l' argent et ses instructions, convint d' un rendez-vous, en cas de nouveaux malheurs ; puis, se déguisant en paysan et cachant ses armes dans une hotte couverte de fruits, il se dirigea, à travers les bois, vers l' auberge de Jeanneton.

Pour la première fois de sa vie, Vernyct, soit parce que sa sensibilité avoit été fortement excitée, soit par un pressentiment qu' on n' est

p158

pas maître de rejeter, étoit en proie à une terreur, une impatience, une mélancolie, que son chant ne pouvoit pas dissiper. Il couroit à toutes jambes pour arriver plus vite à l' auberge de Jeanneton, et s' arrêtoit soudain à cause du bruit de ses armes qui sonnoient dans la hotte. Il auroit voulu avoir accompagné Jeanneton, ou du moins être sur la route...

il dévorait la terre ; il marchoit comme le vent, et cependant, comme il avoit pris par des chemins détournés, il étoit physiquement impossible qu' il arrivât avant la charrette. Après avoir déployé tant de courage, tant de

forces, et fait de si grands efforts pour  
sauver un ami,

p159

il eût été déplorable pour Vernyct de voir ses  
travaux rendus vains, et Argow enlevé au moment  
où le succès couronnoit une oeuvre dont la  
réussite avoit causé tant de forfaits.

Vernyct, secouant toutes ses terreurs, se mit à  
marcher d' un pas ferme et soutenu, en chantant la  
chanson des pirates, et bientôt il aperçut de loin  
l' auberge de Jeanneton. Il approcha, mais en  
arrivant il n' entendit aucun bruit dans la  
cour ; tout paroissoit morne et inhabité. à ce  
moment il ne fut pas maître d' un mouvement de  
terreur. En entrant dans la cour, il siffla l' air  
par lequel il avertissoit Jeanneton de son  
arrivée, et ne vit personne accourir... il  
s' élança brusquement dans la salle, le même  
silence régnoit

p160

au-dedans... la cuisine de Jeanneton étoit  
vide : se dirigeant alors vers la salle des  
voyageurs, il parvint au-dessous de la trappe  
décrite dans le précédent volume, et trouva  
Jeanneton évanouie et comme morte ! ...  
pour cette fois, si la peur et ses vertiges  
sifflèrent aux oreilles de l' intrépide lieutenant,  
ils ne furent que les avant-coureurs de la plus  
horrible colère et du plus violent emportement  
qui fussent jamais ! ... il tomba sur un banc  
devant le corps de Jeanneton, et resta muet comme  
le mur, pâle comme sa gentille maîtresse, et  
chaque trait de son visage se contracta de telle  
manière, qu' il avoit quelque ressemblance avec le  
tigre devant sa proie.

p161

Tout immobile et muet qu' il étoit, il détourna  
ses yeux, et aperçut par la croisée la fatale  
charrette ! ... il ne sortit seulement pas ! ...  
tout lui disoit que son ami et Annette avoient  
été découverts et enlevés ! ...

il se leva, prit Jeanneton, la mit sur ses épaules, qu' il avoit débarrassées de la hotte, et, dans son désespoir, il s' en alla à pas lents, armé de son tromblon en bandoulière et de ses pistolets à la ceinture, vêtu cependant en paysan ; mais en sortant par la porte de l' auberge qui donnoit sur la grande route, il heurta le corps du fidèle roulier qu' il vit percé de balles ! ...  
l' air fit rouvrir les yeux à Jeanneton, elle jeta un cri faible et plaintif ; ses mains, qui étoient pendantes,

p162

vinrent avec peine se retenir à la chevelure de Vernyct, et elle s' écria : " que dira-t- il ! ... " le lieutenant rentra, et, posant Jeanneton sur une chaise, il se mit devant elle à genoux, puis avec de l' eau, du vinaigre, il essaya de la faire revenir tout-à-fait : ses yeux errèrent quelque temps sans idées ; enfin, elle vit Vernyct, le reconnut, et, se cachant le visage, elle jeta un grand cri.  
-qu' est-il arrivé ? ... dit-il ; Jeanneton, raconte-le moi, pour savoir s' il y a encore moyen d' y porter remède.  
Jeanneton remua la tête deux fois d' une manière négative, puis, relevant Vernyct, elle le fit asseoir, pencha sa tête sur son sein, et y pleura en abondance.

p163

-hélas ! Dit-elle en entremêlant son discours de larmes et de sanglots, quand je suis arrivée, j' ai trouvé mon auberge pleine de gendarmes déguisés en bourgeois : ils paroissoient être des voyageurs, et *Marie* me dit que depuis mon absence, la maison avoit toujours bien été : elle m' ajouta qu' il y avoit un poste de gendarmerie à vingt pas de notre maison. Ceci me donna du soupçon sur les voyageurs, et quand je fus habillée en costume d' aubergiste, je vins leur demander pourquoi ils restoient à boire, au lieu de continuer leur route. Ils me répondirent que cela ne me regardoit pas : alors en les examinant, je m' aperçus que c' étoient

des gendarmes ; cela me fit trembler, et je songeai

p164

que si la police avoit su que ton premier relais étoit ici, elle avoit dû naturellement s'emparer de mon auberge et y tenir garnison... alors je dis à Georges d'aller au-devant de la voiture que je lui dépeignis, et d'avertir le conducteur de ne pas s'arrêter chez moi... comme Georges sortoit, un des gendarmes déguisés lui barra le passage en lui disant impérativement : " on ne sort pas d'ici, vous êtes en surveillance ! " et il lui montra un papier... la voiture arriva... ils ne se doutèrent de rien ; mais quand ils virent que l'homme dételoit et alloit mettre ses chevaux à l'écurie, ils l'accompagnèrent, lui firent mille questions, lui demandèrent ses papiers, et l'homme leur répondit imperturbablement

p165

en leur montrant des papiers dont ils furent satisfaits. Alors, pour être plus sûr de son affaire, le roulier crut devoir temporiser, et il vint à table en faisant comme s'il avoit coutume d'arrêter ici. Tout alloit bien... mais au bout d'une heure, quand il voulut repartir, il prit les chevaux du relais... ils étoient différens des siens ; les gendarmes l'avoient remarqué ; ils eurent des soupçons... ils ont fait venir le poste voisin ; ils ont entouré la voiture... ils l'ont prise ! ... l'homme a défendu M Durantal si bravement, qu'il leur a tué cinq hommes, ils ont alors tous tiré sur lui ! ... il est là... fusillé ! ... ils ont emmené Argow lié sur une charrette de paysan, et madame est sur un matelat

p166

que je lui ai donné... pauvre petite femme, elle fait peur ! ... elle l'embrasse ! ... elle le console ! ... *lui* ! est comme un saint ! ... quoi ! Cela a fait pitié aux gendarmes ! ... cette

pauvre Annette est là, comme si j' y étois avec toi ; elle ne prend garde à rien, elle ne voit que son mari... elle lui donne les plus doux noms, et je suis sûre qu' elle traversera tout Valence sans seulement s' en apercevoir. On aura beau être aux fenêtres et la regarder, elle ne verra que *lui* ! ... est-ce du malheur ! ... Vernyct immobile lâcha un horrible jurement, et s' écria : " vite, tous à cheval ! ... à cheval ! Courons, nous les rattraperons sur la grande route, et nous l' enleverons... non, c' est impossible... je suis seul ! ...

p167

oh ! Je le vengerai de manière à faire trembler tout le pays ! ... oui, je n' ai plus qu' à le venger ! ... et mourir ! ... ô mon pauvre capitaine ! ... un si brave homme ! ... il vous sautoit sur un vaisseau avec sa hache avec la figure calme comme celle d' une fille quand elle s' avance pour ouvrir un bal... mourir comme un voleur ! ... "

il termina cette oraison funèbre comme il l' avoit commencée, par un effroyable juron, et il dit à Jeanneton : " reste à ton auberge, j' y viendrai presque tous les jours à cinq heures du soir... tu me verras toujours... et je veux mourir à tes côtés ! ... "

-est-ce que nous pouvons mourir autrement ? Répondit Jeanneton... après l' avoir embrassée avec force,

p168

Vernyct reprit ses habillemens véritables, s' arma et s' élança vers le chemin qui conduisoit à la forêt, plein d' une rage qui le fit voler avec la rapidité d' un cerf.

En ce moment, Argow et Annette arrivoient en face de leur château de Durantal, là, Annette, jetant les yeux sur leur misérable équipage, arrêta le chef de l' escorte, et lui dit :

" monsieur, par pitié, ne nous laissez pas entrer à Valence sur cette horrible voiture ! M Durantal n' a jamais eu la volonté de vous échapper, et je crois que sa délivrance est impossible... permettez que l' on

aille chercher une voiture au château...  
l' officier étoit le même qui se trouvoit dans la  
diligence lors du

p169

premier voyage d' Annette à Valence ; il  
condescendit à cette prière, et Annette eut la  
faible satisfaction de voir son mari dans sa  
voiture. Ils arrivèrent promptement à Valence.  
Chaque tour de roue étoit pour Annette une  
douleur, et, sans le contact de l' être auquel  
elle avoit donné toute sa vie, elle seroit morte  
cent fois ; mais la patience, la résignation, les  
discours touchans et pleins de religion que lui  
adessoit Jacques, la maintenoient dans un état  
que l' on peut imaginer, mais qu' il est  
impossible de décrire. Elle ne pensoit pas ;  
son amour seul la guidoit, et cet amour étoit  
devenu plus que *folie* ... tout avoit disparu  
devant le malheur d' un époux adoré... et, où  
la société voyoit un criminel, elle voyoit

p170

le plus sublime des hommes. Elle lui avoit  
pardonné, M De Montivers l' avoit absous, elle  
ordonnoit, par ses regards, à tout homme, de  
les imiter ; et, si elle avoit comparu devant la  
société entière, elle l' auroit persuadée !  
Ils arrivèrent quelques heures avant la nuit à  
Valence : la ville étoit calmée, grâce aux soins  
de l' autorité ; mais, quand on apprit qu' on  
ramenoit M De Durantal, une foule immense  
suivit et escorta la voiture jusqu' à l' ancienne  
prison. M De Durantal y fut incarcéré, et  
sur-le-champ l' autorité déploya la force la plus  
imposante autour de cette prison.  
Ce fut là que se passa la scène la plus  
touchante et la plus attendrissante

p171

dont les murs d' une prison aient jamais été  
témoins. On voulut séparer Annette d' Argow, elle  
ne céda qu' à la force, et on l' entraîna mourante  
chez Madame Servigné ! ...

-quelle barbarie ! S' écria Charles en voyant sa cousine, ils vous séparent d' un homme qu' ils mènent demain au supplice, car les délais de l' appel sont expirés ! ...

-grand dieu ! Cria Annette, mon cousin, faites que je le voie ! ... que je vive le reste de ma vie ! ... elle tomba sans connoissance sur le lit de Madame Gérard que ces événemens avoient presque déjà mis dans le tombeau ! ... Charles s' en fut plaider cette cause de l' amour devant les autorités, et il obtint qu' Annette resteroit dans

p172

la prison de son mari jusqu' au matin. Adélaïde, Charles, M Gérard, la conduisirent à la prison, et lui apprirent que M De Montivers étoit arrivé à Valence... elle leva les yeux au ciel et y jeta un regard de douleur : " mon dieu ! Dit-elle, voici long-temps que je vous abandonne mais quel calice amer ! ... mes amis, prévenez M De Montivers qu' il sera agréable à Jacques d' être conduit par lui jusqu' au portique des cieux ! ... oui ! Mon époux de gloire ne fera que passer d' un vaste édifice de la création dans la *création elle-même* ! ... "

-courage ! Lui dit M Gérard.  
-oh ! Répondit-elle, j' en aurai tant qu' *il* vivra ! ...

p174

la porte de la prison se referma. Quel ange ! ... se dirent-ils.  
-elle est *femme* ! ... ce qu' elle a été *filie* ! ... dit M Gérard en pleurant.

## CHAPITRE 29

Annette frémit en voyant l' appareil de puissance déployé pour garder un seul homme qui toujours fut résigné. Les cours, les corridors mêmes étoient garnis de soldats et de gardiens. Ce fut en arrivant à son cachot que cette terrible idée, dont elle n' avoit jamais vu la conséquence face à face : " demain il mourra ! ... " vint

frapper son âme...  
à ce moment, la mort se mit en elle, et,  
quand on lui ouvrit la porte, elle apparut à  
Argow comme l' ombre d' Annette, et non comme  
Annette

p175

elle-même. Il en fut frappé, et lui dit : " eh,  
qu' as-tu, mon ange ? ... tu es changée ! ... "  
-oh oui, dit-elle, car je t' aime mille fois  
davantage ! Je t' apporte tout ce qu' il y a de  
tendresse sur la terre, réunie dans un même coeur,  
et ce coeur t' appartient ! ... ici, des larmes  
vinrent dans ses yeux, et elle lui ajouta :  
" demain ! ... "  
-demain, reprit-il, ô ma chère âme ! Demain,  
ton époux prend son vol vers les cieux ! L' échafaud  
est la marche dernière qui mène au temple quand  
le coeur est devenu pur ! ... vis avec cette  
idée... et pense que la mort est plus légère  
que les remords ! ... va, l' enfer, en voyant que je  
tâchois de lui échapper, conduit par toi, n' a  
pas lâché un instant

p176

sa proie ! ... il m' a tenté jusqu' au dernier  
moment ! Et quand *ils* m' ont délivré, l' odeur  
de la poudre, les cris, l' incendie, avoient je  
ne sais quel attrait que je n' ai repoussé que  
par ton image adorée... alors j' ai vu que j' étois  
devenu vertueux ! ... je le suis maintenant ! Et  
la terre est pour moi trop étroite, elle me  
rappelle mes crimes... ma guérison sera complète  
sur ce tréteau, devant cette foule ! ...  
-Dieu du ciel ! Faites que je ne le quitte  
pas ! ...  
-reste en exil ! Répondit Argow, ange tutélaire  
que le Dieu de bonté envoya au criminel pour lui  
donner salut et joie ! ... ta tâche n' est pas  
accomplie... rends mon ami vertueux ? Guide mon  
fils dans la voie céleste ! ...

p177

-oui ! Dit-elle enflammée et le visage brillant ;

car tu seras toujours avec moi ! ... l' étoile  
brillante, dont le feu pur guide le voyageur,  
est éternelle comme la voûte qu' elle éclaire ;  
mon ami, tu seras cette étoile pour Annette,  
pour ta famille ; et, comme une grande pensée  
dirige et le poète et le peintre, tu animeras  
toute notre vie... si je reste ! ... ajouta-t-elle  
avec un soupir.

Une lampe accordée par faveur éclairait le  
cachot, et répandoit une lueur funèbre. C' étoit  
la dernière nuit du condamné, et quoique toute  
créature vivante fuie le meurtrier, Argow avoit  
entre ses bras une femme qui gracieusement  
caressoit sa chevelure, son visage. à les voir,  
on eût dit Léandre reçu, à la faveur

p178

d' une nuit orageuse, par Héro, et le lendemain  
les flots devoient emporter l' amant chéri dans  
l' immense abîme...

Annette effrayée jeta un cri perçant : en vain  
son mari la pressa-t-il de lui dire ce qui avoit  
occasionné ce cri, elle se garda bien de lui  
avouer la vision horrible qu' elle venoit d' avoir :  
elle avoit revu, malgré elle, cette ligne rouge  
sur le cou d' Argow ! Cette ligne fine comme la  
lame d' un couteau ! ...

-Annette, lui dit Argow avec calme, écoute ?  
Oublie, je t' en supplie, le cruel moment de  
demain ! Songe que j' ai vu tant de fois la  
mort, que je sais que ce n' est rien... pense que  
dans ce cercle qui paroît affreux, et où ma tête  
sera irrévocablement

p179

prise, je serai tel qu' aux italiens, lorsque tu  
m' auras appris que nous serions unis... sois digne de  
moi ? ... grande, énergique ! ... et songe que je te  
fais ma dernière prière... accorde-moi ce que je  
vais te demander ? ... quand je serai mort,  
ensevelis-moi toi-même... à la nuit, et que  
Vernyct fasse élever un modeste monument qui dise  
combien je fus criminel, mais combien aussi  
je fus repentant... Annette ! Annette ! ...  
elle pleuroit, son courage l' abandonnoit... " tu  
mourras donc ? ... " disoit-elle ; et, pendant

quelques instans, ce fut tout son discours. Elle se jeta à genoux, et dit avec ferveur Dieu ! Père des hommes ! Tu le sauveras, au moins ! ... tu lui donneras

p180

l'entrée de l'édén... ah ! Que nous y soyions réunis à jamais ! ... à ce moment, un rayon de la lune, par l'artifice, de son cours, entra par les barreaux, et vint illuminer Argow et Annette qui étoient à genoux : Annette regarda son époux, et le vit si brillamment éclairé et si resplendissant, par l'effet de cette lueur qui se répandoit avec grâce sur les surfaces, qu'elle se leva et dit : ah ! Voilà mon époux de gloire ! ... le voilà ! ... il est prédestiné pour les cieux ! Et c'est moi qui l'y ai conduit ! ... cette idée lui donna une force, un courage, une énergie, que les discours d'Argow fortifièrent ; et, dans un moment d'enthousiasme. Faisons la pâque, comme les hébreux

p181

quand ils partirent pour la terre promise ! ... s'écria Argow ; un dernier repas en égypte ! Une dernière nuit remplie par l'amour et la religion ! ... entourons le dernier acte de l'homme vivant de tout ce qu'il y a de grand, de beau, de délicat... -son dernier baiser m'a donné la mort ! Dit Annette en fermant la porte de la prison... je ne le verrai donc plus ! ... elle étoit comme égarée, elle couroit par toutes les rues de Valence, sans pouvoir trouver son chemin. Le crépuscule du matin avoit une fraîcheur qui la faisoit frissonner sans qu'elle s'en aperçût. Elle vit au loin des hommes qui travailloient sur une place avec de la lumière.

p182

" je leur demanderai mon chemin, dit-elle. " elle s'avança vers eux avec un frisson glacial, et, les yeux hagards, elle prit la main d'un homme en

veste, en lui disant : " mon ami, quelle  
heure est-il ? ... "  
-cinq heures...  
-pouvez-vous m' indiquer mon chemin ? ...  
-volontiers... où allez-vous ?  
-pourquoi donc ces bois, ces charpentes ? ...  
-elle est folle ! ... dirent en chœur les trois  
hommes à voix basse...  
-vous ne voyez donc pas que c' est l' échafaud ? ...  
et que ce matin l' on...  
elle n' entendit pas l' horrible mot, car  
l' infortunée jeta un cri et tomba

p183

entre les bras du bourreau. à ces marques de  
douleur, il reconnut Madame De Durantal : elle  
étoit là, à deux pas de l' hôtel de Charles, les  
deux hommes la conduisirent à la porte, l' assirent  
sur la borne, sonnèrent et se retirèrent en  
disant : " pauvre femme ! ... "  
l' autorité avoit jugé à propos d' indiquer  
l' exécution pour le matin, afin de ne pas laisser  
le temps aux amis du condamné de réunir des  
forces et de commettre, une seconde fois, des  
attentats aussi grands que ceux dont Valence  
avoit été témoin la nuit du jugement. Néanmoins,  
malgré toutes les précautions prises pour  
exécuter M De Durantal devant le moins de  
monde possible, la nouvelle de son arrestation

p184

et celle de son supplice matinal, semblèrent  
voler. L' on prévint, par l' espèce d' instinct qui  
anime les masses, que cette sanglante tragédie  
du peuple auroit lieu le lendemain : l' on vit  
passer, l' on entendit construire l' échafaud, et, de  
toutes parts, le peuple accourut.  
La place étoit vaste, l' échafaud se trouvoit au  
milieu, et il étoit gardé par un escadron tout  
entier de gendarmerie. Cette place ne sembloit pas  
assez large pour contenir les flots du peuple qui  
s' y pressoit. On ne voyoit, du haut des fenêtres,  
qu' une mer agitée que formoient les têtes noires  
des hommes et les têtes garnies de bonnets d' une  
multitude de femmes. On étoit pressé comme  
pour une fête publique, et il y avoit

p185

un épouvantable flux et reflux, car le monde en abondant causoit des mouvemens intestins parmi cette foule, comme s' il y eût régné un ouragan.

Les fenêtres étoient toutes ouvertes et garnies de spectateurs, comme pour un tournoi. Si elles n' étoient pas pavoisées, il y avoit, pour la commodité des gens qui regardoient, des coussins, des tapis... ne faut-il pas être à son aise pour voir un supplice ! ... les fenêtres avoient même deux ou trois rangées de têtes ! ... on loua des croisées, tant il fut difficile de savourer la dernière douleur d' un homme. Il y avoit beaucoup de femmes ! ... en France ! ... au dix-neuvième siècle ! ... et cette scène, si elle ne se renouvelle pas

p186

souvent à Valence, se reproduit souvent dans ce royaume pendant l' année ! ... si la postérité lisoit des romans, et s' ils ne mouroient pas en un jour,... elle demanderoit où étoit située la France ? ... en Europe, là où furent jadis la Grèce et Rome.

Les uns rioient, les autres parloient, il y avoit un brouhaha comme au théâtre, avant que la pièce ne commence : peu s' en falloit que quelques voix ne se plaignissent des retards. Cependant on doit dire que généralement le condamné excitoit le plus grand intérêt, et lorsqu' on parloit de Mme De Durantal, pas une âme ne restoit froide à son malheur. On se racontoit la manière dont Jacques avoit été pris, et quelques-uns

p187

exprimoient le regret de ne pas avoir appris qu' il se fût enfui. Aussitôt qu' il paroissoit quelque chose dans la rue par laquelle le tombereau devoit passer, un *hourra* s' élevoit, produit par je ne sais quel sentiment... pour un homme qui raisonne il y a de quoi frémir ! ... si cette masse de peuple vient donner au malheur, par sa présence, une marque de plainte et des

larmes, il seroit sublime pour un criminel de voir courir le monde entier ; mais si le coupable se trouvoit seul avec le bourreau, le ciel, un ami et sa conscience, la justice et la religion, je crois que tout ce qui a vie et raison admireroit ce groupe dans la solitude, en se reportant, par la pensée, à cette dernière scène.

p188

-le voilà ! ... le voilà ! ... le voilà ! ... ces paroles furent dans toutes les bouches, et cette voix collective fut comme le dernier mugissement d' une tempête qui cesse tout-à-coup. Les têtes se tournèrent vers un seul point, et le silence le plus épouvantable qui jamais ait régné dans une foule s' établit comme s' il eût été ordonné par un pouvoir magique.

Il ne fut troublé que par le conducteur de la charrette qui fouettoit son cheval, et par le roulement des roues sur le pavé ; cette fatale charrette avoit paru, et, pour l' honneur de l' humanité, toutes les âmes s' étoient réunies dans une même pensée, la plainte de la misère ! ... Argow étoit dans le tombereau avec M De

p189

Montivers ; et, pour ceux qui ne connoissoient pas le criminel personnellement, et sans le costume du vénérable prêtre, on eût pris M De Montivers pour le condamné. Jacques De Durantal étoit à ses côtés, et soutenoit le bon prêtre qui pleuroit : " allons, mon vénérable ami, vous qui m' avez réconcilié avec le ciel, vous, mon père en Dieu, du courage ! ... notre séparation n' a rien de cruel, si les espérances de l' homme ne sont pas vaines : je vais être heureux et je quitte une enveloppe grossière pour ne plus garder... vous savez ! ... cette belle robe d' innocence... oh ! Votre sermon... il est toujours là, dans mon coeur. " en disant ces mots, Jacques regardoit le firmament avec une expression

p190

angélique ; la beauté du ciel sembloit avoir décoré sa figure de quelque chose de brillant ; les remords avoient disparu pour faire place à l' espoir ; et, quand ses yeux tombèrent sur la foule, ce ne fut que pour y distribuer des sourires de bonté qui semoient les regrets. Le char marchoit entre deux haies silencieuses ; en fermant les yeux, l' on eût cru qu' il n' y avoit personne.

Le malheur vouloit que l' habitation de Madame Servigné ne fut pas loin de cette place, comme on l' a vu, de manière que les cris de " le voilà ! ... le voilà ! ... " suivi de ce silence, parvinrent à l' oreille d' Annette et la rendirent comme aliénée. " ah ! Ils l' ont tué ! ... un seul coup !

p191

S' écria-t-elle ; et cette ligne rouge, la voilà ! ... oh ! Je puis rire, maintenant, car tout ce qui est sur la terre m' est indifférent ! ... " il fallut toute la force de Charles et de M Gérard pour la contenir ; elle les saisissoit et lançoit des cris indistincts comme un être privé de raison et qui ne parle aucune langue. -ma fille ! ... ma fille ! ... disoit Madame Gérard, d' une voix affaiblie... ma fille ! ... -ma fille ! ... répéta Annette, je n' ai plus de mère, de père ! Tous mes parens sont dans la place, maintenant, sur ce tréteau ! ... pendant un temps que nul des personnes qui tenoient Annette ne put déterminer, on n' entendit que

p192

des plaintes incohérentes... des pleurs... des sanglots...

cependant le char étoit arrivé à l' échafaud ; Argow y monta, leva les yeux au ciel, dit à M De Montivers : " je vous recommande Annette ! ... ce fut... oh ! C' est un ange ! ... adieu...

la foule alloit s' écouler en silence, lorsqu' une scène effrayante eut lieu avec la rapidité de l' éclair.

-en recevant le coup, il murmuroit " Annette ! ... "  
dit un homme qui étoit le plus près de  
l' échafaud.  
Soudain, un grand corps presque gigantesque  
s' élança sur l' échafaud :

p193

il avoit les bras nus, il les trempa dans le  
sang de Jacques, et, montrant ses mains au  
peuple : " je n' essuierai ce sang, s' écria-t-il,  
que lorsqu' *il* sera vengé ! ...  
*vengeance ! ... vengeance ! ... tu seras  
terrible ! ... "*  
cette action, ces paroles furent comme un coup  
de foudre, Vernyct, car son nom fut proclamé  
par le peuple, se jeta au milieu de la foule,  
qui, saisie d' horreur, se rangea comme si le feu  
passoit, afin de n' être pas tachée du sang  
que Vernyct présentait en tendant les mains ;  
il s' élança sur un cheval et disparut.  
Il y eut alors, parmi la foule, comme un  
réveil.  
-l' avez-vous vu ?

p194

-oui, il avoit un grand manteau noir.  
-moi, disoit un autre, je n' ai vu que ses  
bottes.  
-étoit-il grand !  
-il a bien choisi, disoit le premier, le côté où  
il n' y avoit point de gendarmes...  
-son visage étoit bien bouleversé ! ... il avoit  
l' air d' un lion qui déchire sa proie ! ...  
enfin, il n' y avoit pas une personne qui ne  
parlât de cette apparition qui fut comme un  
météore... ce cri de *vengeance ! ...* avoit  
retenti dans toute la place comme le son d' un  
clairon, et cette dernière scène de la  
tragédie éclipsoit l' affreux dénouement.  
La place se vida lentement ; mais

p195

enfin, à la chute du jour, tout avoit disparu,  
et le calme régnoit seulement là ; car, dans

tout Valence, on ne parloit que du serment de Vernyct, et l' on cherchoit quelles seroient les victimes de cette promesse sanglante ! ...  
l' autorité, active et prudente, prit toutes les mesures nécessaires, afin que cette insensée fidélité n' eût aucune suite fâcheuse ; mais les gens qui connoissoient ce qu' avoit déjà fait Vernyct, et qui jugeoient son caractère aigri par les événemens, n' étoient pas sans de vives inquiétudes. L' on conseilla à M De Rabon, le chef du jury, et à M De Ruysan, le procureur du roi, de se tenir sur leurs gardes ; mais ces derniers, soit par

p196

courage civil, soit confiance dans les mesures de l' administration, restèrent dans la plus grande sécurité, protégés, qu' ils l' étoient, par leur conscience.

## CHAPITRE 30

p197

Quatre heures après l' exécution, Annette vivoit encore ; mais l' on a vu dans quel horrible état elle se trouvoit. La chambre où gisoit sa mère présentoit un spectacle affreux ! Tout-à-coup, au milieu de son délire, Annette eut comme une pensée lucide, elle s' arrêta, ne cria plus, s' assit devant le lit de sa mère, et tout le monde, rangé en cercle autour d' elle, attendit avec impatience les paroles qui alloient sortir de cette bouche, dont les lèvres, jadis fraîches et pures, étoient comme flétries.

p198

- *il m' a dit de l' ensevelir ! ...* cette phrase, prononcée par cette femme au milieu de ce cercle de parens attentifs, avoit un tel caractère qu' une terreur froide comme la mort se coula dans les veines des assistans.  
-Charles ! Dit-elle avec un horrible sang-froid, en le montrant du doigt, c' est vous qui l' avez

conduit là, sur la place ! Il vous a pardonné, cette nuit, en m' embrassant, il me l' a dit d' une voix touchante ! ... il est mort, la terre est satisfaite ; on peut avouer que c' étoit un ange ! ... eh bien ! Moi, Charles, je t' inflige, pour peine, d' aller redemander son corps... je dois lui obéir... il faut que nous l' ensevelissions... à Durance, dans l' île des peupliers ! ...

p199

va, Charles, je serai tranquille... Charles obéit en silence. Annette resta au chevet du lit de sa mère. Madame Gérard tourna lentement ses yeux, déjà dénués de toute leur expression, et, regardant sa fille, elle lui dit d' une voix sépulcrale : qu' est devenue mon Annette, cette brillante vierge qui, les yeux pleins de vie, le visage rayonnant, travailloit à de la dentelle et vivoit pure ! ... ô ma fille ! ... il faut l' oeil d' une mère pour te reconnoître ! ... -ma mère ! ... ô mère chérie, bénissez-moi et ne m' accablez pas ! ... mon fardeau est plus lourd que le vôtre... vous n' avez encore rien perdu ! ...

p200

-et l' honneur ! ... s' écria la mourante en se mettant sur son séant. Annette baissa la tête, et dit à voix basse : je me trouve honorée de lui avoir consacré ma vie ! ... c' étoit une âme née pour être grande et généreuse, elle le fut trop tard ! ... Madame Gérard se maintint sur son séant, prit les mains d' Annette, les porta sur son coeur, et dit, avec cette voix et ce sentiment qui rendent ces sortes de scènes pleines de majesté : " ma fille, tu ne m' as jamais apporté que bien et que consolation, Dieu nous frappe, il a ses raisons, sois à jamais bénie, car tu fus une fille tendre et une épouse grande et noble ! ... "

p201

elle retomba sur son oreiller, en serrant la main d' Annette. M Gérard vint la regarder, et,

devinant son intention, Madame Gérard lui dit : " je vais très-bien, mon Gérard ! ... " mais un faible sourire erra sur ses lèvres décolorées... au bout de deux heures passées dans l'angoisse et le silence, Charles parut et dit à Annette : le corps de mon cousin est en route pour Durantal, quand vous voudrez, Annette, nous nous y rendrons.  
-sur-le-champ ! Dit-elle. Elle fut à son père, l'embrassa avec une espèce de folie, et déposa un baiser sur le front de sa mère. Madame Servigné resta seule auprès de Madame Gérard. M Gérard, Annette, Charles,

p202

M et Madame Bouvier, montèrent en voiture et partirent, à la chûte du jour, pour Durantal. -hier, à cette heure, *il vivoit ! ...* dit Annette.  
Pendant tout le chemin, les trois cousins remarquèrent une sorte de décomposition dans les traits de l'aimable femme qui succomboit sous le poids de ses malheurs. En effet, Annette n' étoit plus soutenue par la présence de l' être qu' elle chérissoit ; il sembloit que son énergie se fût enfuie. Alors toutes les douleurs et les fatigues de cette semaine de désolation, qui se trouvoient comme suspendues, fondirent sur elle, et elle ressentit tous les maux physiques et intellectuels qu' elle devoit éprouver : on l' entendit se plaindre, comme

p203

si elle étoit seule ; elle déplorait surtout *une douleur qui lui scioit le cou ; ses jambes...* elle ne les sentoit pas ; elle étouffoit, voulut soulever la glace de la voiture, et elle la laissa, parce qu' elle *ne le pouvoit pas ! ...*  
Charles sentit des larmes amères couler dans ses yeux, en contemplant ce noble visage jadis si pur, si frais, si gracieux : toutes les veines du visage étoient marquées ; les cheveux d' Annette étoient devenus, durant cette journée, blancs comme de la neige ; elle ne s' en apercevoit pas ; son souffle s' échappoit avec peine d' entre ses lèvres

blanches ; ses yeux, toujours pleins d' expression, étoient levés vers les étoiles, et ils étoient comme secs et brûlans...

p204

Charles lui prit la main ; elle avoit le froid de la mort. Charles serra la main de M Gérard, et le vieillard lui répondit par un regard affirmatif qui le remplit de terreur ! Il y a des êtres qui ont, malgré leur peu d' esprit, le don d' être sublimes par un geste, ou peut-être les circonstances seules donnent-elles le ton aux individus...

à moitié chemin, Annette se mit à chanter d' une voix pure et recueillie, comme si elle eût été parfaitement tranquille et heureuse. Ils se turent et l' écoutèrent en silence : son chant étoit grave, mais d' une mélodie extraordinaire ; elle ne chantoit rien qui fût connu, sa musique paroissoit venir d' une improvisation. L' attendrissement les gagna tous,

p205

et ils admirèrent, au milieu du calme de la nuit et des champs, cette vierge, ce cygne, qui sembloit dire adieu à la terre ; elle avoit les yeux constamment fixés sur une étoile, et la lumière des cieus, donnant sur son visage, y jetoit d' avance l' auréole des saints...

en mettant pied à terre, et revoyant Durantal qui se dessinait dans les cieus comme un immense géant, Annette pleura... elle prit le bras de Charles et marcha, avec assez de peine, dans l' avenue ; elle ne se plaignoit pas de la faiblesse de ses jambes, mais de la dureté du sol. Charles s' aperçut alors que sa cousine n' avoit pas long-temps à vivre. Elle arriva dans son parc, sur lequel elle jeta un dernier coup-d' oeil.

p206

Elle regarda de sang-froid l' île des peupliers, où elle vit briller de la lumière ; mais, avant de s' y rendre, elle voulut monter dans son appartement, et là elle embrassa, avec un plaisir

amer, tout ce que son mari avoit coutume de toucher. Elle revit la chambre nuptiale, et déposa un baiser sur la couche. La chambre étoit restée exactement dans l' état où elle la laissa le jour de l' arrestation de son mari. Elle distribua à tous ceux qui avoient servi à Durantal, de l' argent, et lorsque le secrétaire fut vide, elle y découvrit sur des papiers quelques cheveux d' Argow qu' elle donna à son cousin en y joignant une boucle des siens : elle fit tout cela naturellement. Puis, ayant parcouru les galeries,

p207

elle redescendit avec précipitation et sans retourner la tête ; elle s' élança dans le parc, suivie de tous les domestiques, de Charles, de M Gérard et d' Adélaïde.

L' on se mit en marche vers l' île des peupliers : les deux nègres portoient le corps de leur maître, et Annette se repaissoit, avec une effroyable avidité, des formes qu' un linge éblouissant laissoit apercevoir. Elle tendoit les mains comme pour palper encore le seul être qu' elle aima d' amour ; ses yeux avoient même la voracité du besoin ; elle embrassoit, par sa vue, le corps tout entier...

-oh ! Elle est morte ! ... se dit Charles...  
ce convoi silencieux passa à travers

p208

les riantes allées et les prairies de Durantal, la lune environnoit le cortège de sa lumière pure, et l' on n' entendoit que le bruit des pas et celui des feuilles.

Arrivés à l' île des peupliers, l' on déposa le corps de M De Durantal par terre ; Annette s' agenouilla et récita les prières de l' église. Quand cela fut fini, elle se retourna et dit :  
" tous ceux qui t' ont connu, mon ami, sont là ! ... je me trompe, ton plus fidèle frère n' y est pas ! "  
-il y est ! ... cria une voix sourde, et l' on vit une grande ombre s' avancer lentement et mystérieusement. -mais, pendant que vous le pleurez, il songe à venger l' amitié ! ...  
-Vernyct, dit-elle, en l' amenant

p209

vers le corps gisant de son ami, la mort de tout ce qui a vie ne lui ôtera pas cette fatale ligne rouge. Renonce, sur sa tombe, à faire le mal, et deviens vertueux !

-non ! ... et le féroce lieutenant, levant ses mains ensanglantées vers le ciel, ajouta : j' ai ma religion à moi... *il* sera vengé ! ...

à ce moment, les deux nègres, ayant descendu leur maître dans la fosse, avoient jeté une pelletée de terre ; le bruit fit retourner Annette qui vouloit prier, de sa douce voix, l' ami de Jacques... en ne voyant plus de vestiges de cet être qu' elle avoit chéri... elle jeta un cri, et tomba si précipitamment dans la fosse, que les deux nègres lui jetèrent deux autres pelletées de terre ;

p210

on se précipita pour la relever, mais elle étoit morte ! ... ses cheveux s' étoient écartés autour de sa tête, et leur blancheur, rendue brillante par le reflet de la lune, lui donnoit l' aspect d' une sainte que l' on retiroit de sa tombe... il n' y avoit aucun espoir.

L' on n' osa pas la séparer de celui qu' elle tenoit embrassé par un dernier effort de l' instinct de l' amour ! ...

Vernyct s' avança et dit : " on m' a tué deux amis ! ... je veux deux victimes ! " et des larmes interrompirent le reste de son discours.

Il fut à Charles, tira un portefeuille de son sein, et lui dit : " voilà le reste de toute la fortune de Durantal ; je n' en ai que faire, car j' ai pris tout ce qu' il falloît pour Jeanneton et pour récompenser mes

p211

amis ! ... je n' ai plus besoin de rien... votre repentir est vrai, soyez donc le dépositaire de ces quatre millions, et faites-en ce que bon vous semblera... adieu ! ... vous entendrez parler de moi, car je vais semer l' horreur dans

tout le pays ; mais quelque temps après on ne parlera plus du tout de Vernyct ! ... "

il s' élança dans le taillis ; mais on le vit promptement revenir, et, prenant Charles par la main, il le secoua fortement, en lui disant d' une voix émue : " je te recommande Jeanneton ! Ne crois pas, parce qu' elle se soit donnée à moi, qu' elle soit une créature indigne d' être aimée... pour un honnête homme, c' est une autre Annette, s' il est permis de donner ce nom à une créature

p212

vivante... adieu ! ... " on ne le revit plus.

Ainsi qu' au théâtre, lorsqu' une fois le noeud d' un drame est tranché, il devient tellement impossible de réussir à intéresser, qu' on a fait une loi de cesser à l' instant ; mais la curiosité des lecteurs ne seroit pas satisfaite si je n' achevois pas de donner le détail des actions du lieutenant, qui, toutes criminelles et horribles qu' elles soient, ont un genre d' intérêt pour certains lecteurs. Alors il sera loisible à celui qui ne s' intéresse qu' à Annette et au criminel d' en rester là. Ceux qui voudront tout connoître n' auront qu' à poursuivre.

p213

Malgré toutes les précautions que l' on prit pour annoncer à Madame Gérard la mort d' Annette, elle ne survécut pas long-temps à cette fille chérie ; elle languit encore quelque temps, et finit par expirer dans les bras de son *cher Gérard* .

Ce ne sont pas les mourans qu' il faut plaindre ! ... cette parole touchante est vraie, et M Gérard le prouva. Par toute la douleur que ce pauvre être éprouva pour se séparer de son bureau des droits réunis, qu' il avoit dirigé pendant trente ans, l' on peut juger de celle qui l' envahit tout entier à la mort de sa femme. Il quittoit un être avec lequel il avoit cheminé presque toute sa vie.

p214

Jamais l' idée d' une infidélité ne lui étoit venue en tête, et il avoit toujours pensé tout haut avec elle. Il pouvoit revoir son bureau, mais revoit-on un être perdu pour toujours ! ... il alloit dans Valence sans but, sans idées (il n' en eut jamais beaucoup) ; mais, pour le pauvre homme, être sans guide et sans point de mire, ne plus retrouver au logis le même visage qui lui adressoit toujours le même sourire... il faisoit pitié même à ceux qui ne le connoissoient pas, car il sembloit qu' à chaque acte d' existence il lui manquât quelque chose qu' il ne pouvoit définir, et qui rendît sa vie incomplète. Cette douleur passive, qui reste long-temps, et qui, ne se dévoilant en rien dans les actions, reste au fond du coeur

p215

et répand sur la vie une teinte d' indécision, est toute aussi touchante que celle qui brise comme l' orage.

Il se retira à Durantal, et y fit du bien sans éclat : il alloit chaque jour arroser les fleurs qu' il planta lui-même sur *leur* tombe, car il ne *les* nomma jamais... le nom d' Annette le faisoit même pâlir... enfin, s' il ne resta pas trois heures sur *sa* tombe pendant les premiers jours, il y alla perpétuellement par la pluie, le vent, le soleil, l' hiver, l' été, et cette triste histoire devait être toujours pour lui comme arrivée de la veille. Les malheureux virent en lui une réunion de quatre êtres qui sembloient vivre en lui et l' accompagner toujours.

Le lecteur peut se retracer le sous-chef peint dans le premier chapitre

p216

de cet ouvrage, et il le verra de même, à la douleur près ; car sa petite et habituelle grimace de bienveillance fut remplacée par le masque éternel de la plainte et de la mélancolie. Il ne vécut pas, il végéta dans un cercle de bienfaisance et de douleur. Madame Servigné, sa belle soeur, remplaça sa femme

auprès de lui.

Adélaïde et son mari prospérèrent. Charles passa en Amérique, et l' on n' a plus eu de ses nouvelles. Cependant un jour la gazette de Colombie annonça la mort d' un jeune français qui s' étoit dévoué pour une mission dangereuse. Adélaïde, en apprenant cette particularité, ne douta pas que ce français ne fût son frère. Maintenant il ne nous reste plus que Vernyct et Jeanneton.

p217

Un grand mois s' étoit écoulé depuis l' exécution de M De Durantal, et l' on avoit cessé de parler de cet événement. Si parfois quelqu' un, dans les cercles de la société, venoit à y penser, c' étoit pour dire :

-hé bien, cet homme qui a paru sur l' échafaud pour annoncer de si grands malheurs, qu' est-il devenu ?

-l' on n' en sait rien, répondoit-on ; il paroît même que, malgré tous ses soins, la police en a perdu la trace.

-il est loin... disoit un autre ; quand on a hérité de la fortune de M De Durantal, on a bien plus envie d' en jouir que de venir brûler les bicoques de Valence.

p218

-ma foi, à la place de M De Ruysan, je demanderois mon changement... cet homme a annoncé par ses actes un grand caractère... il est peut-être comme le chat qui attend avec patience le moment de s' élancer sur sa proie.

Cependant au bout d' un mois le feu de la curiosité s' étoit amorti : le procès sur l' évasion de M De Durantal n' avoit pas eu lieu, parce que l' on n' avoit pas réussi à retrouver les vrais coupables, et rien n' indiquoit à la police de Valence que Vernyct eût des intentions hostiles. On finit même à cette époque par se relâcher de la sévérité des mesures adoptées pour protéger ceux que l' ami du criminel avoit en quelque sorte désignés, et l' on s' endormit sur cette haine sourde.

p219

Le nouveau préfet de Valence donnoit un bal, et tout ce qu' il y avoit de distingué dans la ville y assistoit : M De Ruysan et M De Rabon y étoient, et s' en allèrent vers les onze heures... à minuit, au milieu d' une contredanse, l' on entendit des cris affreux, des hurlemens, et l' horrible bruit d' une multitude de trompettes qui par leurs sons sembloient convoquer toute la ville... l' on se porta en foule aux fenêtres, et l' on aperçut une vive lumière qui venoit de la place sur laquelle avoit eu lieu l' exécution d' Argow. Sur-le-champ tout le monde s' y transporta dans la plus vive inquiétude, et en sortant l' on vit la multitude accourir dans le désordre de gens qui s' éveillent. Quel affreux

p220

spectacle se montra aux regards des spectateurs indignés ! ... quarante à cinquante cavaliers armés, masqués, et couverts de grands manteaux noirs, parcouraient la place, en suivant M De Rabon et M De Ruysan que deux hommes traînoient impitoyablement. Chaque cavalier avoit une torche, et, tenant les guides de leurs chevaux entre leurs dents, leur sabre d' une main et leur torche de l' autre, ils cavalcadoient dans la place, avec des hurlemens effroyables, et en décrivant un cercle. Ce que l' on raconte des cannibales dansant autour de leurs victimes, ou plus encore l' horrible joie des égorgeurs de la saint Barthelemy, ou des féroces septembriseurs, rien ne pourroit

p221

donner l' idée de cet épouvantable concert donné par la vengeance. Si tout le peuple accouru vouloit faire un mouvement pour arracher les deux victimes, soudain les cavaliers se portoient vers l' endroit où les spectateurs faisoient mine de se révolter, et ils montroient sur-le-champ une forêt de carabines tendues. Ce que l' on se figure du *boa* et de sa proie étoit réalisé : la

foule, comme *charmée* , restait immobile.  
Aux armes ! Aux armes ! ... crioit-on de toutes parts ! ... les uns couroient aux casernes, les autres aux postes voisins ; et pour la seconde fois Valence étoit, au milieu de la nuit, en proie à la même épouvante et à la même terreur qui l'agitèrent la nuit de l'évasion de Jacques.

p222

Dans le lointain l' on entendit le bruit des chevaux de la gendarmerie qui accouroit au grand galop, et celui des tambours de la troupe de ligne qui venoit au pas redoublé... alors le grand fantôme noir qui traînoit M De Ruysan s' arrêta, descendit de cheval, et le nègre qui tenoit M De Rabon en fit autant. Il y eut un cri d' horreur parmi la foule ; mais les cavaliers ne firent qu' un mouvement, et cet horrible mouvement arrêta le zèle des habitans ! ... on voyoit avec surprise des femmes en robes de bal et toute l' assemblée du préfet, mêlées aux habitans. Toutes les fenêtres étoient ouvertes, et chacun, une lumière à

p223

la main, regardoit immobile cette affreuse scène.  
-accordez-moi un moment, dit M De Ruysan à son farouche bourreau, je veux faire ma prière...  
-bah ! Pour un *oremus* de plus ou de moins, l' on ne vous damnera pas.  
-si vous voulez qu' on vous accorde du répit à l' heure de la mort, accordez-m' en ? Demanda M De Rabon.  
-je ne veux pas de délai quand je mourrai ! ... répondit le nègre.  
Les deux têtes tombèrent ensemble ! ...  
-à la même place ! Cria le lieutenant.  
à ce moment, la foule se précipita, la gendarmerie et les troupes

p224

arrivèrent, mais le lieutenant et Milo étoient

remontés à cheval ; les cavaliers fondirent sur la gendarmerie, tirèrent, presque à bout portant, leurs carabines, dissipèrent l' escadron, et disparurent avec une telle vélocité, qu' il fut impossible de les poursuivre...

Valence resta plongée dans la consternation la plus profonde, et l' autorité résolut de détruire ces horribles brigands à tel prix que ce fût. Telle fut la vengeance de l' homme qui ne promettoit jamais rien qu' il n' essayât de le tenir...

## CONCLUSION

p225

Vernyct et ses quarante camarades, n' ayant pas été atteints par la gendarmerie qui les poursuivait, se retirèrent dans les bois ; mais l' autorité ne tarda pas à prendre les mesures les plus vigoureuses pour détruire cette horde de brigands. Un régiment d' infanterie et toute la gendarmerie de Valence furent commandés par un habile officier qui fut obligé de combattre Vernyct, absolument comme s' il se fût agi d' une armée entière. Pour Vernyct, aussitôt qu' il eut connaissance de la guerre qui lui étoit déclarée, il se

p226

mit en campagne, et parcourut le pays en se livrant à des excès qui le rendirent le fléau de cette contrée.

Il tomboit à l' improviste sur les postes des troupes, et les détruisoit ; il arrêtoit sur les routes, même en plein jour, et se livroit à toutes les cruautés que lui dictoient et son désir de vengeance et son naturel sauvage, que les événemens arrivés à son ami avoient aigri ; cependant, d' après les diverses aventures rapportées, et dont on tenoit registre à Valence, l' on remarqua que le lieutenant et ses complices ne faisoient jamais de mal aux paysans, aux ouvriers, aux malheureux, et même que sa vengeance ne s' exerçoit que sur ceux qui faisoient partie d' une certaine classe de la

société :

p227

ainsi, il étoit impitoyable pour les gens de justice, les administrateurs ou ceux qui tenoient à l' administration : il étoit cruel pour les gendarmes et les moindres individus attachés à la police : souvent il ordonnoit de laisser aller les soldats sains et saufs, et se contentoit de retenir les officiers comme otages ; quelquefois il donnoit de l' argent à ceux qui en manquoient, et il payoit tout ce qu' il prenoit. Dans les fréquentes rencontres qu' il eut avec les troupes, les officiers ne purent s' empêcher de lui rendre cette justice, qu' il étoit difficile de montrer plus de bravoure et d' audace que lui et que ses gens. Sa résistance fut si longue, et son adresse étoit telle, que l' on se vit

p228

obligé de lui faire des propositions qu' il n' accepta jamais. Enfin, lorsqu' un de ses gens étoit blessé, qu' il devenoit impossible de le transporter, et qu' il étoit menacé de tomber au pouvoir de l' ennemi, il y avoit ordre de l' achever, car Vernyct et ses gens craignoient par-dessus tout l' échafaud sur lequel Argow avoit péri. Lorsque le hasard vouloit qu' un brigand tombât entre les mains des assaillans, Vernyct annonçoit aussitôt l' intention de mettre à mort tous ses prisonniers, et alors l' on échangeoit le brigand contre un certain nombre d' officiers. Cette lutte dura pendant un certain temps ; mais, quelqu' habile que fût le lieutenant, il perdoit souvent

p229

du monde, et il ne cherchoit pas à recruter, quoique bien des mauvais sujets se fussent présentés à lui ; alors au bout de trois mois il se vit réduit à une douzaine d' hommes aussi adroits et aussi intrépides que lui.

Ce combat d' hommes en guerre avec la société pourroit, à lui seul, fournir le sujet d' un ouvrage qui ne laisseroit pas d' être curieux par la singularité des maximes, le contraste des caractères et l' intérêt de cette action tumultueuse ; mais ici une telle peinture n' est pas l' objet de cette conclusion, et nous n' avons rapporté succinctement l' histoire de cette horde, qu' afin d' arriver à la mort de Vernyct. Après la mort d' Annette et de son

p230

mari, Jeanneton s' étoit retirée à son auberge, et l' administration, instruite de la liaison qui existoit entre le chef de cette bande redoutable et la jolie hôtesse, n' avoit point inquiété Jeanneton, et sembloit fermer les yeux sur l' espèce de complicité de la jeune paysanne. Ce silence étoit assez facile à interpréter, et Vernyct avoit assez de ruse pour savoir qu' on ne lui laissoit Jeanneton que comme un piège auquel on prétendoit le prendre. Néanmoins le rusé lieutenant n' en vint pas moins chez Jeanneton : c' étoit chez elle qu' il prenoit ses repas, soit le jour, soit la nuit, lorsqu' il se trouvoit dans ses parages. L' amour actif de sa maîtresse, les déguisemens qu' il savoit prendre,

p231

sa célérité, sa bravoure le préservèrent pendant long-temps des dangers qu' il couroit. Quelquefois l' on séduisit les espions qui rodoient dans l' auberge ; souvent Vernyct se maintint par la force ; mais le danger croissoit, loin de diminuer.

Un soir, le lieutenant avoit fait donner, par ses douze hommes, une alarme à tous les postes qui entouraient l' auberge, et, ayant éloigné tous ses ennemis, par cette ruse qui lui étoit familière, il arriva à l' auberge où Jeanneton l' attendoit avec impatience, car il y avoit environ huit jours qu' ils ne s' étoient vus, et il l' avoit fait prévenir.

Jeanneton, avec la même joie, le même amour que le lecteur connoît, préparoit donc elle-même le

p232

souper de Vernyct : un feu brillant illuminait l' auberge ; chacun de ses gens étoit aux aguets, et la jolie hôtesse tressaillit en entendant les coups de feu, les cris et les combats qui emmenèrent assez loin les surveillans et les troupes. Il étoit neuf heures du soir, la table mise dans la grande salle de l' auberge attendoit le maître de Jeanneton, et, comme cette dernière fermoit la trappe qui se trouvoit au milieu de la salle, et dont nous avons donné la description dans le troisième volume, le cri rauque par lequel Vernyct s' annonçoit ordinairement se fit entendre, elle laissa sur-le-champ cette trappe ouverte, se jeta à bas de la table sur laquelle elle étoit montée, et courut au-devant du lieutenant.

p233

Lui jetant les bras autour du cou, elle le couvrit de baisers, et l' emmena à cette table et devant ce foyer préparé pour lui avec tant de bonheur, et là elle redoubla ses caresses et ses questions.

-d' où viens-tu ? ... pourquoi as-tu été si long-temps absent ? Etc... et, sans attendre les réponses, elle lui renouvelle encore un discours tombant la nécessité de quitter un pays sur lequel il avoit assez vengé la mort de son ami, lequel discours faisoit toujours froncer les sourcils du lieutenant.

Cette fois il la regarda fixement, et lui dit : Jeanneton, ne sais-tu pas que je cherche la mort... que la vie m' est odieuse sans l' ami qu' *ils* m' ont massacré ?

p234

Jeanneton baissa les yeux, sa tête tomba sur son sein, et des larmes qu' elle chercha à cacher roulèrent sur ses joues. " Jeanneton n' est donc rien pour toi ! ... " dit-elle à voix basse.

Vernyct alors la prit sur ses genoux, et, sans lui répondre, embrassa les joues de Jeanneton, partout où les pleurs avoient coulé.

-est-ce qu' un moment pareil ne vaut pas toute une vie ? ... lui dit-il après un moment de silence.

Jeanneton l' embrassa et lui dit : " j' oubliais que du jour que je t' ai aimé je n' étois plus un être raisonnable... je dois partager toutes tes pensées ; ainsi tes sentimens sont les miens... " elle le regarda, et alors elle s' empressa de le débarrasser de son

p235

tromblon et de son sac, puis elle l' entraîna à table ; mais cette petite scène l' avoit tellement émue, que sa gaieté sembloit éteinte.

En ce moment, un homme à cheval passa sur la grande route, sans que personne y fit attention : c' étoit un gendarme qui, voyant à travers les barreaux une vive lumière, jeta un coup-d' oeil, et, reconnoissant Vernyct, il s' empressa d' aller chercher du secours.

Le lieutenant et Jeanneton finirent par oublier le moment d' attendrissement qui les avoit si fort émus, et la joie reparut au milieu de leur festin. Jeanneton folâtroit et rioit, lorsque tout-à-coup un bruit de chevaux lui coupa la parole, elle regarda à travers les croisées, et ses brillantes couleurs l' abandonnèrent ;

p236

Vernyct rioit de son effroi, quand le domestique de l' auberge entra et leur dit à voix basse :

" ils viennent ! ... ils viennent ! ... "

Jeanneton, frappée, répéta : " ils viennent ! ... "

-il y a des gendarmes ! ... et un bataillon entier de soldats ! ...

-des soldats ! ... répéta encore Jeanneton immobile.

En effet, le stratagème du lieutenant avoit été réitéré tant de fois, qu' à cette dernière il n' avoit pas complètement réussi : les chefs des postes s' étoient contentés d' envoyer à la poursuite des brigands quelques soldats, en gardant la majeure partie de leurs gens, que, sur l' avis du gendarme, ils venoient de mettre en marche sans faire de bruit.

-Jeanneton ! S' écria Vernyct...

p237

et l' infortunée, à ce son de voix, retrouvant toute sa raison, accourut en le regardant avec cette soumission passive qui émeut si puissamment. " Jeanneton, répéta le lieutenant, ôte la table, mets une échelle à la trappe, et sortez tous ! ... " les domestiques et Jeanneton exécutèrent cet ordre avec une célérité incroyable, et, pendant qu' ils dressaient l' échelle, Vernyct, avec le sang-froid d' une jeune fille qui se mire, prenoit son arme terrible, et examinoit si les amorces, les charges, la poudre, étoient en état. Jeanneton, lui jetant un douloureux regard, le vit se réfugier dans le grenier, et elle sortit de l' auberge au moment où le bataillon entroit. Elle fut saisie par un gendarme qui la conduisit de l' autre côté

p238

de la grande route, et la remit entre les mains de quelques soldats. Elle frémit en voyant son auberge cernée par toutes les troupes, et la certitude qu' elle acquit de la mort de celui qu' elle aimoit, la rendit immobile, blanche et muette comme une statue de marbre : ses yeux étoient fixes et attachés sur la partie du grenier où se trouvoit Vernyct. Ce dernier, réfugié au bord de la trappe, tenoit son tromblon appuyé contre le plancher, cachoit cette arme terrible sous un peu de paille, et son oeil parcouroit la salle avec curiosité. Cette salle étoit pleine de soldats ; la maison de Jeanneton fut bientôt parcourue et fouillée dans les moindres recoins, et, quand on vint annoncer au chef que le lieutenant ne

p239

se trouvoit pas, tous les yeux se portèrent sur l' échelle, alors, quand on aperçut Vernyct, il s' éleva un cri terrible : en avant ! S' écria le capitaine qui grimpa le premier sur l' échelle. Sur-le-champ toute la troupe se groupa au bas de l' échelle, et, quand elle fut couverte de soldats,

le lieutenant impassible lâcha la détente de son tromblon, et, avant qu' un seul fusil de ses nombreux adversaires ne l' eût couché en joue, l' échelle et la salle furent balayées, comme si un canon eût craché son fleuve de mitraille : chaque soldat étoit couché, mort ou blessé, et ceux qui ne furent pas atteints se sauvèrent. Vernyct avança la tête hors de la trappe, mais, voyant ce carnage, il essuya tranquillement son arme, la

p240

rechargea comme un chasseur pourroit recharger son fusil après avoir tiré sur une compagnie de perdreaux, et se mit dans la même position. Les autres officiers traitèrent les fugitifs de lâches, et une seconde fois un second détachement eut le même sort. Alors on tint un conseil de guerre pour savoir quel parti prendre : Vernyct, assez fin pour ne pas ignorer que l' on ne reviendrait pas une troisième fois à l' assaut, débarrassa le plancher des morts qui l' encombroient, et, regardant par la fenêtre ses ennemis qui se consultoient, il hésita s' il ne se mêleroit pas parmi les morts en prenant l' habit de quelque soldat, lorsque tout-à-coup, il vit qu' on lui ôtoit tout moyen de salut, car on formoit un cercle de

p241

troupes autour de la maison, et il aperçut allumer des torches.

En effet, l' on avoit résolu d' incendier l' auberge et de l' entourer de manière à ce que Vernyct fût sur-le-champ fusillé, s' il faisoit mine de vouloir se sauver.

Jeanneton cria comme une folle, et injurioit les troupes et les gendarmes, en exaltant le courage et l' adresse de Vernyct.

Les troupes disposées autour de l' auberge présentèrent à l' oeil un cercle de fusils braqués sur la maison, et quelques soldats hardis jetèrent sur le toit et dans les salles des torches et des morceaux de bois allumés, tandis qu' à chaque décharge des fusils, les officiers, par une habile manoeuvre, faisoient resserrer

le cercle.

p242

Jeanneton cessa ses cris à l' aspect des flammes qui ne tardèrent pas à s' élever de sa maison qui, au bout d' une demi-heure, brûla tout entière. à chaque fois que les flammes de l' incendie, agitées par le vent ou par des poutres qui tomboient, sembloient se remuer vers un seul point, le cercle de troupes fusilloit cette maison, en dirigeant les balles sur l' endroit où la flamme sembloit indiquer la présence du lieutenant.

à minuit, les flammes n' avoient plus trouvé d' alimens ; tout étoit consumé, et, à la lueur des torches et de l' incendie, dont il s' échappoit encore quelques légères flammes, les soldats étoient tous arrivés autour du peu de maçonnerie qui subsistoit encore, et, à chaque fois que quelque chose remuoit, les soldats,

p243

toujours épouvantés par Vernyct, tiroient précipitamment.

Ils venoient tous de décharger leurs fusils de cette manière sur ces ruines fumantes, et chacun, certain de la destruction du lieutenant, s' étoit approché, lorsque tout-à-coup, du sein de cette cendre noire, s' élève, avec la rapidité de l' éclair, un fantôme noirci qui hurle, se jette sur le côté le plus faible du cercle, le rompt, tue quelques soldats à coups de massue, et, à la lueur des lumières, les soldats épouvantés reconnoissent le lieutenant à ses vêtemens de cuir, à ses formes sèches et maigres ! ... la stupeur s' empare de tout le monde. Vernyct, les mains brûlées, les cheveux en cendres, s' élance vers Jeanneton, qui s' élance elle-même vers lui. à ce spectacle,

p244

tout le monde les fuit, s' écarte, et, pendant qu' ils se tiennent embrassés, une dernière fusillade les réunit dans une même mort.

Il paroît que le lieutenant s' étoit réfugié dans le caveau où jadis Jeanneton avoit enseveli son chevreau, et que la voûte épaisse et tout en pierre du caveau préserva le lieutenant de l' incendie, mais que, ne pouvant supporter plus long-temps le défaut d' air et l' horrible chaleur occasionnée par l' incendie, il avoit préféré une prompte mort que partagea Jeanneton. On les trouva étroitement unis par leur dernier embrassement, et le père Gérard les fit secrètement ensevelir à quelques pas d' Annette et d' Argow.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)